

— THOMAS CARLYLE —

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

TOME 1 : LA BASTILLE

NOUVELLE TRADUCTION FRANÇAISE



— éditions Skandalon —

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Une histoire

TOME I

LA BASTILLE



COLLECTION
AGORA

THOMAS CARLYLE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Une histoire

TOME I - LA BASTILLE

Nouvelle traduction française



ÉDITIONS SKANDALON · AUBENAS · 2026



ÉDITIONS SKANDALON · AUBENAS · 2026

Texte original dans le domaine public.

Traduction française nouvelle et appareil éditorial : © Éditions Skandalon, 2026.

Conception éditoriale et illustrations : Éditions Skandalon.

Éditions Skandalon – Maison d'édition associative

19 boulevard de la Corniche – 07200 Aubenas

www.skandalon.fr – admin@skandalon.fr – tél. 06 84 78 83 79

Numéro RNA : W071007357 – SIRET : 105 580 849 00013

Dépôt légal : à parution

*Diesem Amboß vergleich ich das Land, den Hammer dem Herrscher,
Und dem Volke das Blech, das in der Mitte sich krümmt.
Wehe dem armen Blech! wenn nur willkürliche Schläge
Ungewiß treffen und nie fertig der Kessel erscheint!*

GOETHE

« À cette enclume je compare le pays, au marteau le souverain ;
au peuple, la tôle qui se courbe entre les deux.
Malheur à la pauvre tôle, lorsque seuls des coups arbitraires
tombent à l'aveugle et que jamais le chaudron ne s'achève ! »

PRÉFACE

La terrible possibilité d'un commencement

SAVOIR ET SENTIR

On sait beaucoup de choses sur la Révolution française. Mais que signifie savoir, si l'on ne sent pas ?

La science historique avance avec sa grandeur propre : elle établit les faits, discute les causes, rectifie les légendes. Mais l'histoire vécue ne ressemble pas à une démonstration. Elle est espérance et colère, terreur et exaltation. Ceux qui la traversent la vivent souvent comme une confusion insensée ; les générations suivantes viennent seulement après coup lui découvrir un sens.

Né après la Révolution, Thomas Carlyle en a pourtant restitué quelque chose de précieux : le sentiment de l'extraordinaire mêlé au nécessaire, la fascination et la terreur devant l'inouï que l'on espère autant qu'on le redoute. Dans son récit, le grotesque côtoie le sublime ; un geste ridicule annonce une catastrophe, une foule affamée prend les dimensions d'un jugement dernier.

QUAND L'HISTOIRE SE MET EN MARCHÉ

Carlyle comprend qu'il se produisit alors en France autre chose qu'un événement politique parmi d'autres. La Révolution fut un séisme. Pendant des siècles, malgré les guerres, les famines et les révoltes, l'ordre du monde avait paru reposer sur des fondements immuables. La volonté de Dieu, la hiérarchie des rangs et l'autorité du roi semblaient appartenir à la nature des choses.

Lorsque la Bastille s'ébranle, lorsque la Bastille tombe, ce ne sont donc pas seulement des pierres qui s'effondrent. Avec elles chancelle un ordre que l'on croyait fixé pour l'éternité. L'histoire ne paraît plus tourner dans le cercle des dynasties : elle ouvre devant les hommes un avenir qu'ils pourront faire — ou défaire.

Elle ne semble plus appartenir seulement aux rois, aux ministres et aux grands hommes. Elle surgit aussi de la masse immense des anonymes, de cette force

jusque-là méprisée ou redoutée que l'époque apprend à nommer — avec espérance, effroi et parfois illusion — le Peuple.

Dès lors, tout paraît possible : le pire comme le meilleur. Peut-être les enfants vivront-ils mieux que leurs parents ; peut-être l'humanité rompra-t-elle avec la répétition de la misère et de la soumission. Mais si tout peut être recommencé, tout peut aussi être détruit. L'avenir devient promesse parce qu'il devient danger.

LA OÙ LA PENSÉE TRÉBUCHE

C'est ici que la pensée trébuche : sur la faim réelle des hommes et les abstractions généreuses des philosophes ; sur la grandeur proclamée du Peuple et la violence des foules ; sur les Droits de l'Homme et les têtes portées au bout des piques.

Carlyle ne dissimule pas cette contradiction. Il l'exagère, la met en scène, lui donne une voix, une couleur, un rythme. Il regarde la Révolution depuis le point où l'événement demeure ouvert, encore capable de sauver ou de perdre ceux qui s'y abandonnent.

Homme du XIX^e siècle, il contemple son propre temps avec désolation. Il en rejette l'utilitarisme, le culte du profit et ce « lien de l'argent » — *cash nexus* — qui réduit les rapports humains à l'échange marchand. Il croit à une Providence agissant jusque dans le désordre de l'histoire et garde l'espérance que le bien puisse finalement l'emporter, sans que cette victoire soit automatique, paisible ni garantie.

Carlyle peut irriter par son culte de la force, son goût du héros et de l'autorité. Il ne faut ni le dissimuler ni l'excuser. Lire un auteur n'est pas lui demander de confirmer ce que nous savons déjà : c'est rencontrer une pensée qui résiste et dont le heurt nous oblige à examiner nos propres certitudes.

Ce qu'il vient chercher dans la Révolution, c'est l'affrontement du vrai et du faux, du vivant et du pétrifié, de la réalité et des formules mortes. Mais toute naissance est une déchirure. Le monde nouveau ne sort pas proprement de l'ancien : il avance dans la boue, la faim et le sang, parmi les discours magnifiques et les malentendus grotesques.

ENTRER DANS LE VACARME

Ce livre ne demande donc pas seulement à être compris. Il demande à être traversé.

Il faut entrer dans son vacarme, regarder ses foules, entendre ses cris, accepter ses brusques changements de hauteur. Il faut parfois ne pas savoir immédiatement ce que signifie un nom, une allusion ou un mot inventé, et consentir à l'apprendre en chemin. On a le droit de ne pas savoir lorsqu'on apprend.

Carlyle ne nous invite pas seulement à comprendre la Révolution. Il nous demande d'entendre, sous l'effondrement d'un monde, la terrible possibilité d'un commencement — et peut-être de trébucher un instant pour comprendre qu'un monde s'est mis en marche.

Emmanuel Philippon

COFONDATEUR DES ÉDITIONS SKANDALON

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Cette nouvelle traduction de La Révolution française. Une histoire cherche à rendre le livre accessible sans effacer ce qui fait sa singularité. Carlyle apostrophe les morts, transforme les villes en personnages, passe de la prophétie à la plaisanterie et oblige la langue à suivre ses accélérations. Une traduction trop sage rendrait son texte plus régulier, mais moins vivant.

Le texte suivi

Le texte de base est celui de l'édition originale de 1837. Il a été contrôlé à l'aide des éditions revues du vivant de Carlyle. Les corrections ultérieures ont été retenues lorsqu'elles réparaient une erreur manifeste, rétablissaient une omission ou modifiaient véritablement le sens ; les variantes purement graphiques n'ont pas été relevées systématiquement.

La division originale en volumes, livres et chapitres est intégralement respectée. Ces principes valent pour les trois volumes : La Bastille, La Constitution et La Guillotine.

Traduire sans normaliser

La traduction recherche une fidélité de mouvement plutôt qu'une imitation mot à mot. Elle conserve autant que possible les longues phrases, les reprises, les accélérations et les ruptures. Une phrase n'est divisée que lorsque sa construction française cesse réellement de porter le lecteur.

La ponctuation expressive, les personnifications et les majuscules significatives sont maintenues. Chez Carlyle, la Faim, la Royauté, le Peuple ou le Chaos entrent en scène. Ses créations verbales reçoivent, chaque fois que possible, des équivalents français visibles : Patrouillotisme, Du-Barryaume, Rire-du-Monde, Barbe-de-Tuille, Roi-Ne-Fait-Rien.

Les mots français, latins, allemands ou grecs cités par Carlyle sont généralement conservés, avec traduction lorsqu'elle est utile. Les termes de la Révolution retrouvent leur forme historique française, sauf lorsqu'un détour par l'anglais produit un effet qu'il importe de préserver.

Notes et glossaire-index

Les 259 notes de Carlyle sont conservées à la fin du volume. Elles témoignent de ses lectures et de sa méthode ; elles transmettent aussi les approximations de son époque. Les notes de l'édition, beaucoup moins nombreuses, paraissent en bas de page sous forme de lettres et interviennent seulement lorsqu'une erreur, une légende ou une difficulté historique exige une mise au point immédiate.

Le glossaire et l'index ont été réunis. Chaque personne, lieu ou invention verbale reçoit un numéro précédé de la lettre G. Un renvoi discret signale dans le texte la première occurrence importante ; l'entrée finale raconte une trajectoire, distingue le fait de la légende et indique les principaux passages du volume.

Trois cartes et figures originales en noir et nuances de gris, établies pour cette édition à partir de documents anciens libres de droits, donnent les repères que le récit ne permet pas toujours de reconstruire : Paris en 1789, la Bastille et la route de Paris à Versailles. Les crédits figurent dans chaque légende ; les dessins et schémas originaux sont signés Éditions Skandalon.

Une œuvre en trois volumes

Cette édition propose un français contemporain traversé par une voix du XIX^e siècle. Elle n'essaie ni de rendre Carlyle raisonnable ni de l'enfermer dans l'archaïsme. Les mêmes principes de texte, de traduction, de notes, de cartes et de glossaire-index seront poursuivis dans *La Constitution* et *La Guillotine*, avec les ajustements qu'exigera chaque volume.

C'est dans cet esprit que les Éditions Skandalon présentent cette nouvelle traduction de Thomas Carlyle.

COMMENT SE REPÉRER DANS CETTE ÉDITION

Un chiffre en exposant renvoie aux notes de Carlyle, conservées à la fin du volume.

Une lettre en exposant renvoie à une note de l'édition placée au bas de la page.

La lettre G suivie d'un numéro renvoie au Glossaire-index des personnes, des lieux et des mots de Carlyle. Dans le fichier numérique, ce renvoi est cliquable.

Les cartes sont des schémas d'orientation établis pour cette édition. Elles simplifient les distances et les formes, mais reposent sur des plans historiques signalés dans leurs légendes.

Les dates données par Carlyle sont conservées. Leur équivalent moderne est précisé lorsqu'un ancien usage ou le calendrier révolutionnaire pourrait créer une ambiguïté.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

DATE	ÉVÉNEMENT
10 mai 1774	Mort de Louis XV ; avènement de Louis XVI.
24 août 1774	Turgot devient contrôleur général des finances.
12 mai 1776	Renvoi de Turgot.
22 février 1787	Ouverture de l'Assemblée des notables.
8 avril 1787	Renvoi de Calonne.
août 1787	Le Parlement de Paris est exilé à Troyes.
8 mai 1788	Réformes judiciaires de Lamoignon.
16 août 1788	Suspension des paiements du Trésor royal.
25 août 1788	Rappel de Necker.
5 mai 1789	Ouverture des États généraux à Versailles.
17 juin 1789	Le Tiers se proclame Assemblée nationale.
20 juin 1789	Serment du Jeu de Paume.
23 juin 1789	Séance royale ; l'Assemblée refuse de se disperser.
11 juillet 1789	Renvoi de Necker.
12 juillet 1789	Camille Desmoulins appelle aux armes au Palais-Royal.
14 juillet 1789	Prise de la Bastille.
17 juillet 1789	Louis XVI se rend à Paris.
22 juillet 1789	Meurtres de Foulon et de Bertier de Sauvigny.
4 août 1789	Abolition des privilèges.
26 août 1789	Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.
5-6 octobre 1789	Marche sur Versailles ; retour de la famille royale à Paris.

Du règne de Louis XV aux journées d'Octobre : les principaux seuils du premier volume.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	8
Note sur la présente édition	10
Comment se repérer dans cette édition	12
Repères chronologiques.....	13
Livre premier — Mort de Louis XV	17
Chapitre I — Louis le Bien-Aimé.....	19
Chapitre II — Idéaux réalisés.....	23
Chapitre III — Viatique	31
Chapitre IV — Louis l’Inoublié	35
Livre deuxième — L’Âge du papier.....	41
Chapitre I — Le Retour d’Astrée.....	43
Chapitre II — Pétition en hiéroglyphes	49
Chapitre III — Douteux	51
Chapitre IV — Maurepas	55
Chapitre V — Le Retour d’Astrée sans argent	59
Chapitre VI — Outres de vent	63
Chapitre VII — Contrat social.....	67
Chapitre VIII — Papier imprimé.....	69
Livre troisième — Le Parlement de Paris	73
Chapitre I — Effets impayés.....	75
Chapitre II — Le contrôleur Calonne	79
Chapitre III — Les Notables	83
Chapitre IV — Les édits de Loménie.....	91
Chapitre V — Les foudres de Loménie.....	95
Chapitre VI — Les complots de Loménie	99
Chapitre VII — Lutte intestine.....	103
Chapitre VIII — L’agonie de Loménie.....	107
Chapitre IX — Enterrement au feu de joie.....	115

Livre quatrième — Les États généraux119

Chapitre I — Les Notables, de nouveau	121
Chapitre II — L'Élection	125
Chapitre III — Devenue électrique.....	131
Chapitre IV — La Procession	135

Livre cinquième — La Bastille.....149

Chapitre I — Inertie.....	151
Chapitre II — Mercure de Brézé	157
Chapitre III — Broglie, dieu de la Guerre.....	163
Chapitre IV — Aux armes !	167
Chapitre V — Donnez-nous des armes.....	171
Chapitre VI — Tempête et victoire	177
Chapitre VII — Ce n'est pas une révolte	183
Chapitre VIII — Conquérir son Roi	187
Chapitre IX — La Lanterne	191

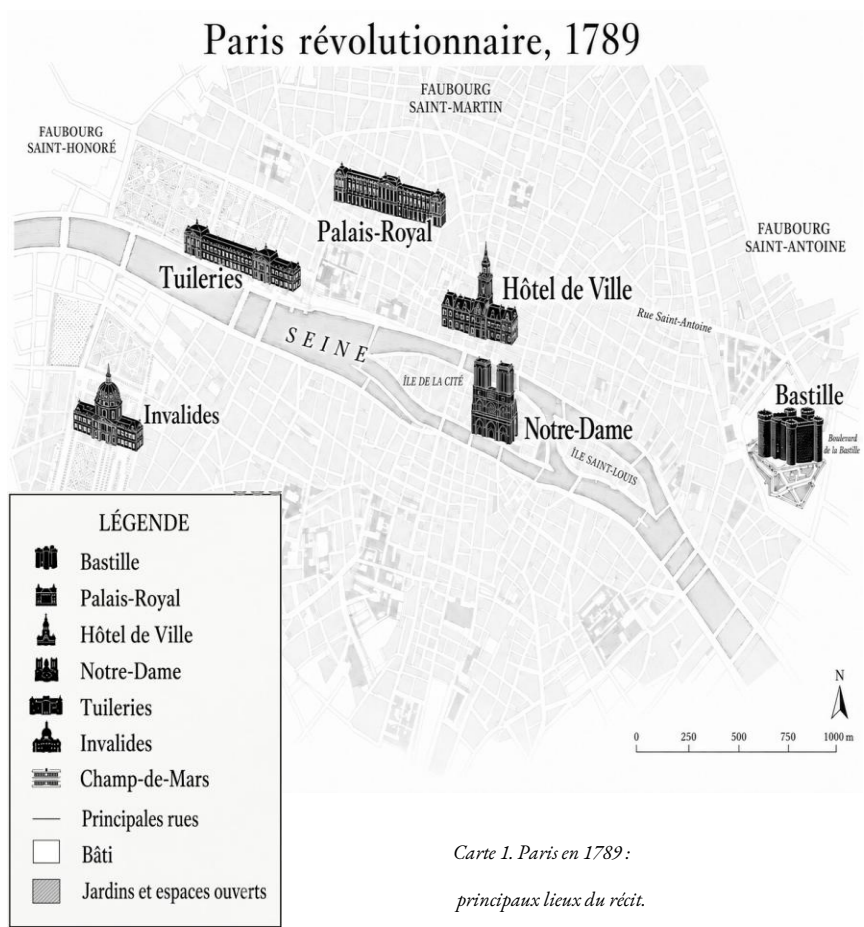
Livre sixième — Consolidation197

Chapitre I — Faire la Constitution	199
Chapitre II — L'Assemblée constituante	205
Chapitre III — La Culbute générale	209
Chapitre IV — À la queue	215
Chapitre V — Le Quatrième État	217

Livre septième — L'Insurrection des femmes221

Chapitre I — Patrouillotisme	223
Chapitre II — Ô Richard, ô mon Roi	227
Chapitre III — Cocardes noires	231
Chapitre IV — Les Ménades	233
Chapitre V — L'Huissier Maillard.....	237
Chapitre VI — Vers Versailles.....	241
Chapitre VII — À Versailles	245
Chapitre VIII — Le Repas égal	249
Chapitre IX — Lafayette	253
Chapitre X — Les Grandes Entrées	257
Chapitre XI — De Versailles	261

Glossaire-index des personnes, des lieux et des mots de Carlyle	266
Notes de Carlyle	293
Principes de contrôle éditorial	300



LIVRE PREMIER — MORT DE LOUIS
XV

Chapitre I — Louis le Bien-Aimé

Le président Hénault, remarquant, à propos des surnoms honorifiques des rois, combien il est souvent difficile de savoir non seulement pourquoi, mais même quand ils furent conférés, saisit l'occasion, dans son style officiel bien lustré, de hasarder une réflexion philosophique. « Le surnom de *Bien-Aimé*, dit-il, que porte Louis XV ne laissera pas la postérité dans le même doute. Ce prince, en l'année 1744, tandis qu'il se hâtait d'une extrémité de son royaume à l'autre, suspendant ses conquêtes en Flandre pour voler au secours de l'Alsace, fut arrêté à Metz par une maladie qui menaçait de trancher ses jours. À cette nouvelle, Paris, tout épouvanté, parut une ville prise d'assaut : les églises retentirent de supplications et de gémissements ; les prières des prêtres et du peuple étaient à chaque instant interrompues par leurs sanglots ; et c'est d'un intérêt si cher et si tendre que se forma ce surnom de ^{G055 G045 G034} *Bien-Aimé* — titre plus haut encore que tous les autres mérités par ce grand Prince. »¹

Ainsi cela demeure écrit, pour perpétuelle mémoire de cette année 1744. Trente autres années sont venues, puis ont passé ; et « ce grand Prince » gît de nouveau malade — mais dans quelles circonstances désormais changées ! Les églises ne retentissent pas de gémissements excessifs ; Paris demeure stoïquement calme : nul sanglot n'interrompt les prières, car, à vrai dire, il ne s'en offre aucune ; hormis les litanies des prêtres, lues ou chantées au tarif fixe de l'heure, lesquelles ne sont pas sujettes à interruption. Le pasteur du peuple a été ramené du Petit Trianon, le cœur lourd, et mis au lit dans son propre Château de Versailles : le troupeau le sait et n'en a cure. Tout au plus, dans l'incommensurable marée de la Parole française — qui ne cesse, jour après jour, et ne reflue qu'aux brèves heures de la nuit —, la maladie royale émerge-t-elle de temps à autre comme une simple nouvelle. Des paris, sans doute, sont engagés ; bien plus, certaines gens « s'expriment tout haut dans les rues ». ² Mais, pour le reste, sur la campagne verte et la ville hérissée de clochers, le soleil de mai rayonne, le soir de mai pâlit ; et les hommes vaquent à leurs affaires utiles ou inutiles comme si nul Louis ne gisait en danger. ^{G079}

Madame Du Barry, il est vrai, pourrait prier, si elle en avait le don ; le duc d'Aiguillon également, Maupeou et le Parlement Maupeou : ceux-là, assis dans leurs hautes places, la France attelée sous leurs pieds, savent fort bien sur quelle

base ils s'y maintiennent. Prends-y garde, d'Aiguillon ; veille ferme, comme tu veillais, du moulin de Saint-Cast, sur Quiberon et les Anglais envahisseurs ; toi, « couvert sinon de gloire, du moins de farine ! » La Fortune fut toujours tenue pour inconstante ; et chaque chien n'a que son jour.^{G041 G019}

Assez désolé languissait le duc d'Aiguillon, quelques années auparavant ; couvert, comme nous l'avons dit, de farine — et même de pire. Car La Chalotais, le parlementaire breton, ne l'accusait pas seulement de poltronnerie et de tyrannie, mais encore de *concussion* — pillage de l'argent public ; accusations qu'il était plus facile de faire « étouffer » par les Influences des escaliers dérobés que de réfuter : on ne pouvait enchaîner ni les pensées, ni même les langues des hommes. Ainsi, sous cette désastreuse éclipse, ce petit-neveu du grand Richelieu dut se glisser çà et là ; sans adoration du monde ; Choiseul, l'homme brusque, fier et résolu, le dédaignant, voire l'oubliant. Guère d'autre perspective que de se glisser jusqu'en Gascogne, d'y rebâtir des Châteaux,³ puis de mourir sans gloire à massacrer le gibier ! Toutefois, en l'année 1770, un certain jeune soldat nommé Dumouriez, revenant de Corse, put voir « avec douleur, à Compiègne, le vieux roi de France, à pied, le chapeau bas, sous les yeux de son armée, auprès d'un magnifique phaéton, rendant hommage à la — Du Barry ».^{4G013}

Que de choses dans ce spectacle ! Grâce à lui, tout d'abord, d'Aiguillon put ajourner la reconstruction de son Château, et reconstruire d'abord sa fortune. Car l'inflexible Choiseul ne voulait voir en Madame du Barry qu'une Femme Écarlate, prodigieusement attifée ; et poursuivait son chemin comme si elle n'existait pas. Intolérable : de là soupirs, larmes, cajoleries et moues ; qui ne finirent que lorsque « la France » — *La France*, ainsi nommait-elle son valet royal — rassembla enfin assez de cœur pour voir Choiseul et, avec ce « tremblement du menton » naturel en pareil cas,⁵ balbutia son renvoi : renvoi de son dernier homme de poids, mais apaisement de sa Femme Écarlate. Ainsi d'Aiguillon se releva-t-il, puis atteignit son zénith. Et avec lui se leva Maupeou, le bannisseur des Parlements ; qui vous plante un président réfractaire « à Croe en Combrailles, au sommet de rochers escarpés, inaccessibles autrement qu'en litière », afin qu'il y médite sur son compte. Se leva pareillement l'abbé Terray, Financier débauché, ne payant que huit pence pour un shilling — si bien que, dans quelque cohue au théâtre, les beaux esprits s'écrient : « Où est l'abbé Terray, qu'il nous réduise aux deux tiers ! » Et ainsi ces individus se sont-ils — en vérité par art noir — bâti un Domdaniel, un Du-Barryaume enchanté ;

appelez-le Palais d'Armide, où ils habitent agréablement ; le chancelier Maupeou « jouant à colin-maillard » avec l'Enchanteresse Écarlate, ou lui offrant galamment des nains noirs ; — et un Roi Très-Chrétien possède au-dedans une paix indicible, quoi qu'il puisse avoir au-dehors. « Mon chancelier est un scélérat ; mais je ne puis me passer de lui. »^{GG037 G020}

Beau Palais d'Armide, dont les habitants mènent des vies enchantées ; bercés par la douce musique de l'adulation ; servis par les splendeurs du monde ; — et qui pourtant tient, merveilleusement, à un seul cheveu. Que le Roi Très-Chrétien meure ; ou seulement qu'il prenne sérieusement peur de mourir ! Car, hélas, la belle et hautaine Châteauroux ne dut-elle pas fuir, les joues mouillées et le cœur en flammes, cette scène de fièvre à Metz, chassée par d'aigres tonsurés ? Elle ne fut pas longue à revenir, lorsque fièvre et tonsurés eurent ensemble été repoussés dans les coulisses. Pompadour aussi, lorsque Damiens blessa la Royauté « légèrement, sous la cinquième côte », et que notre promenade à Trianon avorta parmi les cris et les torches follement secouées, dut faire ses malles et se tenir prête : pourtant elle ne partit point, la blessure ne se révélant pas empoisonnée. Car Sa Majesté a la foi religieuse ; elle croit, du moins, à un Diable. Et voici maintenant un troisième péril ; qui sait ce qu'il peut contenir ! Les Médecins prennent un air grave ; demandent en secret si Sa Majesté n'a pas eu jadis la petite vérole — et craignent que ce n'en ait été qu'une fausse. Oui, Maupeou, fronce ces sinistres sourcils, et scrute la chose de tes méchants yeux de rat : le cas est douteux. Une seule chose est sûre : l'homme est mortel ; et avec la vie d'un seul mortel se rompt irrévocablement le plus merveilleux des talismans ; tout le Du-Barryaume s'enfuit en tumulte dans l'Espace infini ; et vous, comme ont coutume de faire les Apparitions souterraines, vous vous évanouissez tout entiers — ne laissant qu'une odeur de soufre !^{IG059}

Ceux-là, et tout ce qui tient à eux, peuvent prier — Belzébuth, ou quiconque voudra les entendre. Mais du reste de la France ne vient, comme nous l'avons dit, aucune prière ; ou seulement une prière de caractère *opposé*, « exprimée ouvertement dans les rues ». Le Château ou l'Hôtel, où un Philosophisme éclairé scrute tant de choses, n'est guère porté à la prière : pas davantage les victoires de Rossbach, les Finances de Terray, ni, disons seulement, « soixante mille *Lettres de cachet* » — la part de Maupeou — ne poussent-elles à prier. Ô Hénault ! Des prières ? D'une France frappée, par art noir, plaie après plaie, et gisant maintenant dans la honte et la douleur, le pied d'une Prostituée sur la nuque,

quelle prière peut monter ? Ces longs épouvantails maigres qui rôdent, affamés, sur toutes les routes et tous les sentiers de l'Existence française, prieront-ils ? Ces mornes millions qui, dans l'atelier ou le champ sillonné, peinent, déjà brisés, à la roue du Travail, comme des chevaux de manège au licou, d'autant plus tranquilles qu'on les aveugle ? Ou ceux qui, à l'hôpital de Bicêtre, « huit par lit », attendent leur affranchissement ? Leurs têtes sont obscures ; leurs cœurs, mornes et stagnants : pour eux, le grand Souverain est surtout connu comme le grand Accapareur du Pain. S'ils entendent parler de sa maladie, ils répondront d'un morne *Tant pis pour lui* ; ou par cette question : Va-t-il mourir ?

Oui, va-t-il mourir ? Telle est maintenant, pour toute la France, la grande question, et le grand espoir ; et par elle seule la maladie du Roi garde encore quelque intérêt.

Chapitre II — Idéaux réalisés

Telle est donc la France changée que nous avons devant nous ; et tel, changé lui aussi, est Louis. Changé, certes — et plus profondément encore que tu ne l'aperçois ! À l'œil de l'Histoire, bien des choses sont aujourd'hui visibles, dans cette chambre où Louis agonise, qui demeuraient invisibles aux Courtisans présents. Car on l'a justement dit : « En tout objet réside une signification inépuisable ; l'œil y voit ce qu'il apporte en lui de moyens de voir. » Pour Newton et pour Diamant, le chien de Newton, quelle paire d'Univers différents, bien que l'image peinte sur la rétine de l'un et de l'autre fût, selon toute vraisemblance, la même ! Que le Lecteur, ici, dans la chambre de Louis malade, s'efforce donc de regarder aussi avec l'esprit.

Il fut un temps où les hommes pouvaient — pour ainsi parler — prendre un homme quelconque, le nourrir, le parer de tous les accessoires convenables, l'élever jusqu'au degré requis, et ainsi se *fabriquer* un Roi, presque comme font les Abeilles ; puis, chose plus essentielle encore, lui obéir loyalement une fois qu'il était fait. L'homme ainsi nourri et décoré, désormais qualifié de royal, gouverne véritablement ; et l'on dit, on pense même, qu'il est, par exemple, « occupé à poursuivre ses conquêtes en Flandre », alors qu'il se laisse transporter jusque-là comme un bagage : et non pas un bagage léger, puisqu'il encombre des lieues de route. Car il emmène à ses côtés son effrontée Châteauroux, avec ses cartons et ses pots de rouge ; si bien qu'à chaque nouvelle étape il faut bâtir une galerie de bois entre leurs logements. Il possède non seulement sa *Maison-Bouche* et sa Valetaille sans fin, mais sa Troupe de Comédiens elle-même, avec ses coulisses de carton, ses tonneaux à tonnerre, ses chaudrons, ses violons, ses costumes de scène, ses garde-manger portatifs — sans compter marchandages et querelles ; le tout monté sur chariots, tombereaux et vieilles chaises de rencontre : de quoi conquérir, non la Flandre, mais la patience du monde. C'est avec ce déluge d'accessoires bruyants et tintinnabulants qu'il s'avance pesamment, poursuivant ses conquêtes de Flandre : merveille à contempler. Ainsi pourtant en allait-il, ainsi en était-il allé jusque-là : cela pouvait paraître étrange à quelque penseur solitaire ; mais, même à ses yeux, inévitable et non contre nature.

Car notre monde est singulièrement façonnable ; et l'homme est, entre toutes les créatures, la plus modelante et la plus malléable. Monde impossible à fixer,

impossible à sonder ! Quelque Chose d'insondable, qui n'est *Pas nous* ; avec quoi nous pouvons travailler, au milieu de quoi nous pouvons vivre — que nous façonnons miraculeusement dans notre Être miraculeux, et que nous nommons Monde. Mais si les Rochers mêmes et les Fleuves — comme l'enseigne la Métaphysique — sont, en stricte rigueur, *faits* par nos Sens extérieurs, combien davantage le sont, par le Sens intérieur, tous les Phénomènes de l'ordre spirituel : Dignités, Autorités, Choses Saintes et Choses Impies ! Et ce sens intérieur, de plus, n'est point permanent comme les sens extérieurs : il ne cesse de croître et de changer. L'Africain noir ne prend-il pas des Bâtons et de Vieilles Hardes — mettons des vêtements usagés exportés de Monmouth Street — en quantité suffisante ; puis, les combinant avec adresse, ne se fabrique-t-il pas un Eidolon — une Idole, ou *Chose vue* — qu'il appelle *Mumbo-Jumbo* et devant laquelle il peut désormais prier, les yeux levés dans l'effroi, non sans espérance ? L'Européen blanc s'en moque ; il ferait mieux de réfléchir et d'examiner si, chez lui, il ne pourrait pas en faire autant avec un peu plus de sagesse.

Ainsi en *était*-il, disons-nous, de ces conquêtes de Flandre, trente ans auparavant ; mais il n'en est plus ainsi. Hélas, bien davantage que le pauvre Louis gît malade : non seulement le Roi français, mais la Royauté française ; elle aussi, après avoir été si longtemps tiraillée, usée et déchirée, est en train de s'effondrer. Le monde a tellement changé ; tant de choses qui semblaient vigoureuses sont tombées en décrépitude, tant de choses qui n'étaient pas commencées à être ! — Portés par-dessus l'Atlantique jusqu'à l'oreille qui se ferme de Louis, Roi par la Grâce de Dieu, quels sont ces sons étouffés, menaçants, nouveaux dans nos siècles ? Le port de Boston est noir d'un Thé inattendu ; voici qu'un Congrès de Pennsylvanie se rassemble ; et bientôt, sur Bunker Hill, la DÉMOCRATIE, sous sa Bannière étoilée, annoncera dans des salves de fusils ailés de mort, au rythme de *Yankee-doodle-doo*, qu'elle est née et que, pareille au tourbillon, elle enveloppera le monde entier !

Les Souverains meurent, et les Souverainetés : comme tout meurt, comme tout n'est que pour un Temps ; « fantôme du Temps, et qui pourtant se tient pour réel ! » Les Rois mérovingiens, cheminant lentement dans leurs chars à bœufs par les rues de Paris, leurs longs cheveux flottants, ont tous poursuivi leur lente route — jusque dans l'Éternité. Charlemagne dort à Salzbourg, son bâton de commandement posé à terre ; la Fable seule attend qu'il se réveille. Charles Martel, Pépin le Bref aux jambes torses : où sont maintenant leur regard

menaçant, leur voix de commandement ? Rollon et ses Nordiques velus ne couvrent plus la Seine de leurs navires ; ils ont appareillé pour un voyage plus long. Les cheveux de Tête-d'Étoupes n'ont plus besoin de peigne ; Taillefer ne saurait couper une toile d'araignée ; l'aiguë Frédégonde, l'aiguë Brunehaut ont épuisé leur brûlante querelle de vie et reposent silencieuses, leur brûlante frénésie refroidie. Et de cette noire Tour de Nesle ne descend plus dans l'ombre le galant condamné, cousu dans son sac, vers les eaux de la Seine, plongeant dans la Nuit : car Dame de Nesle ne se soucie plus des galanteries de ce monde, ne prend plus garde aux scandales de ce monde ; Dame de Nesle elle-même est entrée dans la Nuit. Ils sont tous partis ; engloutis — bas, toujours plus bas, avec le tumulte qu'ils firent ; et le roulement, le piétinement de générations sans cesse nouvelles passent sur eux, sans qu'ils les entendent désormais, jamais plus.

Et pourtant, à travers tout cela, quelque chose ne s'est-il pas réalisé ? Considérez — sans aller plus loin — ces puissants Édifices de pierre, et ce qu'ils contiennent ! La Ville-de-Boue des Frontaliers — *Lutetia Parisiorum* ou *Barisiorum* — s'est pavée, s'est étendue sur toutes les îles de la Seine, puis au loin sur chaque rive, et est devenue la Cité de Paris, qui se vante parfois d'être « l'Athènes de l'Europe », voire « la Capitale de l'Univers ». Des tours de pierre se dressent, sourcilleuses ; durables, assombries par mille années. Il y a là des Cathédrales, et en elles un Credo — ou le souvenir d'un Credo ; des Palais, un État, une Loi. Tu vois la vapeur de Fumée : Souffle non éteint d'une chose vivante. Les mille marteaux du Travail sonnent sur ses enclumes ; et un Travail plus miraculeux encore s'accomplit sans bruit, non par la Main, mais par la Pensée. Comme d'habiles ouvriers en tous métiers ont su, de leur tête ingénieuse et de leur main droite, dompter les Quatre Éléments pour en faire leurs serviteurs ; atteler les vents à leur Char marin, faire des Étoiles elles-mêmes leur Horloge nautique ; — écrire et rassembler une *Bibliothèque du Roi*, où se trouve, parmi les Livres, le Livre hébreu ! Merveilleuse race de créatures : *voilà* ce qui a été réalisé, et tout le Savoir-faire qui réside en elles. Ne nomme pas perdu le Temps passé, avec toutes ses misères confuses.

Observe cependant que, de toutes les possessions et conquêtes terrestres de l'homme, les plus nobles, indiciblement, sont ses Symboles, divins ou paraissant divins ; sous lesquels il marche et combat, avec une assurance victorieuse, dans cette bataille de la vie : ce que nous pouvons appeler ses Idéaux réalisés. Parmi ces Idéaux réalisés, laissons les autres et n'en considérons que deux : son Église, ou

Direction spirituelle ; sa Royauté, ou Direction temporelle. L'Église : quel mot c'était là ; plus riche que Golconde et que les trésors du monde ! Au cœur des montagnes les plus reculées s'élève la petite Église ; les Morts dorment tous autour d'elle, sous leurs blanches pierres de mémoire, « dans l'espérance d'une heureuse résurrection ». Bien obtus serais-tu, ô Lecteur, si jamais, à quelque heure — disons dans les gémissements de minuit, quand pareille Église se suspendait, spectrale, dans le ciel, et que l'Être semblait englouti par les Ténèbres — elle ne t'avait parlé de choses indicibles, descendues jusqu'à l'âme de ton âme. Fort était celui qui avait une Église, ce que nous pouvons appeler une Église : grâce à elle, bien qu'il se tint « au centre des Immensités, au confluent des Éternités », il se tenait pourtant en homme devant Dieu et devant l'homme ; le vague Univers sans rivages était devenu pour lui une cité ferme, une demeure qu'il connaissait. Telle était la vertu de la Foi ; de ces mots bien prononcés : *Je crois*. Les hommes pouvaient bien chérir leur *Credo*, lui élever les plus majestueux Temples, des Hiérarchies vénérables, lui donner la dîme de leur avoir : il valait qu'on vécût pour lui et qu'on mourût pour lui.

Et ce ne fut pas non plus un moment insignifiant que celui où des hommes sauvages et armés élevèrent pour la première fois leur Plus-Fort sur le trône du bouclier et, dans le fracas de leurs armures et de leurs cœurs, dirent solennellement : Sois notre Plus-Fort reconnu ! Dans ce Plus-Fort reconnu — justement nommé Roi, Kön-ning, Can-ning, autrement dit l'Homme-qui-peut — quel Symbole brilla désormais pour eux, chargé des destinées du monde ! Symbole d'une Direction vraie donnée en échange d'une Obéissance aimante ; à proprement parler, si seulement il l'eût compris, le premier besoin de l'homme. Symbole qu'on pouvait dire sacré : n'y a-t-il pas, dans le respect de ce qui vaut mieux que nous, une sainteté indestructible ? C'est aussi pourquoi l'on disait avec raison qu'un droit divin résidait dans le Plus-Fort reconnu ; comme il pouvait assurément résider dans le Plus-Fort, reconnu ou non — si l'on considère *qui* l'avait rendu fort. Ainsi, au milieu des confusions et des incongruités inexprimables — car toute croissance est confuse —, la Royauté, environnée de Loyauté, prit naissance ; puis grandit mystérieusement, soumettant et assimilant, car un principe de Vie était en elle ; jusqu'à devenir elle aussi grande comme le monde, et l'un des Faits majeurs de notre existence moderne. Un Fait tel que Louis XIV, par exemple, pouvait répondre au Magistrat qui lui présentait des remontrances : « ^{G033} *L'État, c'est moi* » — l'État ? Je suis l'État — et ne recevoir

pour réponse que silence et regards confondus. Jusque-là l'avaient portée le hasard et la prévoyance ; vos Louis XI, avec la Vierge de plomb à leur chapeau, les roues de torture et les oubliettes coniques — mangeuses d'hommes ! — sous leurs pieds ; vos Henri IV, avec leur millénium social prophétisé, « où chaque paysan aurait sa poule au pot » ; et, dans l'ensemble, la fécondité de cette très féconde Existence — dite du Bien et du Mal —, en ce qui touche la Royauté. Merveille ! Et ne pouvons-nous dire encore, à ce propos, que dans l'énorme masse du Mal, à mesure qu'elle roule et s'enfle, travaille toujours quelque Bien emprisonné, qui œuvre à sa délivrance et à son triomphe ?

Comment de tels Idéaux se réalisent ; comment ils croissent, merveilleusement, au milieu du chaos toujours fluctuant et contradictoire du Réel : voilà ce que l'Histoire du Monde, si elle enseigne quelque chose, doit nous enseigner. Comment ils croissent ; puis, après une longue croissance orageuse, s'épanouissent, mûrs et souverains ; ensuite, rapidement — car brève est la floraison —, tombent en décadence ; se rabougrissent tristement ; enfin s'émiettent ou s'écroulent, disparaissant avec fracas ou sans bruit. La floraison est si brève : telle celle d'un Cactus centenaire qui, après un siècle d'attente, resplendit durant quelques heures ! Ainsi, du jour où le rude Clovis, au Champ de Mars, devant toute son armée, dut fendre en reprèsailles la tête de ce rude Franc, d'un soudain coup de hache et avec ces paroles farouches : « C'est ainsi que tu fendis le vase — celui de saint Remi et le mien — à Soissons », jusqu'à Louis le Grand et son « *L'État, c'est moi* », nous comptons quelque douze cents ans ; et voici que Louis, celui qui vient immédiatement après, est en train de mourir, et tant de choses meurent avec lui ! — Bien plus : si le Catholicisme, avec le Féodalisme et contre lui — mais *non* contre la Nature et sa fécondité —, nous donna, à nous Anglais, un Shakespeare et une Ère de Shakespeare, et produisit ainsi une fleur du Catholicisme, ce ne fut qu'après que le Catholicisme lui-même eut été, autant que la Loi pouvait l'abolir, aboli chez nous.

Mais que dire de ces âges de décadence où nul Idéal ne croît ni ne fleurit ? Quand la Foi et la Loyauté ont disparu, et qu'il n'en reste que le cant et le faux écho ; quand toute Solennité est devenue Parade ; quand le Credo des personnes en autorité n'est plus que l'une de ces deux choses : Imbécillité ou Machiavélisme ? Hélas, de tels âges, l'Histoire du Monde ne peut tenir aucun compte ; ils doivent être de plus en plus comprimés, puis finalement supprimés des Annales de l'Humanité ; rayés comme apocryphes — ce qu'en vérité ils sont.

Âges malheureux : s'il fut jamais un malheur de naître, c'est bien d'y naître. Naître, et n'apprendre, par toute tradition et tout exemple, que l'Univers de Dieu appartient à Bélial et n'est qu'un Mensonge ; que « le Charlatan suprême » est le hiérarque des hommes ! Et pourtant, dans cette croyance la plus lugubre, ne voyons-nous pas des générations entières — deux, parfois même trois de suite — vivre ce qu'elles appellent vivre, puis disparaître sans espoir de retour ?

C'est dans un tel âge de décadence, ou qui s'y précipitait rapidement, que naquit notre pauvre Louis. Accordons aussi que, si la Royauté française, par le cours de la Nature, n'avait plus longtemps à vivre, il était, entre tous les hommes, celui qui pouvait le mieux accélérer la Nature. La Fleur de la Royauté française, pareille au cactus, a donc accompli un progrès prodigieux. Aux jours de Metz, elle se dressait encore avec tous ses pétales, quoique ternie par les Régents d'Orléans, les Ministres roués et les Cardinaux ; mais à présent, en 1774, nous la voyons chauve, presque entièrement vidée de sa vertu.^{G053}

Ils offrent certes un spectacle désastreux, ces mêmes « Idéaux réalisés », chacun d'eux ! L'Église qui, en sa saison glorieuse, sept cents ans auparavant, pouvait faire attendre un Empereur pieds nus, en chemise de pénitent, trois jours dans la neige, se voit dépérir depuis des siècles ; réduite jusqu'à oublier ses anciens desseins et ses anciennes inimitiés, et à unir ses intérêts à ceux de la Royauté. C'est sur cette force plus jeune qu'elle voudrait étayer sa décrépitude ; et toutes deux, désormais, se tiendront ou tomberont ensemble. Hélas, la Sorbonne siège toujours dans son antique demeure ; mais elle ne marmonne plus qu'un jargon de sénilité et ne dirige plus les consciences des hommes. Ce n'est plus la Sorbonne : ce sont les *Encyclopédies*, la *Philosophie*, et Dieu sait quelle innombrable multitude sans nom d'Écrivains empressés, Chanteurs profanes, Romanciers, Comédiens, Disputailleurs et Pamphlétaires, qui forment à présent la Direction spirituelle du monde. La Direction pratique elle aussi s'est perdue, ou a glissé dans les mêmes mains mêlées. Qui donc le Roi — l'Homme-capable, nommé aussi *Roi*, *Rex*, ou Directeur — dirige-t-il encore ? Ses veneurs et ses piqueurs. Quand il n'y a pas de chasse, on dit fort justement : « *Le Roi ne fera rien* — aujourd'hui Sa Majesté ne fera *rien*. »⁷ Il vit et s'attarde là, parce qu'il se trouve vivre là, et que nul n'a encore porté la main sur lui.

Les nobles, pareillement, ont presque cessé de guider ou même d'égarer ; et ne sont plus, comme leur maître, guère davantage que des figures d'ornement. Il y a longtemps qu'ils ont fini de s'entre-égorger ou d'égorger leur roi. Les

Travailleurs, protégés, encouragés par la Majesté, ont bâti depuis des siècles des villes murées où ils exercent leurs métiers ; ils ne permettent plus au Baron brigand de « vivre par la selle », mais entretiennent une potence pour l'en empêcher. Depuis l'époque de la *Fronde*, le Noble a troqué son épée de combat contre une rapière de cour et suit maintenant fidèlement son roi comme un satellite de service ; il partage le butin, non plus par violence et meurtre, mais par sollicitation et finesse. Ces hommes se nomment les soutiens du trône : singulières *cariatides* de carton doré dans ce singulier édifice ! Pour le reste, leurs privilèges se sont de toutes parts fort réduits. Cette loi qui autorisait un Seigneur revenant de la chasse à ne tuer que deux Serfs au plus, puis à rafraîchir ses pieds dans leur sang et leurs entrailles chaudes, est tombée en parfaite désuétude — et même dans l'incrédibilité ; car si le député Lapoule peut y croire et réclamer son abrogation, nous ne le pouvons pas.⁸ Depuis cinquante ans, aucun Charolais, quelque goût qu'il eût pour le tir, n'a pris l'habitude d'abattre couvreurs et plombiers pour les regarder rouler des toits ;⁹ il se contente de perdreaux et de coqs de bruyère. À y regarder de près, leur industrie et leur fonction consistent à s'habiller avec grâce et à manger somptueusement. Quant à leur débauche et à leur dépravation, elles sont peut-être sans exemple depuis le temps de Tibère et de Commode. Pourtant, nous éprouvons encore quelque sympathie pour la dame Maréchale : « Soyez-en assuré, Monsieur, Dieu y regarde à deux fois avant de damner un homme de cette qualité. »¹⁰ Ces gens eurent jadis, assurément, des vertus et des usages ; autrement ils n'auraient pu se trouver là. Une vertu, du moins, leur est encore exigée — car l'homme mortel ne saurait vivre sans conscience : celle d'être toujours parfaitement prêt à se battre en duel.

Tels sont les bergers du peuple : et maintenant, comment va le troupeau ? Le troupeau, comme il est inévitable, va mal, et toujours plus mal. On ne le garde pas ; on le tond seulement avec régularité. On l'appelle pour accomplir les corvées légales, payer les impôts légaux ; engraisser de ses corps les champs de bataille — dits « Lit d'honneur » — dans des querelles qui ne sont pas les siennes. Sa main et son labeur se retrouvent dans toute possession humaine ; mais, pour lui-même, il ne possède presque rien ou rien. Sans instruction, sans consolation, sans nourriture ; condamné à dépérir obscurément dans une épaisse Nuit mentale, dans la sordide indigence et l'entrave : tel est le lot des millions, *peuple taillable et corvéable à merci et miséricorde*. En Bretagne, ils se soulevèrent un jour lors de l'introduction des premières Horloges à Pendule, croyant qu'elles avaient

quelque rapport avec la Gabelle. Paris doit être périodiquement nettoyé par la Police ; et la horde des vagabonds affamés renvoyée de nouveau errer à travers l'espace — pour quelque temps. « Durant l'un de ces nettoyages périodiques, dit Lacretelle, en mai 1750, la Police avait en outre pris sur elle d'enlever les enfants de personnes honorables, dans l'espoir de leur extorquer des rançons. Les mères remplissent les places publiques de cris de désespoir ; les foules s'assemblent, s'échauffent ; tant de femmes, hors d'elles-mêmes, courent çà et là en exagérant l'alarme ; une fable absurde et horrible s'élève parmi le peuple : on dit que les médecins ont ordonné à un Grand Personnage de prendre des bains de jeune sang humain pour restaurer le sien, tout gâté par la débauche. Quelques-uns des émeutiers, ajoute Lacretelle avec le plus grand calme, furent pendus les jours suivants. » La Police poursuit son œuvre.¹¹ Ô pauvres misérables nus ! Est-ce donc là votre cri inarticulé vers le Ciel, pareil à celui d'un animal muet sous la torture, criant des profondeurs extrêmes de la douleur et de l'avilissement ? Ces cieux d'azur, comme une voûte morte de cristal, ne font-ils que vous en renvoyer l'écho ? N'y répondent-ils que par « des pendaions les jours suivants » ? — Non : pas éternellement ! Vous êtes entendus dans le Ciel. Et la réponse viendra, elle aussi — dans l'horreur de profondes ténèbres, dans les secousses du monde, dans une coupe de tremblement où boiront toutes les nations.

Remarque cependant comment, du milieu des débris et de la poussière de cette Décadence universelle, de nouvelles Puissances se façonnent, adaptées au temps nouveau et à ses destinées. Outre l'ancienne Noblesse, composée à l'origine de Combattants, il existe une nouvelle Noblesse reconnue, celle des Hommes de loi, dont voici justement le jour de gala et le fier jour de bataille. Une Noblesse du Commerce, non reconnue, assez puissante avec son argent en poche. Enfin, plus puissante que toutes et moins reconnue que toutes, une Noblesse de la Littérature : sans acier à la cuisse, sans or dans la bourse, mais avec dans la tête la « grande faculté thaumaturgique de la Pensée ». Le Philosophisme français s'est levé : que de choses nous enfermons dans ce petit mot ! C'est ici, en vérité, que réside le symptôme cardinal de toute la vaste maladie. La Foi s'en est allée ; le Scepticisme est entré. Le Mal abonde et s'accumule : nul homme n'a de Foi pour lui résister, pour le corriger, pour commencer par se corriger lui-même ; il doit donc continuer de s'accumuler. Tandis que langueur creuse et vacuité sont le lot des Hauts, besoin et stagnation celui des Bas, et que la misère universelle est très certaine, quelle autre chose est certaine ? Qu'on ne peut croire à un

Mensonge ! Le Philosophisme ne sait que cela : son autre croyance est principalement que, dans les matières spirituelles et suprasensibles, nulle Croyance n'est possible. Malheureux ! Jusqu'ici, du moins, la Contradiction d'un Mensonge est encore une sorte de Croyance ; mais une fois le Mensonge et sa Contradiction balayés ensemble, que restera-t-il ? Les cinq Sens inassouvis resteront, et le sixième Sens insatiable — celui de la vanité ; toute la nature *démonique* de l'homme restera — lancée dans une fureur aveugle, sans règle ni frein ; sauvage elle-même, mais pourvue de tous les outils et de toutes les armes de la civilisation : spectacle nouveau dans l'Histoire.

C'est dans une telle France, pareille à une Tour à poudre où le feu, non éteint et désormais impossible à éteindre, fume et couve de toutes parts, que Louis XV s'est couché pour mourir. Par le Pompadourisme et le Du-Barrisme, sa Fleur de Lys a été honteusement abattue sur toutes les terres et toutes les mers ; la Pauvreté envahit jusqu'au Trésor royal, et les Fermiers des impôts ne peuvent plus rien en exprimer ; une querelle vieille de vingt-cinq ans l'oppose au Parlement ; partout le Besoin, la Malhonnêteté, l'Incrédulité, et des Demi-savants à tête brûlée pour médecins de l'État : l'heure est grosse de présages.

Telles sont les choses que l'œil de l'Histoire peut voir dans cette chambre où Louis agonise, et qui demeureraient invisibles aux Courtisans présents. Il y a vingt ans, le jour de Noël dernier, que lord Chesterfield, résumant ce qu'il avait observé dans cette même France, écrivit et fit partir par la poste les paroles suivantes, devenues mémorables : « Bref, tous les symptômes que j'ai jamais rencontrés dans l'Histoire avant de grands Changements et de grandes Révolutions dans le gouvernement existent aujourd'hui en France et y croissent chaque jour. »¹²

Chapitre III — Viatique

Pour l'heure, toutefois, la grande question qui occupe les Gouvernants de France est celle-ci : administrera-t-on l'extrême-onction, ou quelque autre viatique spirituel — à Louis, non à la France ?

Question profonde. Car, si on l'administre, si seulement on en prononce le nom, ne faudra-t-il pas, dès le seuil de l'affaire, que la Sorcière du Barry disparaisse — avec bien peu d'espoir de retour, même si Louis venait à guérir ? Avec elle disparaissent le duc d'Aiguillon et Compagnie, et tout leur Palais d'Armide, comme nous l'avons dit ; le Chaos englutit de nouveau l'ensemble, et il ne reste qu'une odeur de soufre. Mais, d'autre part, que diront les Dauphinistes et les Choiseulistes ? Que pourrait même dire le royal martyr, s'il lui arrivait d'empirer mortellement sans tomber dans le délire ? Pour le moment, il baise toujours la main de la Dubarry : nous pouvons le constater depuis l'antichambre. Mais ensuite ? Les bulletins des Médecins peuvent marcher selon les ordres reçus ; il s'agit pourtant d'une « petite vérole confluente » — celle-là même, murmure-t-on aussi, dont est atteinte la fille du Concierge, naguère si plantureuse. Et Louis XV n'est pas homme à se laisser jouer sur la question de son viatique. N'avait-il pas coutume de catéchiser lui-même ses jeunes filles du *Parc-aux-Cerfs*, de prier avec elles et pour elles, afin qu'elles préservassent leur — orthodoxie ?¹³ Fait étrange, mais non sans exemple ; car il n'est point d'animal plus étrange que l'homme.

Pour l'instant, certes, tout pourrait s'arranger si seulement l'archevêque Beaumont consentait — à fermer un œil ! Hélas, Beaumont lui-même ne demanderait pas mieux : car, chose singulière à dire, l'Église elle aussi, avec tout l'espoir posthume du Jésuitisme, se trouve suspendue au tablier de cette même femme qu'on ne peut nommer. Mais alors, « la force de l'opinion publique » ? Le rigoureux Christophe de Beaumont, qui a passé sa vie à persécuter les Jansénistes hystériques et les Incrédules sans confession — voire leurs cadavres, lorsqu'il ne pouvait faire mieux —, comment ouvrira-t-il à présent la porte du Ciel et donnera-t-il l'Absolution tandis que le *corpus delicti* demeure sous son nez ? Notre Grand Aumônier Roche-Aymon, pour sa part, ne marchandera pas avec un pécheur royal sur le tour de clef à donner ; mais il existe d'autres hommes d'Église ; il existe un Confesseur du Roi, le sot abbé Moudon ; et le Fanatisme

comme la Décence ne sont pas encore éteints. En somme, que faire ? On peut bien surveiller les portes, ajuster le Bulletin médical, et beaucoup espérer, comme toujours, du temps et du hasard.

Les portes sont bien gardées : aucune figure inconvenante ne saurait entrer. À vrai dire, peu de gens désirent entrer ; car l'infection putride atteint jusqu'à l'*Ceil-de-Bœuf*^{G081}, de sorte que « plus de cinquante personnes tombent malades, et dix meurent ». Mesdames les Princesses seules veillent auprès de l'odieux lit de maladie, poussées par la piété filiale. Les trois Princesses — *Graille*, *Chiffe*, *Coche*, comme il avait coutume de les appeler — s'y montrent assidues quand tous les autres ont fui. La quatrième, *Loque*, supposons-nous, est déjà au Couvent et ne peut offrir que ses oraisons. Pauvre Graille et pauvre sororie : elles n'ont jamais connu de Père ; tel est le dur marché que doit conclure la Grandeur. À peine, au *Débotter* — quand la Royauté ôtait ses bottes —, pouvaient-elles relever leurs « énormes paniers, enrouler autour de leur taille leur longue traîne, ramener jusqu'au menton leurs manteaux de taffetas noir » ; puis, dans cette apparence convenable de grande toilette, « chaque soir à six heures », entrer majestueusement, recevoir le baiser royal sur le front et ressortir majestueusement vers la broderie, les petits scandales, les prières et le vide. Si la Majesté venait un matin, apportant un café préparé de ses propres mains, et l'avalait en hâte avec elles pendant qu'on découplait les chiens pour la chasse, cela était reçu comme une grâce du Ciel.¹⁴ Pauvres femmes antiques et desséchées ! Dans les sauvages secousses qui attendent encore votre fragile existence avant qu'elle soit écrasée et brisée ; lorsque vous fuirez à travers des pays hostiles, sur des mers tempétueuses, manquerez d'être prises par les Turcs et, dans le Tremblement de terre Sans-culottique, ne saurez plus distinguer votre main droite de votre gauche, qu'au moins ceci demeure toujours un point assuré dans votre souvenir : cet acte fut bon et aimant ! Pour nous aussi, il forme une petite tache de soleil dans ce morne désert hurlant, où nous n'en trouvons presque aucune autre.

Pendant ce temps, que doit faire un Courtisan impartial et prudent ? Dans ces circonstances délicates, alors que non seulement la mort ou la vie, mais encore sacrement ou point de sacrement demeure en question, le plus habile peut hésiter. Peu sont aussi heureusement placés que le duc d'Orléans et le prince de Condé, qui peuvent eux-mêmes, munis de sels volatils, se tenir dans l'antichambre du Roi et, dans le même temps, envoyer leurs vaillants fils — le

duc de Chartres, futur *Égalité* ; le duc de Bourbon, futur Condé lui aussi et célèbre parmi les Radoteurs — faire leur cour au Dauphin. Pour quelques autres, la résolution est prise : *jacta est alea* — le sort en est jeté. Le vieux Richelieu, lorsque Beaumont, enfin poussé par l'opinion publique, se dispose à entrer dans la chambre du malade, le tirera par son rochet jusque dans un retraits ; et là, avec sa vieille face dissipée de dogue et la plus huileuse véhémence, on le verra plaider — et même, à en juger par le changement de couleur de Beaumont, l'emporter — pour « que le Roi ne soit pas tué par une proposition de Théologie ». Le duc de Fronsac, fils de Richelieu, peut suivre son père : quand le Curé de Versailles geint quelques mots au sujet des sacrements, il menace de « le jeter par la fenêtre s'il repare d'une chose pareille ».

Heureux ceux-là, pouvons-nous dire ; mais pour les autres, qui flottent entre deux opinions, l'épreuve n'est-elle pas rude ? Celui qui voudrait comprendre à quel point le Catholicisme, et bien d'autres choses avec lui, en étaient arrivés ; comment les symboles du Très-Saint étaient devenus les dés à jouer des Plus-Vils, doit lire le récit de ces événements chez Besenval, Soulavie et les autres Chroniqueurs de Cour du temps. Il verra toute la Galaxie de Versailles se disperser, puis se grouper en Constellations nouvelles, toujours mouvantes. Il y a des signes de tête et des regards sagaces ; des entremetteurs, des douairières de soie glissant mystérieusement, souriant à cette constellation, soupirant pour celle-là ; dans plusieurs cœurs tremble l'espérance ou le désespoir. Il y a la pâle Ombre grimaçante de la Mort, introduite avec cérémonie par une autre Ombre grimaçante, celle de l'Étiquette ; et, par intervalles, le grondement des Orgues de la Chapelle, pareil à une prière faite par machine, proclamant dans une sorte d'horrible rire de cheval diabolique : ^{G007} *Vanité des vanités, tout est Vanité !*

Chapitre IV — Louis l’Inoublié

Pauvre Louis ! Pour ceux-là, tout ceci n’est qu’une vaine fantasmagorie, où, pareils à des mimes, ils grimacent, geignent et débitent à gages des sons mensongers ; mais pour toi, c’est une effroyable réalité.

Effroyable pour tous les hommes est la Mort, nommée depuis les temps anciens le Roi des Terreurs. Notre petite demeure compacte de l’Existence, où nous habitons en nous plaignant, mais tout de même comme chez nous, passe, à travers de sombres agonies, dans un Inconnu de Séparation, d’Étrangeté, de Possibilité sans conditions. L’Empereur païen demande à son âme : vers quels lieux t’en vas-tu maintenant ? Le Roi catholique doit répondre : vers le Tribunal du Dieu Très-Haut ! Oui, c’est le bilan de la Vie ; le règlement final, la remise du « compte des actes accomplis dans le corps ». Ils sont accomplis désormais ; ils demeurent là, inaltérables, et porteront leurs fruits aussi longtemps que durera l’Éternité.

Louis XV avait toujours éprouvé pour la Mort la plus royale des aversions. Il ne ressemblait pas à ce duc d’Orléans priant, grand-père d’*Égalité* — car plusieurs d’entre eux avaient décidément un grain de folie —, qui croyait en toute honnêteté qu’il n’existait pas de Mort ! Si l’on en croit les Chroniqueurs de Cour, il se dressa un jour, rayonnant d’un mépris et d’une indignation sulfureux, devant son pauvre Secrétaire, qui avait eu le malheur de prononcer les mots *feu roi d’Espagne* : « *Feu roi, Monsieur ?* » — « *Monseigneur*, répondit en hâte l’homme d’affaires tremblant mais adroit, *c’est un titre qu’ils prennent.* »¹⁵ Louis, disons-nous, n’était pas si heureux ; mais il faisait ce qu’il pouvait. Il ne souffrait pas qu’on parlât de la Mort ; évitait la vue des cimetières, des monuments funéraires et de tout ce qui pouvait la lui rappeler. C’est la ressource de l’Autruche qui, poursuivie de près, enfonce sa tête imbécile dans la terre et voudrait oublier que son corps imbécile, parce qu’il ne voit plus, n’est pas devenu invisible. Parfois aussi, dans un antagonisme spasmodique, signe de la même chose et de quelque chose de plus, il *voulait* y aller ; ou bien, arrêtant les carrosses de la Cour, il envoyait demander dans les cimetières « combien on avait creusé de nouvelles tombes ce jour-là », au prix des plus désagréables nausées pour sa pauvre Pompadour. Nous pouvons nous représenter la pensée de Louis le jour où, tout royalement harnaché pour la chasse, il rencontra, à quelque détour

soudain de la forêt de Sénart, un Paysan en haillons portant un cercueil. « Pour qui ? » — Pour un pauvre frère esclave que la Majesté avait parfois remarqué peinant dans ces parages. « De quoi est-il mort ? » — « De faim. » Le Roi donna de l'éperon à son cheval.¹⁶

Mais représente-toi sa pensée maintenant que la Mort saisit ses propres cordes du cœur, imprévue, inexorable ! Oui, pauvre Louis, la Mort t'a trouvé. Ni murailles de palais ni gardes du corps, ni somptueuses tapisseries ni bougran doré du cérémonial le plus raide n'ont pu lui barrer l'entrée : il est ici, ici même contre ton souffle vital, et il va l'éteindre. Toi dont toute l'existence ne fut jusqu'ici que chimère et spectacle de théâtre, tu deviens enfin une réalité. Le fastueux Versailles éclate comme un rêve dans l'Immensité vide ; le Temps est achevé, et tout l'échafaudage du Temps s'effondre en ruines, avec un hideux fracas, autour de ton âme. Les pâles Royaumes ouvrent leurs gouffres ; il te faut y entrer, nu, dépouillé de toute royauté, et attendre ce qui t'est assigné ! Homme malheureux, tandis que tu te retournes dans une sourde agonie sur ton lit de lassitude, quelle pensée est la tienne ! Devant toi, le Purgatoire et le Feu de l'Enfer, devenus trop possibles ; derrière toi — hélas ! — qu'as-tu fait qui n'eût mieux valu ne pas faire ? Quel mortel as-tu généreusement secouru ? De quelle douleur as-tu eu pitié ? Les « cinq cent mille » fantômes tombés honteusement sur tant de champs de bataille, de Rossbach à Québec, afin que ta Prostituée pût se venger d'une épigramme, se pressent-ils autour de toi à cette heure ? Ton Harem immonde ; les malédictions des mères, les larmes et l'infamie des filles ? Misérable homme ! Tu « as fait le mal autant que tu l'as pu ». Toute ton existence semble une hideuse fausse couche, une erreur de la Nature, dont l'usage et le sens restent encore inconnus. Étais-tu un Griffon fabuleux, *dévorant* les œuvres des hommes, traînant chaque jour des vierges dans ta caverne ; revêtu aussi d'écailles qu'aucune lance ne pouvait percer — aucune, sinon celle de la Mort ? Griffon non fabuleux, mais réel ! Effroyables, ô Louis, paraissent ces instants pour toi. — Nous ne fouillerons pas davantage les horreurs du lit de mort d'un pécheur.

Et pourtant, que le plus humble des hommes ne verse point sur son âme l'onction flatteuse. Louis était un Gouvernant ; mais n'en es-tu pas un toi aussi ? Sa vaste France, vue depuis les Étoiles fixes — qui ne sont pas elles-mêmes encore l'Infinité —, n'est pas plus vaste que ton étroite briqueterie, où toi aussi tu as fidèlement ou infidèlement accompli ta tâche. Homme, « Symbole de l'Éternité emprisonné dans le Temps » ! Ce ne sont pas tes œuvres, toutes mortelles,

infiniment petites, la plus grande n'étant pas plus grande que la moindre, mais seulement l'Esprit dans lequel tu travailles, qui peuvent posséder valeur ou durée.

Mais considère, en tout cas, quel problème de vie fut réellement celui du pauvre Louis lorsqu'il se releva, *Bien-Aimé*, de ce lit de maladie à Metz ! Quel fils d'Adam aurait pu ramener de telles incohérences à la cohérence ? Lui, le pouvait-il ? La Fortune la plus aveugle seule l'avait jeté au sommet ; il y flotte, aussi incapable de le gouverner que le bois à la dérive ne gouverne l'Atlantique battu des vents et soulevé par la lune. « Qu'ai-je fait pour être tant aimé ? » disait-il alors. Il peut dire maintenant : Qu'ai-je fait pour être tant haï ? Tu n'as rien fait, pauvre Louis ! Ta faute est précisément celle-ci : tu n'as *rien fait*. Que pouvait faire le pauvre Louis ? Abdiquer, et s'en laver les mains — au profit du premier qui aurait accepté ! Il n'existait pour lui aucune autre sagesse claire. Tel qu'il fut, il demeurait là, regardant avec hésitation, le plus absurde mortel qui existât — véritable Solécisme incarné —, le plus absurde et le plus confus des mondes ; monde où, finalement, rien ne semblait aussi certain que ceci : lui, le Solécisme incarné, possédait cinq sens ; et qu'il existait des Tables Volantes — qui disparaissent à travers le plancher pour revenir chargées de nouveau —, ainsi qu'un *Parc-aux-Cerfs*.

Nous y gagnons du moins cette curiosité historique : un être humain placé dans une situation sans précédent, flottant passivement, comme sur quelque illimitée « Mère-des-Chiens-Morts », vers des issues qu'il apercevait en partie. Car Louis possédait malgré tout une sorte de clairvoyance. Ainsi, lorsqu'un nouveau ministre de la Marine, ou quelque autre ministre, venait annoncer son ère nouvelle, la Femme Écarlate entendait aux lèvres de la Majesté, pendant le souper : « Oui, il a étalé sa marchandise comme un autre ; il a promis les plus belles choses du monde ; il n'en arrivera pas une seule. Il ne connaît pas ce pays-ci ; il verra. » Ou encore : « C'est la vingtième fois que j'entends tout cela ; la France n'aura jamais de Marine, je crois. » Et combien touchante aussi cette parole : « Si j'étais lieutenant de Police, j'interdirais ces cabriolets de Paris. »¹⁷

Mortel condamné — car n'est-ce pas une condamnation que d'être le Solécisme incarné ! Nouveau *Roi fainéant*, Roi-Ne-Fait-Rien ; mais pourvu du plus étrange nouveau ^{G066} *Maire du Palais*. Ce n'est plus Pépin aux jambes torses qui est Maire, mais ce même Spectre de la DÉMOCRATIE, la tête dans les nuées, soufflant le feu, incalculable, qui enveloppe le monde ! Louis n'était-il pas plus méchant que tel ou tel Ne-Fait-Rien et Mange-Tout de condition privée, comme

nous en voyons assez souvent, sous le nom d'Homme, voire d'Homme de plaisir, encombrer pour un temps la laborieuse Création de Dieu ? Dis plutôt : plus misérable ! Le solécisme de sa Vie fut vu et ressenti par tout un monde scandalisé ; l'Oubli sans fin ne peut l'engloutir ni l'avaler dans ses profondeurs infinies — pas encore avant une génération ou deux.

Quoi qu'il en soit, nous remarquons non sans intérêt que, « le soir du 4 », Madame du Barry sort de la chambre du malade, avec un « trouble visible sur le visage ». C'est le soir du 4 mai, en l'an de grâce 1774. Quels chuchotements dans l'Ceil-de-Bœuf ! Il va donc mourir ? Ce qu'on peut dire, c'est que du Barry paraît faire ses paquets ; elle traverse en pleurant ses boudoirs dorés, comme si elle prenait congé. D'Aiguillon et Compagnie approchent de leur dernière carte ; ils ne veulent pourtant pas encore abandonner la partie. Quant à la controverse sacramentelle, elle est pour ainsi dire résolue sans qu'on l'ait nommée : Louis peut envoyer chercher son abbé Moudon au cours de la nuit suivante, se confesser à lui — pendant, disent certains, « dix-sept minutes » — et demander de son propre mouvement les sacrements.

Mais déjà, dans l'après-midi, vois : n'est-ce pas ta Sorcière du Barry, le mouchoir aux yeux, qui monte dans le carrosse de d'Aiguillon et s'éloigne, roulée dans les bras consolateurs de sa Duchesse ? Elle est partie ; et sa place ne la connaît plus. Disparais, fausse Sorcière ; dans l'Espace ! Inutile de rôder dans le proche Rueil : ton jour est fini. Les portes du palais royal te sont fermées à jamais. À peine, dans les années qui viennent, descendras-tu une fois, sous le couvert de la nuit, en domino noir, pareille à un noir oiseau nocturne, pour troubler la soirée musicale de la belle Antoinette dans le Parc : tous les Oiseaux de Paradis s'envolant devant toi, et les gosiers musiciens devenant muets.¹⁸ Créature impure, mais sans méchanceté, non sans quelque pitié ! Quel fut ton parcours : depuis ce premier grabat — au pays de Jeanne d'Arc — où ta mère te mit au monde dans les larmes, d'un père sans nom ; puis en avant, à travers les plus basses profondeurs souterraines et par-dessus les plus hauts sommets ensoleillés du Royaume de la Prostitution et de la Friponnerie — jusqu'à la hache de la guillotine, qui tranche ta tête geignante en vain ! Repose là sans malédiction ; seulement ensevelie et abolie : que te convenait-il d'autre ?^{G027}

Louis, cependant, manifeste une impatience considérable de recevoir ses sacrements ; il envoie plus d'une fois quelqu'un à la fenêtre pour voir s'ils n'arrivent pas. Prends courage, Louis, autant de courage que tu peux : ils sont en

route, ces sacrements. Vers six heures du matin, ils arrivent. Le cardinal Grand Aumônier Roche-Aymon est là, en habits pontificaux, avec ses pyxides et ses instruments ; il s'approche de l'oreiller royal, élève son hostie, marmonne ou semble marmonner quelque chose ; — et ainsi, selon l'expression de l'abbé Georgel, en ces mots qui s'attachent à la mémoire, Louis a « fait *amende honorable* à Dieu ». Voilà comment votre Jésuite interprète la chose. — « *Wa, Wa !* » comme gémit le sauvage Clotaire au moment où la vie le quittait : « Quel est donc ce grand Dieu qui abat la force des rois les plus forts ? »¹⁹

L'*amende honorable*, toutes les « excuses légales » que vous voudrez, à Dieu ; mais non, si d'Aiguillon peut l'empêcher, aux hommes. du Barry rôde encore dans son hôtel de Rueil ; et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Le Grand Aumônier Roche-Aymon, en conséquence — car il semble être dans le secret —, n'a pas plus tôt vu remballer ses pyxides et tout son attirail qu'il se remet majestueusement en marche vers la sortie, comme si l'affaire était terminée ! Mais le Confesseur du Roi, l'abbé Moudon, s'élance ; le visage anxieux et aigrelet, il le tire par la manche et lui murmure à l'oreille. Sur quoi le pauvre Cardinal doit se retourner et déclarer à voix haute « que Sa Majesté se repent de tous les sujets de scandale qu'elle a pu donner ; et se propose, avec l'aide de la force du Ciel, d'éviter les mêmes — à l'avenir ! » Paroles qu'écoute Richelieu avec sa face de dogue, de plus en plus noire ; auxquelles il répond tout haut « par une épithète » que Besenval ne répétera pas. Vieux Richelieu, conquérant de Minorque, compagnon des orgies aux Tables Volantes, perforateur de murailles de chambres à coucher,²⁰ ton jour est-il donc fini lui aussi ?

Hélas, les orgues de la Chapelle peuvent continuer de jouer ; la Châsse de sainte Geneviève peut être descendue, puis remontée — sans effet. Le soir, toute la Cour, avec le Dauphin et la Dauphine, assiste à la Chapelle. Les prêtres se sont enroués à chanter leurs « Prières des Quarante Heures », tandis que soufflent les haletants soufflets. Spectacle presque effroyable ! Car le ciel lui-même noircit ; des torrents de pluie battante s'abattent avec le tonnerre, noyant presque la voix de l'orgue ; et les éclairs du feu électrique font pâlir les flambeaux mêmes de l'autel. Si bien que la plupart, nous dit-on, se retirèrent lorsque tout fut fini, d'un pas précipité, « dans un état de recueillement », et ne dirent presque rien.²¹

Ainsi cela dure depuis la plus grande partie d'une quinzaine ; Madame du Barry est partie depuis près d'une semaine. Besenval rapporte que tout le monde

commençait à s'impatienter de voir finir la chose, de voir le pauvre Louis en terminer. Nous sommes maintenant au 10 mai 1774. Il aura bientôt fini.

Ce jour du 10 mai tombe jusque dans l'odieux lit de maladie, mais terne, inaperçu : car ceux qui regardent par les fenêtres sont eux-mêmes entièrement obscurcis ; la roue de la citerne tourne en grinçant sur son axe ; la Vie, pareille à un cheval épuisé, halète vers le but. Dans leurs appartements éloignés, le Dauphin et la Dauphine se tiennent prêts à prendre la route ; tous les palefreniers et écuyers sont bottés et éperonnés, attendant quelque signal pour fuir la maison pestiférée.²² Et écoute ! À travers l'Œil-de-Bœuf, quel est ce bruit, bruit « terrible et absolument semblable au tonnerre » ? C'est toute la Cour qui se précipite, comme à qui arrivera le premier, pour saluer les nouveaux Souverains : Salut à Vos Majestés ! Le Dauphin et la Dauphine sont Roi et Reine ! Accablés par tant d'émotions, tous deux tombent ensemble à genoux et, les larmes ruisselant, s'écrient : « Ô Dieu, guidez-nous, protégez-nous ; nous sommes trop jeunes pour régner ! » — Trop jeunes, en vérité.

Ainsi, dans tous les cas, « avec un bruit absolument semblable au tonnerre », l'Horloge du Temps a sonné, et une ancienne Ère s'en est allée. Le Louis qui fut gît abandonné, masse d'argile abhorrée ; laissé « à quelques pauvres gens et aux prêtres de la *Chapelle ardente* », qui se hâtent de le placer « dans deux cercueils de plomb, en y versant une abondante quantité d'esprit-de-vin ». Le nouveau Louis et sa Cour roulent vers Choisy dans l'après-midi d'été. Les larmes royales coulent encore ; mais un mot mal prononcé par Monseigneur d'Artois les fait tous rire, et ils ne pleurent plus. Légers mortels, comme vous dansez votre léger menuet de vie au-dessus d'abîmes sans fond, dont ne vous sépare qu'une pellicule !

Pour le reste, les autorités compétentes estimèrent qu'aucunes Funérailles ne pouvaient être trop peu cérémonieuses. Besenval lui-même pense qu'elles le furent suffisamment. Deux carrosses contenant deux nobles de l'espèce des huissiers et un ecclésiastique de Versailles ; une vingtaine de pages montés, une cinquantaine de palefreniers : ceux-là, portant des torches, mais sans même être vêtus de noir, partent de Versailles le deuxième soir avec leur bière de plomb. Ils partent au grand trot et conservent cette allure. Car les railleries — les *brocards* — de ces Parisiens rangés en deux files sur toute la route de Saint-Denis, et qui « donnent libre cours à leur plaisanterie, caractère propre de la nation », n'invitent guère à ralentir. Vers minuit, les caveaux de Saint-Denis reçoivent celui

qui leur appartient, sans qu'aucun des yeux présents verse une larme — sinon peut-être ceux de la pauvre *Loque*, sa Fille négligée, dont le Couvent se trouve tout près.

C'est ainsi qu'ils le poussent en bas et l'entassent sous terre, avec cette impatience : lui, et son ère de péché, de tyrannie et de honte. Car voici qu'une Ère Nouvelle est venue ; l'avenir paraît d'autant plus lumineux que le passé fut abject.

LIVRE DEUXIÈME — L'ÂGE DU
PAPIER

Chapitre I — Le Retour d'Astrée

Un philosophe paradoxal, poussant jusqu'à son extrême conséquence cet aphorisme de Montesquieu : « Heureux le peuple dont les annales sont ennuyeuses », a dit : « Heureux le peuple dont les annales sont vides. » Dans cette parole, si folle qu'elle paraisse, ne se trouverait-il pourtant quelque grain de raison ? Car, en vérité, comme il a été écrit, « le Silence est divin » et vient du Ciel ; ainsi, dans toutes les choses terrestres aussi, existe-t-il un silence qui vaut mieux que toute parole. Considérez-le bien : l'Événement, cette chose dont on peut parler et qu'on peut consigner, n'est-il pas toujours quelque rupture, quelque solution de continuité ? Fût-il même heureux, il implique changement, il implique perte — perte de Force active ; et, dans le passé ou dans le présent, constitue donc jusqu'à un certain point une irrégularité, une maladie. La plus immobile persévérance serait notre béatitude ; non la dislocation et l'altération — si seulement elles pouvaient être évitées.

Le chêne croît silencieusement dans la forêt pendant mille ans ; c'est seulement la millième année, lorsque le bûcheron arrive avec sa hache, qu'un écho retentit à travers les solitudes ; et le chêne s'annonce lorsqu'il *tombe*, avec un fracas entendu au loin. Combien silencieuse aussi fut la plantation du gland, semé depuis le giron de quelque vent errant ! Bien plus, lorsque notre chêne fleurissait ou se couvrait de feuilles — ses heureux Événements —, quel cri de proclamation aurait-il pu s'élever ? À peine l'observateur le plus attentif lui accordait-il un mot de reconnaissance. Ces choses ne *survinrent* pas : elles furent lentement *accomplies* ; non dans une heure, mais au cours de la fuite des jours. Qu'y avait-il à en dire ? Cette heure semblait en tout semblable à la précédente, comme elle le serait à la suivante.

Ainsi, partout, la sotte Rumeur bavarde non de ce qui fut fait, mais de ce qui fut mal fait ou défait ; et la sotte Histoire — toujours plus ou moins le résumé écrit et condensé de la Rumeur — sait si peu de choses qu'elles pourraient presque aussi bien demeurer inconnues. Invasions d'Attila, Croisades de Gautier Sans-Avoir, Vêpres siciliennes, Guerres de Trente Ans : pur péché, pure misère ; non travail, mais empêchement du travail ! Car, pendant tout ce temps, la Terre verdissait et jaunissait chaque année sous ses moissons bienfaisantes ; la main de l'artisan, l'esprit du penseur ne se reposaient point : et c'est ainsi, malgré tout et

en dépit de tout, que nous possédons ce Monde glorieux, fleuri sous sa haute coupole ; Monde au sujet duquel la pauvre Histoire peut bien demander avec étonnement : D'où *est-il* venu ? Elle en sait si peu ; elle sait tant de choses sur ce qui l'entravait, sur ce qui aurait dû le rendre impossible. Telle est néanmoins, par nécessité ou par sot choix, sa règle et sa pratique ; si bien que ce paradoxe : « Heureux le peuple dont les annales sont vides » n'est pas entièrement dépourvu de vérité.

Et pourtant — ceci paraît plus pertinent à observer ici — il existe une immobilité qui n'est pas celle d'une croissance sans obstacle, mais celle de l'inertie passive, symptôme d'une chute imminente. Comme la victoire est silencieuse, ainsi l'est la défaite. Des deux forces opposées, la plus faible s'est résignée ; la plus forte poursuit sa marche, désormais sans bruit, mais rapide, inévitable : la chute et le renversement, eux, ne seront pas silencieux. Comme toute chose croît et possède sa période, ainsi les herbes des champs : période annuelle, séculaire ou millénaire ! Toute chose croît et meurt, chacune selon ses lois merveilleuses, chacune à sa merveilleuse manière ; les choses spirituelles plus merveilleusement encore que toutes les autres. Elles sont impénétrables aux plus sages ; on ne peut les prophétiser ni les comprendre. Lorsque le chêne se dresse, à l'œil, dans sa plus fière floraison, vous pouvez savoir si son cœur est sain ; il n'en va pas ainsi de l'homme ; combien moins encore de la Société, de la Nation des hommes ! On pourrait même affirmer que, chez celles-ci, l'apparence superficielle et le sentiment intérieur d'une parfaite santé sont généralement de mauvais augure. Car c'est bien d'apoplexie, pour ainsi parler, et d'une paresseuse pléthore du corps que meurent le plus souvent les Églises, les Royautés et les Institutions sociales. Triste moment que celui où pareille Institution, congestionnée, se dit à elle-même : Prends ton repos, tu as amassé des biens — comme l'insensé de l'Évangile auquel il fut répondu : Insensé, *cette nuit même* ta vie te sera redemandée !

Est-ce une paix saine, ou cette paix malsaine et menaçante, qui repose sur la France durant les dix années qui vont suivre ? L'Historien peut les traverser légèrement, sans être appelé à s'y attarder : car il n'y a pas encore d'événements, moins encore d'accomplissements. Temps de la plus ensoleillée des immobilités ; l'appellerons-nous, comme tous les hommes le pensaient, le nouvel Âge d'or ? Appelons-le au moins Âge du papier, qui, de bien des manières, tient lieu d'or. Papier de banque, avec lequel vous pouvez encore acheter lorsque l'or a disparu ;

papier de livre, resplendissant de Théories, de Philosophies, de Sensibilités — art magnifique, non seulement de révéler la Pensée, mais encore de nous cacher si magnifiquement l'absence de Pensée ! Le papier se fabrique avec les *baillons* de choses qui existèrent jadis ; le Papier possède d'infinies excellences. Quel Philosophe, même le plus sage, aurait pu, dans cette période sans événement, calme comme le temps des alcyons, prophétiser qu'approchait, grosse d'obscurité et de confusion, la suprême aventure entre toutes ? L'Espérance introduit une Révolution, comme les tremblements de terre sont précédés d'un temps lumineux. Le 5 mai, dans quinze années, le vieux Louis n'enverra pas chercher les Sacrements ; mais un nouveau Louis, son petit-fils, ouvrira les États généraux au milieu de toute la pompe d'une France étonnée et ivre.

Le Du-Barryaume et ses d'Aiguillon ont disparu pour toujours. Voici un jeune Roi, encore docile, bien intentionné ; une jeune Reine, belle, généreuse, bien intentionnée ; et, avec eux, toute la France comme rajeunie. Maupeou et son Parlement doivent s'évanouir dans une nuit épaisse ; de respectables Magistrats, qui ne sont pas indifférents à la Nation, ne serait-ce que pour avoir été les adversaires de la Cour, peuvent descendre, délivrés de leurs chaînes, de leurs « rochers escarpés de Croe en Combrailles » et d'ailleurs, puis revenir en chantant des louanges : l'ancien Parlement de Paris reprend ses fonctions. À la place d'un abbé Terray débauché et banqueroutier, nous avons désormais, pour Contrôleur général, un Turgot vertueux et philosophe, avec toute une France réformée dans la tête. Par lui, tout ce qui va mal, dans les Finances ou ailleurs, sera redressé — autant que possible. N'est-ce pas comme si la Sagesse elle-même devait désormais avoir siège et voix au Conseil des Rois ? Turgot a accepté sa charge avec, dans ses paroles, la plus noble franchise ; et le Roi l'a écouté avec la plus noble confiance.²³ Il est vrai que Louis objecte : « On dit qu'il ne va jamais à la messe » ; mais la France libérale ne l'en aime guère moins pour cela et répond : « L'abbé Terray y allait toujours. » Pour la première fois, le Philosophisme voit un Philosophe — ou même un philosophe — au pouvoir : il l'appuiera en toutes choses de ses applaudissements ; et le léger vieux Maurepas ne lui fera pas obstacle, s'il peut aisément s'en dispenser.^{G077 G042}

Et comme les mœurs sont devenues « douces » ! Le vice « perd toute sa difformité » ; il devient *décent*, comme le font les choses établies lorsqu'elles se donnent à elles-mêmes leurs règlements ; il devient presque une sorte de « douce » vertu. L'Intelligence abonde, irradiée par l'esprit et l'art de la

conversation. Le Philosophisme siège joyeusement dans ses salons étincelants, convive de l'Opulence devenue ingénue ; les nobles eux-mêmes sont fiers de s'asseoir auprès de lui ; et, élevé au-dessus de toutes les Bastilles, il prêche un millénium prochain. Du lointain Ferney, le patriarche Voltaire fait signe : les vétérans Diderot et d'Alembert ont vécu assez pour voir ce jour ; avec leurs cadets Marmontel, Morellet, Chamfort, Raynal, ils réjouissent la table épicée de la riche douairière protectrice ou du Fermier général philosophe. Ô nuits et soupers des dieux ! En vérité, ce qui fut si longtemps démontré va maintenant s'accomplir : « l'Âge des Révolutions approche », ainsi que l'écrivit Jean-Jacques ; mais ce seront des révolutions heureuses et bienheureuses. L'Homme s'éveille de son long somnambulisme ; il chasse les Fantômes qui l'assiégeaient et l'ensorcelaient. Voyez le matin nouveau scintiller sur les pentes orientales ; fuyez, faux Fantômes, devant ses traits de lumière ; que l'Absurde s'enfuie entièrement et abandonne pour toujours cette Terre inférieure. Ce sont la Vérité et ^{G080 G005} *Astræa Redux* — sous la forme du Philosophisme — qui règnent désormais. Dans quel but imaginable l'homme fut-il créé, sinon pour être « heureux » ? Grâce à l'Analyse victorieuse et au Progrès de l'Espèce, assez de bonheur l'attend maintenant. Les Rois peuvent devenir philosophes ; ou bien les philosophes, Rois. Que la Société soit seulement une fois constituée comme il convient — par l'Analyse victorieuse. L'estomac vide sera rempli ; le gosier sec sera humecté de vin. Le Travail lui-même ne fera plus qu'un avec le Repos ; il ne sera plus pénible, mais joyeux. On pourrait croire que les champs de blé ne peuvent se mettre à pousser sans culture ; qu'aucun homme ne saurait être fait d'argile ni se fatiguer en les cultivant — à moins, il est vrai, que des machines ne s'en chargent ? Des Tailleurs et des Restaurateurs gratuits pourront surgir à intervalles convenables, on ne voit pas encore comment. Mais si chacun, conformément à la règle de Bienveillance, prend soin de tous, assurément personne ne restera sans soin. Bien plus, qui sait si, grâce à une Analyse suffisamment victorieuse, « la vie humaine ne pourra être indéfiniment prolongée », et les hommes débarrassés de la Mort, comme ils le sont déjà du Diable ? Nous serons alors heureux malgré la Mort et le Diable. — Ainsi le Philosophisme magniloquent prêche-t-il son *Redeunt Saturnia regna* : le retour des règnes de Saturne.

Le chant prophétique de Paris et de ses Philosophes est suffisamment audible dans l'Œil-de-Bœuf de Versailles ; et l'Œil-de-Bœuf, principalement occupé de béatitudes plus proches, peut répondre, au pis aller, par un poli : « Pourquoi

non ? » Le bon et jovial vieux Maurepas est un Premier ministre trop joyeux pour refroidir la joie du monde. À chaque jour suffit son mal. Vieillard allègre, il lance ses plaisanteries et voltige sans souci ; son manteau toujours bien tourné selon le vent, pourvu qu'il puisse plaire à tout le monde. Le simple jeune Roi, qu'un Maurepas ne saurait songer à troubler par les affaires, s'est retiré dans les appartements intérieurs ; taciturne, irrésolu, quoique parfois d'humeur tranchante : il se décide enfin à faire un peu de serrurerie ; et, apprenti auprès d'un sieur Gamain — qu'il aura un jour peu de raison de bénir —, il apprend à fabriquer des serrures.²⁴ Il paraît en outre qu'il connaissait la Géographie et savait lire l'anglais. Malheureux jeune Roi : sa confiance enfantine dans ce sot vieux Maurepas méritait un autre retour. Mais amis et ennemis, le Destin et lui-même, se sont ligüés pour lui nuire.

Pendant ce temps, la belle jeune Reine marche dans ses salles d'apparat comme une déesse de la Beauté, point de mire de tous les regards ; elle ne se mêle pas encore aux affaires, ne se soucie pas de l'avenir, moins encore le redoute-t-elle. Weber et Campan²⁵ nous l'ont peinte là, parmi les tapisseries royales, dans les boudoirs lumineux, les bains, les peignoirs, la Grande et la Petite Toilette ; avec tout un monde brillant attendant servilement un regard d'elle : belle jeune fille du Temps, quelles choses le Temps te réserve ! Pareille à la plus lumineuse Apparition de la Terre, elle se meut avec grâce, environnée de toute la grandeur terrestre : réalité, et pourtant vision magique ; car voyez, les Ténèbres absolues ne vont-elles pas l'engloutir ? Son jeune et tendre cœur adopte des orphelins, dote des jeunes filles méritantes, se plaît à secourir les pauvres — ceux du moins que le hasard place pittoresquement sur son chemin — et met ces bienfaits à la mode ; car, ainsi qu'on l'a dit, la Bienveillance a commencé de régner. Auprès de sa duchesse de Polignac, de sa princesse de Lamballe, elle jouit de quelque chose qui ressemble presque à l'amitié ; maintenant aussi, après sept longues années, elle a un enfant, et bientôt même un Dauphin à elle ; elle peut se juger, autant qu'une Reine le peut, heureuse en son mari.

Des Événements ? Les grands événements ne sont que charitable Fêtes des mœurs, avec leurs Prix et leurs Discours ; Processions de Poissardes vers le berceau du Dauphin ; et surtout Flirtations, avec leur naissance, leur progrès, leur déclin et leur chute. Il y a des statues de neige élevées par les pauvres, durant un rude hiver, à une Reine qui leur a donné du combustible. Il y a des mascarades, des représentations théâtrales ; l'embellissement du petit Trianon, l'achat et la

remise en état de Saint-Cloud ; des voyages de l'Élysée estival de la Cour vers son Élysée d'hiver. Il y a les bouderies et rancunes des belles-sœurs sardes — car les Princes eux aussi sont mariés — ; de petites jalousies que l'Étiquette de Cour sait modérer. Ce n'est partout que l'écume la plus frivole et la plus légère de l'Existence ; écume pourtant raffinée avec art, agréable si elle ne coûtait si cher, pareille à celle qui couronne le vin de Champagne !

Monsieur, frère aîné du Roi, s'est posé en homme d'esprit et incline vers le parti des Philosophes. Monseigneur d'Artois arrache le masque d'une belle impertinente ; il s'ensuit un duel — où peu s'en faut que le sang ne coule.²⁶ Il possède des culottes d'une espèce encore nouvelle dans ce monde — espèce fabuleuse. « Quatre grands laquais, dit Mercier comme s'il l'avait vu, le tiennent en l'air afin qu'il tombe dans le vêtement sans y laisser le vestige d'un pli ; de cette rigoureuse enveloppe les mêmes quatre doivent, le soir, de la même manière et avec davantage d'efforts, le délivrer. »²⁷ Celui-là même est l'homme qui, aujourd'hui, vieillard gris et usé par le temps, demeure désolé à Grätz,²⁸ après avoir achevé son destin par les Trois Glorieuses. C'est ainsi que les pauvres mortels sont balayés et pelletés d'un côté à l'autre.

Chapitre II — Pétition en hiéroglyphes

Pour le peuple travailleur, en revanche, les choses vont moins bien. Malheur ! Car ils sont vingt à vingt-cinq millions. Nous les confondons pourtant en une sorte d'unité obscure et sommaire, monstrueuse mais indistincte, lointaine : la *canaille* ; ou, plus humainement, « les masses ». Des masses, en vérité : et cependant, chose singulière, si, par un effort d'imagination, tu les suis à travers la vaste France, jusque dans leurs masures d'argile, leurs mansardes et leurs tanières, les masses se composent uniquement d'individus. Chacun de ces individus possède son propre cœur et ses propres douleurs ; se tient là, couvert de sa propre peau, et, si tu le piques, il saignera. Ô Souveraineté de pourpre, Sainteté, Révérence ; toi, par exemple, Cardinal Grand Aumônier, avec ton enveloppe d'honneur en peluche, toi dont les mains sont fortifiées par les dignités et l'argent, et qui fus solennellement placé sur ta tour de guet du monde, sous le regard de Dieu, pour de telles fins — quelle pensée : chaque individu de ces masses est un Homme miraculeux, tout autant que toi ; il lutte, dans la vision ou dans l'aveuglement, pour son Royaume infini — cette vie qu'il a reçue une seule fois, au milieu des Éternités —, portant en lui une étincelle de Divinité, ce que tu nommes une âme immortelle !

Mornes et languissants, ils luttent dans leur obscur éloignement ; leur foyer est sans joie, leur nourriture maigre. Pour eux, en ce monde, ne se lève aucun Âge d'Espérance ; à peine désormais dans l'autre — à moins que l'espérance ne soit le sombre repos de la Mort, car leur foi elle aussi chancelle. Sans instruction, sans consolation, sans nourriture ! Génération muette, dont la voix n'est qu'un cri inarticulé : elle n'a, au Conseil du Roi ni au forum du monde, aucun porte-parole que l'on juge digne de foi. À de rares intervalles — comme maintenant, en 1775 —, ils jeteront leurs houes et leurs marteaux ; et, à l'étonnement de l'humanité pensante,²⁹ se rassembleront ici et là, dangereux, sans but ; ils iront jusqu'à Versailles. Turgot modifie le commerce des grains, abroge les plus absurdes lois sur les grains ; il y a disette, réelle, ou ne fût-elle même que « factice » ; une indubitable rareté du pain. Et ainsi, le 2 mai 1775, ces multitudes dévastées viennent, au Château de Versailles, dans leur misère étalée, leurs visages jaunes, leur crasse, leurs haillons battant comme des ailes, présenter — en une écriture hiéroglyphique parfaitement lisible — leur Pétition de Grieffs. Il faut fermer les

portes du Château ; mais le Roi paraîtra au balcon et leur parlera. Ils ont vu le visage du Roi ; leur Pétition de Griefs, sinon lue, a du moins été regardée. Pour réponse, deux d'entre eux sont pendus à « une potence neuve haute de quarante pieds » ; les autres sont repoussés vers leurs tanières — pour un temps.

Il est manifestement difficile pour le Gouvernement de régler ce « point » : celui des masses. À moins que ce ne soit, en vérité, l'unique point et l'unique problème du Gouvernement, tous les autres n'étant que marottes accidentelles, superficialités et coups portés au vent ! Car les coffres à chartes, l'usage et la coutume, le droit commun et le droit particulier peuvent dire ce qu'ils veulent : les masses comptent tant de millions d'individus, apparemment créés par Dieu — dont cette Terre est déclarée être la propriété. En outre, le peuple n'est pas dépourvu de férocité ; il possède des muscles et de l'indignation. Voyez seulement quelle fête le vieux marquis de Mirabeau, le bourru vieil Ami des Hommes, observa, durant ces mêmes années, depuis son logement aux bains du Mont-Dore : « Les sauvages descendant par torrents des montagnes ; défense faite à nos gens de sortir. Le Curé en surplis et en étole ; la Justice en perruque ; la Maréchaussée, sabre en main, gardant la place jusqu'à ce que les cornemuses puissent commencer. La danse interrompue, au bout d'un quart d'heure, par la bataille ; les cris, les glapissements des enfants, des infirmes et des autres assistants, les excitant, comme fait la populace lorsque des chiens se battent : hommes effrayants, ou plutôt effrayantes bêtes sauvages, vêtus de jupes de grosse laine, avec de larges ceintures de cuir garnies de clous de cuivre ; d'une taille gigantesque, encore accrue par de hauts sabots ; se dressant sur la pointe des pieds pour voir le combat ; en marquant la mesure de leurs pieds ; se frottant les flancs de leurs coudes : leurs visages hâves, couverts de longs cheveux gras ; le haut du visage devenant pâle, le bas se tordant dans l'effort d'un rire cruel et d'une sorte d'impatience féroce. Et ces gens paient la ^{G046} *taille* ! Et vous voulez encore leur prendre leur sel ! Et vous ne savez pas ce que vous dépouillez davantage, ou, comme vous dites, ce que vous gouvernez ; ce que, d'un trait de votre plume, dans sa froide et lâche indifférence, vous vous imaginez pouvoir toujours affamer impunément ; toujours, jusqu'à ce que vienne la catastrophe ! — Ah, Madame, pareil Gouvernement à colin-maillard, trébuchant trop loin, finira dans la *culbute générale*. »³⁰

Assurément, sombre trait dans un Âge d'or — Âge, du moins, de Papier et d'Espérance ! Mais ne nous importune pas de tes prophéties, ô croissant Ami des

Hommes : il y a longtemps que nous en entendons de pareilles ; et le vieux monde continue toujours d'aller son vieux train.

Chapitre III — Douteux

Ou bien ce même Âge d'Espérance n'est-il lui-même qu'un simulacre, comme l'Espérance l'est trop souvent ? Vapeur de nuage peinte d'arcs-en-ciel, belle à regarder, belle à prendre pour but — et qui flotte au-dessus des chutes du Niagara ? En ce cas, l'Analyse victorieuse aura fort à faire.

Hélas, oui ! Tout un monde à refaire, si seulement elle pouvait l'apercevoir ; œuvre destinée à une autre qu'elle ! Car tout va mal, tout est sorti de ses jointures : l'intérieur spirituel comme l'extérieur économique ; tête ou cœur, il n'y a rien de sain. À vrai dire, les maux de toute espèce sont plus ou moins parents et imminent d'ordinaire ensemble ; surtout est-ce une vieille vérité que, partout où se trouve un énorme mal physique, il a nécessairement pour père et pour origine un mal moral d'étendue proportionnelle. Avant que ces vingt-cinq Millions de travailleurs, par exemple, pussent acquérir cette maigreur de visage que contemple maintenant le vieux Mirabeau, dans une Nation qui se nomme chrétienne et nomme l'homme frère de l'homme — quelle indicible, presque infinie Malhonnêteté, consistant à ^{G047}*paraître* et non à *être*, n'a-t-il pas fallu voir s'accumuler pendant de longs siècles chez toutes sortes de Gouvernants et de Gardiens institués, spirituels comme temporels ! Elle s'accumulera ; davantage encore, elle arrivera à son terme : car le premier de tous les Évangiles est celui-ci, qu'un Mensonge ne saurait durer éternellement.

En effet, si nous perçons cette vapeur rose de Sentimentalisme, de Philanthropie et de Fêtes des mœurs, l'un des plus lamentables spectacles se trouve derrière elle. Vous pourriez demander : quels liens, parmi ceux qui ont jamais heureusement uni une société humaine — ou seulement l'ont tenue ensemble —, sont encore en vigueur ici ? C'est un peuple sans croyance ; il possède des suppositions, des hypothèses et des systèmes d'écume issus de l'Analyse victorieuse ; pour *croyance*, il possède principalement ceci : le Plaisir est agréable. Il a faim de toutes les choses douces et connaît la loi de la Faim ; mais quelle autre loi ? En lui ou au-dessus de lui, à proprement parler, aucune !

Son Roi est devenu un Roi-Papegai ; son Gouvernement Maurepas tourne comme la girouette, emporté par tous les vents. Au-dessus d'eux, ils ne voient aucun Dieu ; ou plutôt ils ne regardent même pas en haut, sinon avec des lunettes astronomiques. L'Église, certes, existe encore ; mais dans le plus soumis des états,

entièrement apprivoisée par le Philosophisme, et cela en un temps singulièrement court — car l'heure était venue. Il y a quelque vingt ans, votre archevêque Beaumont ne permettait même pas que les pauvres Jansénistes fussent enterrés ; votre Loménie de Brienne — homme qui monte et que nous rencontrerons encore — pouvait, au nom du Clergé, demander que les lois antiprotestantes, qui condamnent à mort ceux qui prêchent, fussent « mises à exécution ».³¹ Et, hélas, maintenant, l'Athéisme du baron d'Holbach lui-même ne peut plus être brûlé — sinon, feuille après feuille, par quelque particulier spéculatif qui allume sa pipe. Notre Église se tient la corde au cou, muette comme un bœuf muet ; elle ne beugle que pour sa provende — les dîmes —, contente si elle peut l'obtenir ; ou bien, muette et hébétée, elle attend son prochain arrêt. Et voici les vingt Millions de « visages hâves » ; et, pour poteau indicateur et guide au milieu de leur obscure lutte, « une potence haute de quarante pieds » ! Singulier Âge d'or, assurément, avec ses Fêtes des mœurs, ses « douces manières », ses institutions douces, qui n'annoncent que paix entre les hommes ! — Paix ? Ô Sentimentalisme philosophe, qu'as-tu à faire avec la paix, lorsque ta mère se nomme Jézabel ? Produit infect d'une Corruption plus infecte encore, avec cette corruption tu es condamné !^{G032}

Cependant, il est singulier de voir combien longtemps le pourri se maintient, pourvu qu'on ne le manie pas rudement. Durant des générations entières, il reste debout, « affectant la vie d'une façon spectrale », après que toute vie et toute vérité l'ont quitté ; tant les hommes répugnent à abandonner leurs anciennes voies et, triomphant de l'indolence et de l'inertie, à s'aventurer sur de nouvelles. Grande, en vérité, est la puissance de l'Actuel ; de la Chose qui s'est arrachée aux profondeurs sans fond de la théorie et du possible, et se tient là comme un Fait défini, indiscutable, au moyen duquel les hommes travaillent et vivent — ou vécurent jadis. Les hommes s'y cramponneront de toutes parts tant qu'il pourra durer ; ils le quitteront à regret lorsqu'il cédera sous leurs pieds. Imprudent enthousiaste du Changement, prends garde ! As-tu bien considéré tout ce que fait l'Habitude dans notre vie ; comment toute Connaissance et toute Pratique se suspendent merveilleusement au-dessus des abîmes infinis de l'Inconnu, de l'Impraticable ; comment notre être entier est un abîme infini, *voûté* par l'Habitude, comme par une mince croûte terrestre péniblement maçonnée ?

Mais si « chaque homme », ainsi qu'il a été écrit, « tient enfermé en lui un *fou* », que doit faire toute Société — la Société, qui, même dans son état le plus

ordinaire, est appelée « le miracle permanent de ce monde » ? « Sans cette Croûte terrestre de l'Habitude, poursuit notre auteur, appelons-la Système d'Habitudes, en un mot, *manières fixes* d'agir et de croire, la Société n'existerait pas du tout. Avec elle, elle existe, mieux ou moins bien. Là aussi, dans ce Système d'Habitudes, acquis et conservé comme il pourra, réside le véritable Code de lois et la véritable Constitution d'une Société ; son unique Code, bien qu'il ne soit pas écrit, et auquel elle ne peut en aucune manière *désobéir*. Ce que nous appelons Code écrit, Constitution, Forme de Gouvernement et autres choses semblables, qu'est-ce, sinon quelque image en miniature et quelque résumé solennellement exprimé de ce Code non écrit ? Cela *est* — ou plutôt, hélas, cela *n'est pas* ; mais cela devrait l'être, et tend toujours à le devenir ! Dans ce dernier désaccord réside une lutte sans fin. » Et maintenant, ajouterons-nous dans le même dialecte, que, par mauvaise fortune, au cours de cette lutte éternelle, votre « mince Croûte terrestre » vienne une fois à *se rompre* ! Les fontaines du grand Abîme jaillissent en bouillonnant ; fontaines de feu qui enveloppent et engloutissent. Votre « Croûte terrestre » est brisée, avalée ; à la place d'un monde vert et fleuri, voici un chaos désert, sauvage, roulant ses vagues — chaos qui doit de nouveau, par le tumulte et la lutte, *se faire* monde.

D'un autre côté, accordons ceci : lorsque tu trouves un Mensonge qui t'opprime, éteins-le. Les Mensonges n'existent que pour être éteints ; ils attendent et réclament ardemment leur extinction. Réfléchis pourtant à l'esprit dans lequel tu vas l'accomplir : non avec haine, non par une violence égoïste et précipitée ; mais avec un cœur clair, dans un saint zèle, doucement, presque avec pitié. Tu ne voudrais pas *remplacer* le Mensonge éteint par un Mensonge nouveau, qui serait une nouvelle Injustice de ta création, mère de Mensonges encore nouveaux ? La fin de cette entreprise serait alors pire que son commencement.

Ainsi, cependant, dans notre monde, qui possède à la fois une indestructible espérance dans l'Avenir et une indestructible tendance à persévérer comme dans le Passé, l'Innovation et la Conservation doivent mener leur perpétuel combat, comme elles peuvent et comme elles savent. Dans ce combat, « l'élément démonique » qui se cache dans toutes les choses humaines peut sans doute, une fois tous les mille ans, trouver une issue ! Mais, en vérité, ne pouvons-nous regretter que ce conflit — qui, après tout, ressemble seulement au combat classique des « Amazones pleines de haine avec les Jeunes Héros », et finira dans

les *embrassements* — soit d'ordinaire si convulsif ? Car la Conservation, fortifiée par la plus puissante de nos qualités, notre indolence, demeure durant de longs siècles non seulement victorieuse, ce qu'elle devrait être, mais tyrannique et sans parole. Elle tient son adversaire pour anéanti ; tandis que celui-ci gît tout le temps tel un Encelade enseveli, qui, pour obtenir le moindre mouvement de liberté, doit ébranler toute une Trinacrie avec ses Etnas.

C'est pourquoi, dans l'ensemble, nous honorerons aussi un Âge du papier : une Ère d'Espérance ! Car, dans ce même effroyable processus de Révolte d'Encelade, lorsque la tâche qu'aucun mortel n'entreprendrait volontiers est devenue impérieuse, inévitable — n'est-ce pas encore une bonté de la Nature que de nous attirer en avant par de joyeuses promesses, trompeuses ou non ; et qu'une génération entière plonge dans la Noirceur de l'Érèbe, éclairée par une Ère d'Espérance ? On l'a bien dit : « L'Homme repose sur l'Espérance ; il ne possède à proprement parler rien d'autre que l'Espérance ; cette habitation qui est la sienne se nomme le Lieu d'Espérance. »

Chapitre IV — Maurepas

Mais, parmi les espérances françaises, celle du vieux M. de Maurepas n'est-elle pas l'une des mieux fondées — lui qui espère, à force d'adresse, parvenir à rester Ministre ? Agile vieillard qui possède, pour toute circonstance, sa légère plaisanterie et qui, dans la pire confusion, remontera toujours, pareil au bouchon, sans jamais couler ! Peu lui importent la Perfectibilité, le Progrès de l'Espèce et *Astræa Redux* : il lui suffit qu'un homme d'esprit léger, approchant des quatre-vingts ans, puisse, assis dans l'autorité, se sentir important parmi les hommes. L'appellerons-nous, comme faisait autrefois l'altière Châteauroux, « *M. Faquinet* » — diminutif de Faquin ? Dans le dialecte des courtisans, on le nomme maintenant « le Nestor de la France » : tel est le Nestor gouvernant que possède la France.

Au fond, pourtant, on aurait quelque peine à dire où se trouve spécialement, en ces jours, le Gouvernement de la France. Dans ce Château de Versailles, nous avons Nestor, le Roi, la Reine, des ministres et des commis, avec des liasses de papier nouées de rubans : mais le Gouvernement ? Car un Gouvernement est une chose qui *gouverne*, qui guide ; et qui, au besoin, contraint. Rien de pareil n'est visible en France. Il existe, en revanche, quelque chose d'invisible, d'inorganique : dans les salons des Philosophes, dans les galeries de l'Œil-de-Bœuf ; sur la langue du bavard, sous la plume du pamphlétaire. Sa Majesté paraît à l'Opéra et reçoit des applaudissements ; elle revient toute rayonnante de joie. Bientôt les applaudissements faiblissent ou menacent de cesser ; son cœur s'alourdit, la lumière fuit son visage. La Souveraineté est-elle quelque pauvre Montgolfière qui, gonflée par le vent populaire, devient grande et s'élève ; mais retombe flasque si le vent se retire ? La France fut longtemps « un Despotisme tempéré par des Épigrammes » ; et voici, semble-t-il, que les Épigrammes ont pris le dessus.

Heureux serait un jeune « Louis le Désiré » de rendre la France heureuse — si cela ne se révélait trop malaisé, et s'il connaissait seulement le chemin. Mais un désaccord infini l'environne ; tant de prétentions, tant de clameurs ; pure confusion des langues. Aucun homme ne saurait les réconcilier ; on ne peut les gouverner ni les supprimer, sinon par des hommes parmi les plus forts et les plus sages — et seul un M. de Maurepas, plaisantant légèrement et tournoyant avec

légèreté, peut seulement continuer d'exister au milieu d'elles. Le Philosophisme réclame son Ère nouvelle, entendant par là d'innombrables choses. Il ne la réclame pas d'une voix faible ; car la France entière, jusqu'ici muette, commence maintenant à parler elle aussi, et parle dans le même sens. Son énorme, sa multiple rumeur demeure lointaine, mais non sans impressionner. D'un autre côté, l'Œil-de-Bœuf, que sa proximité rend le plus facile à entendre, réclame avec une véhémence aiguë que la Monarchie demeure, comme autrefois, une Corne d'Abondance où les fidèles courtisans puissent puiser — pour le juste soutien du trône. Que le Libéralisme et l'Ère nouvelle soient introduits, si tel est le désir ; seulement, qu'on ne réduise point l'argent royal ! Cette dernière condition, hélas, est précisément celle qui est impossible.

Le Philosophisme, comme nous l'avons vu, a fait de son Turgot un Contrôleur général ; et la réforme sera sans fin. Malheureusement, ce Turgot ne put demeurer que vingt mois. S'il avait possédé dans son Trésor une miraculeuse *Bourse de Fortunatus*, peut-être eût-il duré davantage ; muni d'une telle Bourse, en vérité, tout Contrôleur général français qui voudrait prospérer en ces temps devrait commencer par se présenter. Mais ne pouvons-nous encore remarquer ici la bonté de la Nature envers l'Espérance ? Homme après homme s'avance avec confiance vers l'Étable d'Augias, comme si *lui* pouvait la nettoyer ; il y dépense joyeusement sa petite fraction de capacité ; et, dans la mesure où il fut honnête, accomplit quelque chose. Turgot possède des facultés, de l'honnêteté, du discernement, une volonté héroïque ; mais il ne possède pas la Bourse de Fortunatus. Sanguin Contrôleur général ! Toute une Révolution française pacifique peut se trouver dessinée dans la tête du penseur ; mais qui paiera les indicibles « indemnités » nécessaires ? Hélas, nous en sommes loin : dès le seuil de l'entreprise, il propose de soumettre aux impôts le Clergé, la Noblesse, les Parlements eux-mêmes ! Un seul cri d'indignation et d'étonnement retentit dans toutes les galeries du Château ; M. de Maurepas doit tourner. Le pauvre Roi, qui écrivait encore quelques semaines auparavant : « *Il n'y a que vous et moi qui aimions le peuple* », doit maintenant écrire une lettre de renvoi³² et laisser la Révolution française s'accomplir, pacifiquement ou non, comme elle le pourra.

L'Espérance est donc différée ? Différée, mais non détruite ni diminuée. N'est-ce pas, par exemple, notre patriarche Voltaire qui, après de longues années d'absence, revient visiter Paris ? Le visage ratatiné jusqu'à n'être presque plus rien ; coiffé d'une « énorme perruque à la *Louis XIV*, qui ne laisse visibles que

deux yeux brillant comme des escarboucles », le vieillard est ici.³³ Quelle explosion ! Le Paris ricaneur est soudain devenu révérencieux ; dévot dans son culte des Héros. Des nobles se sont déguisés en garçons de taverne pour parvenir à l'apercevoir ; les plus belles femmes de France voudraient étendre leurs cheveux sous ses pieds. « Son carrosse est le noyau d'une comète dont la queue remplit des rues entières. » On le couronne au théâtre parmi des vivats immortels ; on finit par « l'étouffer sous les roses » — car le vieux Richelieu lui recommanda de l'opium dans cet état de ses nerfs, et l'excessif Patriarche en prit trop. Sa Majesté elle-même songea quelque peu à l'envoyer chercher, mais on l'en détourna. Que la Majesté considère néanmoins la chose. La destination de toute l'existence de cet homme fut de flétrir et d'anéantir tout ce sur quoi reposent présentement la Majesté et le Culte : et c'est *ainsi* que le monde le reconnaît ? Par l'Apothéose ; comme son Prophète et son Interprète, qui a sagement prononcé ce que le monde désirait depuis longtemps dire ? Ajoutez seulement que le corps de ce même Patriarche étouffé sous les roses et béatifié ne peut être enterré que furtivement. Toute l'affaire est remarquable ; et la France, sans aucun doute, est *grosse* — ce que les Allemands appellent « de bonne espérance » : souhaitons-lui une heureuse heure d'enfantement et un fruit béni.

Beaumarchais, lui aussi, a maintenant achevé ses Plaidoyers judiciaires — ses *Mémoires*³⁴ —, non sans résultat pour lui-même et pour le monde. Caron Beaumarchais — ou de Beaumarchais, puisqu'il obtint la noblesse — était né pauvre, mais ambitieux et affamé ; doué de talents, d'audace, d'adresse ; surtout du talent de l'intrigue : homme maigre, mais aussi dur, indomptable. La Fortune et l'habileté le conduisirent au clavecin de Mesdames, nos bonnes Princesses Loque, Graille et toute leur sororie. Mieux encore, Pâris-Duverney, le Banquier de Cour, l'honora de quelque confiance, jusqu'à conclure avec lui des opérations d'argent. Confiance que l'Héritier de Duverney, personne de qualité, ne voulut cependant pas continuer. Bien au contraire : il en naît un Procès où le tenace Beaumarchais, perdant argent et réputation, se voit, dans l'opinion du juge-rapporteur Goëzman, du Parlement Maupeou et de tout un monde indifférent qui acquiesce, misérablement battu. Dans l'opinion de tous — sauf dans la sienne ! Inspiré par l'indignation, qui produit, sinon des vers, du moins des écrits judiciaires satiriques, le Maître de musique desséché reprend, avec un héroïsme désespéré, sa cause perdue contre le monde entier ; il combat pour elle, contre Rapporteurs, Parlements et Principautés, avec une légère raillerie, une logique

claire ; adroitement, avec une endurance et des ressources inépuisables, pareil au plus habile des escrimeurs — si habile que le monde entier le regarde désormais. Cela dure trois longues années, avec une fortune changeante. Enfin, après des travaux comparables aux Douze Travaux d'Hercule, notre invincible Caron triomphe ; il regagne son Procès et ses procès ; dépouille le Rapporteur Goëzman de l'hermine judiciaire et le couvre à la place d'un vêtement perpétuel d'opprobre ; — et, quant au Parlement Maupeou, qu'il a contribué à éteindre, quant aux Parlements de toute sorte et à la Justice française en général, il suscite dans les esprits des réflexions sans fin. Ainsi Beaumarchais, pareil à un maigre Hercule français, s'est-il aventuré, poussé par le Destin, dans les Royaumes d'En-Bas et y a victorieusement dompté les chiens de l'Enfer. Lui aussi compte désormais parmi les notabilités de sa génération.

Chapitre V — Le Retour d'Astrée sans argent

Voyez pourtant : au-delà de l'Atlantique, le jour nouveau ne s'est-il pas véritablement levé ? La Démocratie, ainsi que nous l'avons dit, est née ; environnée de tempêtes, elle lutte pour la vie et pour la victoire. Une France sympathisante se réjouit des Droits de l'Homme ; dans tous les salons, on répète : Quel spectacle ! Voici maintenant notre Deane, notre Franklin, Plénipotentiaires américains, établis ici et sollicitant appui ;³⁵ fils des Puritains saxons, avec leur humeur vieille-saxonne, leur culture vieille-hébraïque, le lisse Silas, le lisse Benjamin, venus pour pareille mission parmi les légers enfants du Paganisme, de la Monarchie, du Sentimentalisme et de la Femme Écarlate. Spectacle, en vérité, sur lequel les salons peuvent caqueter de joie ; quoique l'empereur Joseph, interrogé à ce sujet, ait donné cette réponse, fort inattendue de la part d'un Philosophe : « Madame, mon métier à moi, c'est d'être royaliste. »

Ainsi pense aussi le léger Maurepas ; mais le vent du Philosophisme et la force de l'opinion publique le feront tourner. En attendant, on envoie les meilleurs souhaits ; on arme secrètement des corsaires. Paul Jones équipera son *Bon Homme Richard* ; des armes et des approvisionnements militaires peuvent être passés en contrebande — si les Anglais ne les saisissent pas. Ici, une fois encore, Beaumarchais devient confusément visible sous la forme du Contrebandier géant — tout en remplissant sa propre poche maigre. Mais assurément, quoi qu'il arrive, la France devrait posséder une Marine. Le moment n'est-il pas venu de poursuivre ce grand objet, maintenant que cette orgueilleuse Mégère des Mers a les mains pleines ? Il est vrai qu'un Trésor appauvri ne peut construire de vaisseaux ; mais, l'idée une fois lancée — et Beaumarchais prétend que ce fut lui qui la lança —, tel puis tel Port fidèle, telle Chambre de commerce les construiront et les offriront. De beaux navires bondissent dans les eaux ; une *Ville de Paris*, Léviathan des vaisseaux.

Et maintenant que des trois-ponts gratuits dansent à l'ancre, toutes flammes au vent, et que le Royaume des Philosophes éleuthéromane devient de plus en plus bruyant, que peut faire un Maurepas — sinon tournoyer ? Des escadres traversent l'océan : Gates, Lee, rudes Généraux yankees, « coiffés sous leur chapeau de bonnets de nuit en laine », présentent les armes devant la Chevalerie française aux regards lointains ; et la Démocratie nouveau-née voit, non sans

étonnement, le « Despotisme tempéré par des Épigrammes » combattre à ses côtés. Ainsi pourtant en va-t-il. Forces du Roi et volontaires héroïques ; Rochambeau, Bouillé, Lameth, Lafayette ont tiré l'épée dans cette sainte querelle de l'humanité — ils la tireront encore ailleurs, de la manière la plus étrange.^{G023 G008}

Au large d'Ouessant, quelque tonnerre naval se fait entendre. Au cours de cette affaire, notre jeune Prince, le duc de Chartres, s'est-il « caché dans la cale » ; ou bien a-t-il matériellement, par un héroïsme *actif*, contribué à la victoire ? Hélas, une seconde édition nous apprend qu'il n'y eut pas de victoire ; ou que l'Anglais Keppel la remporta.³⁶ Notre pauvre jeune Prince voit ses applaudissements de l'Opéra changés en petits ricanements moqueurs ; et il ne peut devenir Grand Amiral — source pour lui de malheurs qu'on pourrait dire sans fin.

Malheur aussi à la *Ville de Paris*, Léviathan des vaisseaux ! L'Anglais Rodney l'a saisie et ramenée chez lui avec les autres, tant sa nouvelle « manœuvre consistant à rompre la ligne ennemie » fut heureuse.³⁷ Il semble que, conformément à la parole de Louis XV, « la France ne doive jamais avoir de Marine ». Le brave Suffren doit revenir d'auprès d'Haïder-Ali et des eaux de l'Inde ; avec peu de résultats, mais une grande gloire pour « six » *non-défaites* — qu'avec l'aide qu'on lui accordait, on peut en vérité juger héroïques. Que le vieux héros des mers se repose maintenant, honoré par la France, dans ses montagnes natales des Cévennes ; qu'il envoie par les vieilles cheminées du château de Jalès une fumée non de poudre à canon, mais simplement culinaire — château qui, un jour, dans d'autres mains, connaîtra une autre renommée. Le brave Lapérouse lèvera bientôt l'ancre pour un philanthropique Voyage de Découverte ; car le Roi connaît la Géographie.³⁸ Mais, hélas, cette entreprise non plus ne prospérera pas : le brave Navigateur part et ne revient point ; ceux qui le cherchent parcourent en vain les mers lointaines. Il a disparu sans laisser de trace dans l'Immensité bleue ; et seule quelque ombre mystérieuse et plaintive de lui flotte longtemps dans toutes les têtes et tous les cœurs.

Tant que dure encore la Guerre, Gibraltar ne se rendra pas davantage. Crillon, Nassau-Siegen ont beau se trouver là avec les plus habiles inventeurs qui existent ; le prince de Condé et le prince d'Artois ont beau s'être hâtés de venir aider. De merveilleuses Batteries flottantes couvertes de cuir, mises à flot par le *Pacte de Famille* franco-espagnol, lancent leur vaillante sommation : Gibraltar répond néanmoins d'une voix plutonienne, par de simples torrents de fer

rougi — comme si la Calpé de pierre était devenue la gorge du Gouffre — et fait retentir un Non de Jugement dernier auquel tous les hommes doivent croire.³⁹

Ainsi, dans cette forte explosion, le bruit de la Guerre a cessé ; un Âge de Bienveillance peut espérer que ce soit pour toujours. Nos nobles volontaires de la Liberté sont revenus, pour en devenir les missionnaires. Lafayette, incomparable en son temps, resplendit dans l'Œil-de-Bœuf de Versailles ; son Buste est dressé dans l'Hôtel de Ville de Paris. La Démocratie se tient inexpugnable, immense, dans son Nouveau Monde ; elle a même déjà levé un pied vers l'Ancien — et nos Finances françaises, peu fortifiées par pareille entreprise, ne sont pas en bonne santé.^{G028}

Que faire des Finances ? Voilà, en vérité, la grande question : petit, mais très noir symptôme météorologique, qu'aucun rayonnement d'Espérance universelle ne peut couvrir. Nous avons vu Turgot chassé avec des cris du Contrôle général — faute d'une Bourse de Fortunatus. M. de Clugny ne sut pas davantage remplir la fonction ; il ne sut même rien faire, sinon consommer ses appointements, atteindre « une place dans l'Histoire », où tu le vois encore errer comme une ombre inefficace — et laisser la fonction se gouverner elle-même. Le Genevois Necker possédait-il donc pareille Bourse ? Il possédait l'habileté et l'honnêteté d'un banquier ; du ^{G051}*crédit* de toutes sortes, car il avait écrit des Essais couronnés par les Académies, combattu pour des Compagnies des Indes, donné des dîners aux Philosophes et « réalisé une fortune en vingt ans ». Il possédait en outre taciturnité et solennité — de la profondeur, ou bien de la lourdeur. Que cela dut sembler singulier à Gibbon le Céladon, qui s'était révélé faux berger ! Son père, lequel entretenait très probablement son propre cabriolet, « n'avait pas voulu entendre parler d'une telle union » ; et voici que Gibbon retrouvait sa demoiselle Curchod délaissée assise dans les hauts lieux du monde, Madame la Ministre — et « Necker point jaloux » !⁴⁰

Une nouvelle jeune Demoiselle, destinée un jour à devenir célèbre comme Madame de Staël, folâtrait autour des genoux de l'auteur du ^{G074}*Déclin et Chute* ; Madame Necker fondait des Hôpitaux et donnait de solennels dîners de Philosophes pour ranimer son Contrôleur général épuisé. D'étranges choses s'étaient produites : par la clameur du Philosophisme, les manœuvres du marquis de Pezay et la Pauvreté, qui contraint jusqu'aux Rois. Ainsi Necker, pareil à Atlas, soutient-il le fardeau des Finances pendant cinq longues années.⁴¹ Sans appointements, car il les refusa ; encouragé seulement par l'Opinion publique et

les soins de sa noble Épouse. Avec beaucoup de pensées en lui, peut-on espérer — pensées qu'il hésite pourtant à exprimer. Son *Compte rendu*, publié avec la permission royale, signe nouveau d'une Ère nouvelle, fait voir des merveilles — que seul le génie de quelque Atlas-Necker peut empêcher de devenir des prodiges funestes. Dans la tête de Necker aussi se trouve toute une Révolution française pacifique, de son espèce ; et, dans cette profondeur muette et terne, ou cette profonde lourdeur, assez d'ambition.

Cependant, hélas, sa Bourse de Fortunatus se révèle n'être guère autre chose que le vieux *vectigal* de la Parcimonie. Bien plus, lui aussi doit produire son projet d'imposition : Clergé, Noblesse doivent être imposés ; Assemblées provinciales, et tout le reste — comme un simple Turgot ! M. de Maurepas expirant doit tournoyer une fois encore. Que Necker s'en aille lui aussi ; non sans être regretté.

Grand dans la condition privée, Necker regarde de loin et attend son heure. « Quatre-vingt mille exemplaires » de son nouveau livre, qu'il nomme *De l'administration des finances*, se vendront en peu de jours. Il est parti ; mais il reviendra, et plus d'une fois, porté par toute une Nation poussant des clameurs. Singulier Contrôleur général des Finances — jadis simple commis dans la Banque Thellusson !

Chapitre VI — Outres de vent

Ainsi marche le monde, dans son Âge du papier, ou Ère d'Espérance. Non sans obstacles ni explosions guerrières ; mais, entendues d'une telle distance, celles-ci ne sont guère autre chose qu'une joyeuse musique de marche. Si, en vérité, ce sombre chaos vivant d'Ignorance et de Faim, fort de vingt-cinq millions d'êtres sous vos pieds, se mettait à jouer à son tour !

Pour le moment, toutefois, considérez Longchamp, maintenant que le Carême s'achève et que la gloire de Paris et de la France est sortie, selon sa coutume annuelle. Non pour assister aux messes des *Ténèbres*, mais pour prendre le soleil, se montrer et saluer le jeune Printemps.⁴² Multiforme, vivement colorée, étincelante d'or, elle traverse tout le Bois de Boulogne en longues rangées bigarrées — pareilles à de longues bordures de fleurs vivantes, tulipes, dahlias, muguets, chacun dans son pot de fleurs mobile, carrosse nouvellement doré : plaisir des yeux et orgueil de la vie ! Ainsi roule et danse la Procession, régulière, pleine d'une ferme assurance, comme si elle avançait sur le diamant et sur les fondations du monde ; non sur un simple parchemin héraldique, au-dessous duquel couve un lac de feu. Dansez, insensés ; vous n'avez pas cherché la sagesse et vous ne l'avez pas trouvée. Vous et vos pères avez semé le vent ; vous récolterez la tempête. N'est-il pas écrit depuis les anciens temps : *Le salaire du péché, c'est la mort ?*

Mais à Longchamp, comme ailleurs, nous remarquons d'abord que dame et cavalier sont servis chacun par une sorte de familier humain nommé *jokei*. Petit elfe ou diabolotin ; jeune encore, mais déjà flétri, avec son air flétri de vice prématuré, de science du monde, de diabolotinerie achevée ; utile dans diverses circonstances. Le nom *jokei* — jockey — vient de l'anglais ; la chose aussi s' imagine en venir. Notre Anglomanie, en effet, est devenue considérable, et prophétique de beaucoup de choses. Si la France doit être libre, pourquoi, maintenant que la folle guerre s'est tue, n'aimerait-elle pas la Liberté voisine ? Des hommes cultivés, vos ducs de Liancourt et de La Rochefoucauld, admirent la Constitution anglaise, le Caractère national anglais ; ils voudraient en importer ce qu'ils peuvent.

Combien le fret est plus facile pour ce qui est léger — surtout lorsque c'est léger comme le vent ! Le duc de Chartres, Amiral manqué — pas encore

d'Orléans ni Égalité — vole d'un côté à l'autre du détroit ; il importe les Modes anglaises, entreprise pour laquelle son intimité avec un prince de Galles anglais le qualifie assurément. Carrosses et selles ; bottes à revers et *rédingotes*, comme nous nommons les habits de cheval. Bien plus, la manière même de monter : car désormais nul homme au niveau de son siècle ne saurait manquer de trotter *à l'anglaise*, se levant sur les étriers, plein de mépris pour l'ancienne méthode de l'assiette fixe, selon laquelle, dit Shakespeare, « le beurre et les œufs » vont au marché. Il sait aussi presser les roues ardentes, notre brave Chartres ; aucun fouet de Paris n'est plus téméraire ni plus sûr que celui, non professionnel, de Monseigneur.

Nous avons vu les elfes *jokeis* ; mais voyez maintenant de véritables jockeys du Yorkshire, ce qu'ils montent et ce qu'ils entraînent : des coureurs anglais pour les Courses françaises. Ceux-là encore, nous les devons d'abord — sous la Providence du Diable — à Monseigneur. Le prince d'Artois possède lui aussi son haras de chevaux de course. Il possède en outre le plus étrange hippiatre : individu lunatique, très endurant, de Neuchâtel en Suisse, nommé *Jean-Paul Marat*^{G038}. Un problématique chevalier d'Éon, tantôt en jupons, tantôt en culottes, n'est pas moins problématique à Londres qu'à Paris et provoque paris et procès. Beaux jours de communion internationale ! Escroquerie et Canaille ont tendu leurs mains par-dessus la Manche et se sont mutuellement saluées : sur l'hippodrome de Vincennes ou des Sablons, voyez, dans un curricule anglais attelé de quatre chevaux, porté glorieusement parmi les principautés et les friponneries, un docteur Dodd anglais⁴³ — pour lequel aussi la potence ouvre trop tôt sa gueule.

Le duc de Chartres fut un jeune Prince de grande promesse, comme le sont souvent les jeunes Princes ; promesse qui, malheureusement, s'est démentie. Avec l'immense patrimoine d'Orléans, avec le duc de Penthièvre pour beau-père — et maintenant le jeune beau-frère Lamballe tué par ses excès —, il sera un jour l'homme le plus riche de France. Cependant, « tous ses cheveux tombent, son sang est entièrement gâté » par un précoce transcendantalisme de débauche. Des escarboucles constellent son visage ; sombres cabochons sur un fond de cuivre poli. Échec des plus signalés, ce jeune Prince ! L'étoffe qui le composait a brûlé avant l'heure : il n'en reste guère que fumée infecte et cendres de sensualités expirantes. Ce qui aurait pu devenir Pensée, Discernement, voire Conduite, a disparu ou disparaît rapidement dans des ténèbres confuses, traversées d'éblouissements qui égarent ; dans des marottes tapageuses ; dans des activités

que vous pouvez dire à demi délirantes, voire à demi galvaniques ! Paris affecte de rire de ses exploits de cocher ; il ne se soucie pas de ce rire.

Mais quel jour sans rire fut celui où, par appât du gain, il menaça de poser une main sacrilège sur le jardin du Palais-Royal !⁴⁴ Les parterres de fleurs seront éventrés ; les allées de marronniers tomberont : bosquets consacrés par le temps, sous lesquels les Hamadryades de l'Opéra avaient coutume d'errer, non toujours inexorables aux hommes. Paris gémit à haute voix. Depuis son Café de la Régence, Philidor ne regardera plus la verdure ; où les flâneurs et les vauriens du monde trouveront-ils désormais leur repaire ? Les gémissements sont vains. La hache étincelle ; les bois sacrés tombent avec fracas — car, en vérité, Monseigneur manquait d'argent ; les Hamadryades de l'Opéra s'enfuient en poussant des cris. Ne criez point, Hamadryades de l'Opéra, ou du moins non comme celles qui n'ont aucune consolation. Il entourera votre Jardin d'édifices et d'arcades nouveaux ; quoique rétréci, il sera replanté, paré de jets hydrauliques, d'un canon que le soleil fera tirer à midi, de choses corporelles, de choses spirituelles telles que l'homme n'en avait pas imaginé ; — et le Palais-Royal redeviendra, plus que jamais, le ^{G054}*Sabbat des Sorcières* et le *Satan chez soi* de notre Planète.

Que n'entreprendront pas les mortels ? Du lointain Annonay, dans le Vivarais, les frères Montgolfier font monter leur dôme de papier rempli de fumée de laine brûlée.⁴⁵ L'Assemblée provinciale du Vivarais doit être prorogée ce même jour : les membres de l'Assemblée applaudissent, et avec eux les clameurs des hommes rassemblés. L'Analyse victorieuse escaladera-t-elle donc les Cieux eux-mêmes ?

Paris apprend la nouvelle avec un émerveillement avide ; Paris verra bientôt. De l'entrepôt de papier de Réveillon, rue Saint-Antoine — entrepôt destiné à devenir célèbre —, le nouveau navire aérien de Montgolfier s'élance. Canards et volailles sont portés vers le ciel ; mais maintenant des hommes vont l'être.⁴⁶ Bien plus, le chimiste Charles songe à l'hydrogène et à la soie vernie. Le chimiste Charles s'élèvera lui-même depuis le jardin des Tuileries, Montgolfier coupant solennellement la corde. Par le Ciel, lui aussi monte, lui et un autre ! Cent mille cœurs palpitent ; toutes les langues sont muettes d'étonnement et de crainte, jusqu'à ce qu'une clameur pareille à la voix des mers roule derrière lui sur sa route sauvage. Il s'élève, il diminue vers le haut ; il n'est plus qu'un cercle brillant, semblable à quelque tabatière turgotique, à ce que nous nommons une « ^{G068 G062}*Platitudo turgotique* » ; semblable à quelque nouvelle Lune en plein

jour ! Enfin il redescend, accueilli par l'univers. La duchesse de Polignac et sa compagnie l'attendent dans le Bois de Boulogne, quoique ce soit un hiver bruineux, le 1er décembre 1783. Toute la chevalerie de France, le duc de Chartres en tête, galope pour le recevoir.⁴⁷

Belle invention, montant si bellement vers le ciel — et si impossible à diriger ! Emblème de beaucoup de choses, et de notre Âge d'Espérance lui-même, qui montera de la même manière, majestueusement, plus léger que l'air, et flottera — culbutant où le Destin voudra. Heureux s'il n'explose pas à la manière de Pilâtre, pour redescendre d'autant plus tragiquement ! Ainsi, chevauchant des outres de vent, les hommes escaladeront l'Empyrée.

Ou bien observez Herr Doktor Mesmer dans ses vastes Salles magnétiques. Revêtu d'une longue étole, il marche, vénérable, les regards levés comme dans un commerce extatique ; Hiérophante de l'Égypte antique en cet âge nouveau. Une musique douce passe en voltigeant, rompant par instants le silence sacré. Autour de leur Mystère magnétique, qui, pour l'œil, n'est que baquets remplis d'eau, les cercles de la Beauté et de la Mode sont assis, haletants, baguette à la main ; chaque cercle formant une Fleur de la Passion vivante et circulaire ; ils attendent le souffle magnétique et un Ciel-sur-Terre nouvellement manufacturé. Ô femmes, ô hommes, grande est votre foi incrédule ! Nous remarquons là un Duport parlementaire, un Bergasse, d'Espréménil ; le chimiste Berthollet aussi — de la part de Monseigneur de Chartres.

Si seulement l'Académie des sciences, avec ses Bailly, ses Franklin, ses Lavoisier, ne s'en était pas mêlée ! Mais elle s'en mêla. Mesmer peut empocher son argent comptant et se retirer. Qu'il marche en silence sur les rives du Bodensee, près de l'antique ville de Constance, méditant sur bien des choses. Car ainsi, sous le plus étrange des nouveaux vêtements, l'antique grande vérité — qu'aucun vêtement ne peut cacher — recommence à se révéler : l'Homme est ce que nous appelons une créature miraculeuse, douée d'un pouvoir miraculeux sur les hommes ; et, dans l'ensemble, porte en lui une telle Vie, environnée d'un tel Monde, que l'Analyse victorieuse, avec ses Physiologies, ses Systèmes nerveux, sa Physique et sa Métaphysique, ne pourra jamais entièrement les ^{G002}nommer, moins encore les expliquer. Là encore, en tout siècle, le Charlatan recevra sa part.⁴⁸

Chapitre VII — Contrat social

C'est dans cette succession de singulières teintes prismatiques, leur après leur inondant notre horizon, que l'Ère d'Espérance se lève vers son accomplissement. Douteuse ! En vérité, avec une Ère d'Espérance qui repose seulement sur la Bienveillance universelle, l'Analyse victorieuse, le Vice guéri de sa difformité et, en dernière instance, sur vingt-cinq sombres Millions sauvages levant, dans la faim et la fatigue, les yeux vers leur *Ecce-signum* « haut de quarante pieds » — comment pourrait-elle ne pas être douteuse ?

Dans tous les temps, si nous lisons correctement, le péché fut, est et sera le père de la misère. Ce pays se nomme très chrétien et possède des croix et des cathédrales ; mais son Grand Prêtre est quelque Roche-Aymon, quelque cardinal Louis de Rohan au Collier. Durant de longues années, la voix des pauvres monte, inarticulée, dans les Jacqueries, les émeutes du pain ; faible gémissement d'une plainte infinie : non entendue par la Terre, mais non point par le Ciel. Partout, en outre, où les Millions sont misérables, les Milliers sont gênés, malheureux ; seuls les Individus peuvent prospérer — ou plutôt être ruinés les derniers. L'Industrie, toute nouée et passée au licol, comme si elle aussi était quelque bête de chasse que les puissants chasseurs de ce monde peuvent harceler et découper en tranches, crie passionnément à ses guides et gardiens bien payés, non pas : *Guidez-moi*, mais : *Laissez faire* ; laissez-moi tranquille, loin de *votre* direction ! Quel marché l'Industrie possède-t-elle dans cette France ? Pour deux choses seulement peut-il exister marché et demande : pour les produits les plus grossiers des champs, puisque les Millions doivent vivre ; pour les formes raffinées du luxe et des épices — de goûts infiniment divers, depuis les mélodies de l'opéra jusqu'aux chevaux de course et aux courtisanes —, puisque les Individus doivent se divertir. Au fond, ce n'est qu'un état de choses insensé.

Pour réparer et refaire tout cela, nous possédons, certes, l'Analyse victorieuse. Honneur à l'Analyse victorieuse ; cependant, hors de l'Atelier et du Laboratoire, quelle chose a-t-on jamais vu fabriquer par l'Analyse victorieuse ? Principalement la détection des incohérences ; la destruction de l'incohérent. Depuis toujours, le Doute ne fut qu'un magicien à demi : il évoque les spectres qu'il ne peut maîtriser. Nous aurons « d'infinis tourbillons de logique d'écume », dans lesquels les mots d'abord, puis les choses, seront entraînés et

engloutis. Remarquez donc, parmi les fondements reconnus de l'Espérance, mais qui ne sont au fond que les précurseurs du Désespoir, cette perpétuelle théorie sur l'Homme, l'Esprit de l'Homme, la Philosophie du Gouvernement, le Progrès de l'Espèce et autres sujets semblables — principal mobilier intellectuel de chaque tête. Le Temps et tant de Montesquieu, de Mably, interprètes du Temps, ont découvert d'innombrables choses ; et maintenant Jean-Jacques n'a-t-il pas promulgué son nouvel Évangile d'un *Contrat social*, expliquant tout le mystère du Gouvernement, la manière dont il se *contracte* et se négocie — à la satisfaction universelle ? Théories du Gouvernement ! Elles ont existé et elles existeront dans les âges de décadence. Reconnaissez-leur leur valeur relative, comme à des opérations de la Nature, qui ne fait rien en vain ; comme à des étapes de son grand processus. En attendant, quelle théorie est plus certaine que celle-ci : toutes les théories, si sérieuses soient-elles, si péniblement élaborées, sont — et doivent être par les conditions mêmes de leur existence — incomplètes, douteuses, voire fausses ? Tu sauras que cet Univers est ce qu'il déclare être : un Univers *infini*. N'essaie pas de *l'avaler* pour ta digestion logique ; sois reconnaissant si, plantant habilement dans le chaos tel puis tel pilier fixe, tu l'empêches de *t'avaler*. Qu'une jeune génération nouvelle ait échangé le Credo sceptique : *Que dois-je croire ?* contre une Foi passionnée dans cet Évangile selon Jean-Jacques constitue une étape de plus dans l'entreprise — et annonce beaucoup de choses.

Bénie soit aussi l'Espérance ; et, depuis le commencement, quelque Millénium fut toujours prophétisé : Millénium de Sainteté. Mais — chose remarquable — jamais, avant cette nouvelle Ère, un Millénium de simple Aisance et d'Abondante Provision. En pareil Pays de Cocagne prophétisé, fait de Bonheur, de Bienveillance et de Vice guéri de sa difformité, ne vous fiez point, mes amis ! L'Homme n'est pas ce qu'on appelle un animal heureux ; son appétit de douce nourriture est trop énorme. Comment, dans cet Univers sauvage qui fond sur lui, infini, vague et menaçant, le pauvre homme trouvera-t-il, ne disons pas le bonheur, mais l'existence et un sol où poser le pied, sinon en se ceignant pour un effort et une endurance continuels ? Malheur si aucune Foi dévote n'habite son cœur ; si le mot Devoir a perdu pour lui sa signification ! Quant au Sentimentalisme, si utile pour pleurer sur des romans et dans les occasions pathétiques, il ne lui servira véritablement à rien d'autre — bien moins qu'à rien. Le cœur sain qui se disait : « Comme je suis sain ! » était déjà tombé dans la plus fatale espèce de maladie. Le Sentimentalisme n'est-il pas frère jumeau du *Cant*,

de la Tartufferie, s'il ne se confond pas entièrement avec elle ? Le Cant n'est-il pas la *materia prima* du Diable, d'où prennent corps tous les mensonges, toutes les imbécillités, toutes les abominations — et d'où aucune chose vraie ne *peut* sortir ? Car le Cant est proprement un Mensonge distillé deux fois ; un Mensonge élevé à la seconde puissance.

Et maintenant, si une Nation entière y tombe ? En ce cas, répondrai-je, elle en sortira infailliblement ! Car la vie n'est pas une tromperie ou une duperie de soi habilement construite : que tu sois vivant, que tu possèdes des désirs et des nécessités est une grande vérité ; ceux-ci ne sauraient subsister ni se satisfaire au moyen d'illusions, mais seulement de faits. Aux faits, soyez-en sûrs, nous reviendrons : aux faits, bénis ou maudits, dont notre sagesse nous rend capables. Le fait le plus bas et le moins béni que nous connaissions, sur lequel des mortels dans le besoin aient jamais pris appui, paraît être le fait primitif du Cannibalisme : *Moi*, je peux *Te* dévorer. Et si ce Fait Primitif était précisément celui auquel, avec nos méthodes perfectionnées, nous devons revenir, pour tout recommencer à partir de lui !

Chapitre VIII — Papier imprimé

Dans une France aussi pratique, la théorie de la Perfectibilité peut dire ce qu'elle voudra : les mécontentements ne sauraient manquer. La Réformation promise est si indispensable ; pourtant elle ne vient pas. Qui la commencera — par lui-même ? Le mécontentement envers ce qui nous entoure, plus encore envers ce qui se trouve au-dessus de nous, ne cesse de croître et cherche toujours de nouvelles issues.

Des Chansons des rues et des Épigrammes qui, depuis les anciens temps, tempéraient le Despotisme, nous n'avons pas besoin de parler. Nous ne parlerons pas davantage des Journaux manuscrits, des *Nouvelles à la main*. Bachaumont, ses compagnons et ses continuateurs peuvent refermer ces « trente volumes d'écoute aux portes et de médisance » et quitter ce métier ; car enfin, à défaut de liberté de la Presse, il existe la licence. Des pamphlets peuvent être vendus sous le manteau et lus dans Paris, porteraient-ils même la mention « Imprimé à Pékin ». Nous avons, durant ces années, un *Courrier de l'Europe*, régulièrement publié à Londres par un de Morande que la guillotine n'a pas encore dévoré. Là aussi, un Linguet indiscipliné, encore non guillotiné, lorsque son propre pays est devenu trop brûlant pour lui et que ses confrères Avocats l'ont rejeté, peut émettre ses rauques lamentations et sa *Bastille dévoilée*. Le loquace abbé Raynal a enfin obtenu son souhait : il voit l'*Histoire philosophique*, avec sa « lubricité », son mépris du vrai, sa bruyante et lâche déclamation éleuthéromane — fournie, dit-on, par l'ensemble du Royaume des Philosophes, quoique sous le nom de l'Abbé et pour sa gloire —, brûlée par le bourreau public ; puis il part en voyage comme un martyr. C'était l'édition de 1781 ; peut-être le dernier livre notable qui reçut pareille béatitude du feu — le bourreau découvrant maintenant que cela ne servait à rien.

Dans les Cours de Justice encore, avec leurs querelles d'argent, leurs procès en divorce, partout où l'on peut entrevoir l'existence des foyers, quels signes ! Les Parlements de Besançon et d'Aix retentissent, assez haut pour être entendus de toute la France, des amours et des destinées d'un jeune Mirabeau. Élevé par un « Ami des Hommes », celui-ci, dans les Prisons d'État, les Régiments en marche, les mansardes d'Auteurs hollandais et des scènes tout autres, « apprend depuis vingt ans à résister au despotisme » : despotisme des hommes et, hélas, aussi des

dieux. Sous ce voile couleur de rose de Bienveillance universelle et d'*Astræa Redux*, combien souvent le sanctuaire du Foyer n'est-il qu'un vide lugubre, ou un sombre Enfer-sur-Terre livré aux querelles ! Le vieil Ami des Hommes possède lui-même son procès en divorce ; et, par moments, « toute sa famille sauf un seul membre » est enfermée sous clef. Il écrit beaucoup sur la réforme et l'affranchissement du monde ; pour son usage privé, il a eu besoin de soixante *Lettres de cachet*. Homme de discernement pourtant, avec de la résolution, et même un principe viril ; mais placé dans un tel élément, intérieur et extérieur, qu'il ne pouvait le gouverner, seulement l'enrager. Voracité, rapacité — tout l'opposé des plus fines sensibilités du cœur ! Insensés, qui attendez votre verdoyant Millénium, rien que l'Amour et l'Abondance, des ruisseaux coulant de vin, des vents chuchotant de la musique — tandis que tout le sol et tout le fondement de votre existence sont mâchés en une boue de Sensualité qui, chaque jour plus profonde, n'aura bientôt d'autre fond que l'Abîme !

Ou bien considérez cette indicible affaire du Collier de diamants. Le cardinal Louis de Rohan au chapeau rouge ; Balsamo Cagliostro, oiseau de prison sicilien ; la marchande de modes dame de Lamotte, « au visage non sans quelque piquant » : les plus hauts Dignitaires de l'Église valsant, dans une Danse de Walpurgis, avec des prophètes charlatans, des filous et des filles publiques ; — tout un Monde Invisible de Satan révélé, travaillant continuellement sous le monde visible du grand jour, tandis que la fumée de son tourment monte pour toujours ! Le Trône a été conduit à une collision scandaleuse avec le Bagne. Durant dix mois, l'Europe étonnée retentit du mystère ; elle ne voit que mensonge se déployer hors du mensonge ; corruption chez les grands et chez les petits, gloutonnerie, crédulité, imbécillité ; aucune force, sinon celle de la faim. Pleure, belle Reine, tes premières larmes de malheur sans mélange ! Ton beau nom a été souillé par une haleine infecte ; irrémédiablement, aussi longtemps que durera ta vie. Tu ne seras plus aimée ni plainte par des cœurs vivants avant qu'une génération nouvelle soit née et que ton propre cœur repose froid, guéri de toutes ses douleurs. — Désormais les Épigrammes ne sont plus aiguës et amères, mais cruelles, atroces, impossibles à répéter. Ce 31 mai 1786, un misérable cardinal Grand Aumônier Rohan, sortant de sa Bastille, est escorté par des foules qui l'acclament : homme sans amour et qui ne mérite aucun amour, mais devenu important puisque la Cour et la Reine sont ses ennemies.⁴⁹

Comme notre lumineuse Ère d'Espérance s'est assombrie ! Et comme le ciel entier devient morne sous les signes de l'ouragan et du tremblement de terre ! C'est un monde condamné : disparue, toute « obéissance qui rendait les hommes libres » ; disparaissant rapidement, l'obéissance qui faisait des hommes des esclaves — du moins les uns des autres. Ils ne sont et ne seront désormais esclaves que de leurs propres convoitises. Esclaves du péché ; inévitablement aussi de la douleur. Voyez cette masse croulante de Sensualité et de Fausseté, autour de laquelle joue sottement, elle-même phosphorescence corrompue, quelque lueur de Sentimentalisme ; et, dominant le tout, élevée comme Arche de *leur* Alliance, la sinistre Fourche patibulaire « haute de quarante pieds » — qui elle aussi est maintenant presque pourrie. Ajoutez seulement que la Nation française se distingue entre les Nations par le caractère de l'Excitabilité, avec le bien, mais aussi le mal périlleux qui lui appartient. Il faut compter sur une Rébellion, une explosion d'étendue inconnue. Il existe, ainsi que l'écrivait Chesterfield, « tous les symptômes que j'aie jamais rencontrés dans l'Histoire » !

Dirons-nous donc : malheur au Philosophisme, qui détruisit la Religion — ce qu'il appelait « écraser l'infâme » ? Malheur plutôt à ceux qui firent du Saint une infamie que l'on pouvait écraser ; malheur à tous les hommes qui vivent dans un temps où le monde devient infâme et où le monde se détruit ! Non, répondent les Courtisans, ce fut Turgot, ce fut Necker avec leur folle innovation ; ce fut le défaut d'étiquette de la Reine ; ce fut lui, ce fut elle, ce fut cela. Mes amis ! Ce fut chaque fripon qui avait vécu, qui, pareil au Charlatan, prétendait agir et n'avait fait que manger et *mal-faire*, dans toutes les provinces de la vie, comme Décrotteur ou comme Seigneur souverain, chacun selon son degré, depuis le temps de Charlemagne et auparavant. Tout cela — car soyez certains qu'aucune fausseté ne périt, mais qu'elle est une semence jetée pour croître — s'est accumulé pendant des milliers d'années ; et voici venu le jour des comptes. Rude sera le règlement : colère amassée pour le jour de colère. Ô mon Frère, ne sois pas un Charlatan ! Meurs plutôt, si tu veux accepter un conseil ; on ne meurt qu'une fois et l'on en est délivré pour toujours. Maudit est ce métier ; il porte des malédictions, tu ne sais comment, durant de longs siècles après ton départ, lorsque le salaire que tu reçus est entièrement consommé ; bien plus, ainsi que l'ont écrit les sages anciens, à travers l'Éternité elle-même, et il est véritablement inscrit dans le Livre du Jugement d'un Dieu !

L'Espérance différée rend le cœur malade. Et pourtant, comme nous l'avons dit, l'Espérance n'est que différée ; non abolie, non susceptible d'être abolie. Il est très remarquable et très touchant de voir comment cette même Espérance continue d'éclairer la Nation française à travers toutes ses sauvages destinées. Car nous trouverons encore l'Espérance brillant, soit en tendre invitation, soit en colère et en menace ; elle brilla comme une douce lumière céleste ; elle brille comme un rouge incendie ; brûlant d'un bleu sulfureux à travers les plus sombres régions de la Terreur, elle brille encore ; et ne s'éteint jamais entièrement, puisque le Désespoir lui-même est une sorte d'Espérance. Ainsi notre Ère doit-elle encore porter le nom d'Espérance, quoique dans le sens le plus triste — lorsqu'il ne reste plus rien que l'Espérance.

Mais si quelqu'un veut savoir en peu de mots quelle Boîte de Pandore attend là d'être ouverte, qu'il la regarde dans ce qui, par sa nature, est le symptôme de tous les symptômes : la Littérature survivante de la Période. L'abbé Raynal, avec sa lubricité et sa bruyante déclamation sans frein, a prononcé *sa* parole ; déjà la génération qui se précipite répond à une autre. Jetez les yeux sur le *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, qui maintenant, en 1784, après assez de difficultés, a paru sur la scène et « tient cent soirées », à l'admiration de tous les hommes. Par quelle vertu ou quelle vigueur intérieure il a pu les tenir, le lecteur de notre temps s'en étonnera plutôt ; et comprendra d'autant mieux qu'il flattait quelque démangeaison de l'époque, qu'il disait ce que tous éprouvaient et désiraient dire. Peu de substance dans ce *Figaro* : intrigues minces et tirées au fil, sentiments et sarcasmes également étirés ; chose maigre, stérile, qui pourtant se faufile et tourbillonne adroitement, avec un air de reniflement hautain, à travers un univers devenu entièrement fou ; chacun peut y voir, comme nous l'avons indiqué — et c'est là le grand secret —, quelque image de lui-même, de sa situation et de ses manières. Ainsi tient-il ses cent soirées, et toute la France court avec lui, riant et applaudissant. Lorsque le Barbier qui monologue demande : « Qu'avez-vous fait, Monseigneur, pour mériter tous ces biens ? » et ne peut répondre que : « Vous vous êtes donné la peine de naître », tous les hommes doivent rire ; et plus bruyamment que tous une Noblesse joyeuse, anglomane et passionnée de courses. Car comment de petits livres pourraient-ils contenir un grand danger ? demande le sieur Caron, et il s'imagine que sa mince épigramme constitue une sorte de raison. Conquérant d'une Toison d'or par la Contrebande géante, dompteur des chiens de l'Enfer dans le Parlement Maupeou, enfin

Orphée couronné au Théâtre-Français, Beaumarchais a maintenant atteint son sommet et réunit les attributs de plusieurs demi-dieux. Nous le rencontrerons encore une fois au cours de son déclin.

Plus significatifs encore sont deux Livres produits à la veille même de l'Explosion à jamais mémorable et lus avidement par le monde entier : *Paul et Virginie* de Saint-Pierre et le *Chevalier de Faublas* de Louvet. Livres remarquables, que l'on peut considérer comme la dernière parole de la vieille France féodale. Dans le premier s'élève mélodieusement, pour ainsi dire, la plainte d'un monde moribond : partout la saine Nature lutte inégalement contre l'Art malade et perfide ; elle ne peut lui échapper dans la plus basse cabane ni sur l'île la plus lointaine de la mer. Ruine et mort doivent abattre l'être aimé ; et, fait plus significatif que tout, la mort vient ici non par nécessité, mais par étiquette. Quel monde de corruption lascive apparaît dans ce super-sublime de la modestie ! Pourtant, dans l'ensemble, notre bon Saint-Pierre est musical, poétique, quoique profondément morbide : nous appellerons son Livre le chant du cygne de la vieille France mourante.

Quant à Louvet, que nul homme ne le tienne pour musical. En vérité, si ce misérable *Faublas* est une parole de mort, c'est celle que prononce sous la potence un criminel sans repentir. Misérable *cloaque* de Livre, sans même la profondeur d'un cloaque ! Quel « tableau de la société française » se trouve ici ? À proprement parler, le tableau de rien, sinon de l'esprit qui l'a présenté comme une sorte de tableau. Symptôme pourtant de beaucoup de choses ; surtout du monde qui pouvait s'en nourrir.

LIVRE TROISIÈME — LE
PARLEMENT DE PARIS

Chapitre I — Effets impayés

Tandis que l'indicible confusion bouillonne partout au-dedans, et que par tant de fissures de la surface s'exhale une fumée de soufre, la question se pose : par quelle crevasse l'Explosion principale se fera-t-elle jour ? Par lequel des anciens cratères ou des anciennes cheminées ; ou bien lui faudra-t-il, d'un seul coup, se former un cratère nouveau ? Dans toute Société se trouvent de pareilles cheminées, des Institutions qui en tiennent lieu : Constantinople elle-même n'est pas sans soupapes de sûreté ; là aussi le Mécontentement peut s'exhaler — en feu matériel ; au nombre des incendies nocturnes ou des boulangers pendus, le Pouvoir régnant peut lire les signes du temps et modifier sa route en conséquence.

Nous pouvons dire que cette Explosion française essaiera sans doute d'abord toutes les anciennes Institutions d'échappement ; car par chacune d'elles existe, ou du moins exista jadis, quelque communication avec les profondeurs intérieures : c'est en vertu de cela qu'elles sont des Institutions nationales. Quand même elles seraient devenues des Institutions personnelles, et, pour ainsi dire, bouchées au regard de leur destination primitive, l'obstacle doit pourtant y être moins fort qu'ailleurs. Par laquelle donc ? Un observateur aurait pu le deviner : par les Parlements judiciaires ; avant tout, par le Parlement de Paris.

Les hommes, si épaisse que soit l'armure de dignités dont ils se couvrent, ne demeurent pas inaccessibles aux influences de leur époque ; surtout les hommes dont la vie est affaire et pratique, qui, à tous les détours, ne fût-ce que de derrière leurs sièges de justice, sont entrés en contact avec les opérations réelles du monde. Le Conseiller au Parlement, le Président lui-même, qui a acheté sa charge à prix d'argent afin d'être regardé de haut en bas par ses semblables, comment pourrait-il, dans toutes les soirées philosophiques et les salons de culture élégante, se rendre notable comme Ami des Ténèbres ? Parmi les Longues-Robes parisiennes, il peut se trouver plus d'un Malesherbes patriote, dont la règle est la conscience et le bien public ; il s'y trouve clairement plus d'un d'Espréménil à tête brûlée, pour qui toute renommée bruyante à la Brutus paraît glorieuse à sa pensée confuse. Les Le Peletier, les Lamoignon possèdent titres et richesses ; pourtant, à la Cour, on ne les appelle que « Noblesse de Robe ». Il y a des Duport aux desseins profonds ; des Fréteau, des Sabatier à la langue sans frein : tous nourris, plus ou moins, du

lait du ^{G048} *Contrat social*. Bien plus, pour le Corps tout entier, cette opposition patriotique n'est-elle pas aussi un combat pour soi-même ? Éveille-toi, Parlement de Paris, renouvelle ta longue guerre ! Le Parlement Maupeou n'a-t-il pas été aboli dans l'ignominie ? Tu n'as plus à redouter maintenant un Louis XIV, avec le claquement de son fouet et ses regards olympiens ; ni un Richelieu avec ses Bastilles : non, la Nation entière est derrière toi. Toi aussi — ô Ciel ! — tu peux devenir une Puissance politique ; et, par les secousses de ta perruque de crin, ébranler principautés et dynasties, pareil à Jupiter lui-même secouant ses boucles ambrosiennes !

Depuis la fin de 1781, le léger vieux M. de Maurepas est figé dans le gel de la mort. « Jamais plus, dit le bon Louis, je n'entendrai son pas au-dessus de ma tête. » Ses plaisanteries légères et ses tournolements ont pris fin. On ne peut plus dissimuler la réalité importune sous l'esprit agréable, ni faire rouler adroitement le mal d'aujourd'hui sur demain. Demain lui-même est arrivé ; et maintenant il ne siège là qu'un solide, flegmatique M. de Vergennes, dans la terne prose du fait, comme quelque terne Commis ponctuel — ce qu'il fut à l'origine ; il admet ce qu'on ne peut nier, et que le remède vienne d'où il pourra. En lui, nul remède ; seulement l'« expédition des affaires » à la manière d'un commis, selon la routine. Le pauvre Roi, plus âgé mais guère plus expérimenté, doit commencer lui-même à gouverner, avec le peu de faculté qu'il possède ; et sa Reine l'y aidera. Brillante Reine, avec ses regards rapides et clairs, ses impulsions claires, même nobles ; mais tout cela est trop superficiel, trop violemment peu profond pour pareille tâche ! Gouverner la France était déjà un problème ; et voici qu'il est devenu presque trop difficile de gouverner seulement l'Œil-de-Bœuf. Car si un Peuple affligé possède son cri, une Cour dépouillée possède aussi le sien, et plus sonore encore. Pour l'Œil-de-Bœuf, il demeure inconcevable que, dans une France aux ressources si vastes, la Corne d'Abondance puisse tarir : n'avait-elle pas *coutume* de couler ? Pourtant Necker, avec son revenu de parcimonie, a « supprimé plus de six cents places » avant que les Courtisans aient pu le chasser ; pédant financier et parcimonieux qu'il était. Puis un pédant militaire, Saint-Germain, avec ses manœuvres prussiennes et ses notions prussiennes — comme si le mérite, et non les armoiries, devait régler l'avancement —, a mécontenté les militaires ; les Mousquetaires, avec bien d'autres corps, ont été supprimés : car lui aussi était de vos supprimeurs ; et, à force de défaire et de bouleverser, il ne fit que du mal — à l'Œil-de-Bœuf. Les plaintes abondent ;

pénurie, inquiétude : c'est un Œil-de-Bœuf changé. Besenval dit que, dès ces années-là — 1781 —, régnait à la Cour, comparée aux anciens jours, une telle mélancolie, une telle *tristesse*, qu'il était tout à fait décourageant de la contempler.

Rien d'étonnant si l'Œil-de-Bœuf est mélancolique, lorsqu'on supprime ses places ! On ne saurait en supprimer une sans alléger quelque bourse et alourdir plus d'un cœur ; car n'employait-elle pas aussi les classes laborieuses — fabricants et fabricantes de dentelles, d'essences ; de Plaisir en général, quiconque savait fabriquer du Plaisir ? Misérables économies, jamais ressenties parmi les Vingt-Cinq Millions ! Et pourtant cela continue ; et ce n'est pas fini. Encore quelques années, et les Meutes au loup seront supprimées, les Meutes à l'ours, la Fauconnerie ; les places tomberont dru comme feuilles d'automne. Le duc de Polignac démontre, jusqu'au silence complet de la logique ministérielle, que sa charge ne peut être abolie ; puis, galamment, se tournant vers la Reine, il l'abandonne puisque Sa Majesté le souhaite. Le duc de Coigny fut moins chevaleresque, sans être plus heureux : « Coigny et moi, dit le roi Louis, nous nous sommes véritablement querellés ; mais, quand même il m'aurait frappé, je n'aurais pu lui en vouloir. »⁵⁰ Sur de telles matières, il ne peut y avoir qu'une seule opinion. Le baron de Besenval, avec cette franchise de parole qui marque l'homme indépendant, assure nettement à Sa Majesté que c'est épouvantable — *affreux* : « Vous vous couchez, et vous n'êtes pas sûre de vous relever appauvrie le lendemain ; autant vaudrait être en Turquie. » C'est, en vérité, une vie de chien.

Comme elle est singulière, cette perpétuelle détresse du Trésor royal ! Et pourtant la chose n'est pas plus incroyable qu'elle n'est indéniable. Triste vérité : pierre d'achoppement sur laquelle tous les Ministres, l'un après l'autre, trébuchent et tombent. Que ce soit « défaut de génie fiscal » ou quelque défaut tout différent, voici la plus palpable des discordances entre Recette et Dépense ; un *Déficit* de la Recette : il faut « combler le Déficit », faute de quoi c'est lui qui vous engloutira ! Tel est le problème inflexible ; aussi désespéré, semble-t-il, que la quadrature du cercle. Le contrôleur Joly de Fleury, successeur de Necker, n'en put rien faire ; rien, sinon proposer des emprunts, tardivement souscrits ; établir de nouveaux impôts, improductifs d'argent, producteurs de clameur et de mécontentement. Le contrôleur d'Ormesson n'en put pas davantage, et même moins encore ; car si Joly se maintint au-delà de l'an et jour, d'Ormesson ne compte que par mois : jusqu'à ce que « le Roi achetât Rambouillet sans le

consulter », ce qu'il prit pour une invitation à se retirer. Ainsi, vers la fin de 1783, les affaires menacent de s'immobiliser entièrement. L'ingéniosité humaine paraît vaine. En vain notre nouveau « Conseil des Finances » a-t-il lutté, nos Intendants des Finances, notre Contrôleur général des Finances : malheureusement, il n'y a plus de Finances à contrôler. Une paralysie fatale envahit le mouvement social ; des nuages d'aveuglement ou de noirceur nous enveloppent : allons-nous donc nous effondrer dans les noires horreurs de la BANQUEROUTE NATIONALE ?

Grande est la Banqueroute : grand gouffre sans fond où s'abîment et disparaissent tous les Mensonges, publics et privés ; où, dès leur première origine, ils étaient tous condamnés à finir. Car la Nature est vraie, et non mensongère. Il n'est Mensonge que tu puisses prononcer ou mettre en acte qui ne revienne, après une circulation plus ou moins longue, comme un Effet tiré sur la Réalité de la Nature, présenté là au paiement — avec cette réponse : *Pas de fonds*. Seulement, il est dommage que sa circulation dure souvent si longtemps ; que le faussaire originel soit si rarement celui qui en supporte la douleur finale ! Les Mensonges, et le fardeau de mal qu'ils apportent, passent de main en main ; ils sont déplacés d'un dos sur l'autre, d'un rang vers l'autre ; et finissent ainsi par retomber sur le rang muet, le plus bas, qui, avec la bêche et la pioche, le cœur douloureux et la bourse vide, entre chaque jour en *contact* avec la réalité, et ne peut transmettre plus loin la fraude.

Observe pourtant comment, par une juste loi de compensation, si le Mensonge et son fardeau, dans ce tourbillon confus de la Société, s'enfoncent et se déplacent toujours vers le bas, la détresse qu'ils engendrent remonte en retour, toujours plus haut. Ainsi, après la longue consommation et la demi-famine de ces Vingt Millions, un duc de Coigny et Sa Majesté en viennent eux aussi à leur « véritable querelle ». Telle est la loi de la juste Nature, qui, fût-ce à de longs intervalles et seulement au moyen de la Banqueroute, ramène enfin les choses à leur juste point.

Mais avec une Bourse de Fortunatus dans sa poche, combien de temps presque tout Mensonge ne pourrait-il pas durer ! Ta Société, ta Maison, ton Arrangement pratique ou spirituel est faux, injuste, offensant aux yeux de Dieu et de l'homme. Néanmoins son foyer est chaud, son garde-manger bien garni : les innombrables Suisses du Ciel se rassemblent autour de lui avec une sorte de loyauté naturelle ; ils prouveront, par le pamphlet ou le mousquet, qu'il est vrai ;

ou, s'il n'est pas une Vérité sans mélange — chose surnaturelle et impossible —, qu'il est mieux encore : une vérité salutairement tempérée, comme le vent l'est pour l'agneau tondu, et qu'il fonctionne bien. Mais quel changement de perspective lorsque la bourse et le garde-manger se vident ! Ton Arrangement était-il si vrai, si conforme aux voies de la Nature ? Alors comment, au nom de l'étonnement, la Nature, avec son infinie abondance, en est-elle venue à le laisser mourir de faim ? Pour tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants, il devient maintenant indubitable que ton Arrangement était *faux*. Honneur à la Banqueroute, toujours juste à grande échelle, quoique si cruelle dans le détail ! Sous tous les Mensonges elle travaille, mineuse infatigable. Il n'est Mensonge, fût-il élevé jusqu'au ciel et étendu sur le monde entier, que la Banqueroute ne doive un jour abattre et dont elle ne nous délivre.

Chapitre II — Le contrôleur Calonne

Dans de telles circonstances de *tristesse*, d'obstruction et de langueur malade, lorsqu'à une Cour exaspérée il semble que le génie fiscal ait disparu du milieu des hommes, quelle apparition pourrait être mieux accueillie que celle de M. de Calonne ? Calonne, homme d'un génie indiscutable ; même d'un génie fiscal, plus ou moins ; expérimenté dans le maniement des Finances comme des Parlements, puisqu'il fut Intendant à Metz, puis à Lille, et Procureur du Roi à Douai. Homme de poids, lié aux classes d'argent ; d'un nom sans tache — n'était quelque peccadille, l'exhibition de la lettre d'un Client, dans cette vieille affaire d'Aiguillon-La Chalotais, aujourd'hui presque oubliée. Il a des parents à lourdes bourses, dont le poids se fait sentir à la Bourse. Nos Foulon, nos Berthier intriguent pour lui : — le vieux Foulon, qui n'a plus rien à faire sinon intriguer ; que l'on sait et que l'on voit même être ce qu'on nomme un scélérat ; mais d'une richesse sans mesure ; qui, de simple commis des vivres qu'il fut jadis, peut espérer, pensent certains, si le jeu tourne bien, devenir lui-même Ministre un jour. ^{G010 G006}

Voilà les états et les soutiens de M. de Calonne ; et quelles qualités intrinsèques ! L'Espérance rayonne de son visage ; la persuasion est suspendue à sa langue. Pour toute détresse il possède un remède immédiatement disponible, et fera rouler le monde devant lui sur des roues. Le 3 novembre 1783, l'Œil-de-Bœuf se réjouit de son nouveau Contrôleur général. Calonne aussi sera mis à l'épreuve ; Calonne aussi, à sa manière, comme Turgot et Necker à la leur, fera avancer l'accomplissement ; il répandra une dernière rougeur d'éclat sur notre Ère d'Espérance désormais trop couleur de plomb, et la mènera — jusqu'à sa réalisation.

Grande, en tout cas, est la félicité de l'Œil-de-Bœuf. La lésinerie a fui ces demeures royales : les suppressions cessent ; votre Besenval peut dormir paisiblement, assuré qu'il se réveillera sans avoir été dépouillé. L'Abondance souriante, comme évoquée par quelque enchanteur, est revenue ; de sa corne qui coule de nouveau, elle répand le contentement. Et remarquez quelle suavité de manières ! Un doux sourire distingue notre Contrôleur : il écoute tous les hommes avec un air d'intérêt, voire d'anticipation ; leur rend leur propre désir clair à eux-mêmes, et l'accorde ; ou, du moins, en accorde la promesse

conditionnelle. « Je crains que ce ne soit une chose difficile », dit Sa Majesté. — « Madame, répondit le Contrôleur, si elle n'est que difficile, elle est faite ; si elle est impossible, elle se fera. » Homme d'une telle « facilité », par-dessus le marché ! À l'observer dans le tourbillon des plaisirs de la société, auxquels nul ne prend part avec plus de goût, on pourrait demander : Quand travaille-t-il ? Et pourtant son travail, comme nous le voyons, n'est jamais en retard ; surtout son fruit : l'argent comptant. Véritablement homme d'une facilité incroyable ; action facile, élocution facile, pensée facile : comme, sous une douce persuasion, la profondeur philosophique jaillit de lui en simple esprit et en vive flamme légère ! Et, dans les soirées de Sa Majesté, avec le poids d'un monde posé sur lui, il est le ravissement des hommes et des femmes. Par quelle magie accomplit-il des miracles ? Par la seule magie véritable : celle du génie. Les hommes le nomment « *le Ministre* » ; en effet, quand y en eut-il jamais un autre pareil ? Par lui les choses tordues sont devenues droites, les lieux raboteux unis ; et sur l'Œil-de-Bœuf repose un soleil indicible.

Non, sérieusement, que nul homme ne dise que Calonne manquait de génie : génie de Persuasion ; avant toute chose, génie d'Emprunt. Par les plus adroites et judicieuses applications de l'argent clandestin, il maintient les Bourses florissantes ; de sorte qu'Emprunt après Emprunt se remplit aussitôt qu'ouvert. Des « calculateurs vraisemblablement informés »⁵¹ ont calculé qu'il dépensait en extraordinaires « au rythme d'un million par jour » ; c'est-à-dire quelque cinquante mille livres sterling : mais n'obtenait-il pas quelque chose en échange — à savoir, pour le moment, paix et prospérité ? Le Royaume des Philosophes grogne et croasse ; il achète, comme nous l'avons dit, quatre-vingt mille exemplaires du nouveau Livre de Necker : mais l'Incomparable Calonne, dans les Appartements de Sa Majesté, entouré du brillant cortège de Ducs, de Duchesses et de simples visages heureux d'admiration, peut laisser Necker et le Royaume des Philosophes croasser.

Le malheur est qu'un tel temps ne saurait durer. Dissipation et Paiement par Emprunt ne sont pas une manière de combler un Déficit. L'huile n'est pas davantage une substance propre à éteindre les incendies — seulement à les apaiser, et non pour toujours ! Pour l'Incomparable lui-même, qui ne manquait pas de discernement, il est clair par intervalles, obscurément certain en tout temps, que son métier est par nature temporaire, chaque jour plus difficile ; que d'incalculables changements ne sont pas loin. Indépendamment du Déficit

financier, le monde entier a pris une humeur si nouvelle ; toutes choses se desserrent de leurs anciennes attaches, en chemin vers de nouvelles issues et de nouvelles combinaisons. Il n'est nain *jokei*, tête de Brutus aux cheveux courts, ni cavalier anglomane se soulevant sur ses étriers, qui ne présage changement. Mais après ? La journée, en tout cas, se passe agréablement ; et pour demain, si demain vient, il se trouvera encore un conseil. Une fois monté assez haut dans la faveur — par munificence, persuasion et magie du génie — auprès de l'Œil-de-Bœuf, du Roi, de la Reine, de la Bourse et, autant que possible, de tous les hommes, un Contrôleur Incomparable peut espérer traverser au galop l'Inévitable, de quelque manière inimaginée, aussi élégamment qu'un autre.

Quoi qu'il en soit, durant ces trois années miraculeuses, expédient s'est empilé sur expédient ; jusqu'à ce que, par cette accumulation et cette hauteur, la pile menace maintenant de basculer. Et voici que cette merveille du monde, le Collier de diamants, l'a conduite enfin au bord manifeste de la chute. Le génie ne peut plus rien dans cette direction : montés assez haut ou non, il faut partir. À peine le pauvre Rohan, Cardinal du Collier, est-il en sûreté dans les montagnes d'Auvergne, dame de Lamotte — moins sûrement — à la Salpêtrière, et cette triste affaire étouffée, que notre sanguin Contrôleur étonne encore une fois le monde. Un expédient, inconnu depuis cent soixante ans, a été proposé ; et, à force de persuasion — car son audace légère, son espérance et son éloquence sont sans pareilles —, on a obtenu son adoption : la Convocation des Notables.

Que des personnes notables, gouvernants réels ou virtuels de leurs districts, soient convoquées de toutes les parties de la France ; qu'on leur raconte avec persuasion l'histoire véridique des intentions patriotiques de Sa Majesté et de ses misérables impossibilités pécuniaires ; qu'ensuite on pose cette question : Que devons-nous faire ? Assurément adopter des mesures salutaires ; celles que la magie du génie dévoilera ; celles qu'une fois sanctionnées par les Notables, tous les Parlements et tous les hommes devront, avec plus ou moins de répugnance, accepter.

Chapitre III — Les Notables

Voici donc, en vérité, un signe et un prodige, visible au monde entier, gros de beaucoup de choses. L'Œil-de-Bœuf grogne douloureusement : n'étions-nous pas bien comme nous étions — éteignant les incendies avec de l'huile ? Le Royaume constitutionnel des Philosophes sursaute de joie et de surprise ; il regarde avidement ce qui va sortir de là. Le créancier public, le débiteur public, tout le public pensant ou irréfléchi ont chacun leurs surprises, joyeuses ou douloureuses. Le comte de Mirabeau, qui a, tant bien que mal, empaqueté ses Procès matrimoniaux et autres, et travaille maintenant dans le plus obscur des éléments à Berlin — compilant des *Monarchies prussiennes*, des pamphlets *Sur Cagliostro* ; écrivant, payé mais sans reconnaissance honorable, d'innombrables Dépêches pour son Gouvernement —, flaire ou aperçoit de loin un plus riche gibier. Pareil à un aigle, à un vautour, ou à quelque mélange des deux, il lisse ses ailes pour le vol du retour.⁵²

M. de Calonne a étendu sur la France une Verge d'Aaron, miraculeuse, et convoque des choses tout à fait inattendues. L'audace et l'espérance alternent en lui avec les inquiétudes ; quoique le côté sanguin et vaillant l'emporte. Tantôt il écrit à un ami intime : « *Je me fais pitié à moi-même* » ; tantôt il invite quelque Poète dédicatoire ou quelque Poétastre à chanter « cette Assemblée des Notables et la Révolution qui se prépare ».⁵³ Elle se prépare, en effet ; et mérite d'être chantée — seulement lorsque nous l'aurons *vue*, elle et son issue. Dans une profonde et obscure agitation, toutes choses se balancent et roulent depuis si longtemps : M. de Calonne, par cette alchimie des Notables, les rattachera-t-il toutes ensemble et obtiendra-t-il de nouveaux revenus ? Ou bien les arrachera-t-il les unes aux autres, de sorte qu'elles ne se contentent plus de rouler et de balancer, mais se heurtent et s'entrechoquent ?

Quoi qu'il en soit, durant les courts jours glacés, nous voyons des hommes de poids et d'influence traverser le grand tourbillon de la Locomotion française, chacun sur sa ligne particulière, de toutes les parties de la France vers le Château de Versailles : convoqués là *de par le Roi*. Le 22 février 1787, ils se sont réunis et ont été installés : cent trente-sept Notables, à les compter nom par nom ;⁵⁴ ajoutez sept Princes du Sang, et vous obtenez le nombre rond de cent quarante-quatre Notables. Hommes d'épée, hommes de robe ; Pairs, dignitaires du Clergé,

Présidents de Parlement : divisés en sept Bureaux, sous nos sept Princes du Sang, Monsieur, d'Artois, Penthièvre et les autres ; parmi lesquels n'oublions pas notre nouveau duc d'Orléans — car, depuis 1785, il n'est plus Chartres. Jamais encore fait Amiral, et tournant maintenant l'angle de sa quarantième année, avec son sang gâté et ses perspectives gâtées ; à demi las d'un monde qui est plus qu'à demi las de lui, Monseigneur possède un avenir des plus douteux. Ce n'est ni dans l'illumination ni dans la pénétration, pas même dans l'incendie, mais, comme nous l'avons dit, « dans la fumée terne et les cendres des sensualités consumées », qu'il vit et digère. Somptuosité et sordidité ; vengeance, lassitude de vivre, ambition, ténèbres, putréfaction ; et, disons, en argent solide, trois cent mille livres de rente — si ce pauvre Prince venait une fois à rompre ses amarres de Cour, vers quelles régions, avec quels phénomènes, ne pourrait-il pas naviguer et dériver ! Heureusement, pour l'instant, il « affecte de chasser chaque jour » ; il siège là, puisqu'il lui faut siéger, présidant son Bureau, avec son terne visage de lune et ses yeux ternes, vitreux, comme si ce n'était pour lui qu'un ennui.

Nous observons enfin que le comte de Mirabeau est effectivement arrivé. Il descend de Berlin sur la scène de l'action ; la scrute d'un regard solaire étincelant ; discerne qu'elle ne fera rien pour lui. Il avait espéré que ces Notables pourraient avoir besoin d'un Secrétaire. Ils en ont besoin ; mais ils ont choisi Dupont de Nemours, homme de moindre renommée, mais de meilleure ; lequel, ainsi que ses amis l'entendent souvent, souffre de cette plainte, assurément non universelle, d'avoir « cinq rois avec lesquels correspondre ».⁵⁵ La plume de Mirabeau ne peut devenir officielle ; elle reste néanmoins une plume. À défaut de secrétariat, il se met à dénoncer l'agiotage — *Dénonciation de l'Agiotage* —, attestant, selon son usage et par grand bruit, qu'il est présent et occupé ; jusqu'à ce que, averti par son ami Talleyrand, et même en secret par Calonne lui-même, qu'« une dix-septième Lettre de cachet pourrait être lancée contre lui », il franchisse à temps la frontière.

Et maintenant, dans de majestueux appartements royaux, tels que les Images du temps les représentent encore, nos cent quarante-quatre Notables siègent organisés, prêts à entendre et à délibérer. Le contrôleur Calonne est terriblement en retard avec ses discours et ses préparatifs ; mais nous connaissons la « facilité de travail » de l'homme. Pour la fraîcheur du style, la lucidité, l'ingéniosité, l'ampleur des vues, sa Harangue d'ouverture était insurpassable — si seulement la matière n'avait pas été si effroyable. Un Déficit dont les comptes varient, et

dont le propre compte du Contrôleur n'est pas contesté ; mais que tous les comptes s'accordent à représenter comme « énorme ». Voilà l'épitomé des difficultés de notre Contrôleur : et quels sont ses moyens ? Pur Turgotisme ; car il semble que nous devons finalement en venir là : Assemblées provinciales ; nouvelle Imposition ; bien plus, chose la plus étrange de toutes, nouvel impôt territorial, ce qu'il nomme *Subvention territoriale*, dont ni Privilégiés ni Non-Privilégiés, ni Noblesse, ni Clergé, ni Parlementaires ne seront exempts !

Assez fou ! Ces Classes privilégiées ont coutume de taxer, de lever péage, tribut et coutume de toutes les mains tant qu'il reste un sou ; mais être elles-mêmes taxées ? Or ces Notables sont composés, à l'exception de la plus infime fraction, de pareils Privilégiés. L'impétueux Calonne n'avait prêté aucune attention à la « composition » ou au sage emballage de l'assemblée ; il avait choisi des Notables véritablement notables, se fiant pour l'issue à son ingéniosité improvisée, à la bonne fortune et à une éloquence qui ne l'avait jamais trahi. Impétueux Contrôleur général ! L'éloquence peut beaucoup, mais non tout. Orphée, dont l'éloquence était devenue rythme et musique — ce que nous nommons Poésie —, tira des larmes de fer de la joue de Pluton ; mais par quelle sorcellerie de rime ou de prose tireras-tu l'or de la poche de Plutus ?

En conséquence, la tempête qui se leva et commença à siffler autour de Calonne, d'abord dans ces sept Bureaux, puis au-dehors, éveillée par eux, s'étendant toujours davantage sur toute la France, menace de devenir impossible à apaiser. Un Déficit si énorme ! La mauvaise administration, la prodigalité sont trop manifestes. On insinue jusqu'à la concussion ; Lafayette et d'autres vont même jusqu'à la prononcer, avec essais de preuve. Le blâme de son Déficit, notre brave Calonne avait naturellement cherché à le déplacer de lui-même sur ses prédécesseurs, sans excepter Necker. Mais Necker maintenant le nie avec véhémence ; d'où une « Correspondance irritée », qui trouve elle aussi le chemin de l'impression.

Dans l'Œil-de-Bœuf et dans les Appartements privés de Sa Majesté, un Contrôleur éloquent, avec son « Madame, si elle n'est que difficile », s'était montré persuasif ; mais hélas, la cause est maintenant portée ailleurs. Voyez-le, en l'un de ces tristes jours, dans le Bureau de Monsieur, où tous les autres Bureaux ont envoyé des députés. Il tient tête, seul, exposé au feu incessant des questions, des interpellations, des objurgations de ces cent trente-sept pièces d'artillerie logique — que nous pouvons bien nommer *bouches à feu*, littéralement des

bouches de feu ! Jamais, selon Besenval, ou presque jamais, homme ne déploya tant d'intelligence, d'adresse, de sang-froid et d'éloquence persuasive. Au jeu furieux de tant de bouches de feu, il n'oppose rien de plus irrité que des rayons de lumière, la maîtrise de soi et des sourires paternels. Avec la plus imperturbable clarté souriante, durant cinq longues heures, il répond à la volée incessante de questions captieuses et enflammées, d'interpellations pleines de reproches ; en paroles promptes comme l'éclair, tranquilles comme la lumière. Il répond même au feu croisé : ces questions latérales, ces interpellations incidentes auxquelles, dans la chaleur de la bataille principale — n'ayant qu'une langue —, il n'avait pu répondre, il les reprend au premier répit ; répond même à celles-là.⁵⁶ Si la plus douce éloquence persuasive avait pu sauver la France, elle serait sauvée.

Contrôleur chargé d'un poids écrasant ! Dans les sept Bureaux il ne paraît rencontrer que des entraves. Dans le Bureau de Monsieur, Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, qui vise lui-même le Contrôle général, remue le Clergé ; il y a des réunions, des intrigues souterraines. Du dehors non plus ne vient aucun signe de secours ou d'espérance. Pour la Nation — où Mirabeau, avec ses poumons de Stentor, « dénonce l'Agiotage » —, le Contrôleur n'a jusqu'ici rien fait, ou moins que rien. Pour le Royaume des Philosophes, presque rien non plus : il a envoyé quelque scientifique Lapérouse, ou chose semblable ; et n'est-il pas en « correspondance irritée » avec son Necker ? L'Œil-de-Bœuf lui-même devient douteux ; un Contrôleur qui tombe n'a pas d'amis. Le solide M. de Vergennes, dont la ponctualité flegmatique et judicieuse aurait pu contenir bien des choses, est mort la semaine même qui précéda la réunion de ces tristes Notables. Et voici que le garde des Sceaux Miroménil est soupçonné de jouer le traître, de filer des complots pour Loménie-Brienne ! L'abbé de Vermond, Lecteur de la Reine, personnage peu aimé, était la créature de Brienne, l'œuvre de ses mains depuis l'origine : on peut craindre que le passage des escaliers dérobés soit ouvert et que le sol soit miné sous nos pieds. Au moins faut-il renvoyer le traître Miroménil ; Lamoignon, le Notable éloquent, homme ferme, pourvu de relations et même d'idées, Président au Parlement tout en voulant réformer les Parlements, ne serait-il pas le bon garde des Sceaux ? Ainsi pense notamment l'actif Besenval ; et, à table, il arrondit cette pensée dans l'oreille du Contrôleur — qui, entre deux devoirs d'hôte, l'écoute toujours d'un regard charmé, sans répondre rien de positif.⁵⁷

Hélas, que répondre ? La force de l'intrigue privée, puis celle de l'opinion publique, deviennent si dangereuses et confuses ! Le Royaume des Philosophes ricane tout haut, comme si son Necker avait déjà triomphé. Le peuple bouche bée s'écarquille devant des gravures sur bois ou sur cuivre ; on y voit, par exemple, un Paysan convoquant la volaille de sa basse-cour par cette allocution d'ouverture : « Chers animaux, je vous ai rassemblés pour me conseiller sur la sauce à laquelle je vous accommoderai. » Un Coq répond : « Nous ne voulons pas être mangés » ; on le rappelle à l'ordre : « Vous vous écarterez de la question. »⁵⁸ Rire et logique ; chanteur de rue, pamphlétaire ; épigramme et caricature : quel vent d'opinion publique est-ce là, comme si la Caverne des Vents s'ouvrait tout entière ! À la tombée de la nuit, le président Lamoignon se glisse chez le Contrôleur ; il le trouve « marchant à grands pas dans sa chambre comme un homme hors de lui ».⁵⁹ Dans un discours rapide et confus, le Contrôleur prie M. de Lamoignon de lui donner « un conseil ». Lamoignon répond avec franchise que, sauf en ce qui concerne sa propre nomination attendue au poste de garde des Sceaux — si cela pouvait servir de remède —, il ne saurait véritablement se charger de conseiller.

« Le lundi après Pâques », le 9 avril 1787 — date que l'on se réjouit de pouvoir vérifier, car rien n'égale la paresseuse fausseté de ces *Histoires* et de ces *Mémoires* —, « le lundi après Pâques, comme je me rendais à cheval, moi Besenval, vers Romainville, chez le maréchal de Ségur, je rencontrai sur les Boulevards un ami qui m'apprit que M. de Calonne était renvoyé. Un peu plus loin survint M. le duc d'Orléans, lancé vers moi, la tête au vent » — trottant à l'anglaise —, « et confirma la nouvelle ».⁶⁰ La nouvelle est vraie. Le traître Miroménil est parti, et Lamoignon nommé à sa place ; mais nommé pour son propre profit seulement, non pour celui du Contrôleur : « le lendemain », le Contrôleur doit lui aussi déménager. Il peut encore s'attarder quelque temps dans les environs ; on le voit parmi les changeurs, et même « travaillant dans les bureaux du Contrôle », où tant de choses restent inachevées ; mais cela non plus ne peut durer. Trop forte souffle et bat cette tempête d'opinion publique et d'intrigue privée, comme sortie de la Caverne de tous les Vents ; elle le chasse — l'Autorité supérieure ayant donné le signe — hors de Paris et de France, par-delà l'horizon, dans l'Invisibilité ou les Ténèbres extérieures.

La magie du génie ne pouvait écarter éternellement ce destin. Ingrat Œil-de-Bœuf ! Ne fit-il pas pleuvoir miraculeusement sur toi la manne d'or, si bien que,

comme disait un Courtisan, « tout le monde tendait la main, et moi je tendais mon chapeau » — pour un temps ? Lui-même est pauvre ; sans argent, si une « veuve de Financier en Lorraine » ne lui avait offert, quoiqu'il eût dépassé la cinquantaine, sa main et la riche bourse qu'elle tenait. Désormais son activité sera obscure, quoique infatigable : Lettres au Roi, Appels, Pronostics ; Pamphlets écrits de Londres avec l'ancienne facilité persuasive, mais qui ne persuadent plus. Heureusement, la bourse de sa veuve ne manque pas. Une fois, dans un an ou deux, quelque ombre de lui sera vue flottant sur la Frontière du Nord, cherchant à se faire élire Député national ; mais on lui fera sévèrement signe de s'éloigner. Plus obscur encore, porté au loin sur les terres extrêmes de l'Europe, dans le crépuscule incertain de la diplomatie, il flottera, intrigant pour les « Princes exilés », et connaîtra des aventures ; renversé dans le Rhin, à demi noyé, il sauvera pourtant ses papiers secs. Infatigable, mais en vain ! En France il n'accomplit plus de miracles ; à peine y reviendra-t-il pour y trouver une tombe. Adieu, facile et sanguin Contrôleur général, avec ta main légère et téméraire, ta bouche d'or persuasive : il y eut des hommes pires et des hommes meilleurs ; mais à toi aussi fut assignée une tâche — lever le vent et les vents —, et tu l'as accomplie.

Mais maintenant, tandis que l'ex-Contrôleur Calonne, poussé par la tempête, fuit de cette singulière manière par-delà l'horizon, qu'est devenu le Contrôle général ? Il demeure vacant, pour ainsi dire ; éteint comme la Lune dans sa caverne interlunaire vide. Deux ombres préliminaires, le pauvre M. de Fourqueux, le pauvre M. de Villedeuil, en portent coup sur coup quelque simulacre,⁶¹ comme la nouvelle Lune brille parfois avec une pâle vieille lune préliminaire dans ses bras. Patience, ô Notables ! Un véritable nouveau Contrôleur est certain, et même prêt, pourvu que s'accomplissent les indispensables manœuvres. Le long-tête Lamoignon, avec le secrétaire d'État à la Maison du Roi Breteuil et le secrétaire d'État aux Affaires étrangères Montmorin, ont échangé des regards ; que ces trois hommes se rencontrent seulement et parlent. Qui donc est puissant dans la faveur de la Reine et dans celle de l'abbé de Vermond ? Qui est homme d'une grande capacité — ou du moins lutte depuis cinquante ans pour qu'on la tienne pour grande ? Qui vient, au nom du Clergé, de demander que les peines de mort contre les Protestants soient « mises à exécution » ; tout en paradant dans l'Œil-de-Bœuf comme le plus gai des charmeurs d'hommes et de femmes ; recueillant même quelque bonne parole du Royaume des Philosophes, de vos Voltaire et de vos

d'Alembert ? Qui possède dans les Notables un parti tout préparé ? — Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse ! répondent tous trois avec l'accord instantané le plus clair ; et ils se précipitent pour le proposer au Roi, « avec une telle hâte », dit Besenval, « que M. de Lamoignon dut emprunter une *simarre* », apparemment quelque appareil d'étoffe nécessaire à la circonstance.⁶²

Loménie-Brienne, qui toute sa vie avait « éprouvé une sorte de prédestination aux plus hautes charges », les a donc maintenant obtenues. Il préside aux Finances ; il portera le titre même de Premier ministre, et l'effort de sa longue vie sera réalisé. Malheur seulement qu'il ait fallu tant de talent et d'industrie pour *obtenir* la place, qu'il ne restât presque aucun talent ni aucune industrie disponible pour s'en rendre *digne*. Regardant maintenant dans son homme intérieur ce qu'il peut posséder de qualification, Loménie y découvre, non sans étonnement, presque rien que du vide et de la possibilité. Principes ou méthodes, acquisitions extérieures ou intérieures — car son corps même est usé par les déchirements et l'usure —, il n'en trouve aucune ; pas même un plan, fût-il insensé. Heureusement, dans ces circonstances, Calonne avait un plan ! Le plan de Calonne avait été compilé avec ceux de Turgot et de Necker ; il deviendra celui de Loménie par adoption. Loménie n'a pas étudié en vain le fonctionnement de la Constitution britannique ; car il professe une sorte d'Anglomanie. Pourquoi, dans ce pays libre, un Ministre chassé par le Parlement disparaît-il de la présence de son Roi, tandis qu'un autre y entre, porté par le Parlement ?⁶³ Assurément non par simple goût du changement — toujours coûteux —, mais afin que tous les hommes aient leur part de ce qui se distribue ; que la lutte de la Liberté se prolonge indéfiniment et qu'aucun mal ne soit fait.

Les Notables, adoucis par les fêtes de Pâques et le sacrifice de Calonne, ne sont pas de la pire humeur. Déjà Sa Majesté, pendant que les « ombres interlunaires » occupaient la fonction, avait tenu séance des Notables et prononcé du haut de son trône une éloquence prometteuse et conciliatrice. « La Reine attendait à une fenêtre que son carrosse revînt ; et Monsieur, de loin, lui battit des mains », pour signifier que tout allait bien.⁶⁴ Cela a produit le meilleur effet — si seulement il dure. Les principaux Notables peuvent entre-temps être « caressés » ; le nouveau vernis de Brienne et la longue tête de Lamoignon seront de quelque profit ; l'éloquence conciliatrice ne manquera pas. Dans l'ensemble, pourtant, n'est-il pas indéniable que chasser Calonne et adopter les plans de Calonne constitue une mesure qui, pour produire son meilleur effet, doit être

regardée d'une certaine distance et rapidement, non soumise à un examen minutieux et rapproché ? En un mot, aucun service que les Notables puissent maintenant rendre ne serait plus obligeant que de — s'en aller avec quelque élégance. Leurs « Six Propositions » sur les Assemblées provinciales, la suppression des Corvées et choses semblables peuvent être acceptées sans critique. La *Subvention* territoriale et beaucoup d'autres choses doivent être traversées à la hâte ; elles ne sont en sûreté que dans les fleurs de l'éloquence conciliatrice. Enfin, ce 25 mai 1787, en séance finale solennelle, éclate ce que nous pouvons nommer une explosion d'éloquence : le Roi, Loménie, Lamoignon et leur suite reprennent successivement le motif ; dix harangues, sans compter celle de Sa Majesté, remplissent le jour entier ; par quoi, dans une sorte d'hymne choral ou de sonnerie de bravoure faite de remerciements, d'éloges et de promesses, les Notables sont, pour ainsi dire, expulsés à coups d'orgue et renvoyés vers leurs lieux de résidence respectifs. Ils avaient siégé et parlé quelque neuf semaines : c'étaient les premiers Notables depuis ceux de Richelieu, en 1626.

Certains Historiens, assis fort à leur aise dans une sûre distance, ont blâmé Loménie d'avoir renvoyé ses Notables ; néanmoins, il était clairement temps. Il existe des choses, comme nous l'avons dit, qu'il ne faut pas soumettre à un examen minutieux et rapproché ; sur des charbons ardents, on ne glisse jamais trop vite. Dans ces sept Bureaux, où nul travail ne pouvait être accompli — à moins que parler ne fût travailler —, les matières les plus douteuses commençaient à surgir. Lafayette, par exemple, dans le Bureau de Monseigneur d'Artois, prit sur lui de prononcer plus d'une harangue de remontrance sur les Lettres de cachet, la Liberté du Sujet, l'Agiotage et autres sujets semblables ; Monseigneur ayant tenté de le réprimer, il lui fut répondu qu'un Notable convoqué pour donner son opinion devait la donner.⁶⁵

Ainsi encore, Son Excellence l'archevêque d'Aix pérorait un jour, d'un ton plaintif de chaire, en ces termes : « La dîme, cette offrande volontaire de la piété des Chrétiens... » — « La dîme, interrompit le duc de La Rochefoucauld avec la froide manière d'affaires qu'il avait apprise des Anglais, cette offrande volontaire de la piété des Chrétiens, au sujet de laquelle il existe aujourd'hui quarante mille procès dans ce royaume. »⁶⁶ Bien plus, Lafayette, tenu de donner son opinion, alla un jour jusqu'à proposer la convocation d'une « Assemblée nationale ». — « Vous demandez les États généraux ? » demanda Monseigneur avec un air de

surprise menaçante. — « Oui, Monseigneur ; et même mieux que cela. » — « Écrivez-le », dit Monseigneur aux Greffiers.⁶⁷ — On l'écrivit donc ; et, qui plus est, on le mettra bientôt en acte.

Chapitre IV — Les édits de Loménie

Ainsi donc les Notables sont rentrés chez eux, portant dans toutes les parties de la France des notions de déficit, de décrépitude, de distraction ; et cette idée que les États généraux guériront le mal — ou ne le guériront pas, mais le tueront. Chaque Notable, pouvons-nous imaginer, est comme une torche funéraire, révélant d'affreux abîmes qu'il eût mieux valu laisser cachés. L'humeur la plus inquiète possède tous les hommes ; elle fermente, cherche une issue dans les pamphlets, les caricatures, les projets, les déclamations : vain tintamarre de pensée, de parole et d'action.

C'est la Banqueroute spirituelle, longtemps tolérée, qui approche maintenant de la Banqueroute économique et devient intolérable. Car, du rang muet le plus bas, l'inévitable misère, comme il avait été prédit, s'est répandue vers le haut. En chaque homme se trouve quelque sentiment obscur que sa position — oppressive ou opprimée — est fausse : tous les hommes, dans l'un ou l'autre dialecte âcre, comme assaillants ou comme défenseurs, doivent donner passage à l'agitation qui les habite. Ce n'est pas avec pareille matière que se fabriquent la prospérité nationale et la gloire des gouvernants. Ô Loménie, quel monde soulevé de sauvages vagues, désert à regarder, affamé et furieux, as-tu obtenu, après l'effort de toute ta vie, la promotion de prendre en charge !

Les premiers Édits de Loménie ne sont que des mesures apaisantes : création d'Assemblées provinciales « pour répartir les impôts », lorsque nous en aurons ; suppression des Corvées ou travaux obligatoires ; adoucissement de la Gabelle. Mesures apaisantes, recommandées par les Notables, réclamées depuis longtemps par tous les hommes libéraux. On sait que l'huile jetée sur les eaux produit parfois un bon effet. Avant de s'aventurer avec de grandes mesures essentielles, Loménie verra si ce singulier « gonflement de l'esprit public » ne s'abaisse pas quelque peu.

Rien de plus convenable, assurément. Mais si ce n'était pas un gonflement de l'espèce qui s'abaisse ? Il existe des houles venues de la tempête d'en haut et des rafales de vent. Mais il en existe aussi, disent certains, qui viennent d'un vent souterrain emprisonné ; et même d'une décomposition intérieure, d'une putréfaction devenue combustion spontanée : comme lorsque, selon la Géologie neptuno-plutonienne, le Monde entier s'est décomposé en l'attritus nécessaire

de cette espèce, et doit maintenant *exploser* pour être refait à neuf. Ces houles-là ne s'apaisent pas avec de l'huile. — L'insensé dit en son cœur : Comment demain ne serait-il pas comme hier, comme tous les jours — qui furent jadis des demains ? Le sage, regardant cette France morale, intellectuelle et économique, y voit, « en un mot, tous les symptômes qu'il a jamais rencontrés dans l'histoire » — impossibles à apaiser par des Édits calmants.

Cependant, que la houle s'abaisse ou non, il faut de l'argent ; et pour cela des Édits d'une tout autre espèce, à savoir « bursaux » ou fiscaux. Combien les Édits fiscaux seraient faciles si l'on savait avec certitude que le Parlement de Paris consentira à ce qu'on appelle les « enregistrer » ! Ce droit d'enregistrement — proprement de simple *inscription* —, le Parlement l'a acquis par l'ancien usage ; et, quoique simple Cour de justice, il peut remonter et marchander considérablement à ce sujet. D'où tant de querelles ; expédients désespérés de Maupeou, victoire et défaite — querelle vieille maintenant de près de quarante ans. D'où il arrive que les Édits fiscaux, autrement assez faciles, deviennent de tels problèmes. N'y a-t-il pas, par exemple, la *Subvention territoriale* de Calonne, impôt universel sur les terres, sans exemptions, ancre de salut des Finances ? Ou, pour montrer autant que possible que l'on ne manque pas d'un talent financier original, Loménie peut inventer lui-même un *Édit du Timbre* ou impôt du timbre — emprunté lui aussi, il est vrai, mais cette fois à l'Amérique : puisse-t-il être plus heureux en France qu'il ne le fut là-bas !

La France possède ses ressources ; pourtant, il faut l'avouer, l'aspect de ce Parlement est douteux. Déjà, parmi les Notables, dans cette symphonie finale du renvoi, le Président de Paris avait pris un ton de mauvais augure. Adrien Duport, sortant du sommeil magnétique dans cette agitation du monde, menace de s'éveiller à une vigilance surnaturelle. Plus superficiel, mais plus bruyant encore, voici le magnétique d'Espréménil, avec sa chaleur tropicale — il était né à Madras —, sa violence sombre et confuse ; partisan de l'Illumination, du Magnétisme animal, de l'Opinion publique, d'Adam Weishaupt, d'Harmodius et Aristogiton et de toutes sortes de choses confuses et violentes : de qui aucun bien ne peut venir. La Pairie elle-même est infectée par le levain. Nos Pairs ont, dans trop de cas, déposé leurs brandebourgs, leurs dentelles, leurs perruques à sac ; ils vont en costume anglais ou montent à cheval en se soulevant sur leurs étriers, de la façon la plus tête baissée ; rien dans leurs têtes que l'insubordination, l'éléuthéromanie, l'opposition confuse et sans limites. Douteux : on ne s'y aventurerait pas si l'on

possédait une Bourse de Fortunatus ! Mais Loménie a attendu tout le mois de juin, jetant sur les eaux toute l'huile qu'il possédait ; et maintenant, arrive ce qui pourra, les deux Édits financiers doivent sortir. Le 6 juillet, il transmet au Parlement de Paris son projet d'Impôt du timbre et son Impôt territorial ; et, comme s'il voulait mettre en avant sa propre jambe plutôt que celle empruntée à Calonne, il place le Timbre le premier.

Hélas, le Parlement ne veut *pas* enregistrer. Il demande à la place un « état des dépenses », un « état des réductions projetées » ; assez d'« états », que Sa Majesté doit refuser de fournir ! Les discussions s'élèvent ; l'éloquence patriotique retentit ; les Pairs sont convoqués. Le Lion de Némée commence-t-il à hérissier sa crinière ? Voici assurément un duel que la France et l'Univers peuvent contempler : avec des prières ; au moins avec curiosité et paris. Paris s'agite d'une animation nouvelle. Les cours extérieures du Palais de Justice roulent de foules inhabituelles, allant et venant ; leur immense bourdonnement du dehors se mêle au fracas de l'éloquence patriotique intérieure et lui donne vigueur. Le pauvre Loménie regarde de loin, peu réconforté ; ses émissaires invisibles volent çà et là, assidus, sans résultat.

Ainsi passent les jours étouffants de la canicule, de la façon la plus électrique, et tout le mois de juillet. Et toujours, dans le Sanctuaire de la Justice, on n'entend que l'éloquence d'Harmodius-Aristogiton, environnée du bourdonnement de Paris pressé ; aucun enregistrement n'est accompli, aucun « état » n'est fourni. « Des états ? » dit un Parlementaire plein de vivacité : « Messieurs, les états qu'il faut nous fournir sont, à mon avis, les ÉTATS GÉNÉRAUX. » Cette plaisanterie opportune est suivie d'un bourdonnement d'approbation éclatant de rire. Quel mot prononcé dans le Palais de Justice ! Le vieux d'Ormesson — oncle de l'ex-Contrôleur — secoue sa tête judicieuse, bien loin de rire. Mais les cours extérieures, Paris et la France saisissent ce son heureux et le répètent ; ils le répéteront, le renverront, le feront retentir jusqu'à ce qu'il devienne un carillon assourdissant. Il n'est clairement plus question d'enregistrement.

Le pieux Proverbe dit : « Il y a remède à tout, sauf à la mort. » Lorsqu'un Parlement refuse d'enregistrer, le remède est devenu familier, par longue pratique, aux plus simples : un Lit de justice. Un mois entier, ce Parlement l'a dépensé en vains jargonnages, en bruit et en fureur ; l'Édit du Timbre n'est pas enregistré, ni près de l'être ; la Subvention n'a même pas encore été abordée. Le 6 août, que tout le Corps réfractaire roule en véhicules à roues jusqu'au Château

royal de Versailles ; là, le Roi, tenant son Lit de justice, leur *ordonnera* de sa propre bouche royale d'enregistrer. Ils pourront remonter à voix basse ; mais ils devront obéir, de peur qu'une chose pire et inconnue ne leur arrive.

C'est fait : le Parlement a roulé au-dehors sur convocation royale ; il a entendu l'ordre royal exprès d'enregistrer. Puis il est revenu en roulant, au milieu de l'attente silencieuse des hommes. Et maintenant, voyez : le lendemain, ce Parlement, de nouveau assis dans son propre Palais, avec « des foules inondant les cours extérieures », non seulement n'enregistre pas, mais — ô prodige ! — déclare nul tout ce qui a été fait la veille, et le Lit de justice aussi bon qu'une futilité. Dans l'histoire de France, voici véritablement un trait nouveau. Mieux encore : notre héroïque Parlement, soudain éclairé sur plusieurs choses, déclare que, pour sa part, il est incompetent pour enregistrer aucun Édit fiscal — l'ayant fait par erreur durant les derniers siècles ; qu'une seule autorité est compétente pour pareil acte : les Trois États assemblés du Royaume !

Jusqu'à ce point l'esprit universel d'une Nation peut pénétrer le Corps constitué le plus isolé ; disons plutôt : avec de telles armes, homicides et suicidaires, les Corps constitués combattent lorsqu'ils sont exaspérés dans un duel politique. Mais, en tout cas, n'est-ce pas ici la véritable étreinte mortelle de la guerre et du duel intestin, Grec rencontrant Grec, que les hommes, quand même ils n'y auraient aucun intérêt, pourraient regarder avec un intérêt indicible ? Les foules, comme nous l'avons dit, inondent les cours extérieures : inondation de jeunes Nobles éleuthéromanes en costume anglais, proférant des discours audacieux ; de Procureurs et de Clercs de la Basoche, oisifs en ces jours ; de Flâneurs, Nouvellistes et autres classes sans nom — qui roulent tumultueusement là. « De trois à quatre mille personnes », attendant avec avidité d'entendre les Arrêts auxquels vous parvenez au-dedans ; applaudissant de leurs bravos et du claquement de six à huit mille mains ! Douce aussi est la récompense de l'éloquence patriotique lorsque votre d'Espréménil, votre Fréteau ou votre Sabatier, sortant de son Olympe démosthénique, le tonnerre apaisé pour la journée, est accueilli dans les cours extérieures par le cri de quatre mille gorges ; porté chez lui sur les épaules « avec des bénédictions », et serre des mains sans nombre autour de sa tête sublime.

Chapitre V — Les foudres de Loménie

Lève-toi, Loménie-Brienne : ce n'est pas ici affaire de « Lettres de jussion », d'hésitation ou de compromis. Tu vois toute la population flottante et fluide de Paris — tout ce qui n'est pas solide et fixé au travail — inonder ces cours extérieures comme un déluge bruyant et destructeur ; la Basoche même des Clercs de procureurs parle sédition. Les classes inférieures, dans ce duel de l'Autorité contre l'Autorité, Grec étranglant Grec, ont cessé de respecter le Guet de la Ville : les satellites de la Police sont marqués à la craie dans le dos — le M signifie *mouchard* — ; on les bouscule, on les chasse comme des *ferre nature*, des bêtes sauvages. Les Tribunaux ruraux subalternes envoient des messagers de félicitation et d'adhésion. Leur Fontaine de Justice devient une Fontaine de Révolte. Les Parlements provinciaux regardent, l'œil tendu, les souhaits suspendus au souffle, tandis que leur sœur aînée de Paris livre bataille : les douze sont du même sang et du même tempérament ; la victoire de l'un est celle de tous.

Cela empire sans cesse. Le 10 août, une « Plainte » est émise au sujet des « prodigalités de Calonne », avec permission de « procéder » contre lui. Aucun enregistrement ; à sa place, une dénonciation : dilapidation, concussion ; et toujours le refrain, les États généraux ! Les arsenaux royaux ne possèdent-ils donc aucune foudre que tu puisses, ô Loménie, de ta rouge main droite, lancer parmi ces tonneaux de tonnerre théâtral démosthénique — pour la plupart simple résine et vacarme —, les fracasser et les réduire au silence ? Dans la nuit du 14 août, Loménie lance sa foudre, ou plutôt une poignée de foudres. Des Lettres dites du Sceau — Lettres de cachet —, autant qu'il en faut, quelque cent vingt et davantage, sont distribuées pendant la nuit. Et ainsi, dès le lendemain matin, tout le Parlement, de nouveau mis sur roues, roule sans cesse vers Troyes en Champagne, « escorté, dit l'Histoire, des bénédictions de tout le peuple » ; aubergistes et postillons eux-mêmes prenant gratuitement un air de révérence.⁶⁸ Nous sommes au 15 août 1787.

Que ne bénit pas le peuple dans son extrême besoin ? Rarement le Parlement de Paris avait mérité beaucoup de bénédictions, ou en avait reçu beaucoup. Corps constitué isolé qui, sorti des anciennes confusions — tandis que le Sceptre de l'Épée luttait confusément pour devenir Sceptre de la Plume —, s'était assemblé, bien ou mal, comme font les Corps constitués, pour satisfaire quelque

obscur désir du monde et beaucoup de clairs désirs individuels ; puis avait grandi au cours des siècles, par concessions, acquisitions et usurpations, jusqu'à devenir ce que nous voyons : une prospère Anomalie sociale, jugeant les Procès, sanctionnant ou rejetant les Lois ; et disposant en outre de ses places et offices par vente contre argent comptant — méthode que le lisse président Hénault, après méditation, démontrera être la meilleure parmi les indifférentes.⁶⁹

Dans un tel Corps, qui existe par achat contre argent comptant, il ne pouvait y avoir excès d'esprit public ; il pouvait bien y avoir excès d'ardeur à partager la dépouille publique. Des hommes en casques l'ont partagée par l'épée ; des hommes en perruques la partagent avec plume et encrier : plus odieusement encore, quoique plus paisiblement ; car la méthode de la perruque est à la fois plus irrésistible et plus basse. Une longue expérience, dit Besenval, a démontré qu'il est inutile d'intenter un procès à un Parlementaire ; nul Officier de Justice ne lui signifiera un exploit ; sa perruque et sa robe sont sa panoplie de Vulcain, son manteau enchanté d'invisibilité.

Le Parlement de Paris peut se compter parmi les Corps mal aimés ; mesquin, non magnanime, du côté politique. Le Roi était-il faible ? Toujours — comme maintenant — son Parlement aboyait, chien hargneux à ses talons, avec le cri populaire qui se présentait. Était-il fort ? Il aboyait devant son visage, chassant pour lui comme son beagle vigilant. Corps injuste, où de sales influences ont plus d'une fois produit une honteuse perversion du jugement. Le sang de Lally assassiné ne crie-t-il pas, en ces jours mêmes, vengeance à haute voix ? Harcelée, circonvenue, rendue folle comme le lion pris au piège, la Valeur dut sombrer, éteinte sous la Chicane vindicative. Voyez-le, ce malheureux Lally, son âme sombre et sauvage regardant à travers son visage sombre et sauvage ; traîné sur la claie infamante, la voix de son désespoir étouffée par un bâillon de bois ! Cette âme de feu sauvage qui n'a connu que péril et travail ; qui, durant soixante années, s'est heurtée aux obstacles du Destin et à la perfidie des hommes, comme le génie et le courage au milieu de la poltronnerie, de la malhonnêteté et du lieu commun ; endurant et s'efforçant fidèlement — ô Parlement de Paris, la récompenses-tu par un gibet et un bâillon ?⁷⁰ En mourant, Lally légua sa mémoire à son fils ; un jeune Lally s'est levé, demandant réparation au nom de Dieu et des hommes. Le Parlement de Paris fait tout ce qu'il peut pour défendre l'indéfendable et l'abominable ; bien plus, chose singulière, le sombre et

rougeoyant Aristogiton d'Espréménil est l'homme choisi pour être son porte-parole dans cette affaire.^{G031}

Telle est l'Anomalie sociale que la France bénit maintenant. Anomalie sociale impure, mais engagée en duel contre une autre pire encore ! On estime que le Parlement exilé « s'est couvert de gloire ». Il est des querelles où Satan lui-même, venant au secours, ne serait pas malvenu ; Satan lui-même, combattant avec fermeté, pourrait se couvrir de gloire — d'une espèce temporaire.

Mais quelle agitation dans les cours extérieures du Palais lorsque Paris découvre son Parlement roulé jusqu'à Troyes en Champagne ; qu'il ne reste que quelques muets Gardiens des archives ; que le tonnerre démossthénique est éteint, les martyrs de la liberté entièrement disparus ! Une lamentation confuse et menaçante s'élève des quatre mille gorges de Procureurs, Clercs de la Basoche, êtres sans nom et Noblesse anglomane ; sans cesse de nouveaux oisifs affluent pour voir et entendre ; la Canaille, croissant en nombre et en vigueur, chasse les *mouchards*. Un bruyant tourbillon roule à travers ces espaces ; le reste de la Ville, fixé à son travail, ne peut pas encore se mettre à rouler. Des placards audacieux se lisent dans le Palais et autour de lui ; les discours sont presque séditieux. Assurément le tempérament de Paris a beaucoup changé. Le troisième jour de cette affaire — 18 août —, Monsieur et Monseigneur d'Artois, venant en carrosses d'apparat selon l'usage et la coutume afin de faire « biffer » des Registres ces récents Arrêtés et protestations odieux, sont reçus de la manière la plus marquée. Monsieur, que l'on croit dans l'opposition, rencontre des vivats et des fleurs répandues ; Monseigneur, au contraire, du silence, puis des murmures qui montent jusqu'aux sifflets et aux gémissements ; bien plus, une Canaille irrévérencieuse se presse vers lui par vagues, avec une telle véhémence sifflante que le Capitaine des Gardes doit commander : « *Haut les armes !* » À ce mot de tonnerre, il est vrai, et à l'éclair du fer nu, le flot de Canaille recule assez vite par toutes les avenues.⁷¹ Traits nouveaux. En vérité, comme le bon M. de Malesherbes le remarque pertinemment, « c'est une espèce de lutte toute nouvelle que celle-ci avec le Parlement » : non une étincelle passagère jaillie du choc de corps durs, mais plutôt « les premières étincelles de ce qui, si on ne l'éteint pas, peut devenir un grand incendie ».⁷²

Ce bon Malesherbes se voit maintenant de nouveau au Conseil du Roi, après dix ans d'absence : Loménie voudrait profiter, sinon des facultés de l'homme, du moins du nom qu'il porte. Quant à l'opinion de l'homme, on ne l'écoute pas ; il

se retirera donc bientôt une seconde fois, vers ses livres et ses arbres. Dans pareil Conseil du Roi, quel profit un homme de bien peut-il apporter ? Turgot ne tente pas l'expérience une seconde fois : Turgot a quitté la France et cette Terre depuis quelques années, et ne se soucie maintenant d'aucune de ces choses. Singulier assez : Turgot, ce même Loménie et l'abbé Morellet formaient jadis un trio de jeunes amis, condisciples à la Sorbonne. Quarante années nouvelles les ont conduits chacun jusque-là.

Pendant ce temps, le Parlement siège chaque jour à Troyes, appelle les causes, puis lève chaque jour la séance, aucun Procureur ne se présentant pour plaider. Troyes est aussi hospitalière qu'on pouvait l'espérer ; néanmoins, la vie y est comparativement terne. Plus de foule maintenant pour vous porter sur les épaules vers les dieux immortels ; à peine un ou deux Patriotes conduiront-ils jusque-là pour vous recommander un ferme courage. Vous logez en meublé, loin du foyer et des consolations domestiques ; peu de chose à faire, sinon errer sur les champs sans beauté de la Champagne, regarder mûrir les raisins, reprendre conseil sur ce qui a déjà été consulté mille fois ; proie de l'ennui, en danger même que Paris vous oublie. Les messagers vont et viennent : le pacifique Loménie ne manque pas de négocier et de promettre ; d'Ormesson et les Membres âgés et prudents ne voient aucun bien dans la lutte.

Après un mois terne, le Parlement, cédant et retenant, conclut une trêve, comme doivent le faire tous les Parlements. L'Impôt du timbre est retiré ; la *Subvention* territoriale est également retirée ; mais on accorde à sa place ce qu'on appelle une « Prorogation du Second Vingtième » — lui-même sorte d'impôt foncier, mais moins oppressif pour les classes Influentes, et qui repose principalement sur la classe Muette. Il existe en outre des promesses secrètes — de la part des Anciens — que les finances pourront être relevées par Emprunt. Du mot hideux d'États généraux, il ne sera fait aucune mention.

Ainsi, le 20 septembre, notre Parlement exilé revient. D'Espréménil dit : « Il était sorti couvert de gloire ; il revient couvert de boue. » Pas si vite, Aristogiton ; ou, si cela est vrai, tu es assurément l'homme qui doit le nettoyer.

Chapitre VI — Les complots de Loménie

Jamais malheureux Premier ministre fut-il aussi empêtré que Loménie-Brienne ? Les rênes de l'État bien en main depuis six mois, et pas la moindre force motrice — financière — pour avancer d'un pas, dans un sens ou dans l'autre ! Il fait claquer son fouet, mais n'avance pas. Au lieu d'argent comptant, rien que débats rebelles et résistances obstinées.

L'esprit public est loin de s'être calmé ; il s'irrite et fume toujours davantage ; et dans les coffres royaux, avec pareil Déficit annuel courant, il reste à peine la couleur d'une pièce. Pronostics sinistres ! Malesherbes, voyant une France épuisée et exaspérée devenir toujours plus brûlante, parle d'« incendie » ; Mirabeau, sans parler, est, comme nous le voyons, redescendu sur Paris, presque sur les talons du Parlement,⁷³ — pour ne plus quitter son sol natal.

Au-delà des Frontières, voyez la Hollande envahie par la Prusse ;⁷⁴ le parti français opprimé, l'Angleterre et le Stathouder triomphants : au chagrin du secrétaire d'État Montmorin et de tous les hommes. Mais sans argent, nerf de la guerre, du travail et de l'existence elle-même, que peut faire un Premier ministre ? Les impôts rapportent peu : ce Second Vingtième n'échoit que l'année prochaine ; et alors, avec son « évaluation rigoureuse », il produira davantage de controverse que d'argent. On ne peut faire enregistrer les impôts sur les Classes privilégiées ; ils sont intolérables à nos propres soutiens. Les impôts sur les Non-Privilégiés ne produisent rien : d'une chose asséchée on ne saurait tirer davantage. Il n'existe aucune espérance, sinon dans l'ancien refuge des Emprunts.

À Loménie, aidé de la longue tête de Lamoignon, méditant profondément sur cette mer de troubles, une pensée se présente : pourquoi ne pas établir un Emprunt successif, ou Emprunt qui continuerait d'emprunter, année après année, autant qu'il serait nécessaire — disons jusqu'en 1792 ? La peine d'enregistrer pareil Emprunt serait toujours la même ; nous aurions alors le temps de respirer, de l'argent pour travailler, au moins pour subsister. Il faut proposer l'Édit d'un Emprunt successif. Pour concilier les Philosophes, qu'un Édit libéral marche devant lui, émancipant les Protestants ; qu'une Promesse libérale garde ses arrières : lorsque notre Emprunt se terminera, dans cette année finale de 1792, les États généraux seront convoqués.

Un tel Édit libéral d'Émancipation des Protestants, puisque son heure est venue, ne coûtera pas davantage à Loménie que ne lui coûtèrent naguère les « peines de mort à mettre à exécution ». Quant à la Promesse libérale des États généraux, elle pourra être tenue ou non : son accomplissement est à cinq bonnes années ; en cinq années il intervient beaucoup de choses. Mais l'enregistrement ? Ah, voilà véritablement la difficulté ! — Toutefois nous possédons cette promesse des Anciens, faite secrètement à Troyes. Gratifications judicieuses, cajoleries, intrigues souterraines, avec le vieux Foulon, nommé l'« *Âme damnée*, le Démon familier du Parlement », pourront peut-être accomplir le reste. Au pis et au plus bas, l'Autorité royale possède des ressources : ne doit-elle pas les employer ? Si elle ne peut réaliser d'argent, l'Autorité royale est aussi bonne que morte ; morte de la plus certaine et de la plus misérable des morts, l'inanition. Risque et gagne ; sans risque tout est déjà perdu ! Pour le reste, comme dans les entreprises de poids un peu de stratagème se révèle souvent utile, Sa Majesté annonce une Chasse royale pour le 19 novembre prochain ; et tous ceux que cela concerne préparent joyeusement leur équipement.

Chasse royale, en effet ; mais au gibier bipède et sans plumes ! À onze heures du matin, en ce jour de Chasse royale, 19 novembre 1787, un éclat inattendu de trompettes, un tumulte de carrosses et de cavaliers trouble le Siège de Justice : Sa Majesté est arrivée, avec le garde des Sceaux Lamoignon, les Pairs et la suite, pour tenir Séance royale et faire enregistrer les Édits. Quel changement depuis le jour où Louis XIV entra ici en bottes, fouet à la main, ordonna que son enregistrement fût fait, d'un regard olympien que nul n'osa contredire ; et, sans stratagème, de cette manière peu cérémonieuse, chassa tout en enregistrant !⁷⁵ Pour Louis XVI, ce jour-ci, l'Enregistrement suffira — si lui et le jour suffisent à l'accomplir.^{G035}

Cependant, par des paroles cérémonieuses appropriées, l'intention du cœur royal est signifiée : deux Édits, l'un pour l'Émancipation des Protestants, l'autre pour l'Emprunt successif ; notre fidèle garde des Sceaux Lamoignon en expliquera la portée ; sur tous deux, un fidèle Parlement est invité à donner son opinion, chaque membre possédant libre privilège de parole. Et ainsi, Lamoignon ayant lui aussi péroré de façon convenable et terminé par cette Promesse des États généraux, commence la Musique des sphères de l'éloquence parlementaire. Explosive, responsive, sphère répondant à sphère, elle devient toujours plus forte. Les Pairs siègent attentifs, de sentiments divers : ennemis des

États généraux ; ennemis du Despotisme, qui ne sait pas récompenser le mérite et supprime les places. Mais qu'est-ce qui agite Son Altesse d'Orléans ? La tête de lune rubiconde se met à hocher ; le visage de cuivre, comme cuivre non récuré, s'assombrit ; dans l'œil vitré règne l'inquiétude ; il roule mal à l'aise sur son siège, comme s'il voulait quelque chose. Au milieu d'une satiété indicible, un appétit soudain pour un fruit nouveau et défendu lui aurait-il été accordé ? Dégout et voracité ; paresse incapable de repos ; vaine ambition, vengeance, non-amirauté : ô, sous cette peau constellée d'escarboucles, quelle confusion de confusions demeure mise en bouteille !

« Huit Courriers », au cours de la journée, galopent depuis Versailles, où Loménie attend en palpitant, et reviennent au galop avec des nouvelles qui ne sont pas les meilleures. Dans les cours extérieures du Palais règne un immense bourdonnement d'attente ; on murmure que le Premier ministre a perdu six voix pendant la nuit. Et du dedans ne retentit rien qu'éloquence judiciaire, pathétique et même indignée ; appels déchirants à la clémence royale, afin que Sa Majesté veuille bien convoquer immédiatement les États généraux et devenir le Sauveur de la France : le sombre et rougeoyant d'Espréménil, mais plus encore Sabatier de Cabre et Fréteau, depuis nommé *Commère Fréteau*, sont parmi les plus sonores. Cela dure ainsi six heures mortelles ; l'infini vacarme ne se ralentit pas.

Et maintenant, lorsque le crépuscule brun tombe à travers les fenêtres et qu'aucune fin n'est visible, Sa Majesté, sur un signe du garde des Sceaux Lamoignon, ouvre encore une fois ses lèvres royales pour dire, en bref, qu'il lui faut faire enregistrer son Édit d'Emprunt. — Profond silence momentané ! — Voyez : Monseigneur d'Orléans se lève ; le visage de lune tourné vers l'estrade royale, il demande, avec une délicate gracieuseté de manières couvrant des choses indicibles : « S'agit-il donc d'un Lit de justice, ou d'une Séance royale ? » Le feu jaillit vers lui du trône et des alentours : réponse revêche, « c'est une Séance ». Dans ce cas, Monseigneur demandera permission d'observer que des Édits ne peuvent être enregistrés *par ordre* au cours d'une Séance ; et même d'inscrire contre pareil enregistrement son humble Protestation individuelle. — « *Vous êtes bien le maître* », répond le Roi ; et, sur quoi, il sort en grand appareil, escorté de la suite de Cour ; d'Orléans lui-même, comme le devoir l'exige, l'accompagne, mais seulement jusqu'à la porte. Ce devoir accompli, d'Orléans revient de la porte ; rédige sa Protestation devant un Parlement qui applaudit, une France qui

applaudit ; et ainsi — a-t-il *coupé* ses amarres de Cour ? Va-t-il maintenant naviguer et dériver assez vite vers le Chaos ?

Insensé d'Orléans, Égalité que tu seras ! La Royauté est-elle devenue un simple Épouvantail de bois sur lequel toi, corneille impertinente au crâne pelé, peux te poser à plaisir et donner des coups de bec ? Pas encore entièrement.

Le lendemain, une Lettre de cachet envoie d'Orléans réfléchir dans son Château de Villers-Cotterêts, où, hélas, il n'y a pas Paris avec ses joyeuses nécessités de la vie ; pas de fascinante et indispensable Madame de Buffon — légère épouse d'un grand Naturaliste beaucoup trop vieux pour elle. Monseigneur, dit-on, ne fait que marcher avec égarement à Villers-Cotterêts, maudissant ses étoiles. Versailles lui-même entendra sa plainte pénitente, tant son destin est dur. Par une seconde Lettre de cachet simultanée, Commère Fréteau est précipité dans la Forteresse de Ham, au milieu des marais normands ; par une troisième, Sabatier de Cabre au Mont-Saint-Michel, parmi les sables mouvants de Normandie. Quant au Parlement, il doit, sur convocation, se transporter à Versailles avec son Livre des Registres sous le bras, pour faire biffer sa Protestation ; non sans admonestation, et même réprimande. Coup d'autorité dont on aurait pu espérer qu'il calmerait les choses.

Malheureusement non : ce n'est qu'un goût de fouet donné à des coursiers qui se cabrent, et qui les fait se cabrer davantage ! Lorsqu'un attelage de Vingt-Cinq Millions commence à se cabrer, qu'est le fouet de Loménie ? Le Parlement ne consent nullement avec douceur à enregistrer l'Édit protestant et à accomplir son autre travail dans une salubre crainte de ces trois Lettres de cachet. Loin de là : il commence à mettre en question les Lettres de cachet en général, leur légalité, leur caractère supportable ; il émet des objurgations douloureuses, pétition sur pétition pour faire délivrer ses trois Martyrs ; et, jusqu'à ce qu'on lui ait accordé cela, ne peut même songer à examiner l'Édit protestant, mais le remet toujours « à huitaine ».⁷⁶

Paris et la France se joignent à lui dans ce ton d'objurgation — ou plutôt l'ont précédé —, formant un chœur effrayant. Et maintenant aussi les autres Parlements, ouvrant enfin la bouche, commencent à se joindre à lui ; certains, comme à Grenoble et à Rennes, avec un accent prodigieux, menaçant en représailles d'interdire jusqu'au Collecteur des impôts.⁷⁷ « Dans toutes les anciennes luttes, remarque Malesherbes, c'était le Parlement qui excitait le Public ; mais ici, c'est le Public qui excite le Parlement. »^{G061 G026}

Chapitre VII — Lutte intestine

Quelle France durant ces mois d'hiver de l'année 1787 ! L'Œil-de-Bœuf lui-même est morne, incertain ; parmi les Supprimés règne le sentiment général qu'il vaudrait mieux être en Turquie. Les Meutes au loup sont supprimées, les Meutes à l'ours, le duc de Coigny, le duc de Polignac : dans le petit ciel de Trianon, un soir, Sa Majesté prend le bras de Besenval et lui demande son opinion sincère. L'intrépide Besenval — n'ayant, espère-t-il, rien du sycophante en lui — signifie franchement qu'avec un Parlement en rébellion et un Œil-de-Bœuf en suppression, la Couronne du Roi est en danger ; sur quoi, chose singulière, Sa Majesté, comme blessée, changea de sujet, « *et ne me parla plus de rien !* »⁷⁸

À qui, en vérité, cette pauvre Reine peut-elle parler ? Jamais mortelle n'eût davantage besoin de sages conseils ; et pourtant elle n'est entourée ici que du vacarme du chaos. Sa demeure paraît si brillante à l'œil, et la confusion et le noir souci l'obscurcissent tout entière. Douleurs de la Souveraine, douleurs de la femme, douleurs à venir et déjà pensées l'environnent toujours davantage. Lamotte, la Comtesse du Collier, s'est échappée dans ces derniers mois — peut-être l'a-t-on laissée s'échapper — de la Salpêtrière. Vain était l'espoir que Paris pût ainsi l'oublier, et que ce mensonge toujours plus large, cet amas de mensonges, s'affaîsât. La Lamotte, marquée sur les deux épaules d'un V — pour *Voleuse* —, a gagné l'Angleterre ; de là elle émettra mensonge sur mensonge, souillant le plus haut nom de Reine : mensonges purement délirants,⁷⁹ que la France, dans son humeur présente, croira avidement.

Pour le reste, il est trop clair que notre Emprunt successif ne se remplit pas. En effet, dans de telles circonstances, un Emprunt enregistré en faisant biffer des Protestations n'était pas le plus propre à se remplir. La dénonciation des Lettres de cachet et du Despotisme en général ne s'apaise pas : les Douze Parlements sont occupés ; les douze cents Afficheurs, Chanteurs de ballades et Pamphlétaires aussi. Paris est, selon l'expression figurée, « inondé de brochures » ; inondé et de nouveau tournoyant en remous. Déluge brûlant, venu de tant de Patriotes écrivains prêts à l'emploi, tous au point *fervent*, au point d'ébullition ; chaque écrivain prêt, à l'heure de l'éruption, partant comme un Geyser d'Islande ! Contre quoi que peuvent faire un judicieux ami Morellet, un Rivarol, un Linguet indisipliné — bien payé pour cela —, jaillissant *froids* ?

Enfin commence aussi la discussion de l'Édit protestant ; mais seulement pour un nouvel enchevêtrement, pamphlet contre pamphlet, augmentant la folie des hommes. L'Orthodoxie elle-même, alitée comme elle paraissait, veut avoir sa part dans cette confusion. Sous la forme, encore une fois, de l'abbé Lenfant, « que les Prélats vont visiter et féliciter », elle tire un son audible de son tambour de chaire.⁸⁰ Ou remarquez comment d'Espréménil, qui possède sa propre manière confuse en toutes choses, produit au moment opportun, dans une harangue parlementaire, un Crucifix de poche, avec cette apostrophe : « Le crucifierez-vous de nouveau ? » Lui, ô d'Espréménil, sans scrupule — à considérer la pauvre matière d'ivoire et de filigrane dont *il* est fait !

Ajoutez seulement à tout cela que le pauvre Brienne est tombé malade ; si dure fut l'usure de sa jeunesse pécheresse, si violente et incessante est l'agitation de sa vieillesse insensée. Harcelé, aboyé par tant de gorges, Son Excellence, devenant phthisique, inflammatoire — avec une *humeur de dartre* —, est réduit au régime de lait ; dans l'exaspération, presque dans le désespoir, avec le « repos », précisément l'ordonnance impossible, prescrit comme indispensable.⁸¹

Dans l'ensemble, que peut faire un pauvre Gouvernement, sinon reculer une fois encore sans effet ? Le Trésor du Roi court vers sa lie ; et Paris « tournoie sous un déluge de pamphlets ». Au moins, que *ce dernier* s'abaisse un peu ! D'Orléans revient au Raincy, plus proche de Paris et de la belle et fragile Buffon ; finalement à Paris même. Fréteau et Sabatier ne sont pas davantage bannis pour toujours. L'Édit protestant est enregistré, à la joie de Boissy d'Anglas et du bon Malesherbes. L'Emprunt successif, toutes protestations biffées ou retirées, demeure ouvert — d'autant plus que peu ou personne ne vient le remplir. Les États généraux, que le Parlement a réclamés à grands cris, et que maintenant la Nation entière réclame, suivront « dans cinq ans » — sinon plus tôt. Ô Parlement de Paris, quel cri était le tien ! « Messieurs, dit le vieux d'Ormesson, vous aurez les États généraux, et vous vous en repentirez. » Pareil au Cheval de la Fable qui, pour se venger de son ennemi, s'adressa à l'Homme. L'Homme monta sur son dos, exécuta rapidement l'ennemi ; mais, malheureusement, ne voulut plus descendre. Au lieu de cinq années, que trois seulement passent, et ce Parlement bruyant aura vu son ennemi jeté à terre ; puis aura été lui-même monté jusqu'à l'épuisement — disons plutôt égorgé pour sa peau et ses souliers — et gisant mort dans le fossé.

Sous de tels présages, toutefois, nous avons atteint le printemps de 1788. Par aucun chemin le Gouvernement du Roi ne peut trouver passage ; partout il est honteusement rejeté. Assiégé par douze Parlements rebelles, devenus les organes d'une Nation en colère, il ne peut avancer nulle part ; ne peut rien accomplir, rien obtenir, pas même l'argent nécessaire à sa subsistance ; il doit demeurer là, semble-t-il, pour être dévoré par le Déficit.

La mesure de l'Iniquité, donc, du Mensonge accumulé durant de longs siècles, est-elle presque pleine ? Au moins celle de la misère l'est-elle ! Car, des mesures des Vingt-Cinq Millions, la misère, pénétrant vers le haut et vers l'avant selon sa loi, est arrivée jusque dans l'Œil-de-Bœuf de Versailles. Dans cette douleur aveugle, la main de l'homme se tourne contre l'homme : non seulement les Bas contre les Hauts, mais les Hauts les uns contre les autres ; Noblesse provinciale contre Noblesse de Cour ; Robe contre Épée ; Rochet contre Plume. Mais contre le Gouvernement du Roi, qui n'est pas amer ? Pas même Besenval en ces jours. Tous les hommes et tous les corps d'hommes sont devenus ses ennemis ; il est le centre où d'innombrables contestations se rejoignent et se heurtent. Quel nouveau mouvement universel et vertigineux est-ce là — des Institutions, des Arrangements sociaux, des Esprits individuels, qui jadis travaillaient ensemble, et roulent maintenant en se broyant dans une collision délirante ? Inévitable : c'est la dislocation d'un Solécisme-du-Monde, enfin usé jusqu'à la banqueroute d'argent ! Et ainsi cette pauvre Cour de Versailles, Solécisme principal ou central, trouve tous les autres Solécismes rangés contre elle. Rien de plus naturel ! Car ton Solécisme humain, qu'il soit Personne ou Combinaison de Personnes, est toujours, par loi de Nature, inquiet ; s'il approche de la banqueroute, il devient même misérable : et quand le plus mesquin Solécisme consentirait-il à se blâmer ou à se corriger lui-même, tant qu'il en reste un autre à corriger ?

Ces signes menaçants n'effraient pas Loménie, et moins encore ne l'instruisent. Loménie, quoique de nature légère, ne manque pas d'une sorte de courage. N'avons-nous pas lu que les créatures les plus légères, des Canaris dressés, pouvaient voler joyeusement avec des allumettes enflammées, tirer le canon, faire sauter des magasins entiers de poudre ? S'asseoir et mourir de Déficit ne fait pas partie du plan de Loménie. Le mal est considérable ; mais ne peut-il le supprimer, ne peut-il l'attaquer ? Au moins peut-il en attaquer le *symptôme* : ces Parlements rebelles, il peut les attaquer et peut-être les supprimer. Beaucoup de

choses sont obscures pour Loménie ; mais deux sont claires : qu'un tel duel parlementaire avec la Royauté devient périlleux, même intestin ; surtout, qu'il faut de l'argent. Réfléchis, brave Loménie ; toi, garde des Sceaux Lamoignon, qui possèdes des idées ! Tant de fois vaincus, cruellement déjoués lorsque le fruit d'or paraissait à portée de la main, rassemblez-vous pour une nouvelle lutte. Dompter le Parlement, remplir les coffres du Roi : ce sont maintenant des questions de vie ou de mort.

Les Parlements ont été domptés plus d'une fois. Posé pour perchoir « sur des sommets de rochers inaccessibles autrement qu'en litière », un Parlement devient raisonnable. Ô Maupeou, homme audacieux, si seulement nous avions laissé ton œuvre où elle était ! — Mais, indépendamment de l'exil ou d'autres méthodes violentes, n'existe-t-il pas une méthode par laquelle toutes les choses se domptent, même les lions ? La méthode de la faim ! Et si l'on coupait les approvisionnements du Parlement — à savoir, ses Procès ?

On pourrait instituer des Cours inférieures pour juger les innombrables causes mineures : nous les appellerions Grands Bailliages. Le Parlement, privé d'une partie de sa proie, les regarderait avec un désespoir jaune ; mais le Public, ami d'une justice bon marché, avec faveur et espérance. Puis, pour les Finances, pour l'enregistrement des Édits, pourquoi ne pas faire, avec nos propres Dignitaires de l'Œil-de-Bœuf, nos Princes, Ducs et Maréchaux, une chose que nous pourrions nommer Cour plénière, et y faire, pour ainsi dire, notre enregistrement nous-mêmes ? Saint Louis possédait sa Cour plénière de Grands Barons,⁸² qui lui fut fort utile : nos Grands Barons sont encore ici — du moins leur Nom est encore ici — ; notre nécessité est plus grande que la sienne.

Tel est l'expédient Loménie-Lamoignon, accueilli au Conseil du Roi comme un rayon de lumière dans de grandes ténèbres. L'expédient paraît praticable, il est éminemment nécessaire : qu'il soit seulement bien exécuté, et une grande délivrance est accomplie. Silence donc, et fermeté ; maintenant ou jamais ! Le Monde verra encore une Scène historique ; avec un homme aussi singulier que Loménie de Brienne toujours Régisseur de la scène.

Voyez donc le secrétaire d'État Breteuil « embellissant Paris », de la manière la plus pacifique, dans ce temps printanier plein d'espérance de 1788 ; les vieilles mesures et les cahutes disparaissent de nos Ponts, comme si, pour l'État aussi, régnait le temps des alcyons et qu'il n'y eût rien à faire sinon embellir. Le Parlement semble siéger en vainqueur reconnu. Brienne ne dit rien des Finances ;

ou bien il dit, et fait imprimer, que tout va bien. Comment cela, ce calme d'alcyon, quoique l'Emprunt successif ne se soit pas rempli ? Dans un Parlement victorieux, le conseiller Goislard de Monsabert dénonce même cette « levée du Second Vingtième sur évaluation rigoureuse » et obtient un arrêt déclarant que l'évaluation ne sera pas rigoureuse — du moins pas pour les Classes privilégiées. Néanmoins Brienne le supporte ; il ne lance aucune Lettre de cachet contre cela. Comment est-ce possible ?

Souriant est ce temps printanier ; mais traître et soudain ! D'abord, nous entendons murmurer que « les Intendants des Provinces ont tous reçu ordre de se trouver à leur poste à un certain jour ». Plus singulière encore, quelle impression incessante se poursuit au Château du Roi, sous clef ? Des sentinelles occupent toutes les portes et toutes les fenêtres ; les Imprimeurs ne sortent pas ; ils dorment dans leurs ateliers ; leur nourriture même leur est passée du dehors !⁸³ Un Parlement victorieux flaire un danger nouveau. D'Espréménil a commandé des chevaux pour Versailles ; il rôde autour de cette Imprimerie gardée, cherchant, flairant, si la sagacité et l'ingéniosité humaines peuvent la pénétrer.

À une pluie d'or, bien des choses sont pénétrables. D'Espréménil descend dans le giron d'une Danaé d'Imprimeur sous la forme de « cinq cents louis d'or » ; le mari de la Danaé lui fait passer clandestinement une boule d'argile, qu'elle remet au Conseiller d'or du Parlement. Pétris à l'intérieur se trouvent les placards d'épreuves imprimées — par le Ciel ! —, l'Édit royal de cette même Cour plénière qui s'enregistrera elle-même ; de ces Grands Bailliages qui raccourciront nos Procès. Il doit être promulgué dans toute la France le même jour.

Voilà donc ce que les Intendants avaient reçu ordre d'attendre à leur poste ; voilà ce que la Cour couvait, son maudit œuf de basilic ; et elle ne voulait pas bouger, quoi qu'on fit pour la provoquer, avant que la couvée ne fût sortie ! Vite, d'Espréménil, rentre à Paris avec cela ; convoque des Séances immédiates ; que le Parlement, la Terre et les Cieux le sachent.

Chapitre VIII — L'agonie de Loménie

Le lendemain, qui est le 3 mai 1788, un Parlement stupéfait siège sur convocation ; il écoute sans voix le discours de d'Espréménil, dévoilant l'infini méfait. Acte de trahison, de ténèbres sacrilèges telles que les aime le Despotisme ! Dénonce-le, ô Parlement de Paris ; réveille la France et l'Univers ; fais rouler tous les tonneaux de tonnerre d'éloquence judiciaire que tu possèdes : pour toi aussi, véritablement, c'est Maintenant ou jamais !

Le Parlement ne fait pas défaut en pareille conjoncture. À l'heure de son extrême danger, le lion commence par s'exciter lui-même, en rugissant et en se fouettant les flancs. Ainsi fait ici le Parlement de Paris. Sur la motion de d'Espréménil, un Serment des plus patriotiques, de l'espèce Tous-pour-un, est juré d'une seule gorge ; excellente idée nouvelle qui, dans les années prochaines, ne demeurera pas sans imitation. Vient ensuite une Déclaration indomptable, presque des droits de l'homme, au moins des droits du Parlement ; Invocation aux amis de la Liberté française, dans le présent et dans les temps suivants. Tout cela, ou l'essence de tout cela, est couché sur le papier, dans un ton où quelque chose de plaintif se mêle à la valeur héroïque et la tempère. Ainsi, ayant sonné la cloche d'alarme — que Paris entend, que toute la France entendra — et lancé ce défi aux dents de Loménie et du Despotisme, le Parlement se retire comme après une première journée de travail assez satisfaisante.

Mais ce que Loménie ressentit en voyant son œuf de basilic — si essentiel au salut de la France — brisé de cette manière prématurée, que le lecteur se le figure ! Indigné, il saisit ses foudres — *de cachet*, du Sceau — et en lance deux : un trait pour d'Espréménil ; un trait pour l'actif Goislard, dont le service au sujet du Second Vingtième et de « l'évaluation rigoureuse » n'est pas oublié. Des traits ainsi saisis promptement durant la nuit, lancés dès le matin nouveau, frapperont Paris agité, sinon de repos, du moins d'une salutaire stupéfaction.

Les foudres ministérielles peuvent être lancées ; mais si elles ne *touchent pas* ? D'Espréménil et Goislard, avertis tous deux, pense-t-on, par le chant de quelque oiseau ami, échappent aux Recors de Loménie ; déguisés, ils passent par les lucarnes, sur les toits, jusqu'à leur propre Palais de Justice : les foudres ont *manqué*. Paris — car le bourdonnement se répand — est frappé d'une stupéfaction qui n'a rien de salutaire. Les deux martyrs de la Liberté ôtent leur

déguisement, revêtent leur longue robe ; voyez, en l'espace d'une heure, grâce aux huissiers et aux coureurs rapides, le Parlement, avec Conseillers, Présidents et même Pairs, siège de nouveau assemblé. Le Parlement assemblé déclare que ses deux martyrs ne peuvent être livrés à aucune autorité sublunaire ; et que la « séance est permanente », ne souffrant aucun ajournement tant que leur poursuite n'aura pas été abandonnée.

Ainsi, avec éloquence judiciaire, dénonciation et protestation, avec courriers partant et revenant, le Parlement, dans cet état d'explosion continue qui ne cessera ni jour ni nuit, attend l'issue. Paris réveillé inonde encore une fois les cours extérieures ; il bout, par des flots plus sauvages que jamais, dans toutes les avenues. Il y a là un vacarme discordant, jargon de Babel à l'heure où ses peuples furent pour la première fois frappés — comme ici — d'une incompréhension mutuelle et ne s'étaient pas encore dispersés.

La Ville de Paris traverse ses époques quotidiennes de travail et de sommeil ; et maintenant, pour la seconde fois, la plupart des mortels européens et africains dorment. Mais ici, dans ce Tourbillon de Paroles, le sommeil ne tombe pas ; la Nuit étend en vain sur lui sa couverture de Ténèbres. Au-dedans retentit la pure invincibilité des martyrs, tempérée du juste ton de plainte. Au-dehors bourdonne l'infinie attente, devenant seulement un peu plus somnolente. Cela dure ainsi depuis trente-six heures.

Mais écoutez, dans le profond de minuit, quel est ce pas ? Pas d'hommes armés, à pied et à cheval ; Gardes françaises, Gardes suisses, marchant ici dans une silencieuse régularité, sous l'éclat des torches ! Il y a aussi des Sapeurs, avec haches et pincés : apparemment, si les portes ne s'ouvrent pas, elles seront forcées. C'est le capitaine d'Agoust, envoyé de Versailles. D'Agoust, homme d'une fermeté reconnue, qui contraignit un jour le prince de Condé lui-même, rien qu'en le regardant sans cesse, à donner satisfaction et à se battre ;⁸⁴ le voici maintenant, avec haches et torches, avançant sur le sanctuaire même de la Justice. Sacrilège ; mais quel remède ? L'homme est soldat ; il ne regarde que ses ordres ; impassible, il avance comme une machine inanimée.

Les portes s'ouvrent à la sommation ; les haches ne sont pas nécessaires ; porte après porte. Et voici que s'ouvre la porte la plus intérieure, découvrant les Sénateurs de France en longues robes : cent soixante-sept au compte, dont dix-sept Pairs, assis là, majestueux, « en séance permanente ». Si les hommes n'étaient militaires et de fonte, ce spectacle, ce silence qui renvoie le cliquetis de

ses propres bottes, pourraient les faire chanceler. Car les cent soixante-sept le reçoivent dans un silence parfait, que certains comparent à celui du Sénat romain surpris par Brennus, d'autres à celui d'un nid de faux-monnayeurs surpris par les officiers de Police.⁸⁵ « Messieurs, dit d'Agoust, *de par le Roi !* » Un ordre exprès charge d'Agoust du triste devoir d'arrêter deux individus : M. Duval d'Espréménil et M. Goislard de Monsabert. Ces honorables personnes, comme il n'a pas l'honneur de les connaître, sont invitées au nom du Roi à se livrer elles-mêmes. — Profond silence ! Puis un bourdonnement qui devient murmure : « Nous sommes tous d'Espréménil ! » ose une voix ; d'autres la répètent. Le Président demande s'il emploiera la violence. Le capitaine d'Agoust, honoré de la commission de Sa Majesté, doit exécuter l'ordre de Sa Majesté ; il préférerait tant l'exécuter sans violence, mais l'exécutera en tout cas ; il accorde à un auguste Sénat le temps de délibérer sur la méthode qu'*il* préfère. Sur quoi d'Agoust, avec une grave courtoisie militaire, se retire pour le moment.

À quoi cela sert-il, augustes Sénateurs ? Toutes les avenues sont fermées par des baïonnettes immobiles. Votre Courier galope vers Versailles à travers la Nuit humide de rosée ; mais il revient aussi au galop avec cette nouvelle : l'ordre est authentique, irrévocable. Les cours extérieures frémissent d'une population oisive ; mais les rangs de grenadiers de d'Agoust se dressent comme d'immobiles portes d'écluse : il n'y aura pas de soulèvement pour vous délivrer. « Messieurs, dit alors d'Espréménil, lorsque les Gaulois victorieux entrèrent dans Rome, qu'ils avaient prise d'assaut, les Sénateurs romains, vêtus de pourpre, demeurèrent assis dans leurs chaises curules, le visage fier et tranquille, attendant l'esclavage ou la mort. Tel est aussi le sublime spectacle que vous offrez en cette heure à l'univers, après avoir généreusement... » — avec beaucoup d'autres choses semblables, que l'on peut encore lire.⁸⁶

En vain, ô d'Espréménil ! Voici revenu ce capitaine d'Agoust de fonte, avec son air militaire de fonte. Le Despotisme, la contrainte et la destruction ondulent dans ses plumets. D'Espréménil doit se taire ; héroïquement se livrer, de peur qu'il n'arrive pire. Goislard l'imité héroïquement. Avec une émotion parlée et muette, ils se jettent dans les bras de leurs frères parlementaires pour une dernière étreinte ; et ainsi, parmi les applaudissements et les plaintes de cent soixante-cinq gorges, parmi les signes des mains, les sanglots, tout un soupir de forêt de pathétique parlementaire, on les conduit par des passages tortueux vers la porte de derrière ; là, dans le gris du matin, deux Carrosses avec des Exempts attendent.

Les victimes doivent y monter, les baïonnettes menaçant derrière elles. La question sévère de d'Espréménil au peuple — « Avez-vous du courage ? » — reçoit pour réponse le silence. Ils montent et roulent ; ni le lever du soleil de mai — nous sommes au matin du 6 — ni son coucher n'éclaireront leur cœur : ils poursuivent sans cesse leur route, d'Espréménil vers les lointaines îles Sainte-Marguerite, ou d'Hyères — que certains supposent être l'île de Calypso, si cela peut consoler — ; Goislard vers la forteresse terrestre de Pierre-Scize, alors existante près de la ville de Lyon.

Le capitaine d'Agoust peut donc désormais espérer le grade de Major, le commandement des Tuileries,⁸⁷ — et disparaître en même temps de l'Histoire, où il lui fut pourtant destiné d'accomplir une chose notable. Car non seulement d'Espréménil et Goislard tourbillonnent maintenant en sûreté vers le sud, mais le Parlement lui-même doit sortir sur-le-champ : son ordre inexorable s'étend jusque-là. Rassemblant leurs longues jupes, ils défilent, tous les cent soixante-cinq, entre deux rangées de grenadiers sans sympathie : spectacle pour les dieux et les hommes. Le peuple ne se révolte pas ; il s'étonne et grogne seulement. Remarquons aussi que ces grenadiers sans sympathie sont des Gardes françaises — qui, un jour, sympathiseront. En un mot, le Palais de Justice est balayé, ses portes verrouillées ; et d'Agoust retourne à Versailles, la clef dans sa poche, ayant, comme nous l'avons dit, mérité de l'avancement.

Quant à ce Parlement de Paris maintenant jeté dans la rue, nous l'y laisserons sans regret. Les Lits de justice qu'il dut subir, pendant la quinzaine suivante, à Versailles, pour enregistrer — ou plutôt refuser d'enregistrer — ces Édits nouvellement éclos ; la façon dont il s'assembla dans des tavernes et cabarets pour protester,⁸⁸ ou flotta inconsolable, jupes déployées, ne sachant où se réunir ; fut réduit à déposer Protestation chez un Notaire ; enfin à rester immobile, en « vacances » forcées, sans rien faire : tout cela, aussi naturel maintenant que l'ensevelissement des morts après la bataille, ne nous concernera pas. Le Parlement de Paris a pour ainsi dire accompli son rôle ; par ce qu'il fit et fit mal, jusque-là, mais guère plus loin, il pouvait remuer le monde.

Loménie a-t-il donc supprimé le mal ? Pas du tout : pas même le symptôme du mal ; à peine la douzième partie du symptôme, tandis qu'il a exaspéré les onze autres. Les Intendants des Provinces, les Commandants militaires sont à leurs postes, au jour fixé du 8 mai ; mais dans aucun Parlement, sinon peut-être le seul de Douai, ces nouveaux Édits ne peuvent être enregistrés. Ce n'est pas signature

paisible à l'encre, mais intimidation, effusion de sang, recours à la loi primitive du gourdin ! Contre ces Bailliages, contre cette Cour plénière, Thémis exaspérée montre partout un visage de bataille ; la Noblesse provinciale est de son parti, et quiconque hait Loménie et le mauvais temps ; avec ses procureurs et ses Recors, elle enrôle et agit jusque dans le peuple. À Rennes en Bretagne, où l'historique Bertrand de Molleville est Intendant, on est passé du duel fatal et continu entre militaires et gentilshommes à la bataille de rues, aux volées de pierres et aux coups de mousquet ; et toujours les Édits ne sont pas enregistrés. Les Bretons affligés envoient à Loménie une remontrance par une Députation de Douze ; mais Loménie, après les avoir entendus, les enferme dans la Bastille. Une seconde Députation, plus nombreuse, est rencontrée sur la route par ses éclaireurs, qui la persuadent ou l'effraient de rebrousser chemin. Mais maintenant une troisième Députation, la plus grande, est envoyée avec indignation par de *nombreuses* routes : audience refusée à son arrivée, elle se réunit pour délibérer ; invite Lafayette et tous les Bretons Patriotes de Paris à l'assister ; s'agite ; devient le Club breton, premier germe de la — Société des Jacobins.⁸⁹

Pas moins de huit Parlements sont exilés.⁹⁰ D'autres auraient besoin du même remède, mais il n'est pas toujours facile à appliquer. À Grenoble, par exemple, où un Mounier et un Barnave ne sont pas restés oisifs, le Parlement avait reçu ordre régulier, par Lettres de cachet, de partir et de s'exiler lui-même ; mais le lendemain, au lieu de voir atteler les carrosses, le tocsin éclate, sinistre, sonne et tonne tout le jour. Des foules de montagnards descendent en courant, avec des haches, même des fusils ; et — plus sinistre de tout — les soldats ne montrent aucun empressement à s'en occuper. « La hache au-dessus de la tête », le pauvre Général doit signer une capitulation ; s'engager à ce que les Lettres de cachet restent inexécutées et qu'un Parlement aimé demeure où il est. Besançon, Dijon, Rouen, Bordeaux ne sont pas ce qu'ils devraient être. À Pau en Béarn, où l'ancien Commandant avait échoué, le nouveau — un Gramont, leur compatriote — rencontre une Procession de bourgeois portant le Berceau d'Henri IV, Palladium de leur Ville ; on le conjure, s'il vénère cette vieille écaille de tortue où fut bercé le grand Henri, de ne pas fouler aux pieds la liberté béarnaise ; on l'informe en outre que les canons de Sa Majesté sont tous en sûreté, sous la garde de ses fidèles Bourgeois de Pau, et reposent maintenant pointés sur les murs, prêts à agir.^{91G050 G004}

À ce train, vos Grands Bailliages auront une enfance orageuse. Quant à la Cour plénière, elle a littéralement expiré en naissant. Les Courtisans eux-mêmes la regardaient de travers ; le vieux maréchal de Broglie refusa l'honneur d'y siéger. Assailli par une tempête universelle de ridicule et d'exécration mêlés,⁹² cette pauvre Cour plénière se réunit une fois et jamais une seconde. Pays délirant ! La contestation siffle, avec des langues fourchues d'hydre, partout où le pauvre Loménie pose le pied. « Qu'un Commandant, un Commissaire du Roi, dit Weber, entre dans l'un de ces Parlements pour faire enregistrer un Édît, tout le Tribunal disparaît, laissant le Commandant seul avec le Greffier et le Premier Président. L'Édit enregistré et le Commandant parti, tout le Tribunal se hâte de revenir pour déclarer nul cet enregistrement. Les grandes routes sont couvertes de Grandes Députations de Parlements se rendant à Versailles pour faire biffer leurs registres par la main du Roi ; ou revenant chez elles couvrir une nouvelle page d'une résolution nouvelle, plus audacieuse encore. »^{93G009}

Telle est la France de cette année 1788. Ce n'est plus maintenant un Âge d'or ou de papier, un Âge d'Espérance avec ses courses de chevaux, ses vols de ballons et ses plus fines sensibilités du cœur : ah, tout cela est parti ; son éclat doré a pâli, s'est obscurci de cette singulière manière, brassant un temps surnaturel. Car, comme dans cette tempête de naufrage de *Paul et Virginie* et de Saint-Pierre, « un énorme nuage immobile » — disons de Douleur et d'Indignation — « ceint tout notre horizon ; monte en longues chevelures bordées de cuivre sur un ciel couleur de plomb ». Lui-même immobile ; mais « de petits nuages » — tels les Parlements exilés et choses semblables — « s'en détachent et traversent le zénith avec la vitesse des oiseaux » ; jusqu'à ce qu'enfin, avec un seul grand hurlement, les Quatre Vents se précipitent les uns contre les autres et que le monde entier s'écrie : « Voilà l'ouragan ! »

Pour le reste, en de telles circonstances, l'Emprunt successif demeure naturellement non rempli ; et cet impôt du Second Vingtième ne peut davantage, du moins avec « évaluation rigoureuse », être levé avec succès. « Les prêteurs, dit Weber dans sa manière hystérique et véhémence, ont peur de la ruine ; les collecteurs d'impôts, de la pendaïson. » Le Clergé lui-même détourne le visage : convoqué en Assemblée extraordinaire, il n'accorde aucun don gratuit — sinon celui de ses conseils ; ici encore, au lieu d'argent, cri pour les États généraux.⁹⁴

Ô Loménie-Brienne, avec ton pauvre esprit flasque tout égaré, et maintenant « trois cautères actuels » sur ton corps usé ; toi qui vas mourir d'inflammation,

de provocation, de régime de lait, de dartres vives et de maladie — qu'il vaut mieux laisser sans traduire ;⁹⁵ toi qui présides à une France aux innombrables cautères actuels, mourant elle aussi d'inflammation et du reste ! Était-il sage de quitter les ombrages boisés de Brienne, ton nouveau Château de pierre de taille et ce qu'il contenait, pour cela ? Douces étaient ces ombres et ces pelouses ; doux les hymnes des Poétastres, les cajoleries des Grâces fortement fardées ;⁹⁶ et toujours tel ou tel Philosophe Morellet — sans soupçonner que toi ou lui pussiez être de douteux prêtres de façade — pouvait trouver tant de bonheur à rendre heureux. Et aussi — si tu l'avais su —, dans l'École militaire voisine, était assis, étudiant les mathématiques, un Garçon taciturne au teint sombre, sous le nom de NAPOLÉON BONAPARTE. Après cinquante années d'effort et une dernière lutte où tu as soulevé tout ton poids, tu as fait l'échange ! Tu as obtenu ta robe de fonction — comme Hercule avait obtenu sa chemise de Nessus.

Le 13 juillet de cette année 1788, à la veille même de la moisson, tomba la plus effroyable grêle ; elle dispersa en sauvagement dévastation les Fruits de l'Année, déjà gravement éprouvés par la sécheresse. Dans un rayon de soixante lieues autour de Paris surtout, la ruine fut presque totale.⁹⁷ À tant d'autres maux il faut donc ajouter celui de la disette, peut-être de la famine.

Quelques jours avant cette grêle, le 5 juillet, et plus décisivement quelques jours après elle, le 8 août, Loménie annonce que les États généraux se réuniront effectivement au mois de mai suivant. Jusqu'après cette époque, la Cour plénière et le reste demeureront *ajournés*. En outre, comme Loménie ne possède aucun plan pour former ou tenir ces très désirables États généraux, les « penseurs sont invités » à lui en fournir un — par le moyen d'une discussion dans la presse publique.

Que pouvait faire un pauvre Ministre ? Il reste encore dix mois de répit : un pilote qui sombre jettera dehors toutes choses, jusqu'à ses sacs de biscuit, son plomb, son loch, sa boussole et son quadrant, avant de se jeter *lui-même*. C'est selon ce principe du naufrage et du délire naissant du désespoir que nous expliquons également la presque miraculeuse « invitation aux penseurs ». Invitation au Chaos de vouloir bien construire, avec ses bois flottants tumultueux, une Arche de Salut pour lui ! Dans ces affaires, non l'invitation mais le commandement s'est d'ordinaire montré utile. — Ce soir-là, la Reine se tenait pensive à une fenêtre, le visage tourné vers le Jardin. Le Chef du Gobelet l'avait suivie avec une tasse de café obséquieuse, puis s'était retiré jusqu'à ce qu'elle l'eût

bue. Sa Majesté fit signe à dame Campan d'approcher : « *Grand Dieu !* murmura-t-elle, la tasse à la main, quelle nouvelle sera rendue publique aujourd'hui ! Le Roi accorde les États généraux. » Puis, levant les yeux au Ciel — si Campan ne se trompe pas —, elle ajouta : « C'est un premier coup de tambour, de mauvais augure pour la France. Cette Noblesse nous ruinera. »⁹⁸

Pendant toute cette incubation de la Cour plénière, tandis que Lamoignon paraissait si mystérieux, Besenval lui avait sans cesse posé une question : avaient-ils de l'argent ? Comme Lamoignon répondait toujours — sur la foi de Loménie — que l'argent était assuré, le judicieux Besenval répliquait que tout était alors assuré. Néanmoins, le triste fait est que les coffres royaux deviennent presque littéralement vides de monnaie. En vérité, indépendamment de toutes les autres choses, cette « invitation aux penseurs » et le grand changement désormais imminent suffisent à « arrêter la circulation du capital » et à ne faire avancer que celle des pamphlets. Quelques milliers de louis d'or sont maintenant tout ce qu'il reste, en argent ou valeur d'argent, au Trésor du Roi. Dans un nouveau mouvement de désespoir, Loménie invite Necker à venir contrôler les Finances. Necker a en vue un autre travail que contrôler les Finances pour Loménie ; par un refus sec, il demeure taciturne, attendant son heure.

Que doit faire un Premier ministre désespéré ? Il a saisi la caisse du Théâtre du Roi ; une Loterie avait été établie au bénéfice des victimes de la grêle ; dans son extrême nécessité, Loménie met la main même sur elle.⁹⁹ Pourvoir au jour qui passe, à n'importe quelles conditions, deviendra bientôt impossible. — Le 16 août, le pauvre Weber entendit, à Paris et à Versailles, des crieurs publics, « d'une voix étouffée, sourde », traîner et nasiller dans les rues un Édit concernant les Paiements — tel était le titre adouci que Rivarol lui avait imaginé : tous les paiements au Trésor royal seraient désormais effectués pour trois cinquièmes en Espèces, et pour les deux cinquièmes restants — en Papier portant intérêt. Le pauvre Weber faillit s'évanouir au son de ces voix fêlées, avec leur note de corbeau annonciatrice ; il n'oubliera jamais l'effet qu'elles produisirent sur lui.¹⁰⁰

Mais l'effet sur Paris, sur le monde en général ? Des tanières de l'Agiotage, des hauteurs de l'Économie politique, du Neckérisme et du Philosophisme ; de toutes les gorges articulées et inarticulées s'élèvent huées et hurlements tels que l'oreille n'en avait pas encore entendus. La Sédition elle-même peut être imminente. Monseigneur d'Artois, poussé par la duchesse de Polignac, se sent appelé à se rendre auprès de Sa Majesté et à lui expliquer franchement à quelle

crise les affaires sont arrivées. « La Reine pleura » ; Brienne lui-même pleura — car il est maintenant visible et palpable qu'il doit partir.

Il ne reste plus qu'à la Cour, à laquelle ses manières et son bavardage furent toujours agréables, de rendre sa chute douce. Le vieillard avide a déjà obtenu que son archevêché de Toulouse soit échangé contre celui, plus riche, de Sens ; et maintenant, en cette heure de pitié, il aura la Coadjutorerie pour son neveu — à peine encore d'âge convenable ; une charge de Dame du Palais pour sa nièce ; un Régiment pour son mari ; pour lui-même un chapeau rouge de Cardinal, une Coupe de Bois dans les forêts royales et, dans l'ensemble, « cinq à six cent mille livres de revenu » ;¹⁰¹ enfin son frère, le comte de Brienne, demeurera ministre de la Guerre. Sanglé de tels coussins et d'énormes lits de plumes de Promotion, qu'il tombe maintenant aussi doucement qu'il le pourra !

Ainsi Loménie s'en va : riche, si les Titres de Cour et les Rentes peuvent enrichir ; mais, s'ils ne le peuvent pas, peut-être le plus pauvre de tous les hommes existants. « Sifflé par le peuple de Versailles », il roule vers Jardi, puis au sud vers Brienne, pour recouvrer la santé. Ensuite Nice, l'Italie ; mais il reviendra ; il glissera ça et là, tremblant, faiblement scintillant, tombé dans des temps effroyables : jusqu'à ce que la Guillotine éteigne d'un souffle sa faible existence ? Hélas, pire encore : elle est *soufflée* ou étouffée, sordidement, pitoyablement, sur le chemin de la Guillotine. Dans son Palais de Sens, de grossiers Huissiers jacobins lui firent boire avec eux le vin de ses propres caves, festoyer avec eux des provisions de son propre garde-manger ; et le lendemain matin le misérable vieillard gisait mort. Telle est la fin du Premier ministre, Cardinal archevêque Loménie de Brienne. Rarement mortel plus flasque fut destiné à accomplir un mal aussi pesant ; à posséder une vie aussi méprisablement enviée, une sortie aussi effroyable. *Enflammé*, comme on dit, d'ambition ; soufflé, tel un chiffon allumé, jouet des vents, non dans cette direction ni dans celle-là, mais dans toutes les directions, droit vers *pareille* poudrière — qu'il alluma. Plaignons le malheureux Loménie ; pardonnons-lui ; et, aussitôt que possible, oublions-le.

Chapitre IX — Enterrement au feu de joie

Pendant ces opérations extraordinaires — paiements pour deux cinquièmes en Papier et changement de Premier ministre —, Besenval faisait une tournée dans son District de Commandement ; à vrai dire, durant les derniers mois, il buvait paisiblement les eaux de Contrexéville. Revenant maintenant, vers la fin d'août, en direction de Moulins, et « ne sachant rien », il arrive un soir à Langres et trouve toute la Ville dans un état de tumulte — *grande rumeur*. Sans doute quelque sédition, chose trop commune en ces jours ! Il descend néanmoins, demande à « un homme assez bien vêtu » de quoi il s'agit. — « Comment ? » répond l'homme, vous n'avez pas appris la nouvelle ? L'Archevêque est chassé, M. Necker est rappelé, et tout va aller bien ! »¹⁰²

Pareille *rumeur* et pareille acclamation vociférante se sont élevées autour de M. Necker dès « le jour où il sortit des Appartements de la Reine », nommé Ministre. C'était le 24 août : « les galeries du Château, les cours, les rues de Versailles ; en quelques heures la Capitale ; puis, à mesure que la nouvelle volait, toute la France retentirent du cri : *Vive le Roi ! Vive M. Necker !* »¹⁰³ À Paris, malheureusement, cela alla jusqu'au tumulte. Pétards et fusées éclatent sur la place Dauphine, plus qu'il n'en faut. Une Figure d'osier — un *mannequin d'osier* — en étole d'Archevêque, fabriquée emblématiquement pour trois cinquièmes de satin et deux cinquièmes de papier, est promenée, non en silence, jusqu'au tribunal populaire ; elle est condamnée, confessée par un faux abbé de Vermond, puis solennellement consumée par le feu au pied de la Statue d'Henri, sur le Pont-Neuf ; avec tant de pétards et de hourras que le chevalier Dubois et son Guet de la Ville jugent enfin bon de charger — avec un succès plus ou moins incertain. Il ne manqua ni guérites brûlées, ni corps de garde forcés, ni même « cadavres jetés dans la Seine pendant la nuit », afin d'éviter une nouvelle effervescence.^{104G060}

Les Parlements reviendront donc de l'exil ; la Cour plénière, les Paiements pour deux cinquièmes en Papier se sont évanouis, partis en fumée au pied de la Statue d'Henri. Les États généraux — avec un Millénium politique — sont maintenant certains ; bien plus, dans notre tendre précipitation, on les annoncera pour le mois de janvier prochain : et tout, comme disait l'homme de Langres, « va aller ».

Au regard prophétique de Besenval, une autre chose est trop manifeste : l'ami Lamoignon ne peut conserver les Sceaux. Pas davantage le ministre de la Guerre, comte de Brienne ! Déjà le vieux Foulon, les yeux tournés vers le ministère de la Guerre pour lui-même, accomplit des mouvements souterrains. C'est ce même Foulon nommé *âme damnée du Parlement* ; homme devenu gris dans la trahison, l'avidité, les projets, les intrigues et l'iniquité ; lequel, un jour qu'on objectait à quelque projet financier de sa façon : « Que fera le peuple ? », répondit dans la chaleur de la discussion : « Le peuple peut manger de l'herbe. » Paroles précipitées, qui s'envolent irrévocablement au-dehors — et renverront des nouvelles !

Foulon, au soulagement du monde, échoue en cette occasion ; et échouera toujours. Cela ne sauve pourtant pas M. de Lamoignon. Cela ne sauve pas l'homme condamné qu'il ait des entretiens avec le Roi et qu'on le voie « revenir *radieux* », émettant des *rayons*. Lamoignon est le Haï des Parlements ; le comte de Brienne est frère du Cardinal archevêque. Le 24 août a eu lieu ; et le 14 septembre n'est pas encore venu que tous deux, comme leur grand Principal avant eux, descendent — rendus capables de tomber *doucement*, comme lui.

Et maintenant, comme si le dernier fardeau avait été roulé hors de son cœur et que l'assurance fût enfin parfaite, Paris éclate de nouveau dans une jubilation extrême. La Basoche se réjouit tout haut de la chute de l'ennemi des Parlements ; Noblesse, Bourgeoisie et Peuple se sont réjouis et se réjouissent. Bien plus, maintenant, avec une emphase nouvelle, la Canaille elle-même, surgissant soudain de ses obscures profondeurs, se lèvera et s'en chargera — car jusque-là le nouvel Évangile politique, dans quelque version grossière que ce soit, a pénétré. Nous sommes le lundi 14 septembre 1788 : la Canaille s'assemble de nouveau, en grande force, sur la place Dauphine ; elle fait éclater des pétards, tire des tromblons, dans une mesure incroyable, sans interruption, pendant dix-huit heures. Il y a encore une Figure d'osier, un *Mannequin* : centre de hurlements sans fin. Le Portrait de Necker, arraché ou acheté à quelque boutique d'estampes, est porté en procession, haut sur une perche, avec des hourras — exemple à retenir.

Mais c'est surtout sur le Pont-Neuf, où le Grand Henri de bronze chevauche sublime, que les foules se rassemblent. Tous les passants doivent s'arrêter jusqu'à ce qu'ils aient salué le Roi du Peuple et dit à voix haute : « *Vive Henri Quatre ! Au diable Lamoignon !* » Nul carrosse ne peut passer sans s'arrêter, pas même

celui de Son Altesse d'Orléans. Les portières s'ouvrent : Monsieur voudra bien avancer la tête et saluer ; ou même, s'il résiste, descendre entièrement et se mettre à genoux. De Madame, un mouvement de ses plumes et un sourire de son beau visage, là où elle est assise, suffiront ; et assurément une pièce ou deux — pour acheter des *fusées* — ne seraient pas déraisonnables de la part des Classes supérieures, amies de la Liberté. De cette manière cela continue durant des jours, dans ce rude chahut — non sans coups de pied. Le Guet ne peut rien ; il peut à peine sauver sa propre peau : depuis douze mois, comme nous l'avons parfois vu, la *chasse* au Guet est devenue une sorte de divertissement. Besenval est bien là avec des soldats ; mais ils ont ordre d'éviter de tirer et ne se montrent pas prompts à bouger.

Le lundi matin commença l'explosion des pétards ; et maintenant nous approchons de minuit le mercredi : le « Mannequin d'osier » doit être enterré, apparemment à la manière antique. De longues rangées de torches le suivent et se dirigent vers l'Hôtel de Lamoignon ; mais « un de mes domestiques » — de Besenval — a couru donner l'alarme, et les soldats sont arrivés. Le sombre Lamoignon ne doit pas mourir dans l'incendie, ni cette nuit ; pas encore avant un an, et alors d'un coup de fusil — suicide ou accident, on l'ignore.¹⁰⁵ La Canaille déjouée brûle son Mannequin d'osier sous ses fenêtres ; « arrache la guérite » et roule ailleurs : pour essayer Brienne ; pour essayer Dubois, Capitaine du Guet. Maintenant pourtant tout se met en mouvement : Gardes françaises, Invalides, Patrouille à cheval. La Procession aux Torches rencontre le feu vif, la poussée des baïonnettes, le tranchant des sabres. Dubois lui-même charge avec sa Cavalerie, et de toutes les charges la plus cruelle : « il y a un grand nombre de morts et de blessés ». Non sans fracas ni plainte ; puis procès criminels, et personnages officiels mourant de chagrin.¹⁰⁶ Ainsi pourtant, avec un balai d'acier, la Canaille est brossée vers ses obscures profondeurs, et les rues sont balayées.^{G029}

Depuis un siècle et demi, la Canaille n'avait osé sortir de cette manière ; depuis aussi longtemps elle n'avait montré ses énormes et grossiers traits à la lumière du jour. Prodige et Chose nouvelle : pour l'instant elle ne fait que gambader, dans un maladroit jeu de Brobdingnag, non sans étrangeté ; guère encore en colère. Pourtant, dans son énorme rire à demi vide se cache une nuance de férocité — qui pourrait se déployer.

Cependant, les penseurs invités par Loménie sont maintenant fort avancés dans leurs pamphlets. Les États généraux, selon un plan ou un autre, se réuniront infailliblement ; sinon en janvier, comme on l'avait d'abord espéré, du moins au plus tard en mai. Le vieux duc de Richelieu, mourant en ces jours d'automne, rouvre encore une fois les yeux et murmure : « Qu'aurait dit Louis Quatorze » — dont il se souvient —, puis les referme pour toujours, avant le mauvais temps.

LIVRE QUATRIÈME — LES ÉTATS
GÉNÉRAUX

Chapitre I — Les Notables, de nouveau

La prière universelle va donc être exaucée ! Toujours, dans les jours de perplexité nationale, lorsque l'injustice abondait et que le secours manquait, on réclamait ce remède des États généraux : un Malesherbes le réclamait, et même un Fénelon ;¹⁰⁷ les Parlements eux-mêmes, lorsqu'ils le demandaient, étaient « escortés de bénédictions ». Et voici qu'il nous est accordé : les États généraux seront véritablement !

Dire : qu'il y ait des États généraux, était facile ; dire de quelle manière ils seront ne l'est pas autant. Depuis l'année 1614, aucun État général ne s'est réuni en France ; toute trace en a disparu des habitudes vivantes des hommes. Leur structure, leurs pouvoirs, leurs méthodes de procédure — qui n'avaient jamais été fixés dans une mesure quelconque — sont devenus une possibilité entièrement vague. Argile que le potier peut façonner de telle ou telle manière : disons plutôt les vingt-cinq millions de potiers ; car autant d'hommes ont maintenant, plus ou moins, voix au chapitre ! Comment façonner les États généraux ? Voilà un problème. Chaque Corps constitué, chaque Privilégié, chaque Classe organisée nourrit en secret ses propres espérances à ce sujet ; et aussi ses propres craintes secrètes — car voici que cette monstrueuse Classe de vingt Millions, jusque-là troupeau muet dont les autres devaient seulement décider comment le tondre, se lève elle aussi avec des espérances ! Elle a cessé ou cesse d'être muette ; elle parle par les Pamphlets, ou du moins brait et gronde derrière eux, à l'unisson — augmentant merveilleusement leur volume sonore.

Quant au Parlement de Paris, il s'est aussitôt déclaré pour « l'ancienne forme de 1614 ». Forme qui présentait cet avantage que le *Tiers État*, les Communes, n'y figuraient guère que pour la montre : la Noblesse et le Clergé n'avaient donc qu'à éviter de se quereller entre eux et pouvaient décider sans obstacle ce qu'ils jugeaient le meilleur. Telle fut l'opinion clairement déclarée du Parlement de Paris. Mais, accueillie par une tempête de huées et de hurlements venue de tous les hommes, elle fut aussitôt emportée au vent ; et avec elle la popularité du Parlement — pour ne plus revenir. Le rôle du Parlement, avons-nous dit, était à peu près joué. À ce sujet pourtant, il faut encore remarquer ceci : la proximité des dates. Ce fut le 22 septembre que le Parlement revint de « vacances », ou de « son exil dans ses terres », pour être réinstallé au milieu du jubilé sans bornes de

tout Paris. Précisément le lendemain, ce même Parlement formula son « opinion clairement déclarée » ; et le surlendemain, voyez-le « couvert d'outrages » : sa cour extérieure n'est plus qu'un immense sifflement, et sa gloire s'est enfuie pour toujours.¹⁰⁸ Une popularité de vingt-quatre heures n'était pas une ration inhabituelle en ce temps-là.

D'un autre côté, comme elle était superflue, l'invitation de Loménie — l'invitation aux penseurs ! Penseurs et non-penseurs, par millions, sont spontanément à leur poste, faisant ce qu'ils peuvent. Les Clubs travaillent : *Société publicole* ; Club breton ; Club enragé, *Club des Enragés*. Les dîners aussi travaillent au Palais-Royal : vos Mirabeau, vos Talleyrand y dînent en compagnie de Chamfort, de Morellet, de Dupont et de Parlementaires échauffés, non sans dessein ! Car un certain Pourvoyeur du Lion neckérien, que l'on pourrait nommer, les rassemble là ;¹⁰⁹ — ou bien leur propre résolution privée de dîner suffit. Et quant aux Pamphlets — pour parler figurément —, « c'est une pure neige de pamphlets, de quoi ensevelir sous la neige les voies du Gouvernement ! » Voici le temps des Amis de la Liberté : sains d'esprit, et même insensés.

Le comte, ou soi-disant comte, d'Antraigues, « jeune gentilhomme languedocien », peut-être aidé par Chamfort le Cynique, s'élève dans une fureur presque pythique ; au plus haut, là où tant d'autres sont déjà hauts.¹¹⁰ Insensé jeune gentilhomme languedocien, qui bientôt lui-même, « parmi les premiers émigrés », devra fuir avec indignation par-delà les frontières, le *Contrat social* dans sa poche — vers les Ténèbres extérieures, les intrigues ingrates, les flottements de feu follet, puis la mort sous le stylet ! L'abbé Sieyès a quitté la cathédrale de Chartres, son canoncat et les rayons de livres qui l'entouraient ; il a laissé pousser sa tonsure et vient à Paris avec une tête séculière de l'espèce la plus irréfutable, pour poser trois questions et y répondre : ^{G073} Qu'est-ce que le Tiers État ? Tout. — Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans notre forme de gouvernement ? Rien. — Que demande-t-il ? À devenir quelque chose.

D'Orléans — car soyez certain que, dans sa route vers le Chaos, il se trouve au plus épais de tout ceci — promulgue ses *Délibérations* ;¹¹¹ dont il est le père officiel, mais que Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, a écrites. Leur résultat se résume ainsi : « Le Tiers État est la Nation. » De son côté, Monseigneur d'Artois, avec d'autres Princes du Sang, publie, dans un solennel *Mémoire* au Roi, que, si l'on écoute pareilles choses, le Privilège, la Noblesse, la Monarchie, l'Église, l'État et le Coffre-fort sont en danger.¹¹² En danger, assurément : et

pourtant, si vous n'écoutez pas, sont-ils hors de danger ? C'est la voix de toute la France que ce bruit qui monte. Incommensurable, multiple ; pareil au bruit d'eaux qui rompent leurs digues. Sage serait celui qui saurait que faire au milieu de cela — sinon fuir vers les montagnes et s'y cacher.

Comment un Gouvernement idéal de Versailles, voyant tout, assis là sur de tels principes et dans pareil environnement, aurait décidé de se conduire à cette nouvelle conjoncture, cela pourrait encore faire question. Un tel Gouvernement aurait trop bien senti que sa longue tâche touchait maintenant à sa fin ; que, sous la figure de ces États généraux désormais inévitables, un Inconnu nouveau et tout-puissant, la Démocratie, venait à l'existence ; en présence duquel aucun Gouvernement de Versailles ne pouvait ni ne devait continuer d'exister, sinon à titre provisoire. Puisse seulement toute sa faculté suffire à remplir ce rôle provisoire, indiciblement important ; et qu'une Abdication paisible, graduelle, bien conduite, un Domine dimittas, soit l'issue !

Voilà pour notre Gouvernement idéal de Versailles, qui verrait tout. Mais pour le Gouvernement réel, irrationnel, de Versailles ? Hélas, c'est un Gouvernement qui n'existe là que pour son propre profit ; sans droit, sinon la possession ; et maintenant aussi sans puissance. Il ne prévoit rien, ne voit rien ; il ne possède pas même un dessein, mais seulement des desseins — et l'instinct par lequel tout ce qui existe lutte pour continuer d'exister. Entièrement tourbillon ; où conseils vains, hallucinations, mensonges, intrigues et imbécillités tournoient comme débris desséchés au confluent des vents ! L'Œil-de-Bœuf possède ses espérances irrationnelles, comme ses craintes. Puisque, jusqu'ici, tous les États généraux n'ont à peu près rien fait, pourquoi ceux-ci feraient-ils davantage ? Les Communes, il est vrai, paraissent dangereuses ; mais, dans l'ensemble, la révolte, inconnue depuis cinq générations, n'est-elle pas une impossibilité ? Par une bonne conduite, les Trois États pourront être dressés les uns contre les autres ; le Tiers, comme autrefois, se joindra au Roi ; par simple dépit et intérêt personnel, il sera empressé de taxer et de vexer les deux autres. Ceux-ci seront ainsi livrés liés entre nos mains, afin que nous puissions les tondre eux aussi. Après quoi, l'argent obtenu et les Trois États tous en querelle, on les congédiera ; et l'avenir ira comme il pourra ! Ainsi que le bon archevêque Loménie avait coutume de dire : « Il y a tant d'accidents ; il n'en faut qu'un pour nous sauver. » — Combien pour nous détruire ?

Le pauvre Necker, au milieu de pareille anarchie, fait ce qui lui est possible. Il la regarde avec un visage obstinément plein d'espérance ; loue la rectitude bien connue de l'esprit royal ; écoute, avec une sorte d'indulgence, la perversité bien connue de l'esprit de la Reine et de la Cour ; — et, s'il émet quelque proclamation ou règlement, il le fait en faveur du *Tiers État*, mais sans rien trancher ; planant plutôt au loin et conseillant à toutes choses de se régler elles-mêmes. Les grandes questions, pour le moment, se sont réduites à deux : la Double Représentation et le Vote par tête. Les Communes auront-elles une « double représentation », c'est-à-dire autant de députés que la Noblesse et le Clergé réunis ? Les États généraux, une fois assemblés, voteront-ils et délibéreront-ils dans un seul corps ou dans trois corps séparés ; voteront-ils « par tête ou par classe » — par *ordre*, comme ils disent ? Tels sont les points controversés qui remplissent maintenant toute la France de jargon, de logique et d'éleuthéromanie. Pour les résoudre, Necker se demande : une seconde Convocation des Notables ne serait-elle pas le moyen le plus convenable ? Cette seconde Convocation est décidée.

Le 6 novembre de cette année 1788, les Notables se sont donc réunis de nouveau, après un intervalle d'environ dix-huit mois. Ce sont les anciens Notables de Calonne, les mêmes Cent Quarante-Quatre — afin de montrer son impartialité ; et aussi de gagner du temps. Ils siègent encore une fois dans leurs Sept Bureaux, sous le rude hiver : le plus dur qu'on ait vu depuis 1709 ; thermomètre au-dessous de zéro Fahrenheit, Seine entièrement gelée.¹¹³ Froid, disette et clameur éleuthéromane : quel monde changé depuis que ces Notables furent « expulsés à coups d'orgue », en mai de l'année précédente ! Ils verront maintenant si, sous leurs Sept Princes du Sang, dans leurs Sept Bureaux, ils peuvent résoudre les questions disputées.

À la surprise du Patriotisme, ces Notables naguère si patriotes semblent incliner du mauvais côté, vers le camp antipatriotique. Ils chancellent devant la Double Représentation, devant le Vote par tête : aucune décision affirmative ; seulement des débats, et sous des aspects qui ne sont pas les meilleurs. Car ces Notables n'appartiennent-ils pas eux-mêmes, pour la plupart, aux Classes privilégiées ? Ils criaient jadis ; maintenant ils ont leurs appréhensions et produisent leurs représentations douloureuses. Qu'ils disparaissent, inefficaces, et ne reviennent plus ! Ils disparaissent après un mois de séance, ce 12 décembre

1788 : les *derniers* Notables terrestres, destinés à ne reparaître en aucun autre temps dans l'Histoire du Monde.

Et ainsi, la clameur continuant, avec les Pamphlets ; et rien que des Adresses patriotiques, toujours plus hautes, se déversant vers nous de tous les coins de la France — Necker lui-même, une quinzaine de jours plus tard, avant même la fin de l'année, doit présenter son *Rapport*,¹¹⁴ recommandant, à ses risques et périls, cette même Double Représentation ; bien plus, l'enjoignant presque, tant le jargon et l'éleuthéromanie sont assourdissants. Quelles hésitations, quelles circumambulations ! Durant ces six mois tout entiers de vacarme — car cela commença avec Brienne en juillet —, n'a-t-on pas vu Rapport succéder à Rapport et une Proclamation voler au visage de l'autre ?¹¹⁵

Quoi qu'il en soit, ce premier point controversé est maintenant tranché, comme nous le voyons. Quant au second, celui du Vote par tête ou par Ordre, il demeure malheureusement suspendu. Il pend là, pouvons-nous dire, entre les Ordres privilégiés et les Non-Privilégiés, comme un prix de bataille déjà préparé et une nécessité de guerre dès le premier instant : et quiconque s'en emparera pourra désormais le porter en guise de bannière de combat, sous les meilleurs auspices.

Mais ainsi, du moins, par l'Édit royal du 24 janvier,¹¹⁶ devient-il enfin non seulement indubitable, pour la France impatiente et dans l'attente, que les Députés nationaux vont se réunir, mais encore possible — jusque-là, et guère davantage, va le Règlement royal — de commencer à les élire.

Chapitre II — L'Élection

Debout donc, et à l'œuvre ! Le mot d'ordre royal vole à travers la France, comme le grondement d'un vent puissant à travers d'immenses forêts. Dans les églises paroissiales, les hôtels de ville et toutes les maisons de convocation ; par Bailliages, par Sénéchaussées, sous quelque forme que les hommes se réunissent ; là, au milieu d'assez de confusion, se forment les Assemblées primaires. Il faut élire vos Électeurs : telle est la forme prescrite ; puis rédiger votre « Cahier de plaintes et doléances », et de celles-ci il n'y a pas pénurie.

Telle est la vertu de cet Édît royal de janvier, tandis qu'il roule rapidement dans ses malles de cuir, par les routes prises de glace, vers les quatre vents. Pareil à quelque *fiat*, quelque parole magique — à quoi de telles choses ressemblent en vérité ! Car partout où il retentit « à la croix du marché », accompagné d'un éclat de trompette ; présidé par un Bailli, un Sénéchal ou quelque autre petit Fonctionnaire, avec ses gardes en livrée ; ou bien, dans les églises rurales, nasillé après le sermon, « au prône des messes paroissiales » ; puis enregistré, affiché et lancé par-dessus le monde — voyez comme ce Peuple français innombrable, depuis si longtemps frémissant et bourdonnant dans l'attente, commence à s'amonceler et à se façonner en groupes organiques. Ces groupes organiques en contiennent de plus petits encore : le bourdonnement inarticulé devient parole et action articulées. Par Assemblée primaire, puis secondaire ; par « élections successives », élaborations et scrutins infinis, selon le procédé prescrit — les véritables « Plaintes et Doléances » seront enfin couchées sur le papier ; le Représentant national convenable sera enfin saisi.

Comme tout le Peuple se secoue, comme s'il ne possédait qu'une seule vie ; et, dans une rumeur aux mille voix, annonce qu'il est réveillé, soudainement, de son long sommeil de mort, et qu'il ne dormira plus désormais ! Ce que l'on attendait depuis si longtemps est enfin arrivé ; la nouvelle merveilleuse de la Victoire, de la Délivrance, de l'Affranchissement résonne magiquement dans chaque cœur. Elle est venue pour l'homme fier et robuste, dont les fortes mains ne seront plus entravées, devant qui se découvrent des continents sans bornes et non conquis. Le journalier épuisé l'a entendue ; le mendiant qui humecte ses croûtes de ses larmes. Quoi ! L'espérance est-elle descendue jusqu'à nous aussi, même jusqu'à nous ? La faim et la peine ne seront donc pas éternelles ? Le pain

que nous avons arraché à la glèbe rude, puis moissonné, moulu, pétri en miches par le travail de nos muscles, n'était donc pas tout entier pour autrui ; nous aussi nous en mangerons et serons rassasiés ? Glorieuse nouvelle — répondent les anciens prudents —, mais trop peu vraisemblable ! Ainsi, du moins, les petites gens qui ne paient pas d'impôts en argent et n'ont pas droit de vote¹¹⁷ peuvent-ils se presser assidûment autour de ceux qui l'ont ; et la plupart des Salles d'Assemblée, au-dedans comme au-dehors, paraissent suffisamment animées.

Paris, seul entre les Villes, doit avoir des Représentants : vingt au total. Paris est divisé en Soixante Districts ; chacun d'eux, assemblé dans quelque église ou lieu semblable, choisit deux Électeurs. Des députations officielles passent de District en District, car tout est encore inexpérience, et les consultations n'ont pas de fin. Les rues fourmillent étrangement de foules affairées, pacifiques encore, mais inquiètes et loquaces ; par intervalles brille l'éclair des mousquets militaires ; surtout autour du Palais, où le Parlement, de nouveau en fonction, siège querelleur, presque tremblant.

Le monde français est affairé ! Dans ces grands jours, quel pauvre artisan spéculatif ne quittera pas son atelier — sinon pour voter, du moins pour aider à voter ? Sur toutes les routes, froissement et agitation. Sur la vaste surface de la France, à maintes reprises durant les mois de printemps, tandis que le Semeur répand son grain sur les sillons, des bruits de rassemblement et de dispersion ; de foules en délibération, en acclamation, votant au scrutin ou à voix haute — montent, discordants, vers l'oreille du Ciel. À ces phénomènes politiques ajoutez ce phénomène économique : le Commerce est stagnant et le Pain devient cher ; car avant le rigoureux hiver, comme nous l'avons dit, il y eut un été rigoureux, avec sécheresse, puis, le 13 juillet, une grêle dévastatrice. Quel jour effroyable ! s'écriait-on tandis que tombait la tempête. Hélas, son prochain anniversaire sera pire encore.¹¹⁸ C'est sous de tels aspects que la France élit ses Représentants nationaux.

Les incidents et particularités de ces Élections appartiennent non à l'Histoire universelle, mais à l'Histoire locale ou paroissiale : aussi les nouveaux troubles de Grenoble ou de Besançon, le sang versé dans les rues de Rennes et la marche consécutive des « Jeunes Gens » bretons, accompagnée d'un Manifeste de leurs « Mères, Sœurs et Bien-aimées »,¹¹⁹ ni autres choses semblables, ne nous retiendront-ils ici. C'est partout la même triste histoire, avec des variations superficielles. Un Parlement rétabli — comme à Besançon —, qui contemple

avec stupeur ce Béhémoth d'États généraux qu'il a lui-même évoqué, s'avance, avec plus ou moins d'audace, pour lui fixer une épine dans le nez ; et, hélas, se voit instantanément abattu et jeté entièrement hors de la scène — car la nouvelle force populaire sait manier non seulement les arguments, mais les pavés ! Ou bien, parfois en combinaison avec cela, c'est un Ordre de Noblesse — comme en Bretagne — qui veut lier d'avance le Tiers État, afin qu'il ne nuise point aux anciens privilèges. Dans cette entreprise de ligotage, si habilement commencée soit-elle, il n'est pas davantage possible de prospérer ; le Béhémoth-Briareus rompt vos cordes comme de verts joncs. Ligoter ? Hélas, Messieurs ! Et quant à vos rapières chevaleresques, votre vaillance et votre appel au combat singulier, réfléchissez seulement un instant : comment cela pourrait-il suffire ? Le cœur plébéien contient lui aussi une vie rouge, qui ne blanchit pas même sous votre regard ; et « les six cents gentilshommes bretons assemblés en armes pendant soixante-douze heures dans le couvent des Cordeliers, à Rennes », doivent finalement ressortir, *plus sages* qu'ils n'étaient entrés. Car la Jeunesse de Nantes, la Jeunesse d'Angers, toute la Bretagne était en mouvement ; « mères, sœurs et bien-aimées » criant après eux : *Marchez !* La Noblesse bretonne doit laisser le monde fou suivre sa route.¹²⁰

Dans d'autres Provinces, la Noblesse, avec autant de bonne volonté, trouve plus prudent de s'en tenir aux Protestations, aux Cahiers de doléances bien rédigés, aux écrits et discours satiriques. Telle est en partie sa conduite en Provence ; où, en vérité, Gabriel Honoré Riquetti, comte de Mirabeau, a couru depuis Paris afin de prononcer une parole opportune. En Provence, les Privilégiés, appuyés par leur Parlement d'Aix, découvrent que pareilles nouveautés, bien qu'ordonnées par Édit royal, tendent au préjudice national ; et, chose encore plus indiscutable, « portent atteinte à la dignité de la Noblesse ». Sur quoi Mirabeau proteste à voix haute ; et cette même Noblesse, au milieu d'un immense tumulte au-dedans et au-dehors, décide net de l'expulser de son Assemblée. Aucune autre méthode, pas même celle des duels successifs, ne pourrait répondre avec cet homme tapageur au regard de feu. Il est donc expulsé.

« Dans tous les pays, dans tous les temps, s'écrie-t-il en partant, les Aristocrates ont poursuivi implacablement tout ami du Peuple ; et avec une implacabilité décuplée, lorsque celui-ci était lui-même né dans l'Aristocratie. C'est ainsi que périt le dernier des Gracques, par la main des Patriciens. Mais lui, frappé du coup mortel, jeta de la poussière vers le ciel et invoqua les Divinités

vengeresses ; et de cette poussière naquit Marius — Marius moins illustre pour avoir exterminé les Cimbres que pour avoir renversé à Rome la tyrannie des Nobles. »¹²¹ Jetant à son tour cette étrange poignée de poussière nouvelle — par l’Imprimerie — afin qu’elle enfante ce qu’elle pourra, Mirabeau passe d’un pas menaçant dans le Tiers État.

Que, pour se concilier désormais ce Tiers État, il ait « ouvert une boutique de drap à Marseille » et soit devenu, l’espace d’un moment, tailleur-fournisseur — ou même seulement que la fable l’ait raconté —, cela compte toujours pour nous parmi les souvenirs plaisants de cette époque. Jamais drapier plus singulier ne mania l’aune et ne déchira des pièces d’étoffe pour les hommes, ou pour des fractions d’hommes. Le ^{G040} *Fils adoptif* s’indigne d’une fable si dépréciative,¹²² laquelle fut néanmoins largement crue en ce temps-là.¹²³ Mais, après tout, si Achille, dans les âges héroïques, tuait des moutons, pourquoi Mirabeau, dans les âges non héroïques, ne mesurerait-il pas du drap ?

Plus authentiques sont ses marches triomphales à travers ce district troublé, avec jubilé populaire, torches flamboyantes, « fenêtres louées deux louis » et garde volontaire de cent hommes. Il est Député élu d’Aix et de Marseille ; mais préférera Aix. Il a ouvert sa voix retentissante au loin, les profondeurs de son âme retentissante ; il peut apaiser — telle est la vertu d’une parole prononcée — les tumultes d’orgueil des riches, les tumultes de faim des pauvres ; et les multitudes sauvages se meuvent sous lui comme les vagues de la mer sous la lune : il est devenu une force qui contraint le monde, un maître des hommes.

Un autre incident et une autre particularité méritent encore notre attention — avec quel intérêt différent ! Il s’agit du Parlement de Paris, qui s’avance lui aussi, comme les autres — mais avec moins d’audace, car il voit mieux la situation —, pour passer un anneau dans le nez de ce Béhémoth d’États généraux. Le digne docteur Guillotin, respectable praticien de Paris, a rédigé son petit « Projet de Cahier de doléances » : n’en avait-il pas, puisqu’il en avait le désir et le talent, la liberté la plus claire ? Il fait signer le peuple ; sur quoi le maussade Parlement le somme de venir rendre compte de lui-même. Il y va — mais avec tout Paris sur ses talons ; Paris inonde les cours extérieures et signe copieusement le Cahier jusque-là, pendant que le Docteur rend compte au-dedans ! Le Parlement ne saurait trop vite congédier Guillotin, avec compliments ; afin qu’il soit porté chez lui sur les épaules.¹²⁴ Ce respectable

Guillotiner, nous espérons le voir encore une fois, et peut-être une seule ; le Parlement, pas même une fois : qu'il soit englouti hors de notre vue.

Cependant, aussi réconfortantes soient-elles, de pareilles choses ne réconfortent guère le Créancier national, ni même aucun créancier. Au milieu de l'universel doute chargé de présages, quelle certitude peut paraître aussi certaine que l'argent dans la bourse — et la sagesse de l'y conserver ? La spéculation commerciale, le Commerce de toute sorte, s'est arrêté autant qu'il le pouvait ; la main de l'industriel demeure oisive sur sa poitrine. Effroyable assez, maintenant que la rigueur des saisons a fait sa part, et qu'à la rareté du travail s'ajoute celle de la nourriture ! Au commencement du printemps, circulent des rumeurs d'accaparement ; viennent des Édits du Roi, des Pétitions de boulangers contre les meuniers ; puis enfin, au mois d'avril, des troupes de Va-nu-pieds en haillons, et de furieux cris de famine ! Ce sont les trois fois célèbres Brigands : quantité réelle et existante de personnes ; qui, réfléchies et réverbérées à travers tant de millions de têtes, comme dans des miroirs concaves multiplicateurs, deviennent tout un Monde de Brigands ; et, telle une Machinerie surnaturelle, mettent merveilleusement en mouvement l'Épopée de la Révolution. Les Brigands sont ici ; les Brigands sont là ; les Brigands arrivent ! Le fracas de l'arc d'argent de Phébus Apollon, répandant la peste et la terreur pâle, ne sonnait pas autrement ; car ce fracas aussi appartenait à l'imagination, était préternaturel ; et lui aussi marchait dans une immensité sans forme, « s'étant rendu semblable à la Nuit » — *nykti eotkôs* !

Mais remarquez au moins, pour la première fois, l'empire singulier du Soupçon dans ces pays et ces jours. Si de pauvres hommes affamés, avant de mourir, se rassemblent en groupes et en foules, comme les grives et les pluviers pauvres le font par un temps cruel, ne serait-ce que pour gazouiller tristement ensemble et laisser la misère regarder la misère dans les yeux ; si des hommes affamés — ce que les grives affamées ne peuvent faire — découvrent, une fois réunis, qu'ils ne sont pas obligés de mourir tant qu'il existe de la nourriture dans le pays, puisqu'ils sont nombreux, les bourses vides mais les mains droites intactes : dans tout cela, quel besoin y aurait-il de Machinerie surnaturelle ? Pour la plupart des peuples, aucun ; mais non pour le peuple français en temps de Révolution. Ces Brigands — comme ceux de Turgot quatorze ans auparavant — ont tous été mis en mouvement, enrôlés sans roulement de tambour, par les Aristocrates, par les Démocrates, par d'Orléans, par d'Artois et par les ennemis

du bien public. Bien plus, les Historiens jusqu'à ce jour vous le prouveront par un argument : ces Brigands, prétendant manquer de vivres, parviennent néanmoins à boire, et ont même été vus ivres.¹²⁵ Fait sans exemple ! Mais, dans l'ensemble, ne pouvons-nous prédire qu'un peuple possédant une telle largeur de Crédulité et d'Incrédulité — dont l'union véritable produit le Soupçon, et même la déraison en général — verra assez de Figures immortelles combattre dans ses rangs de bataille, et ne manquera jamais de Machinerie épique ?

Quoi qu'il en soit, les Brigands sont clairement arrivés à Paris en multitudes considérables :¹²⁶ visages jaunes, cheveux pendants — véritable teint de l'enthousiaste —, haillons couverts de suie ; et aussi de grands bâtons qu'ils frappent avec colère contre le pavé ! Ils se mêlent au tumulte électoral ; ils voudraient signer le Cahier de Guillotin, ou n'importe quel Cahier, n'importe quelle Pétition, si seulement ils savaient écrire. Leur teint d'enthousiaste, le choc de leurs bâtons ne présagent rien de bon pour personne ; moins encore pour les riches maîtres manufacturiers du faubourg Saint-Antoine, avec les ouvriers desquels ils fraternisent.^{G021}

Chapitre III — Devenue électrique

Mais voici que les Députés nationaux, venus de toutes les extrémités de la France, sont à Paris, leurs commissions — ce qu'ils nomment leurs *pouvoirs* — dans leurs poches ; ils s'informent, consultent, cherchent des logements à Versailles. Les États généraux s'ouvriront là, sinon le Premier, du moins certainement le Quatre mai, en grande procession et grand apparat. La Salle des Menus a été entièrement remise en charpente et parée pour eux ; leur costume même a été fixé ; une grande controverse au sujet des « chapeaux à larges bords ou chapeaux à bords rabattus » des Députés des Communes a été à peu près résolue. De nouveaux étrangers arrivent sans cesse : flâneurs, personnes diverses, officiers en congé — tel le digne capitaine Dampmartin, dont nous espérons faire connaissance. Eux aussi, venus de toutes les régions, ont accouru pour voir ce qui se prépare. Nos Comités parisiens des Soixante Districts sont plus affairés que jamais ; il est maintenant trop clair que les Élections de Paris seront en retard.^{G070}

Le lundi 27 avril, l'astronome Bailly remarque que le sieur Réveillon n'est pas à son poste. Le sieur Réveillon, « grand fabricant de papiers de la rue Saint-Antoine », lui d'ordinaire si ponctuel, est absent du Comité électoral — et n'y reparaitra jamais. Quelque chose serait-il arrivé dans ces « immenses magasins de papiers veloutés » ? Hélas, oui ! Hélas, ce n'est pas un Montgolfier qui s'élève aujourd'hui ; mais le Labeur, la Canaille et le Faubourg ! Le sieur Réveillon, lui-même jadis ouvrier, a-t-il été entendu disant qu'« un ouvrier pouvait vivre convenablement avec quinze sous par jour » ? Environ sept pence et demi : somme bien mince ! Ou bien a-t-on seulement cru l'avoir entendu le dire ? À force de frottement et d'irritation prolongés, il semble que le tempérament national soit devenu *électrique*.

Dans ces tanières obscures, dans ces têtes obscures et ces cœurs affamés, qui sait sous quelle étrange figure le nouvel Évangile politique s'est façonné ; quelle miraculeuse « Communion des Forçats du labeur » est peut-être en train de se former ! Il suffit : de sombres individus, bientôt grossis en sombres multitudes, et d'autres multitudes encore accourant pour voir, assiègent cet Entrepôt de papiers ; ils démontrent, dans un langage haut, incorrect — et adressé aussi aux

^a Le récit reprend ici les évaluations très hautes qui circulèrent dès 1789. Le nombre exact des morts et blessés de l'émeute Réveillon demeure incertain ; les sources contemporaines se contredisent.

passions —, l'insuffisance de sept pence et demi par jour. Le Guet de la Ville ne peut les disperser ; des querelles éclatent, des mugissements ; Réveillon, au bout de ses ressources, supplie le Peuple, supplie les autorités. Besenval, maintenant en commandement actif, Commandant de Paris, envoie vers le soir, sur la prière instante de Réveillon, quelque trente Gardes françaises. Ceux-ci dégagent la rue, heureusement sans tirer, et y prennent poste pour la nuit, dans l'espoir que tout soit terminé.¹²⁷

Il n'en est rien : le lendemain, c'est bien pire. Saint-Antoine s'est levé de nouveau, plus sombre que jamais — renforcé par les Figures inconnues en haillons, avec leur teint d'enthousiastes et leurs grands bâtons. La Ville, par toutes ses rues, coule vers ce point pour voir ; « deux charrettes de pavés qui passaient justement par là » ont été saisies comme un don visible de la Providence. Il faut envoyer un nouveau détachement de Gardes françaises ; Besenval et le Colonel tiennent conseil avec gravité. Puis encore un autre ; à peine parviennent-ils, avec les baïonnettes et la menace des balles, à pénétrer jusqu'au lieu. Quel spectacle ! Une rue étranglée par les décombres, le tumulte et l'interminable pression des hommes. Un Entrepôt de papiers éventré par la hache et le feu ; vacarme insensé de Révolte ; volées de mousqueterie auxquelles répondent les hurlements, les projectiles de toute sorte, les tuiles pleuvant des toits et des fenêtres — tuiles, excréments et hommes tués !

Les Gardes françaises n'aiment pas cette besogne, mais doivent persévérer. Toute la journée cela continue, se ralentissant, puis reprenant ; le soleil descend, et Saint-Antoine n'a pas cédé. La Ville vole çà et là : hélas, le grondement de ces décharges de mousquets arrive jusqu'aux salles à manger lointaines de la Chaussée-d'Antin et modifie le ton des propos de table. Le capitaine Dampmartin laisse son vin ; il sort avec un ami ou deux pour voir le combat. Des hommes non lavés grondent contre lui, avec des murmures de « *À bas les Aristocrates !* », et insultent sa croix de Saint-Louis. Ils le poussent du coude, le bousculent ; mais ne lui volent pas sa bourse — comme, en vérité, chez Réveillon non plus il n'y eut pas le moindre pillage.¹²⁸

À la chute de la nuit, puisque l'affaire ne veut pas finir, Besenval prend sa résolution : il fait sortir les Gardes suisses avec deux pièces d'artillerie. Les Gardes suisses avanceront ; sommeront cette populace de se retirer au nom du Roi. Si elle désobéit, ils chargeront leurs canons à mitraille, visiblement, sous les yeux de tous ; ils sommeront encore ; et, si l'on désobéit encore, ils tireront — et

continueront de tirer « jusqu'à ce que le dernier homme » ait été ainsi soufflé hors de la rue et que celle-ci soit dégagée. Grâce à cette vigoureuse résolution, comme on pouvait l'espérer, l'affaire prend fin. À la vue des mèches allumées, des Suisses étrangers en habits rouges, Saint-Antoine se disperse précipitamment dans les ombres du crépuscule. Il reste une rue encombrée ; il reste « quatre à cinq cents » hommes morts. L'infortuné Réveillon a trouvé refuge dans la Bastille ; de là, en sûreté derrière les remparts de pierre, il émet pendant le mois suivant plaintes, protestations et explications. L'audacieux Besenval reçoit les remerciements de toutes les classes respectables de Paris ; mais Versailles ne lui témoigne aucune attention particulière — chose à laquelle l'homme de vrai mérite est habitué.¹²⁹

Mais comment naquit cette farouche étincelle électrique, cette explosion ? De d'Orléans ! s'écrie le parti de la Cour : lui, avec son or, a enrôlé ces Brigands — assurément de quelque manière surprenante, sans son de tambour ; il les a ratissés jusque-là depuis tous les coins, pour fermenter et prendre feu ; le mal est son bien. De la Cour ! s'écrie le Patriotisme éclairé : c'est l'or maudit et les ruses des Aristocrates qui les ont enrôlés ; les ont lancés contre un innocent sieur Réveillon, afin d'effrayer les timides et de dégoûter les hommes de la carrière de la Liberté.

Besenval, avec répugnance, conclut que cela vient « des Anglais, nos ennemis naturels ». Ou bien, hélas, ne pourrait-on plutôt l'attribuer à Diane sous la forme de la Faim ? À quelque paire de Dioscures : OPPRESSION et VENGEANCE, si souvent aperçus dans les batailles des hommes ? Pauvres Va-nu-pieds, tous accablés de travail, souillés, encroûtés jusqu'à l'effacement obscur ; dans lesquels pourtant le souffle du Tout-Puissant a soufflé une âme vivante ! Pour eux, une seule chose est claire : le Philosophisme éleuthéromane n'a encore cuit aucun pain ; les membres des Comités patriotiques nivelleront jusqu'à leur propre niveau, et pas plus bas. Brigands ou quoi qu'ils fussent, la chose était pour eux d'une amère gravité. Ils enterrent leurs morts sous le titre de Défenseurs de la Patrie, Martyrs de la bonne Cause.

Ou bien dirons-nous que l'Insurrection vient d'achever son Apprentissage ; que ceci fut son coup d'essai, et nullement sans conclusion ? Son prochain coup sera un coup de maître, proclamant une Maîtrise indiscutable devant tout un monde stupéfait. Que cette forteresse de pierre, place forte de la Tyrannie, qu'ils

nomment Bastille, ou Bâtiment, comme s'il n'existait aucun autre bâtiment, veille donc sur ses canons !

Mais c'est ainsi, avec Assemblées primaires et secondaires, Cahiers de doléances ; avec motions, rassemblements de toute espèce ; avec beaucoup de tonnerre d'éloquence d'écume, et finalement le tonnerre des feux de peloton — que la France agitée accomplit ses Élections. Par un vannage et un criblage confus, de cette manière plutôt tumultueuse, elle a maintenant — sauf quelques restes de Paris — séparé les véritables grains de blé des Députés nationaux, au nombre de Mille Deux Cent Quatorze ; et va sur-le-champ ouvrir ses États généraux.

Chapitre IV — La Procession

Le premier samedi de mai, Versailles est en fête ; et le lundi, quatrième jour du mois, doit être une journée plus grande encore. La plupart des Députés sont arrivés, ont cherché leurs logements ; et maintenant, successivement, en longues files conduites avec cérémonie, ils baisent la main de la Majesté dans le Château. Le Grand Maître des cérémonies de Brézé ne donne pas la plus haute satisfaction : nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, lorsqu'il introduit la Noblesse ou le Clergé dans la Présence consacrée, il ouvre libéralement les *deux* battants de ses portes ; tandis que, pour les membres du Tiers État, il n'en ouvre qu'un seul ! Il reste néanmoins assez de place pour entrer ; la Majesté sourit à tous.

Le bon Louis accueille ses Honorables Membres avec des sourires d'espérance. Il leur a préparé la Salle des Menus, la plus vaste des salles voisines ; et souvent il est venu surveiller les ouvriers tandis que l'œuvre avançait. Salle spacieuse : avec une estrade élevée pour le Trône, la Cour et le Sang royal ; place, en face, pour six cents Députés des Communes ; pour moitié moins de membres du Clergé d'un côté, et moitié moins de Nobles de l'autre. Elle possède de hautes galeries, d'où les dames d'honneur, resplendissantes en *gaze d'or* ; les Diplomaties étrangères et autres individus bordés d'or, à jabots blancs, au nombre de deux mille, pourront s'asseoir et regarder. De larges passages la traversent ; d'autres l'environnent, au-dehors de la muraille intérieure. Il y a des salles de comité, des corps de garde, des vestiaires : réellement une noble Salle, où la tapisserie, aidée des beaux-arts subalternes, a fait de son mieux ; les draperies cramoisies à glands et les fleurs de lys emblématiques n'y manquent pas.

La Salle est prête ; le costume lui-même, avons-nous dit, est fixé ; et les Communes ne porteront pas cet odieux chapeau mou, le *chapeau clabaud*, mais un chapeau moins affaissé, le *chapeau rabattu*. Quant à leur manière de *travailler*, une fois tous vêtus — quant au « vote par tête ou par ordre » et au reste —, cela, qu'il serait peut-être encore temps de régler et qu'il ne sera plus temps de régler dans quelques heures, demeure sans solution ; suspendu, douteux, dans la poitrine de Douze Cents hommes.

Mais voici qu'enfin le Soleil du lundi 4 mai s'est levé — indifférent, comme si ce n'était pas un jour particulier. Et pourtant, si ses premiers rayons savaient

tirer de la musique de la Statue de Memnon sur le Nil, quels sons n'éveillèrent-ils pas ici, si vibrants, si tremblants de préparation et de pressentiment, dans chaque poitrine de Versailles ! L'immense Paris, dans tous les véhicules imaginables et inimaginables, se déverse au-dehors ; de chaque Ville et Village viennent des ruisseaux auxiliaires ; Versailles est devenue une véritable mer d'hommes. Mais surtout, de l'église Saint-Louis à l'église Notre-Dame, une vaste vague suspendue de Vie — dont l'*écume* s'est répandue jusque sur les cheminées ! Car sur les cheminées elles-mêmes, comme sur les toits, et là-haut sur chaque bras de réverbère, poteau d'enseigne, angle périlleux d'où l'on peut regarder, siège le Courage patriotique ; et chaque fenêtre éclate de Beauté patriotique : les Députés se rassemblent à l'église Saint-Louis pour marcher en procession vers Notre-Dame et y entendre le sermon.

Où, mes amis, vous pouvez vous asseoir et regarder : hardiment, ou par la pensée, toute la France et toute l'Europe peuvent s'asseoir et regarder ; car voici un jour comme il en existe peu. On pourrait pleurer comme Xerxès : tant de rangées serrées sont perchées là, pareilles à des créatures ailées descendues du Ciel ; toutes celles-ci, et tant d'autres qui les suivront, auront de nouveau fui vers les hauteurs, auront disparu dans le Profond bleu, tandis que la mémoire de ce jour sera encore fraîche. C'est le jour du baptême de la Démocratie : le Temps malade vient d'en accoucher, les mois comptés étant accomplis. Le jour de l'extrême-onction du Féodalisme ! Un Système de Société suranné, décrépît par ses travaux — car n'a-t-il pas beaucoup accompli, ne vous a-t-il pas produits, vous et ce que vous possédez et connaissez ? —, par ses vols et ses rixes nommées victoires glorieuses, par ses débauches et sensualités, et, dans l'ensemble, par la caducité et la sénilité, doit maintenant mourir ; et ainsi, dans les agonies de la mort et de l'enfement, un système nouveau doit naître. Quelle œuvre, ô Terre et Cieux, quelle œuvre ! Batailles et sang répandu, Massacres de Septembre, Ponts de Lodi, retraites de Moscou, Waterloos, Peterloos, franchises à dix livres, tonneaux de goudron et Guillotines — et, à compter de cette présente date, si l'on pouvait prophétiser, encore deux siècles peut-être à combattre ! Deux siècles, guère moins, avant que la Démocratie ait traversé les étapes qui lui reviennent, les plus funestes, de la Charlatanocratie ; qu'un Monde pestilentiel ait été consumé et ait commencé à reverdir, jeune de nouveau.

Réjouissez-vous néanmoins, multitudes de Versailles : tout cela vous est caché, et seule l'issue glorieuse vous est visible. Aujourd'hui, sentence de mort est

prononcée sur les Simulacres ; jugement de résurrection, fût-elle lointaine, est prononcé sur les Réalités. Aujourd'hui, il est déclaré à voix haute, comme par une Trompette du Jugement, qu'un Mensonge est incroyable. Croyez cela, tenez-vous-en à cela, quand bien même il n'y aurait rien de plus ; et que toute chose ou toutes choses qui doivent en découler en découlent. « Vous ne pouvez autrement ; que Dieu vous soit en aide ! » Ainsi parla un homme plus grand que vous tous, ouvrant son Chapitre de l'Histoire du Monde.

Mais voyez ! Les portes de l'église Saint-Louis s'ouvrent toutes grandes ; et la Procession des Processions s'avance vers Notre-Dame ! Les cris déchirent l'air ; cri tel que les oiseaux de Grèce en seraient tombés morts. C'est, en vérité, un spectacle majestueux et solennel. Les Élus de France, puis la Cour de France : ils sont rangés et marchent tous à la place et dans le costume prescrits. Nos Communes « en simple manteau noir et cravate blanche » ; la Noblesse en manteaux de velours brodés d'or et vivement colorés, resplendissants, bruissant de dentelles, ondoyant de plumes ; le Clergé en rochet, en aube ou autres meilleurs *pontificalibus* ; enfin vient le Roi lui-même, avec la Maison du Roi, dans leur plus brillante flambée de pompe — la plus brillante et la dernière. Quelque Quatorze Cents hommes, soufflés là par tous les vents, chargés de la plus profonde des missions.

Oui, dans cette masse qui marche en silence repose assez d'Avenir. Ces hommes ne portent point d'Arche symbolique comme les anciens Hébreux ; pourtant eux aussi ont une Alliance ; eux aussi président à une Ère nouvelle dans l'Histoire des Hommes. Tout l'Avenir se trouve là, le Destin planant obscurément au-dessus ; il repose, illisible et inévitable, dans les cœurs et les pensées encore informes de ces hommes. Singulière réflexion : *ils* le portent en eux ; et cependant ni eux ni aucun mortel, mais seulement l'Œil d'en haut peut le lire — tel qu'il se déploiera dans le feu et le tonnerre des sièges et de l'artillerie de campagne ; dans le frémissement des bannières de bataille, le pas des armées, la lueur des villes qui brûlent, le cri des nations étranglées ! De telles choses reposent cachées, soigneusement enveloppées dans ce Quatrième jour de mai — ou plutôt avaient reposé dans quelque autre jour inconnu, dont celui-ci est le fruit public et le résultat. Car quelles merveilles ne reposent pas dans chaque Jour, si nous avons la vision — que, par bonheur, nous n'avons pas — pour les déchiffrer : le moindre Jour n'est-il pas « le confluent de deux Éternités » ?

Cependant, supposons que nous aussi, bon Lecteur, puisque maintenant, sans miracle, la Muse Clio nous le permet, prenions position sur quelque point avantageux ; et jetions un regard momentané sur cette Procession et cette mer de Vie — avec des yeux bien différents de ceux des autres, c'est-à-dire des yeux prophétiques. Nous pouvons monter et nous tenir là sans craindre de tomber.

Quant à la mer de Vie, cette innombrable Multitude qui regarde, elle est malheureusement trop obscure. Et pourtant, lorsque nous fixons les yeux, ne voyons-nous pas se dévoiler plus d'une Figure sans nom, qui ne demeurera pas toujours sans nom — visible ou du moins vraisemblablement présente ? La jeune baronne de Staël regarde manifestement d'une fenêtre, parmi des femmes honorables plus âgées.¹³⁰ Son père est Ministre et l'une des figures de gala ; à ses propres yeux, la principale. Jeune Amazone spirituelle, ton repos n'est point là ; ni celui de ton Père aimé : « de même que Malebranche voyait toutes choses en Dieu, M. Necker voit toutes choses en Necker » — théorème qui ne se soutiendra pas.

Mais où est la demoiselle Théroigne, aux cheveux bruns, aux mouvements légers, au cœur de feu ? Éloquente Beauté brune, toi qui, par tes paroles ailées et tes regards, feras vibrer les poitrines rudes, des bataillons entiers d'acier, et persuaderas un Kaiser autrichien — la pique et le casque te sont réservés pour leur saison ; et, hélas, aussi la camisole de force et un long logement à la Salpêtrière ! Mieux eût valu demeurer dans ton Luxembourg natal et devenir la mère des enfants de quelque brave homme ; mais telle n'était pas ta tâche, tel ne fut pas ton lot.

Quant au sexe plus rude, comment, sans une langue ou cent langues de fer, énumérer les notabilités ? Le marquis Valadi n'a-t-il pas quitté précipitamment son large chapeau de Quaker, son Grec pythagoricien de Wapping et la ville de Glasgow ?¹³¹ De Morande, abandonnant son *Courrier de l'Europe*, Linguet ses *Annales*, regardaient avidement à travers le brouillard de Londres ; ils sont devenus Ex-Rédacteurs — afin de nourrir la guillotine et de recevoir leur dû. Louvet, l'auteur de *Faublas*, se dresse-t-il sur la pointe des pieds ? Et Brissot, dit de Warville, l'Ami des Noirs ? Lui, avec le marquis de Condorcet et Clavière le Genevois, « a créé le journal ^{G015} *Le Moniteur* », ou s'apprête à le créer. Des Rédacteurs capables doivent rendre compte d'un tel jour.

Ou distingues-tu quelque peu, vraisemblablement très bas, loin des places d'honneur, un Stanislas Maillard, huissier à cheval du Châtelet, l'un des hommes

les plus propres à se tirer de toute situation ? Un capitaine Hulin de Genève ; le capitaine Élie du Régiment de la Reine, tous deux avec un air de demi-solde ? Jourdan, aux favoris couleur de tuile, mais pas encore à la barbe de tuile ; marchand de mulets malhonnête ? Dans quelques mois, il sera Jourdan le Coupeur de Têtes, chargé d'un autre commerce.

Assurément aussi, dans quelque place sans honneur, se tient ou s'étire en grognant, afin que, malgré sa petite taille, il puisse voir, l'un des mortels les plus sordides et chassieux, exhalant la suie et les drogues à chevaux : Jean-Paul Marat de Neuchâtel ! Ô Marat, Rénovateur de la Science humaine, Professeur d'Optique ; ô toi, le plus remarquable des Hippiatres, jadis dans les Écuries d'Artois — tandis que ton âme chassieuse regarde au-dehors par ton visage chassieux, terne, âcre, ravagé de douleur, que voit-elle dans tout cela ? La plus faible lumière d'espérance, comme une aube après la nuit de la Nouvelle-Zemble ? Ou seulement une lumière *bleue* de soufre et des spectres ; douleur, soupçon, vengeance sans fin ?

Du Drapier Lecointre, qui ferma sa boutique de drap toute proche et s'avança au-dehors, il est à peine besoin de parler. Ni de Santerre, le Brasseur sonore du faubourg Saint-Antoine. Deux autres Figures, et deux seulement, seront signalées là. L'immense Figure musclée, à travers les sourcils noirs et le rude visage aplati — ^{G071 G014} *figure écrasée* — de laquelle regarde une énergie déserte d'Hercule pas encore furibond : c'est un Avocat affamé, sans clientèle, nommé Danton ; remarque-le. Puis cet autre, son compagnon de frêle charpente et confrère en métier ; lui aux longues boucles de cheveux ; au visage de canaillerie noirâtre, merveilleusement illuminé par le génie, comme si une lampe de naphte brûlait au-dedans : cette Figure est Camille Desmoulins. Être d'une finesse infinie, d'esprit, et même d'humour ; l'une des âmes les plus vives et les plus claires de tous ces millions. Pauvre Camille, quoi qu'on dise de toi, ce serait mentir que de prétendre ne pas presque t'aimer, homme emporté qui étincelles si légèrement ! Mais la Figure musclée, non encore furibonde, est, disons-nous, Jacques Danton ; nom qui sera « assez connu dans la Révolution ». Il est Président du District électoral des Cordeliers à Paris, ou sur le point de le devenir ; et il ouvrira ses poumons d'airain. ^{G018 G011}

Nous ne nous attardons pas davantage sur cette Multitude mêlée qui crie : voici maintenant les Députés des Communes !

Lequel de ces Six Cents individus en simple cravate blanche, montés pour régénérer la France, pourrait-on deviner destiné à devenir leur *roi* ? Car un roi, ou chef, il leur en faut un, comme à tous les corps d'hommes : quelle que soit leur œuvre, il existe parmi eux un homme qui, par caractère, faculté, position, est le plus propre de tous à l'accomplir ; cet homme, roi futur mais non encore élu, marche là parmi les autres. Sera-ce celui aux épais cheveux noirs ? À la *bure*, comme il la nomme lui-même — tête noire de sanglier propre à être « secouée » comme prodige sénatorial ? Sous ses sourcils broussailleux et saillants, dans son visage taillé à la serpe, creusé de coutures et d'escarboucles, regardent la laideur naturelle, la petite vérole, l'incontinence, la banqueroute — et le feu brûlant du génie ; pareil à un feu de comète fuligineux qui flamboie à travers les confusions les plus obscures ? C'est Gabriel Honoré Riquetti de Mirabeau, le Contraigneur-du-Monde, Député d'Aix qui gouverne les hommes ! Selon la baronne de Staël, il marche avec orgueil, quoique regardé de travers, et secoue sa noire *chevelure*, sa crinière de lion, comme prophétique de grandes actions.

Oui, Lecteur, voilà le Français-type de cette époque, comme Voltaire le fut de la précédente. Français dans ses aspirations, dans ses acquisitions, dans ses vertus, dans ses vices ; peut-être plus Français qu'aucun autre homme — et, intrinsèquement aussi, quelle masse d'humanité ! Remarque-le bien. L'Assemblée nationale eût été toute différente sans cet homme ; bien plus, il aurait pu dire avec l'ancien Despote : « L'Assemblée nationale ? C'est moi. »

D'un climat méridional, d'un sang méridional sauvage : car les Riquetti, ou Arighetti, durent fuir Florence et les Guelfes il y a de longs siècles et s'établir en Provence ; où, de génération en génération, ils se sont toujours montrés une race particulière : irascibles, indomptables, tranchants, vrais, comme l'acier qu'ils portaient ; d'une intensité et d'une activité qui parfois approchaient la folie, sans l'atteindre. Un ancien Riquetti, dans l'accomplissement insensé d'un vœu insensé, enchaîne deux Montagnes ; et la chaîne, avec son « étoile de fer à cinq rayons », se voit encore. Un Riquetti moderne ne pourrait-il pas déchaîner bien des choses et les lancer à la dérive — ce qui se verra aussi ?

Le Destin a du travail pour ce Mirabeau noir et à la grosse tête ; le Destin l'a surveillé, préparé de loin. Son Grand-père, le robuste *Col-d'Argent* — ainsi le nommait-on —, fracassé et tailladé par vingt-sept blessures en une seule journée funeste, ne gisait-il pas effondré sur le pont de Cassano, tandis que la cavalerie du prince Eugène galopait et regalopait sur lui — seul un sergent en fuite ayant jeté

une marmite de camp sur cette tête aimée ; et Vendôme, laissant tomber sa longue-vue, gémissant : « Mirabeau est donc *mort* ! » Pourtant il n'était pas mort : il se réveilla pour respirer et recevoir une chirurgie miraculeuse — car Gabriel devait encore venir. Avec son col d'argent, il tint sa tête cicatrisée droite pendant de longues années ; se maria et produisit le robuste marquis Victor, l'*Ami des Hommes*. C'est ainsi qu'enfin, dans l'année fixée 1749, ce Gabriel Honoré attendu si longtemps, taillé au plus rude, vit lui aussi la lumière : le plus rude lionceau jamais mis bas par cette rude race. Comme le vieux lion — car notre vieux Marquis lui aussi était semblable au lion, parfaitement indomptable, royalement cordial, parfaitement pervers — regarda son rejeton avec étonnement et résolut de le dresser comme nul lion ne l'avait été ! C'est en vain, ô Marquis. Ce lionceau, quand bien même tu le tuerais et l'écorcherais, n'apprendra pas à tirer la charrette à chiens de l'Économie politique ni à être un *Ami des Hommes* ; il ne sera pas Toi, il doit et veut être Lui-même, différent de Toi. Procès de divorce, « famille entière sauf un membre en prison, et soixante Lettres de cachet » pour ton seul usage : tout cela ne fait qu'étonner le monde.

Notre Gabriel malheureux, contre lequel on pécha et qui pécha lui-même, a vécu dans l'île de Ré et entendu l'Atlantique depuis sa tour ; dans le château d'If et entendu la Méditerranée à Marseille. Il a été dans la forteresse de Joux ; et quarante-deux mois, presque sans vêtements sur le dos, dans le Donjon de Vincennes — toujours par Lettre de cachet, venue de son père lion. Il a été dans les prisons de Pontarlier — prisonnier constitué par lui-même ; on l'a vu traverser à gué des bras de mer à marée basse, fuyant devant le visage des hommes. Il a plaidé devant le Parlement d'Aix — afin de recouvrer sa femme —, le public se rassemblant sur les toits pour voir, puisqu'il ne pouvait entendre : « le claquedents ! » gronde le singulier vieux Mirabeau, ne discernant dans cette éloquence judiciaire admirée que deux mâchoires qui claquent et une tête vide, sonore, de l'espèce du tambour.

Mais Gabriel Honoré, dans ces étranges voyages, que n'a-t-il pas vu et essayé ! Des sergents instructeurs aux premiers ministres, des libraires étrangers aux libraires domestiques, il a vu toutes sortes d'hommes. Toutes sortes d'hommes, il les a gagnés ; car, au fond, ce cœur sauvage et indomptable est un cœur sociable et aimant — plus spécialement toutes sortes de femmes. Depuis la Fille de l'Archer à Saintes jusqu'à cette belle jeune Sophie, Madame Monnier, qu'il ne pouvait s'empêcher de « voler », et pour laquelle il fut décapité — en effigie !

Car, en vérité, depuis que le Prophète arabe gisant mort fut contemplé par Ali avec admiration, on avait rarement vu pareil Héros de l'Amour, possédant la force de trente hommes. À la Guerre encore, il a contribué à conquérir la Corse ; livré des duels, des rixes irrégulières ; fouetté des barons calomnieurs. En Littérature, il a écrit sur le *Despotisme*, sur les *Lettres de cachet* ; des Érotiques sapphiques et werthériennes, des Obscénités, des Profanités ; des Livres sur la *Monarchie prussienne*, sur *Cagliostro*, sur *Calonne*, sur les *Compagnies des eaux de Paris* — chaque livre comparable, dirons-nous, à un feu d'alarme bitumineux : énorme, enfumé, soudain ! Le brasier, l'allumage et le bitume étaient à lui ; mais le bois — haillons, vieux morceaux et déchets combustibles sans nom, car tout lui est combustible — était ramassé chez les colporteurs et dans les paniers d'ânes de toute espèce sous le ciel. Aussi a-t-on entendu assez de colporteurs s'écrier : Fi donc, le feu est à moi !

Considérez même la chose plus généralement : rarement homme posséda pareil talent pour emprunter. L'idée, la faculté d'un autre homme, il peut les faire siennes ; l'homme lui-même, il peut le faire sien. « Tout reflet et réverbère ! » gronde le vieux Mirabeau, qui peut voir mais ne veut pas. Vieil Ami des Hommes acariâtre ! C'est sa sociabilité, sa nature agrégative ; et désormais elle deviendra pour lui la qualité de toutes les qualités. Dans cette « lutte de quarante années contre le despotisme », il a acquis la glorieuse faculté de s'aider lui-même, sans perdre le glorieux don naturel de communion, celui d'être aidé. Rare union ! Cet homme peut vivre suffisant à lui-même — et vit aussi dans la vie des autres hommes ; il peut se faire aimer des hommes, les faire travailler avec lui : roi-né des hommes !

Mais considérez encore comment, selon le grognement du vieux Marquis, il a « absorbé — *humé* — toutes les *Formules* » : fait qui, si nous le méditons, signifiera beaucoup dans ces jours-ci. Voici donc un homme sans système ; seulement un homme d'instincts et de visions pénétrantes. Homme néanmoins qui fixera férocement tout objet, le traversera du regard et le vaincra : car il possède l'intelligence ; il possède la volonté et une force au-delà des autres hommes. Homme qui ne porte point les lunettes de la logique, mais possède un œil ! Malheureusement sans Décalogue, Code moral ni Théorème fixe d'aucune sorte ; mais non sans une forte Âme vivante, non sans Sincérité : une Réalité, non une Artificialité, non un Simulacre. Et ainsi lui qui a lutté « quarante ans contre le despotisme » et « absorbé toutes les formules » deviendra maintenant le

porte-parole d'une Nation résolue à faire de même. Car la lutte de la France n'est-elle pas précisément de rejeter le despotisme, de faire disparaître ses anciennes formules — les ayant trouvées nulles, usées, éloignées de la réalité ? Elle fera disparaître *ces* formules ; elle ira même *nue*, s'il le faut, jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé de nouvelles.

Vers pareille œuvre, de cette manière, marche ce singulier Riquetti Mirabeau. Figure rude et ardente, les mèches noires de Samson sous son chapeau rabattu, il avance là. Masse fuligineuse et enflammée, qu'on ne pouvait étouffer ni suffoquer, mais qui devait emplir toute la France de fumée. Maintenant elle a reçu de l'*air* : elle consumera toute sa substance, et toute son atmosphère de fumée elle-même, et emplira toute la France de flamme. Étrange destinée ! Quarante années à couvrir ainsi, avec assez de grisou infect et de vapeur ; puis victoire sur tout cela — et, pareil à une montagne ardente, il flamboie jusqu'au ciel ; durant vingt-trois mois resplendissants, il déverse en flammes et torrents de feu fondu tout ce qui est en lui, Phare et Signe prodigieux d'une Europe stupéfaite — puis demeure creux, froid à jamais. Passe, douteux Gabriel Honoré, le plus grand de tous : dans la totalité des Députés nationaux, dans la Nation entière, il n'existe nul homme semblable à toi, ni même second après toi.

Mais si Mirabeau est le plus grand, lequel de ces Six Cents pourrait être le plus petit ? Dirons-nous cet homme inquiet, mince, d'apparence inefficace, âgé de moins de trente ans, portant des lunettes ; ses yeux — si les verres étaient ôtés — troublés, attentifs ; le visage relevé, flairant obscurément le temps futur incertain ; le teint d'une couleur atrabilaire multiple, dont la nuance finale pourrait être le pâle vert-de-mer ?¹³² Cet individu verdâtre est Avocat à Arras ; il se nomme Maximilien Robespierre^{G064}. Fils d'Avocat ; son père fondait des loges maçonniques sous Charles-Édouard, le Prince anglais ou Prétendant. Maximilien, l'aîné, reçut une éducation économe ; il eut le vif Camille Desmoulins pour camarade au collège Louis-le-Grand, à Paris. Mais il pria le fameux Cardinal du Collier, Rohan, son protecteur, de lui permettre de quitter le collège et de céder sa place à un jeune frère. Max, à l'esprit rigoureux, partit ; retourna dans son Arras paternel ; et eut même là un Procès, où il plaida, non sans succès, « en faveur du premier paratonnerre de Franklin ». Avec un esprit rigoureux et laborieux, un entendement petit mais clair et prêt, il gagna la faveur des personnages officiels, qui pouvaient prévoir en lui un excellent homme d'affaires, heureusement tout à fait exempt de génie. L'Évêque, après conseil, le

nomme donc Juge de son diocèse ; et il rend fidèlement justice au peuple — jusqu’au jour où voici qu’un coupable se présente, dont le crime mérite la pendaison ; et Max à l’esprit rigoureux doit abdiquer, car sa conscience ne lui permet pas de condamner à mort un fils d’Adam. Homme à l’esprit rigoureux et au col serré ! Homme impropre aux Révolutions ? Dont la petite âme, transparente et d’apparence saine comme une petite bière, ne pourrait en aucun cas fermenter en virulent vinaigre de bière, mère d’un vinaigre toujours nouveau, jusqu’à ce que toute la France fût devenue acide et virulente ? Nous verrons.

Entre ces deux extrêmes, le plus grand et le plus petit, combien de grands et de petits roulent, dans cette Procession, vers leurs diverses destinées ! Voici Cazalès, jeune soldat cultivé, qui deviendra l’orateur éloquent du Royalisme et gagnera l’ombre d’un nom. L’expérimenté Mounier, l’expérimenté Malouet, dont l’expérience présidentielle et parlementaire sera bientôt laissée à sec par le courant des choses. Un Pétion a quitté à Chartres sa robe et ses dossiers pour une plaidoirie plus orageuse ; il n’a pas oublié son violon, car il aime la musique. Ses cheveux grisonnent quoiqu’il soit encore jeune : convictions, croyances placides et inaltérables habitent cet homme ; non la moindre d’entre elles, la croyance en lui-même. Un Rabaut-Saint-Étienne, pasteur protestant ; un Barnave, jeune homme mince, éloquent et véhément, aideront à régénérer la France. Ils sont si nombreux à être jeunes. Jusqu’à trente ans, les Spartiates ne permettaient pas à un homme de se marier ; mais combien d’hommes voici qui, âgés de moins de trente ans, viennent produire non un citoyen suffisant, mais une Nation et un Monde de citoyens ! Aux vieux de réparer les fissures, aux jeunes d’enlever les décombres — et cette dernière tâche n’est-elle pas précisément celle d’ici ?

Obscurs, sans forme à cette distance, et pourtant authentiquement présents, remarques-tu les Députés de Nantes ? Pour nous, simples écrans de vêtements sous chapeau rabattu et manteau ; mais portant dans leur poche un Cahier de doléances avec cette singulière clause, et bien d’autres semblables : « Que les maîtres perruquiers de Nantes ne soient point troublés par de nouveaux confrères reçus, le nombre actuellement existant de quatre-vingt-douze étant plus que suffisant ! »¹³³ Les gens de Rennes ont élu le Fermier Gérard, « homme de sens naturel et de droiture, sans aucune instruction ». Il marche là d’un pas solide ; unique, « dans ses vêtements rustiques de fermier », qu’il portera toujours, sans se soucier des manteaux courts et des costumes. Le nom de Gérard, ou de « Père Gérard », comme on aime à l’appeler, volera loin ; porté dans

d'interminables plaisanteries, dans les satires royalistes, dans les Almanachs didactiques républicains.¹³⁴ Quant à l'homme Gérard, lorsqu'on lui demanda une fois ce qu'après expérience il pensait franchement du travail parlementaire : « Je pense, répondit-il, qu'il y a parmi nous bon nombre de coquins. » Ainsi marche le Père Gérard, solide dans ses gros souliers, où qu'il soit conduit.

Et le digne docteur Guillotin, que nous espérons contempler une autre fois ? S'il n'est pas ici, le Docteur devrait y être, et nous le voyons de l'œil de la prophétie ; car, en vérité, les Députés parisiens ont tous quelque retard. Singulier Guillotin, respectable praticien, condamné par un destin satirique à la plus étrange gloire immortelle qui ait jamais empêché un mortel obscur de retrouver son lieu de repos, le sein de l'oubli ! Guillotin peut améliorer la ventilation de la Salle ; dans toutes les questions de police médicale et d'hygiène, il peut apporter un secours présent ; mais, chose bien plus grande, il peut produire son « Rapport sur le Code pénal » et y révéler une Machine à décapiter ingénieusement conçue, qui deviendra célèbre, mondialement célèbre. Voilà le produit des efforts de Guillotin, obtenu non sans méditation ni lecture ; produit que la gratitude ou la légèreté populaire baptise d'un nom dérivé féminin, comme s'il était sa fille : la Guillotine ! « Avec ma machine, Messieurs, je vous fais sauter la tête en un clin d'œil, et vous ne souffrez point » — sur quoi ils rient tous.¹³⁵ Infortuné Docteur ! Pendant vingt-deux ans encore, non guillotiné, il n'entendra parler que de guillotine, ne verra que guillotine ; puis, mort, il errera durant de longs siècles comme un spectre inconsolable du mauvais côté du Styx et du Léthé ; son nom menaçant de survivre à celui de César.

Voyez Bailly, lui aussi de Paris, Historien depuis longtemps honoré de l'Astronomie ancienne et moderne. Pauvre Bailly, comment ta sereine et belle Philosophie, avec sa douce clarté de lune, si mince, finit-elle dans la confusion épaisse et fangeuse — de la Présidence, de la Mairie, de l'Officialité diplomatique, de la Trivialité enragée, puis dans la gorge des Ténèbres éternelles ! Il y avait loin à descendre depuis la Galaxie céleste jusqu'au Drapeau rouge : près de ce fatal tas de fumier, lors de ce dernier jour infernal, il te faudra « trembler », quoique seulement de froid — *de froid*. La spéculation n'est pas la pratique : être faible n'est pas si misérable ; mais l'être davantage que notre tâche. Malheur au jour où

¹³⁴ Joseph-Ignace Guillotin ne conçut pas seul la machine qui porta son nom et ne mourut pas guillotiné. Il défendit l'égalité des condamnés devant un mode d'exécution réputé plus rapide ; la conception technique fut surtout l'œuvre d'Antoine Louis et de mécaniciens.

l'on t'a monté, paisible piéton, sur cet Hippogriffe sauvage qu'est une Démocratie ; lequel, repoussant la terre ferme et frappant même à coups de pied les *étoiles*, n'aurait encore pu être chevauché par aucun Astolphe connu !

Parmi les Députés des Communes se trouvent des Marchands, des Artistes, des Hommes de Lettres ; trois cent soixante-quatorze Avocats¹³⁶ et au moins un Ecclésiastique : l'abbé Sieyès. Paris l'envoie lui aussi parmi ses vingt. Le voici, homme léger et mince ; froid mais élastique, nerveux ; animé par l'orgueil de la Logique ; sans passion — ou n'en possédant qu'une, celle de la suffisance personnelle. Si l'on peut appeler passion ce qui, dans sa grandeur indépendante et concentrée, semble s'être élevé jusqu'au transcendantalisme ; assis là dans une sorte d'indifférence divine, regardant la passion de haut ! Voilà l'homme, et la sagesse mourra avec lui. C'est le Sieyès qui sera Constructeur de Systèmes, Constructeur général de Constitutions ; qui élèvera des Constitutions — autant qu'on en demandera — jusqu'au ciel, lesquelles malheureusement s'écrouleront toutes avant qu'il ait retiré les échafaudages. « La Politique, disait-il à Dumont, est une science que je crois avoir achevée. »¹³⁷ Quelles choses, ô Sieyès, tes yeux clairs et assidus vont-ils contempler ! Mais ne serait-il pas curieux de savoir comment Sieyès, en ces jours présents — car on le dit encore vivant¹³⁸ — regarde toute cette maçonnerie constitutionnelle à travers la sobre humidité de l'extrême vieillesse ? Peut-on espérer qu'il conserve encore son ancien transcendantalisme irréfragable ? La cause victorieuse plut aux dieux ; la vaincue plut à Sieyès — *victa Catoni*.

C'est ainsi, cependant, au milieu des vivats qui déchirent le ciel et des bénédictions de chaque cœur, qu'est passée la Procession des Députés des Communes.

Vient ensuite la Noblesse, puis le Clergé ; au sujet desquels on pourrait demander : pour quoi spécialement sont-ils venus ? Spécialement, quoiqu'ils s'en doutent peu, pour répondre à cette question, posée d'une voix de tonnerre : Que faites-vous sur la belle Terre de Dieu, dans son Jardin du Travail, où celui qui ne travaille pas mendie ou vole ? Malheur, malheur à eux-mêmes et à tous, s'ils ne peuvent répondre que ceci : Percevoir les dîmes, conserver le gibier ! — Remarquez néanmoins comment d'Orléans affecte de marcher en avant de son Ordre et de se mêler aux Communes. Pour lui, des vivats ; peu pour les autres, quoique tous agitent des « chapeaux à plumes de coupe féodale » et portent

l'épée sur la cuisse ; quoique parmi eux soit d'Antraigues, le jeune gentilhomme languedocien — et, en vérité, plus d'un Pair digne de remarque.

Voici Liancourt et La Rochefoucauld, les Ducs libéraux anglo-mans. Voici un Lally d'une piété filiale ; deux Lameth libéraux. Surtout, voici Lafayette, dont le nom sera Cromwell-Grandison et remplira le monde. Lui aussi s'est débarrassé de bien des « formules », mais non de *toutes*. Il demeure attaché à la formule de Washington ; à celle-là il s'attachera — et y restera suspendu, comme à une ancre sûre de veille demeure accroché et se balance le solide vaisseau de guerre qui, après tous les changements des eaux et des temps les plus furieux, se trouve toujours à l'ancre. Heureux pour lui, que cela soit glorieux ou non ! Seul de tous les Français, il possède une théorie du monde et la droite intention de s'y conformer ; il peut devenir un héros et un caractère parfait, ne fût-il que le héros d'une seule idée. Remarquez encore notre vieil ami parlementaire, Crispin-Catiline d'Espréménil. Il est revenu des Îles méditerranéennes royaliste chauffé à blanc, repentant jusqu'au bout des doigts — l'air toujours instable ; sa lumière, sombrement rougeoyante dans ses meilleurs jours, vacille maintenant d'une flamme sale dans son orbite ; l'Assemblée nationale, pour gagner du temps, le « considérera bientôt comme étant dans un état de distraction ». Remarquez enfin ce jeune Mirabeau globulaire, indigné que son frère aîné soit parmi les Communes : c'est le vicomte Mirabeau, plus souvent nommé Mirabeau-Tonneau, en raison de sa rondeur et des quantités de liqueur forte qu'il contient.

Ainsi marche notre Noblesse française. Toute dans l'antique pompe de la Chevalerie ; et pourtant, hélas, comme elle a changé de position, comme elle a dérivé loin de sa latitude natale — pareille à des icebergs arctiques parvenus dans la mer Équatoriale et qui fondent rapidement ! Jadis ces *Duces* de la Chevalerie — Ducs, comme on les nomme encore — conduisaient réellement le monde, ne fût-ce que vers le butin de bataille où se trouvaient alors les meilleurs salaires du monde ; et, puisqu'ils étaient les meilleurs Chefs disponibles, ils recevaient leur part de lion, ces *Duces*, que nul ne pouvait leur envier. Mais maintenant que tant de Métiers à tisser, de Charrues perfectionnées, de Machines à vapeur et de Lettres de change ont été inventés ; et que, pour la rixe guerrière elle-même, les hommes louent des Sergents instructeurs à dix-huit pence par jour — que signifient ces Figures chevaleresques drapées d'or, marchant là « dans des manteaux de velours noir », sous de hauts « chapeaux à plumes de coupe féodale » ? Roseaux agités par le vent !

Le Clergé s'est levé, avec des Cahiers demandant l'abolition des cumuls, l'obligation de résidence pour les Évêques et un meilleur paiement des dîmes.¹³⁹ Nous pouvons observer que les Dignitaires marchent avec majesté, séparés des nombreux Non-Dignitaires — lesquels, en vérité, ne sont guère autre chose que des Communes déguisées sous des soutanes de Curés. Ici pourtant, par d'étranges voies, le Précepte s'accomplira : les plus grands deviendront les plus petits, à leur profond étonnement. Comme exemple parmi tant d'autres, remarquez ce plausible Grégoire^{G025} : un jour le curé Grégoire sera Évêque, quand ceux qui marchent maintenant avec majesté erreront égarés, Évêques *in partibus*. D'une autre pensée, remarquez aussi l'abbé Maury^{G043} : son large et hardi visage ; sa bouche soigneusement pincée ; ses yeux pleins qui rayonnent l'intelligence et le mensonge — l'espèce de sophistique qui s'étonne que vous la trouviez sophistique. Le plus habile ravaudeur de vieux cuir pourri, afin de lui donner l'apparence du neuf ; toujours homme en ascension, il avait coutume de dire à Mercier : « Vous verrez, je serai à l'Académie avant vous. »¹⁴⁰ Vraisemblablement, ô très habile Maury ; bien plus, tu auras un Chapeau de Cardinal, de la peluche et de la gloire ; mais, hélas, à la longue aussi — simple oubli, comme nous tous, et six pieds de terre ! À quoi sert de ravauder le cuir pourri à de telles conditions ? Glorieux en comparaison est le gagne-pain de ton bon vieux Père, qui fabrique des chaussures — suffisamment bien, espérons-le. Maury ne manque pas d'audace. Il portera bientôt des pistolets ; et aux cris de mort : « À la Lanterne ! », il répondra avec calme : « Mes amis, y verrez-vous plus clair ? »

Mais là-bas, avançant avec difficulté en boitant, tu remarques ensuite l'évêque Talleyrand-Périgord^{G075}, Sa Révérence d'Autun. Une grimace sardonique repose dans cette irrévérencieuse Révérence d'Autun. Il fera et souffrira d'étranges choses ; il *deviendra* assurément l'une des choses les plus étranges qu'on ait jamais vues ou puisse voir. Homme vivant dans le mensonge et du mensonge — et pourtant pas ce qu'on peut appeler un homme faux : voilà la singularité ! Il sera une énigme pour les âges futurs, peut-on espérer ; jusqu'ici, pareil produit de la Nature et de l'Art n'était possible que dans notre époque — Âge du papier et de la Combustion du papier. Considérez l'évêque Talleyrand et le marquis de Lafayette comme les sommets de leurs deux espèces ; puis dites encore une fois, voyant ce qu'ils firent et ce qu'ils furent : *Ô Temps fécond en choses !*

Mais, dans l'ensemble, ce malheureux Clergé n'a-t-il pas, lui aussi, dérivé dans le Courant du Temps, loin de sa latitude natale ? Masse anormale d'hommes, dont le monde entier comprend déjà obscurément qu'il ne peut rien comprendre. Ils furent jadis un Sacerdoce, interprètes de la Sagesse, révélateurs du Sacré qui réside dans l'Homme : véritable *Clerus*, Héritage de Dieu sur la Terre ; mais maintenant ? Ils passent en silence avec les Cahiers qu'ils ont pu rédiger ; et nul ne crie : Que Dieu les bénisse.

Le roi Louis, avec sa Cour, ferme la marche. Lui, joyeux en ce jour d'espérance, est salué par des applaudissements ; plus encore son Ministre Necker. Il n'en va pas ainsi de la Reine, sur laquelle l'espérance ne brille plus d'une lumière stable. Reine vouée au malheur ! Ses cheveux sont déjà gris de tant de soins et de croix ; son fils aîné meurt au cours de ces semaines ; le mensonge noir a souillé son nom de façon ineffaçable — ineffaçable tant que vivra cette génération. Au lieu de *Vive la Reine*, des voix l'insultent par *Vive d'Orléans*. De sa beauté royale, il ne reste guère que la majesté ; non plus gracieuse maintenant, mais hautaine, rigide, endurant en silence. Avec un sentiment des plus mêlés, où la joie n'a aucune part, elle se résigne à un jour qu'elle avait espéré ne jamais voir. Pauvre Marie-Antoinette, avec tes instincts prompts et nobles, tes regards véhéments, ta vision trop intermittente et trop étroite pour l'œuvre que tu dois accomplir ! Ô, des larmes te sont réservées, les plus amères lamentations, de tendres effondrements de femme, quoique tu possèdes le cœur d'une fille de l'impériale Thérèse. Toi qui es condamnée, ferme les yeux sur l'avenir !^{G039}

Ainsi, dans une majestueuse Procession, sont passés les Élus de France. Quelques-uns vers l'honneur et une rapide consommation dans le feu ; la plupart vers le déshonneur ; un bon nombre vers le massacre, la confusion, l'émigration, le désespoir ; tous vers l'Éternité ! Tant d'hétérogénéités jetées ensemble dans la cuve de fermentation ; là, par des actions et réactions incalculables, des affinités électives, des développements explosifs, chargées de produire la guérison d'un Système de Société malade et moribond ! Probablement le plus étrange Corps d'Hommes, si nous y réfléchissons, qui se soit jamais réuni sur notre Planète pour pareille mission. Société mille fois complexe, prête à éclater depuis ses profondeurs infinies ; et ces hommes, ses gouvernants et ses guérisseurs, sans règle de vie pour eux-mêmes — aucune autre règle de vie qu'un Évangile selon Jean-Jacques ! Pour les plus sages d'entre eux — ceux que nous devons appeler les plus sages —, l'homme est proprement un Accident sous le ciel. Aucun Devoir ne

l'environne, sinon celui de « faire la Constitution ». Il n'a point de Ciel au-dessus de lui ni d'Enfer au-dessous ; il n'a pas de Dieu dans le monde.

Quelle croyance plus haute ou meilleure peut-on dire exister parmi ces Douze Cents ? Croyance dans les hauts chapeaux à plumes de coupe féodale ; dans les écussons héraldiques ; dans le droit divin des Rois, dans le droit divin des destructeurs de gibier. Croyance — ou, chose pire, demi-croyance de Cant ; ou, pire de tout, simple feinte machiavélique de croyance — dans des gaufrettes de pâte consacrées et la divinité d'un pauvre Vieil Homme italien ! Néanmoins, dans cette Confusion et cette Corruption incommensurables, qui luttent si aveuglément pour devenir moins confuses et moins corrompues, se distingue, comme nous l'avons dit, ce seul point saillant d'une Vie nouvelle : la profonde et fixe Détermination d'en finir avec les Simulacres. Détermination qui, consciemment ou inconsciemment, est *fixée* ; qui se fixe toujours davantage, jusqu'à la véritable folie et l'idée fixe ; qui, dans l'incarnation préparée ici, va maintenant se déployer rapidement : monstrueuse, stupéfiante, indicible, nouvelle depuis de longs milliers d'années ! Comme la lumière du Ciel doit souvent, sur cette Terre, se vêtir de tonnerre et d'obscurité électrique ; descendre en éclair fondu, foudroyant, mais peut-être purificateur ! Bien plus, n'est-ce pas précisément l'obscurité et la suffocation de l'atmosphère qui *produisent* l'éclair et la lumière ? Le nouvel Évangile, comme l'ancien, devait-il naître dans la Destruction d'un Monde ?

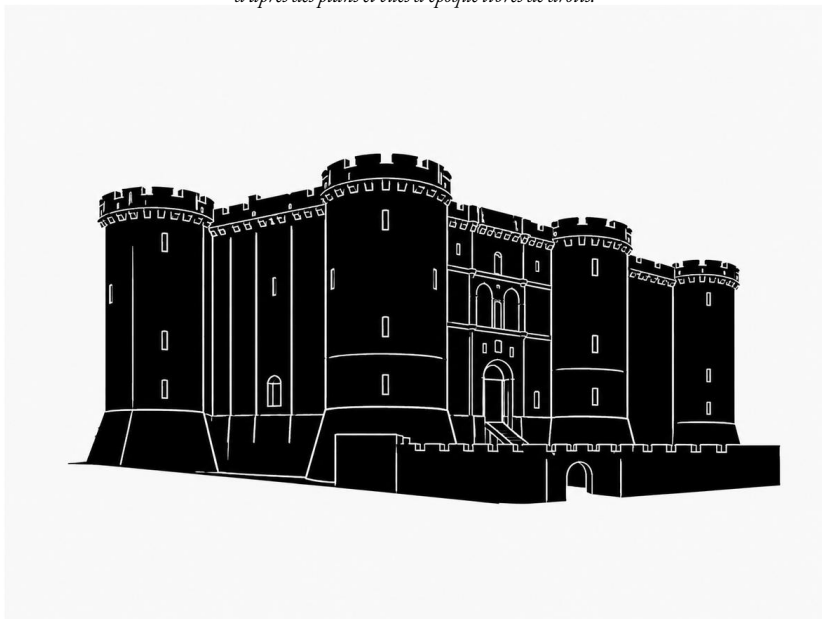
Quant à la façon dont les Députés assistèrent à la Grand-Messe, entendirent le sermon et applaudirent le prédicateur — dans une église pourtant — lorsqu'il prêchait la politique ; puis comment, le lendemain, avec une pompe soutenue, ils furent pour la première fois installés dans leur Salle des Menus — Salle qui n'était plus celle des *Amusements* — et devinrent États généraux : les lecteurs peuvent se le représenter eux-mêmes. Le Roi, sur son estrade, somptueux comme Salomon dans toute sa gloire, promène les yeux sur cette Salle majestueuse ; aux mille plumes, aux mille éclats, vivement teintée comme l'arc-en-ciel dans les galeries et les espaces latéraux, où la Beauté siège et répand une influence lumineuse. Une satisfaction, pareille à celle d'un voyageur qui, après une longue traversée, est arrivé au port, joue sur son large et simple visage : innocent Roi ! Il se lève et parle, d'une voix sonore, un discours que l'on peut imaginer. De celui-ci, et moins encore des discours d'une heure puis de deux heures du garde des

Sceaux et de M. Necker, pleins de rien sinon de patriotisme, d'espérance, de foi et d'insuffisance des revenus — aucun lecteur de ces pages ne subira l'épreuve.

Nous remarquerons seulement que, lorsque Sa Majesté, ayant achevé son discours, remit sur sa tête son chapeau à plumes, et que la Noblesse l'imita selon la coutume, nos Députés du Tiers État, non sans une nuance de férocité, mirent pour la plupart de même leurs chapeaux rabattus, les enfoncèrent même sur leurs têtes, et demeurèrent là, attendant l'issue.¹⁴¹ Épais bourdonnement parmi eux, entre la majorité et la minorité de *Couvrez-vous ! Découvrez-vous !* À quoi Sa Majesté met fin en retirant de nouveau son propre chapeau royal.

La séance s'achève sans autre accident ni présage que celui-ci ; et c'est ainsi, assez significativement, que la France a ouvert ses États généraux.

Figure 2. La Bastille vue de l'extérieur : silhouette historique simplifiée. Illustration : Éditions Skandalon, d'après des plans et vues d'époque libres de droits.



LIVRE CINQUIÈME — LA BASTILLE

Chapitre I — Inertie

Que cette France exaspérée ait obtenu, dans cette même Assemblée nationale qui est la sienne, quelque chose — quelque chose même de grand, de décisif, d'indispensable —, nul ne peut en douter ; mais la question demeure : spécialement, *quoi* ? Question difficile à résoudre, même pour des spectateurs calmes, à cette distance ; entièrement insoluble pour les acteurs placés au milieu. Les États généraux, créés et fondus ensemble par l'effort passionné de toute la Nation, se dressent là, chose haute et élevée. L'Espérance, jubilante, proclame qu'ils se révéleront un miraculeux Serpent d'airain dans le Désert : quiconque le regardera avec foi et obéissance sera guéri de toutes ses douleurs et de toutes ses morsures de serpent.

Nous pouvons répondre qu'ils se révéleront au moins une Bannière symbolique ; autour de laquelle les Vingt-Cinq Millions exaspérés et plaintifs, jusque-là isolés et sans force, pourront se rallier et accomplir — ce qu'ils portent en eux d'accomplir. Si leur œuvre doit être la bataille, comme on ne peut s'empêcher de l'attendre, ce sera donc une bannière de bataille — disons un Gonfalon italien, sur son ancien *Carroccio* républicain —, dressée sur son char, resplendissante au vent, et dont la langue de fer sonnera plus d'un signal. Chose de première nécessité : qu'elle se trouve à l'avant-garde ou au centre, qu'elle conduise ou soit elle-même poussée et entraînée, elle rendra d'incalculables services à la multitude combattante. Pendant une saison, tandis qu'elle flotte seule au premier rang, attendant de savoir quelle force se rassemblera autour d'elle, ce même *Carroccio* national et les signaux qu'il fait retentir deviennent pour nous un objet principal.

Le présage des « chapeaux rabattus remis sur les têtes » montre que les Députés des Communes se sont décidés sur un point : ni la Noblesse ni le Clergé ne les précéderont ; à peine même la Majesté. Jusque-là nous ont portés le *Contrat social* et la force de l'opinion publique. Car qu'est-ce que la Majesté, sinon la Déléguée de la Nation ; déléguée et liée par contrat — même assez étroitement — dans quelque posture très singulière des affaires, dont Jean-Jacques n'a pas fixé la date ?

Entrant donc le lendemain dans leur Salle, masse inorganique de Six Cents individus, ces Députés des Communes constatent sans effroi qu'ils l'ont tout

entière pour eux. Leur Salle est aussi la Grande Salle générale des Trois Ordres. Mais la Noblesse et le Clergé, semble-t-il, se sont retirés dans leurs deux Appartements ou Salles séparés ; et là « vérifient leurs pouvoirs », non conjointement, mais séparément. Ils entendent donc constituer deux Ordres distincts, peut-être votant distinctement ? Comme si la Noblesse et le Clergé avaient tacitement tenu pour acquis qu'ils l'étaient déjà ! Deux Ordres contre un ; et le Tiers Ordre abandonné ainsi à une éternelle minorité ?

Bien des choses peuvent rester indécises ; mais la négation de celle-là est décidée : dans les têtes coiffées de chapeaux rabattus, dans la tête de la Nation française. La Double Représentation et tout ce qui fut gagné jusque-là deviendraient autrement futiles, nuls. Sans doute, « les pouvoirs doivent être vérifiés » ; sans doute, les commissions et documents électoraux de chaque Député doivent être examinés par ses frères Députés et reconnus valides : c'est le préliminaire de tout. La question de savoir si cela se fera séparément ou conjointement n'est pas en elle-même vitale ; mais si elle conduit à ceci ? Il faut y résister : sage était la maxime, Résistez aux commencements ! Et quand même la résistance serait imprudente, voire dangereuse, la pause au moins est parfaitement naturelle ; une pause, avec Vingt-Cinq Millions derrière soi, peut devenir une résistance suffisante. — La masse inorganique des Députés des Communes s'en tiendra donc à un « système d'inertie » et demeurera, pour le présent, inorganique.

Cette méthode, recommandable à la fois à la sagacité et à la timidité, les Députés des Communes l'adoptent ; et ils y persistent, non sans adresse, avec une ténacité toujours accrue, jour après jour, semaine après semaine. Durant six semaines, leur histoire est de l'espèce qu'on nomme stérile ; laquelle, ainsi que le sait la Philosophie, est souvent la plus féconde de toutes. Ce furent leurs silencieux jours de création ; ils siégeaient en incubation ! En fait, ce qu'ils firent fut de ne rien faire — avec discernement. Chaque jour le corps inorganique se rassemble ; déplore de ne pouvoir parvenir à l'organisation, à la « vérification des pouvoirs en commun », et commencer la régénération de la France. Des motions précipitées peuvent être lancées, mais qu'on les réprime : l'inertie seule est à la fois impunissable et invincible.

La ruse doit être rencontrée par la ruse ; la prétention orgueilleuse par l'inertie, par un ton bas de douleur patriotique : bas, mais incurable, inaltérable. Sages comme les serpents, inoffensifs comme les colommes : quel spectacle pour

la France ! Six Cents individus inorganiques, essentiels à sa régénération et à son salut, siègent là sur leurs bancs elliptiques, aspirant passionnément à la vie ; douloureusement retenus, pareils à des âmes attendant de naître. Des discours sont prononcés, éloquents, audibles au-dedans comme au-dehors. L'esprit s'agite contre l'esprit ; la Nation regarde avec un intérêt toujours plus profond. Ainsi les Députés des Communes couvent-ils.

Il existe des conclaves privés, des soupers, des consultations ; Club breton, Club de Viroflay : germes de tant de Clubs. Tout cela forme un élément de bruit confus, d'obscurité, de chaleur irritée ; dans lequel pourtant l'Œuf d'Éros, maintenu à la température convenable, peut flotter en sûreté, intact jusqu'à son éclosion. Vos Mounier, Malouet, Le Chapelier possèdent assez de science pour cela ; vos Barnave, Rabaut, assez de ferveur. Par instants viendra une inspiration du royal Mirabeau : on ne le reconnaît encore nullement pour royal ; son nom même fut accueilli par des « grognements » lorsqu'il fut prononcé la première fois ; mais il lutte vers la reconnaissance.

Au cours de la semaine, les Communes ayant appelé leur Doyen au fauteuil et lui ayant donné de jeunes assistants aux poumons plus puissants, elles peuvent parler d'une voix articulée ; et déclarer, en paroles audibles et lamentables, comme nous l'avons dit, qu'elles sont un corps inorganique aspirant à devenir organique. Des lettres arrivent ; mais un corps inorganique ne saurait ouvrir des lettres : elles restent sur la table, cachetées. Le Doyen peut tout au plus se procurer quelque Liste ou rôle d'appel pour recueillir les votes, et attendre ce qui surviendra. La Noblesse et le Clergé sont ailleurs ; mais un public empressé remplit toutes les galeries et toutes les places libres, ce qui offre quelque consolation. Au prix d'un effort, on décide — non qu'une Députation sera envoyée, car comment un corps inorganique enverrait-il des députations ? — mais que certains Membres individuels des Communes iront, d'une manière en quelque sorte accidentelle, se promener dans la Chambre du Clergé, puis dans celle de la Noblesse ; et y mentionneront, comme une chose qu'ils viennent par hasard de remarquer, que les Communes paraissent siéger en les attendant afin de vérifier leurs pouvoirs. Voilà la méthode la plus sage !

Le Clergé, où se trouve une si grande multitude de Non-Dignitaires, de simples Communes sous soutanes de Curés, fait aussitôt répondre respectueusement qu'il étudie, et étudiera plus que jamais, précisément cette matière. À l'inverse, la Noblesse, dans une attitude cavalière, répond au bout de

quatre jours qu'elle est, pour sa part, entièrement vérifiée et constituée ; qu'elle avait cru que les Communes l'étaient aussi ; cette vérification *séparée* étant manifestement la méthode constitutionnelle conforme à la sagesse des ancêtres — ainsi qu'elle, la Noblesse, aura grand plaisir à le démontrer par une Commission choisie dans son sein, si les Communes veulent bien la rencontrer, Commission contre Commission ! Immédiatement derrière survient une députation du Clergé, répétant, à sa manière insidieusement conciliante, la même proposition. Voici donc une complication : que répondront les sages Communes ?

Prudemment, avec inertie, les sages Communes, considérant que, si elles ne sont pas encore le Tiers État français, elles sont au moins un Agrégat d'individus prétendant à quelque titre de cette sorte, décident, après cinq jours de discours, de nommer pareille Commission — avec, pour ainsi dire, la réserve de ne pas se laisser convaincre. Un sixième jour se passe à la nommer ; un septième et un huitième à régler les formes de réunion, le lieu, l'heure et autres détails ; si bien que ce n'est que le soir du 23 mai que la Commission de la Noblesse rencontre pour la première fois la Commission des Communes, le Clergé jouant le rôle de Conciliateur, et commence la tâche impossible de la convaincre. Une autre réunion, le 25, suffira : les Communes sont invincibles ; Noblesse et Clergé, irréfragablement convaincant ; les Commissions se retirent, chaque Ordre persistant dans ses premières prétentions.¹⁴²

Ainsi trois semaines ont-elles passé. Durant trois semaines, le *Carroccio* du Tiers État, avec son Gonfalon visible au loin, est demeuré parfaitement immobile, défiant le vent ; attendant quelle force viendrait se rassembler autour de lui.

L'imagination peut concevoir le sentiment de la Cour ; et comment conseil rencontrait conseil, comment l'inanité retentissante tournoyait dans ce vortex égaré où la sagesse ne pouvait demeurer. Votre Machine à lever les impôts, si ingénieusement conçue, a été assemblée ; dressée au prix d'un travail incroyable, elle se tient là, ses trois pièces en contact : deux volants de Noblesse et de Clergé, et l'énorme roue motrice du Tiers État. Les deux volants tournent avec la plus grande douceur ; mais, prodige à contempler, l'énorme roue motrice demeure suspendue, immobile, refuse de bouger ! Les plus ingénieux mécaniciens sont déconcertés. Comment *fonctionnera-t-elle* lorsqu'elle commencera ? D'une manière effroyable, mes Amis, et pour bien des usages ; mais pour lever les impôts

ou moudre la farine de Cour, on peut le craindre, jamais. Pussions-nous seulement avoir continué de lever les impôts *à la main* ! Messieurs d'Artois, Conti, Condé — le Triumvirat de Cour, auteurs du *Mémoire au Roi* antidémocratique —, leur pressentiment ne s'est-il pas vérifié ? Ils peuvent secouer avec reproche leurs hautes têtes ; se frapper leurs pauvres cerveaux : les plus ingénieux mécaniciens ne peuvent rien. Necker lui-même, quand même on l'écouterait, commence à faire grise mine. La seule chose que l'on aperçoive comme conseillable est de faire approcher des soldats. Deux nouveaux régiments et un bataillon d'un troisième ont déjà atteint Paris ; d'autres se mettent en marche. Il est bon, en toutes circonstances, d'avoir des troupes à portée ; bon que le commandement soit entre des mains sûres. Que Broglie soit nommé : le vieux maréchal duc de Broglie, vétéran de la discipline, ferme moralité de sergent instructeur, sur laquelle on peut compter.

Car, hélas, ni le Clergé ni même la Noblesse ne sont ce qu'ils devraient être — et pourraient être, ainsi menacés du dehors : entiers, indivis au-dedans. La Noblesse possède certes son Catilina ou Crispin d'Espréménil, rougeoyant d'une chaleur obscure, tout brûlant de renégat ; son bruyant Mirabeau-Tonneau ; mais aussi ses Lafayette, Liancourt, Lameth ; surtout son d'Orléans, à jamais coupé de ses amarres de Cour, rêvant somnolent de hautes et très hautes prises de mer — car n'est-il pas lui aussi fils d'Henri Quatre et possible Héritier présomptif ? — durant son voyage vers le Chaos. Du Clergé encore, tant les Curés sont nombreux, de véritables déserteurs ont passé : deux petites troupes ; dans la seconde, le curé Grégoire. On parle même de Cent Quarante-Neuf d'entre eux prêts à désertir en masse, que seul retient l'archevêque de Paris. La partie semble perdante.

Mais jugez si la France, si Paris demeuraient oisifs pendant ce temps ! Des Adresses affluent de près et de loin : car nos Communes sont maintenant devenues assez organiques pour ouvrir les lettres. Ou même pour les chicaner ! Ainsi le pauvre marquis de Brézé, Grand Maître des cérémonies, Suprême Huissier ou quel que fût son titre, écrivant vers cette époque sur quelque matière cérémonielle, ne voit aucun mal à conclure par : « Monsieur, votre très affectionné serviteur. » — « À qui s'adresse-t-elle, cette sincère affection ? » demande Mirabeau. — « Au Doyen du Tiers État. » — « Il n'existe en France aucun homme qui ait le droit d'écrire cela », réplique-t-il ; sur quoi les Galeries

et le Monde refusent de ne pas applaudir.¹⁴³ Pauvre de Brézé ! Les Communes ont contre lui un grief plus ancien encore ; et elles n'en ont pas fini avec lui.

D'une autre manière, Mirabeau a dû protester contre la suppression rapide de son journal, le *Journal des États généraux* — et le poursuivre sous un autre nom. Dans cet acte de courage, les Électeurs de Paris, toujours occupés à rédiger leur Cahier, ne pouvaient que le soutenir par une Adresse à Sa Majesté : ils réclament la plus entière « liberté provisoire de la presse » ; ils ont même parlé de démolir la Bastille et d'élever à sa place un Roi-Patriote de bronze ! — Ceux-là sont les riches Bourgeois. Mais considérez maintenant comment cela allait, par exemple, pour ce mélange flottant, maintenant tout entier devenu éleuthéromane, de Flâneurs, Rôdeurs, Êtres sociaux sans nom — et la Canaille distillée de notre Planète — qui tourbillonne éternellement dans le Palais-Royal ; ou quel profond gémississement infini, se changeant d'abord en grondement, vient de Saint-Antoine et des Vingt-Cinq Millions menacés de famine !

Il existe la plus indiscutable rareté du blé — complot aristocratique, complot d'Orléans de cette année ; ou sécheresse et grêle de l'année précédente. Dans la ville et la province, l'homme pauvre regarde d'un œil désolé vers un sort sans nom. Et ces États généraux, qui pourraient nous faire un Âge d'or, sont contraints de demeurer immobiles ; ils ne peuvent faire vérifier leurs pouvoirs ! Toute industrie languit nécessairement, sauf peut-être celle de faire des motions.

Au Palais-Royal a été dressée, semble-t-il par souscription, une sorte de Tente de bois — *en planches de bois* ;¹⁴⁴ commodité excellente, où le Patriotisme choisi peut désormais rédiger des résolutions, prononcer des harangues avec confort, quel que soit le temps. Vivant est ce Satan chez soi ! Sur sa table, sur sa chaise, dans chaque *café*, se tient un orateur patriotique ; une foule autour de lui au-dedans, une foule écoutant du dehors, bouche ouverte, par la porte et la fenêtre ouvertes ; avec « des tonnerres d'applaudissements pour tout sentiment d'une hardiesse supérieure à l'ordinaire ». Dans la Boutique de pamphlets de M. Dessein, tout près, on ne peut atteindre le comptoir sans jouer fortement des coudes : chaque heure produit son pamphlet, ou sa portée de pamphlets ; « il y en eut treize aujourd'hui, seize hier, quatre-vingt-douze la semaine dernière ». ¹⁴⁵ Pensez à la Tyrannie et à la Disette ; à l'Éloquence ardente, à la Rumeur, au Pamphlétisme ; à la *Société publicole*, au Club breton, au Club enragé — et demandez-vous si chaque cabaret, chaque café, chaque réunion sociale, chaque groupe accidentel de rue, dans toute la vaste France, n'était pas un Club enragé !

À tout cela, les Députés des Communes ne peuvent qu'écouter avec une sublime inertie de douleur ; réduits à s'occuper de « leur police intérieure ». Jamais Députés n'occupèrent position plus sûre, pourvu qu'ils sachent la garder. Que la température ne monte pas trop haut ; ne brisez pas l'Œuf d'Éros avant qu'il ait éclos, avant qu'il ne se brise lui-même ! Un public avide remplit toutes les Galeries et tous les espaces libres ; « on ne peut l'empêcher d'applaudir ». Les deux Ordres privilégiés, la Noblesse entièrement vérifiée et constituée, peuvent regarder avec le visage qu'ils voudront, non sans un secret tremblement du cœur. Le Clergé, jouant toujours le rôle de conciliateur, tente de saisir les Galeries et leur popularité — et les manque. Une députation de ses membres arrive, avec un message douloureux sur « la disette des grains » et la nécessité d'abandonner les vaines formalités pour délibérer à ce sujet. Proposition insidieuse ; que les Communes — poussées par Robespierre vert-de-mer — acceptent néanmoins avec adresse comme une sorte d'indice, voire d'engagement, que le Clergé va immédiatement les rejoindre, constituer les États généraux et ainsi faire baisser le prix des grains !¹⁴⁶ — Enfin, le 27 mai, Mirabeau, jugeant l'heure presque venue, propose que « l'inertie cesse » ; que, laissant la Noblesse à ses voies rigides, le Clergé soit sommé, « au nom du Dieu de Paix », de rejoindre les Communes et de commencer.¹⁴⁷ S'il fait la sourde oreille à cette sommation — nous verrons ! Cent Quarante-Neuf de ses membres ne sont-ils pas prêts à désertir ?

Ô Triumvirat de Princes, nouveau garde des Sceaux Barentin, toi secrétaire d'État Breteuil, duchesse de Polignac, et Reine avide d'écouter — que faire maintenant ? Ce Tiers État va se mettre en mouvement, avec en lui la force de toute la France ; la machine du Clergé et la machine de la Noblesse, destinées à servir de magnifiques contrepoids et freins, seront honteusement entraînées derrière lui — et prendront feu en même temps. Que faire ? L'Œil-de-Bœuf devient plus confus que jamais. Murmure et contre-murmure ; véritable tempête de chuchotements ! Les principaux hommes des Trois Ordres sont chaque nuit enlevés mystérieusement et conduits là ; plusieurs sont des magiciens : mais peuvent-ils conjurer ceci ? Necker lui-même serait maintenant le bienvenu, s'il pouvait intervenir avec efficacité.

Que Necker intervienne donc, et au nom du Roi ! Heureusement, ce message incendiaire du « Dieu de Paix » n'a pas encore reçu de réponse. Les Trois Ordres auront encore des conférences ; sous ce Ministre patriote qui est le leur, quelque chose pourra être guéri, rafistolé — tandis que nous faisons avancer des

Régiments suisses et « cent pièces d'artillerie de campagne ». Voilà ce que résout, pour sa part, l'Œil-de-Bœuf.

Mais pour Necker — hélas, pauvre Necker, ton obstiné Tiers État ne possède qu'un seul premier et dernier mot : vérification en commun, gage du vote et de la délibération en commun ! Les demi-propositions, même venues d'un ami éprouvé, reçoivent pour réponse un regard fixe. Les tardives conférences se rompent rapidement ; le Tiers État, maintenant prêt et résolu, soutenu par le monde entier, retourne dans sa Salle des Trois Ordres ; et Necker dans l'Œil-de-Bœuf, avec là-bas le caractère d'un magicien dépouillé de ses sortilèges — bon seulement à être renvoyé.¹⁴⁸

Ainsi les Députés des Communes se mettent enfin en marche par leur propre force ? Au lieu d'un Président provisoire ou d'un Doyen, ils ont maintenant un Président : l'astronome Bailly. En marche, et avec vengeance ! Avec une éloquence sans fin, tour à tour vociférante et mesurée, portée sur les ailes des Journaux vers tous les pays, ils ont maintenant, en ce 17 juin, décidé que leur nom n'est pas *Tiers État*, mais — Assemblée nationale ! Ce sont donc eux, la Nation ? Triumvirat de Princes, Reine, Noblesse et Clergé réfractaires — qu'êtes-vous, alors ? Question des plus profondes, à peine formulable dans les dialectes politiques vivants.

Sans se soucier de cela, notre nouvelle Assemblée nationale procède à la nomination d'un « comité des subsistances » ; cher à la France, quoique ne trouvant que peu ou point de grain. Ensuite, comme si notre Assemblée nationale se tenait désormais parfaitement sur ses jambes, elle nomme « quatre autres comités permanents » ; puis règle la garantie de la Dette nationale ; puis celle de l'Impôt annuel — le tout en quarante-huit heures. À pareille vitesse elle s'avance : les magiciens de l'Œil-de-Bœuf peuvent bien se demander : Vers où ?

Chapitre II — Mercure de Brézé

Voici assurément le moment d'un « dieu sorti de la machine » ; il existe là un *nœud* digne de lui. La seule question est : quel dieu ? Sera-ce Mars de Broglie, avec ses cent pièces de canon ? — Pas encore, répond la prudence ; tant le roi Louis est doux et irrésolu. Que ce soit donc Mercure le Messager, notre Suprême Huissier de Brézé.

Demain, qui est le 20 juin, ces Cent Quarante-Neuf faux Curés, que Son Excellence de Paris ne peut plus retenir, désertent en masse : que de Brézé intervienne et produise — des portes fermées ! Non seulement il y aura Séance royale dans cette Salle des Menus ; mais aucune réunion, aucun travail — sauf celui des charpentiers — jusque-là. Votre Tiers État, qui se nomme lui-même « Assemblée nationale », se verra soudain expulsé de sa Salle par des charpentiers, de cette adroite manière ; réduit à ne rien faire, pas même se réunir ni se lamenter d'une voix articulée — jusqu'à ce que la Majesté, avec Séance royale et nouveaux miracles, soit prête. Ainsi de Brézé, Mercure *ex machina*, interviendra-t-il ; et, si l'Œil-de-Bœuf ne se trompe pas, délivrera-t-il du nœud.

Du pauvre de Brézé, nous pouvons remarquer qu'il n'a encore prospéré dans aucune de ses affaires avec les Communes. Cinq semaines auparavant, lorsqu'elles baisèrent la main de la Majesté, sa manière d'agir n'obtint que blâme ; puis sa « sincère affection », avec quel dédain ne fut-elle pas soufflée au loin ! Avant le souper, cette nuit, il écrit au président Bailly une nouvelle Lettre, qui devra être remise peu après l'aube, au nom du Roi. Lettre que Bailly, dans l'orgueil de sa fonction, froissera simplement dans sa poche, comme un effet qu'il n'a nulle intention d'acquitter.

En conséquence, le samedi matin 20 juin, des hérauts à la voix aiguë proclament dans les rues de Versailles qu'une Séance royale se tiendra lundi prochain, et qu'aucune réunion des États généraux n'aura lieu jusque-là. Et pourtant, nous observons que le président Bailly, entendant cela et portant dans sa poche la Lettre de Brézé, s'avance, l'Assemblée nationale sur ses talons, vers les habituelles Salles des Menus — comme si de Brézé et ses hérauts n'étaient que du vent. La Salle est fermée, occupée par les Gardes françaises. « Où est votre Capitaine ? » Le Capitaine montre son ordre royal : les ouvriers, dit-il avec regret, sont tous occupés à dresser l'estrade pour la Séance de Sa Majesté ;

malheureusement, aucune entrée n'est possible — tout au plus pour le Président et les Secrétaires, afin qu'ils emportent les papiers que les menuisiers pourraient détruire ! Le président Bailly entre avec les Secrétaires et revient chargé de papiers. Hélas, à l'intérieur, au lieu de l'éloquence patriotique, on n'entend plus que marteaux, scies, grincements et roulements d'ouvriers ! Profanation sans pareille.

Les Députés demeurent groupés sur la route de Paris, dans cette ombreuse Avenue de Versailles ; ils se plaignent à haute voix de l'indignité qu'on leur inflige. Les Courtisans, suppose-t-on, regardent de leurs fenêtres et ricanent. Le matin n'est pas des plus agréables : froid, cru ; une petite pluie tombe même.¹⁴⁹ Mais tous les voyageurs s'arrêtent ; les habitués patriotes des galeries, les spectateurs de toute sorte augmentent les groupes. Des conseils sauvages alternent. Quelques Députés désespérés proposent d'aller tenir séance sur le grand Escalier extérieur de Marly, sous les fenêtres du Roi ; car Sa Majesté, paraît-il, y est partie en voiture. D'autres parlent de faire de l'Avant-cour du Château, qu'ils nomment *Place d'Armes*, un Runnymede et un nouveau *Champ de Mai* des Français libres ; voire d'éveiller, au son du Patriotisme indigné, les échos de l'Œil-de-Bœuf lui-même. — On annonce que le président Bailly, aidé du judicieux Guillotin et d'autres, a trouvé place dans le Jeu de Paume de la rue Saint-François. C'est là que, par longues files traînantes, dans un rauque cliquetis, comme des grues en vol, les Députés des Communes se rendent avec colère.

Étrange spectacle dans la rue Saint-François du vieux Versailles ! Un Jeu de Paume nu, tel que les images de ce temps nous le donnent encore : quatre murs ; nus, sauf, en hauteur, quelque pauvre appentis de bois ou galerie couverte de spectateurs courant autour. Sur le sol, non plus les petits rires oisifs, le claquement des balles et des raquettes ; mais le mugissant tumulte d'une Représentation nationale indignée, scandaleusement exilée là ! Cependant une nuée de témoins les regarde d'en haut, depuis l'appentis, le sommet des murs, les toits et cheminées voisins ; elle roule vers eux de toutes parts, avec des bénédictions passionnées. On trouve une table pour écrire ; une chaise, sinon pour s'y asseoir, du moins pour s'y tenir debout. Les Secrétaires défont leurs rubans ; Bailly a constitué l'Assemblée.

L'expérimenté Mounier, qui n'est pas entièrement novice en semblables choses, ayant vu ou entendu parler de révoltes parlementaires, pense qu'il serait bon, dans ces circonstances lamentables et menaçantes, de s'unir par un

Serment. — Acclamation universelle, comme si des poitrines fumantes trouvaient enfin leur évent ! Le Serment est rédigé ; prononcé à voix haute par le président Bailly — et même sur un ton si sonore que la nuée des témoins, jusqu'au-dehors, l'entend et mugit sa réponse. Six cents mains droites se lèvent avec celle du président Bailly pour prendre le Dieu d'en haut à témoin qu'ils ne se sépareront pas pour aucun homme d'en bas ; qu'ils se réuniront en tous lieux, sous toutes circonstances, partout où deux ou trois pourront se trouver ensemble, jusqu'à ce qu'ils aient fait la Constitution. Fait la Constitution, mes Amis ! C'est une longue tâche. Cependant les six cents mains signeront comme elles ont juré : six cents moins une ; un seul Abdiel loyaliste, encore visible à ce point unique de lumière, et que l'on peut nommer, le pauvre « M. Martin d'Auch, de Castelnau-dary en Languedoc ». Ils lui permettent de signer son refus ; ils le sauvent même de la nuée des témoins en déclarant « que sa tête est dérangée ». À quatre heures, toutes les signatures sont apposées ; une nouvelle réunion est fixée au lundi matin, plus tôt que l'heure de la Séance royale, afin que nos Cent Quarante-Neuf déserteurs ecclésiastiques ne soient pas empêchés. Nous nous réunirons « à l'église des Récollets ou ailleurs », dans l'espoir que nos Cent Quarante-Neuf nous rejoindront ; et maintenant il est temps d'aller dîner.

Voilà donc la séance du Jeu de Paume, la fameuse *Séance du Jeu de Paume*, dont la renommée s'est répandue dans tous les pays. Voilà l'apparition de Mercurius de Brézé comme *Deus ex machina* ; voilà le fruit qu'elle produit ! Le ricanement des Courtisans dans l'Avenue de Versailles s'est déjà changé en silence décharné. La Cour égarée, avec le garde des Sceaux Barentin, le Triumvirat et Compagnie, imaginait-elle pouvoir disperser six cents Députés nationaux, gros d'une Constitution nationale, comme autant de volailles de basse-cour, grosses de presque rien — par la baguette blanche ou noire d'un Suprême Huissier ? Les volailles s'envolent en caquetant ; les Députés nationaux, eux, se retournent avec des faces de lion et, la main droite levée, jurent un Serment qui fait trembler les quatre coins de la France.

Le président Bailly s'est couvert d'honneur, lequel deviendra récompense. L'Assemblée nationale est maintenant doublement et triplement l'Assemblée de la Nation : non seulement militante et martyre, mais triomphante ; insultée, et qu'on ne pouvait *pas* insulter. Paris se déverse encore une fois pour assister, « avec des regards sinistres », à la Séance royale,¹⁵⁰ qui, par une nouvelle félicité, est remise au mardi. Les Cent Quarante-Neuf — et même quelques Évêques

parmi eux — ont eu tout le loisir de se mettre en procession, de quitter leur Ordre en masse et de rejoindre solennellement les Communes qui les attendaient dans leur Église. Les Communes les accueillent par des cris, des embrassements, même des larmes ;¹⁵¹ car l'affaire devient maintenant question de vie ou de mort.

Quant à la Séance elle-même, les Charpentiers paraissent avoir achevé leur estrade ; mais tout le reste demeure inachevé. Toute l'affaire fut vaine, nous pouvons dire fatale. Le roi Louis entre au milieu de mers humaines, toutes sinistrement silencieuses, irritées par bien des choses — car il tombe aussi une pluie amère. Il entre devant un Tiers État également sinistre et silencieux, qui s'est mouillé en attendant sous de pauvres porches et aux portes de derrière, tandis que la Cour et les Privilégiés entraient par devant. Le Roi et le garde des Sceaux — aucun Necker n'est visible — font connaître, non sans longueur, les décisions du cœur royal. Les Trois Ordres *voteront séparément*. En revanche, la France peut attendre d'importantes bénédictions constitutionnelles, telles qu'elles sont détaillées dans ces Trente-Cinq Articles¹⁵² que le garde des Sceaux s'enroue à lire. Ces Trente-Cinq Articles, ajoute Sa Majesté en se levant de nouveau, si malheureusement les Trois Ordres ne peuvent s'accorder pour les accomplir, je les accomplirai moi-même : « *Seul je ferai le bien de mes peuples* » — ce qui, traduit, peut signifier : Vous, Députés querelleurs des États généraux, n'avez probablement plus longtemps à rester ici ! Mais enfin, tous se retireront pour aujourd'hui et se réuniront de nouveau, chaque Ordre dans son lieu séparé, demain matin, pour expédier les affaires. Voilà la décision du cœur royal : brève et claire. Sur quoi le Roi, sa suite, la Noblesse et la majorité du Clergé sortent en files, comme si toute l'affaire était achevée de manière satisfaisante.

Ils sortent à travers des mers humaines sinistrement silencieuses. Seuls les Députés des Communes ne sortent pas : ils demeurent là, dans un sombre silence, incertains de ce qu'ils feront. Un homme parmi eux est certain ; un homme discerne et ose ! C'est alors que le roi Mirabeau bondit à la Tribune et élève sa voix de lion. Parole véritablement de saison ; car, dans de telles scènes, l'instant est la mère des siècles ! Si Gabriel Honoré n'avait pas été là, on peut aisément imaginer comment les Députés des Communes, effrayés par les périls qui s'ouvraient obscurément tout autour d'eux, devenant toujours plus pâles dans la pâleur les uns des autres, auraient pu, très naturellement, *se glisser dehors*, l'un après l'autre ; et tout le cours de l'Histoire européenne eût été différent !

Mais il est là. Écoutez le grondement de cette royale voix de forêt ; douloureuse, basse ; grossissant rapidement jusqu'au rugissement ! Les yeux s'embrasent au regard de ses yeux : les Députés nationaux ont reçu mission d'une Nation ; ils ont juré un Serment ; ils — mais voici, tandis que la voix du lion rugit au plus fort, quelle Apparition est-ce là ? Apparition de Mercurius de Brézé, murmurant quelque chose ! — « Parlez haut », crient plusieurs voix. — « Messieurs, piaille de Brézé en se répétant, vous avez entendu les ordres du Roi ! » — Mirabeau le foudroie de son visage jetant des flammes ; secoue la noire crinière du lion : « Oui, Monsieur, nous avons entendu ce qu'on a conseillé au Roi de dire ; et vous, qui ne pouvez être l'interprète de ses ordres auprès des États généraux ; vous, qui n'avez ici ni place ni droit de parole ; ce n'est pas à *vous* de nous le rappeler. Allez, Monsieur, dire à ceux qui vous envoient que nous sommes ici par la volonté du Peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la force des baïonnettes ! »¹⁵³ Et le pauvre de Brézé sort frissonnant de l'Assemblée nationale — et aussi, si ce n'est par une lueur presque imperceptible quelques mois plus tard, définitivement de la page de l'Histoire.

Infortuné de Brézé, condamné à survivre durant de longs siècles dans la mémoire des hommes, de cette manière pâle, avec sa baguette blanche tremblante ! Il fut fidèle à l'Étiquette, qui était sa Foi sur cette terre ; martyr du respect des personnes. Les courts manteaux de laine ne pouvaient baiser la main de la Majesté comme le faisaient les longs manteaux de velours. Tout récemment encore, lorsque le pauvre petit Dauphin gisait mort et qu'une Visite cérémonielle vint, ne fut-il pas ponctuel jusqu'à l'annoncer au *corps mort* du Dauphin : « Monseigneur, une Députation des États généraux ! »¹⁵⁴ *Sunt lacrimæ rerum* — les choses mêmes ont leurs larmes.

Mais que fait l'Œil-de-Bœuf, maintenant que de Brézé y retourne frissonnant ? Envoie-t-il cette force de baïonnettes ? Non : les mers humaines demeurent suspendues, innombrables, attentives à ce qui se passe ; elles se précipitent même, roulent en vagues sonores jusque dans les Cours du Château, car le bruit s'est répandu que Necker doit être renvoyé. Pire que tout, les Gardes françaises paraissent peu disposés à agir : « deux Compagnies ne *tirent pas* lorsqu'on le leur ordonne ! »¹⁵⁵ Necker, pour n'avoir pas assisté à la Séance, sera réclamé par des cris, porté chez lui en triomphe ; et ne devra pas être renvoyé. Son Excellence de Paris, en revanche, doit fuir avec les panneaux de son carrosse brisés, et devoir la vie à la vitesse furieuse de ses chevaux. Les Gardes du Corps

que vous faisiez sortir feraient mieux d'être rentrés.¹⁵⁶ Il n'est pas question d'envoyer les baïonnettes.

À la place des soldats, l'Œil-de-Bœuf envoie — des charpentiers pour démonter l'estrade. Dérisoire expédient ! En quelques instants, les charpentiers eux-mêmes cessent d'arracher et de frapper l'estrade ; ils se tiennent dessus, marteau en main, écoutant bouche ouverte.¹⁵⁷ Le Tiers État décrète qu'il est, fut et sera uniquement une Assemblée nationale ; et désormais, en outre, une Assemblée inviolable, dont tous les membres sont inviolables : « infâme, traître envers la Nation et coupable de crime capital, toute personne, tout Corps constitué, tribunal, cour ou commission qui, maintenant ou désormais, pendant la présente session ou après elle, osera poursuivre, interroger, arrêter ou faire arrêter, détenir ou faire détenir aucun... », etc., « de quelque part qu'en vienne l'ordre ».¹⁵⁸ Ce qui étant fait, on peut conclure par cette confortable réflexion de l'abbé Sieyès : « Messieurs, vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier. »

Les Courtisans peuvent pousser des cris ; il en est ainsi, et il en demeure ainsi. Leur explosion si bien chargée est partie par l'événement, les couvrant eux-mêmes de brûlures, de confusion et d'une suie peu glorieuse ! Pauvre Triumvirat, pauvre Reine ; et surtout pauvre Époux de la Reine, qui veut le bien, s'il possédait seulement une volonté fixe ! Folie que cette sagesse qui n'est sage qu'après coup. Quelques mois auparavant, ces Trente-Cinq Concessions auraient rempli la France d'une joie capable de durer plusieurs années. Maintenant elles sont inutiles ; leur seule mention est dédaignée ; les ordres exprès de la Majesté sont comptés pour rien.

Toute la France rugit ; une mer humaine, estimée à « dix mille personnes », tourbillonne « toute cette journée au Palais-Royal ».¹⁵⁹ Le reste du Clergé, et pareillement quelque Quarante-Huit Nobles, d'Orléans parmi eux, sont maintenant passés sans délai du côté des Communes victorieuses, qui, naturellement, les reçoivent « avec acclamation ».

Ainsi triomphe le Tiers État ; la Ville de Versailles criant autour de lui, dix mille hommes tourbillonnant tout le jour au Palais-Royal, et toute la France se tenant sur la pointe des pieds, non loin de tourbillonner elle-même ! Que l'Œil-de-Bœuf y prenne garde. Quant au roi Louis, il avalera ses blessures ; temporisera, gardera le silence ; aura à tout prix la paix présente. C'était le mardi 23 juin qu'il prononça ce mandat royal péremptoire ; et la semaine n'est pas achevée qu'il écrit à la Noblesse obstinée demeurée en arrière qu'elle aussi doit lui faire ce plaisir et

céder. D'Espréménil livre sa dernière rage ; Mirabeau-Tonneau « brise son épée », faisant un vœu — qu'il aurait aussi bien pu tenir. La « Triple Famille » est donc maintenant complète ; le troisième frère égaré, la Noblesse, l'ayant rejointe — égaré, mais pardonnable ; apaisé autant que possible par la douce éloquence du président Bailly.

Ainsi triomphe le Tiers État ; les États généraux sont devenus Assemblée nationale ; et toute la France peut chanter le *Te Deum*. Par une sage inertie, puis par une sage cessation de l'inertie, une grande victoire a été remportée. C'est la dernière nuit de juin : toute la nuit, on ne rencontre dans les rues de Versailles que « des hommes courant avec des torches », avec des cris de jubilation. Du 2 mai, lorsqu'ils baisèrent la main de la Majesté, à ce 30 juin où les hommes courent avec des torches, nous comptons sept semaines complètes. Durant sept semaines, le *Carroccio* national s'est dressé, visible au loin, faisant retentir plus d'un signal ; et maintenant qu'une telle force s'est rassemblée autour de lui, il peut espérer tenir.

Chapitre III — Broglie, dieu de la Guerre

La Cour s'indigne d'avoir été vaincue ; mais après ? Une autre fois, elle fera mieux. Mercure est descendu en vain ; voici maintenant venue l'heure de Mars. — Les dieux de l'Œil-de-Bœuf se sont retirés dans l'obscurité de leur Ida nuageux ; et siègent là, façonnant, forgeant ce qui pourra être nécessaire : billets d'une nouvelle Banque nationale, munitions de guerre ou choses à jamais impénétrables aux hommes.

Que signifie donc cet « appareil de troupes » ? L'Assemblée nationale n'obtient aucun secours pour son Comité des subsistances ; elle entend seulement qu'à Paris les boutiques des Boulangers sont assiégées ; que, dans les Provinces, on vit de « son et d'herbe bouillie ». Mais sur toutes les grandes routes flottent des nuages de poussière, au passage des régiments, au roulement des canons : Pandours étrangers au visage farouche ; Salis-Samade, Esterhazy, Royal-Allemand ; tant d'étrangers, au nombre de trente mille — que la peur peut grossir jusqu'à cinquante —, tous en marche vers Paris et Versailles ! Déjà, sur les hauteurs de Montmartre, on creuse, on remue la terre ; cela ressemble trop à des escarpements et à des tranchées. Le flot sorti de Paris vers Versailles est arrêté par une barrière de canons au pont de Sèvres. Depuis les Écuries de la Reine, des canons sont braqués sur la Salle même de l'Assemblée nationale. Le sommeil de l'Assemblée est rompu par le pas des soldats, grouillant, défilant sans fin — ou paraissant sans fin — tout autour de ces espaces, au plus profond de la nuit, « sans musique de tambour, sans parole de commandement audible ».¹⁶⁰ Que signifie cela ?^{G072}

Huit, ou peut-être douze Députés — nos Mirabeau, Barnave en tête — seront-ils soudain emportés vers le château de Ham ; le reste ignominieusement dispersé aux quatre vents ? Aucune Assemblée nationale ne saurait faire la Constitution avec des canons braqués sur elle depuis les Écuries de la Reine ! Que signifie ce silence de l'Œil-de-Bœuf, rompu seulement par des signes de tête et des haussements d'épaules ? Dans le mystère de cet Ida nuageux, que forgent-ils, que façonnent-ils ? — Le Patriotisme égaré doit sans cesse poser de telles questions et ne recevoir d'autre réponse qu'un écho.

Assez parlé d'eux-mêmes ! Mais surtout maintenant que l'année alimentaire — qui court d'août à août — vieillit et devient toujours davantage

année de famine ? Avec du « son et de l'herbe bouillie », les Brigands peuvent réellement se rassembler ; et, par foules, devant la ferme ou le château, hurler avec colère : *Du pain ! Du pain !* Il est vain d'envoyer des soldats contre eux : à la vue des soldats, ils se dispersent, s'évanouissent comme sous terre ; puis se reforment immédiatement ailleurs pour un nouveau tumulte et un nouveau pillage. Assez effroyable à contempler ; mais que doit-ce être que d'en *entendre parler*, répercuté dans Vingt-Cinq Millions d'esprits soupçonneux ! Brigands et Broglie, Conflagration ouverte, Rumeur préternaturelle rendent fous la plupart des cœurs de France. Quelle sera l'issue de tout cela ?

À Marseille, il y a bien des semaines, les Citadins ont pris les armes pour « réprimer les Brigands » et pour d'autres objets : que le commandant militaire en fasse ce qu'il pourra. Ailleurs, partout, ne pourrait-on agir de même ? Dans l'imagination patriotique égarée flotte, incertain, comme dernière délivrance, quelque pressentiment d'une Garde nationale. Mais imaginez surtout la Tente de bois du Palais-Royal ! Brouhaha universel, comme de mondes en dissolution : leur plus puissant mugissement est la voix folle, affolante, de la Rumeur ; leur regard le plus aigu est le Soupçon plongeant dans le pâle Tourbillon-du-Monde, distinguant des formes et des fantômes : Régiments imminents, avides de sang, campés au Champ-de-Mars ; Assemblée nationale dispersée ; boulets rougis — pour brûler Paris ; le dieu de la Guerre devenu fou et les lanières sonores de Bellone. Pour l'homme le plus calme, il devient trop manifeste que la bataille est inévitable.^{G012}

Inévitable, répondent en silence par un signe de tête Messigneurs et Broglie : inévitable et brève ! Votre Assemblée nationale, interrompue dans ses travaux constitutionnels, peut fatiguer l'oreille royale de ses adresses et remontrances : nos canons se tiennent dûment braqués ; nos troupes sont là. La Déclaration du Roi, avec ses Trente-Cinq Articles trop généreux, fut prononcée et ne fut point écoutée ; mais elle demeure non révoquée : il l'accomplira lui-même, *seul il fera !*

Quant à Broglie, il possède à Versailles son quartier général, comme dans une place de guerre : commis écrivant ; officiers d'état-major significatifs, enclins au silence ; aides de camp empanachés, éclaireurs, ordonnances qui volent ou planent. Lui-même regarde au-dehors, important, impénétrable ; écoute Besenval, Commandant de Paris, et ses avertissements, ses conseils pressants — car Besenval est venu plusieurs fois tout exprès — avec un sourire silencieux.¹⁶¹ Les Parisiens résistent ? s'écrient dédaigneusement Messigneurs. Comme

pourrait le faire une populace affamée ! Ils sont demeurés tranquilles pendant cinq générations, soumis à tout. Leur Mercier déclarait, dans ces années mêmes, qu'une révolte parisienne était désormais « impossible ».¹⁶² Maintenez la Déclaration royale du 23 juin. Les Nobles de France, vaillants et chevaleresques comme autrefois, se rallieront autour de nous d'un seul cœur ; et quant à ce que vous nommez Tiers État, ce que nous appelons *canaille* de Sans-culottes mal lavés, de Patelin, de Gribouilleurs, de Déclamateurs factieux — le brave Broglie, « d'une bouffée de mitraille — *salve de canons* », au besoin, en fera promptement son affaire. Ainsi raisonnent-ils sur leur Ida nuageux, cachés aux hommes — et les hommes cachés à eux.

La mitraille est bonne, Messeigneurs, à une condition : que celui qui la tire soit lui aussi fait de métal ! Mais, par malheur, il est fait de chair ; sous son buffle et ses bandoulières, votre tireur à gages possède des instincts, des sentiments, même une sorte de pensée. Cette même canaille qu'il faudra souffler est sa parenté, l'os de ses os ; il y possède des frères, un père, une mère — vivant de son et d'herbe bouillie. Sa propre maîtresse, pas encore « morte à l'hôpital », le pousse à l'hétérodoxie militaire ; elle lui déclare que, s'il verse le sang patriote, il sera maudit parmi les hommes. Le soldat, qui a vu sa solde volée par des Foulon rapaces, son sang gaspillé par des Soubise, des Pompadour, et les portes de l'avancement inexorablement fermées devant lui s'il n'était pas né noble, n'est pas lui-même sans griefs contre vous. Votre cause n'est pas celle du soldat ; elle paraît être uniquement la vôtre, et celle d'aucun dieu ni d'aucun homme.

Le monde a pu entendre, par exemple, comment, récemment à Béthune, lors d'une « émeute des grains », espèce si commune, les soldats étaient rangés et le commandement « Feu ! » fut donné : aucune détente ne bougea ; seulement les crosses de tous les mousquets frappèrent avec colère le sol ; et les soldats demeurèrent sombres, une expression mêlée sur leurs visages — jusqu'à ce que, pris chacun « sous le bras par un bourgeois patriote », ils fussent tous entraînés de cette manière, traités, caressés, et que leur solde fût augmentée par souscription !¹⁶³

Les Gardes françaises, meilleur régiment de la ligne, n'ont pas montré davantage d'empressement pour tirer dans les rues. Ils sont revenus en grondant de chez Réveillon ; et depuis n'ont pas brûlé une seule cartouche — pas même, comme nous l'avons vu, lorsqu'on le leur ordonnait. Une humeur dangereuse habite ces Gardes. Hommes remarquables à leur manière ! Le pythagoricien

Valadi fut jadis l'un de leurs officiers. Et, dans les rangs, sous le feutre triangulaire et la cocarde, quelles têtes dures peuvent se trouver, quelles réflexions se poursuivre, inconnues du public ! Une des têtes les plus dures nous devient maintenant visible : sur les épaules d'un certain sergent Hoche. Lazare Hoche, tel est son nom ; il travaillait autrefois auprès des Écuries royales de Versailles, neveu d'une pauvre marchande d'herbes ; garçon adroit, passionnément porté vers la lecture. Le voilà sergent Hoche, et il ne peut monter plus haut : il dépense sa solde en chandelles de jonc et en éditions bon marché des livres.¹⁶⁴

Dans l'ensemble, le mieux paraît être de consigner ces Gardes françaises dans leurs Casernes. Ainsi pense Besenval, ainsi ordonne-t-il. Consignés dans leurs casernes, les Gardes françaises ne font que former une « Association secrète », un Engagement de ne point agir contre l'Assemblée nationale. Corrompus par Valadi le pythagoricien ; corrompus par l'argent et les femmes ! crient Besenval et d'innombrables autres. Corrompus par ce que vous voudrez — ou n'ayant besoin d'aucune corruption —, voyez-les : longues files, consigne rompue, leurs Sergents en tête, ils arrivent le 26 juin au Palais-Royal ! Accueillis par des vivats, des présents et une promesse de liqueur patriotique ; embrassant et embrassés ; déclarant en paroles que la cause de la France est leur cause ! Le lendemain, puis les jours suivants, même chose. Ce qui est singulier encore, c'est qu'en dehors de cette humeur patriotique et de leur rupture de consigne, ils se conduisent avec « la plus rigoureuse exactitude ».¹⁶⁵

Ils deviennent inquiétants, ces Gardes ! Onze de leurs meneurs sont jetés dans la Prison de l'Abbaye. Cela ne sert absolument à rien. Les Onze emprisonnés n'ont qu'à faire parvenir, « par la main d'un individu », vers la nuit, un billet au Café de Foy, où le Patriotisme harangue le plus haut sur sa table. « Deux cents jeunes gens, bientôt devenus quatre mille », munis des pinces de fer nécessaires, roulent vers l'Abbaye ; brisent les portes qu'il faut ; emportent leurs Onze, avec d'autres victimes militaires — pour souper dans le Jardin du Palais-Royal ; pour pension et logement « sur des lits de camp, au Théâtre des Variétés », aucun autre Prytanée national n'étant encore prêt. Tout cela avec la plus grande délibération ! Ces jeunes gens furent même si exacts que, découvrant qu'une victime militaire avait été emprisonnée pour un véritable crime civil, ils la rendirent à sa cellule, avec protestation.

Pourquoi ne fit-on pas sortir de nouvelles forces militaires ? On les fit sortir. Elles arrivèrent au grand galop, sabres tirés ; mais le peuple « saisit doucement

leurs brides ». Les dragons remirent leurs sabres au fourreau, levèrent leurs bonnets en signe de salut et demeurèrent là comme de simples statues de dragons — sauf qu'une goutte de liqueur leur ayant été apportée, ils « burent au Roi et à la Nation avec la plus grande cordialité ».¹⁶⁶

Et maintenant, demandez en retour pourquoi Messeigneurs et Broglie, le grand dieu de la Guerre, voyant ces choses, ne s'arrêtèrent pas et ne prirent pas une autre route — n'importe laquelle. Hélas, comme nous l'avons dit, ils ne pouvaient rien voir. L'Orgueil, qui précède la chute ; la Colère, sinon raisonnable, du moins pardonnable, parfaitement naturelle, avaient endurci leurs cœurs et échauffé leurs têtes ; ainsi, avec Imbécillité et Violence — couple mal assorti —, ils courent à la rencontre de leur heure. Tous les régiments ne sont pas des Gardes françaises, ni corrompus par Valadi le pythagoricien. Que montent de nouveaux régiments non corrompus ; que viennent Royal-Allemand, Salis-Samade, les Suisses de Châteaueux — capables de combattre, mais parlant à peine autrement qu'en gutturales allemandes ; que les soldats marchent et que les routes tonnent sous les chariots d'artillerie : la Majesté doit tenir une nouvelle Séance royale et y accomplir des miracles ! La bouffée de mitraille peut, s'il le faut, devenir souffle et tempête.

Dans ces circonstances, avant que les boulets rougis commencent à pleuvoir, les Cent Vingt Électeurs de Paris, quoique leur Cahier soit achevé depuis longtemps, ne peuvent-ils juger bon de se réunir encore chaque jour, comme « Club électoral » ? Ils se réunissent d'abord « dans une Taverne », où « la plus nombreuse noce » leur cède gaiement la place.¹⁶⁷ Mais ensuite ils se réunissent à l'Hôtel de Ville, dans la Maison commune elle-même. Flesselles, Prévôt des marchands, avec ses Quatre Échevins — *Scabins*, Assesseurs —, n'a pu l'empêcher ; telle était la force de l'opinion publique. Lui, avec ses Échevins et ses Vingt-Six Conseillers municipaux, tous nommés d'En-Haut, peut bien siéger silencieusement dans sa longue robe et considérer avec des yeux effrayés quel prélude de convulsion monte d'En-Bas, et comment ils s'y comporteront eux-mêmes.

Chapitre IV — Aux armes !

Ainsi tout demeure suspendu, douteux, fatal, dans les jours étouffants de juillet. C'est le conseil passionné, imprimé, de M. Marat : s'abstenir, par-dessus toute chose, de violence.¹⁶⁸ Cependant les pauvres affamés brûlent déjà les Barrières de la Ville, où l'on prélève le tribut sur les denrées ; ils réclament bruyamment du pain.

Le matin du 12 juillet est un dimanche ; toutes les rues sont placardées d'un immense *De par le Roi*, « invitant les citoyens paisibles à demeurer chez eux », à ne ressentir aucune alarme, à ne former aucun rassemblement. Pourquoi cela ? Que signifient ces « placards de dimension énorme » ? Surtout, que signifie ce fracas militaire : dragons, hussards, arrivant de tous les points de l'horizon vers la place Louis-XV, avec une gravité posée sur le visage, quoique salués seulement par des sobriquets, des huées, même des projectiles ?¹⁶⁹ Besenval est avec eux. Ses Gardes suisses occupent déjà les Champs-Élysées, avec quatre pièces d'artillerie.

Les destructeurs sont-ils donc descendus sur nous ? Du pont de Sèvres jusqu'au lointain Vincennes, de Saint-Denis au Champ-de-Mars, nous voilà encerclés ! L'Alarme de l'inconnu sans forme habite tous les cœurs. Le Palais-Royal est devenu un lieu d'interjections frappées d'effroi, de silencieux hochements de tête : on peut imaginer avec quel son douloureux partit là le canon de midi — que le Soleil fait tirer lorsqu'il franchit le méridien —, plein de présages, comme la voix inarticulée du Destin.¹⁷⁰ Ces troupes sont-elles véritablement sorties « contre les Brigands » ? Où sont les Brigands ? Quel mystère est dans l'air ? — Écoutez ! Une voix humaine articule la nouvelle de Job : Necker, Ministre du Peuple, Sauveur de la France, est renvoyé. Impossible, incroyable ! Trahison contre la paix publique ! Pareille voix devrait être étouffée dans les bassins du jardin,¹⁷¹ si le porteur de nouvelles n'avait pris rapidement la fuite. Pourtant, mes amis, faites-en ce que vous voudrez : la nouvelle est vraie. Necker est parti. Necker court sans relâche vers le nord, dans une obéissante discrétion, depuis la nuit dernière. Nous avons un nouveau Ministère : Broglie, dieu de la Guerre ; l'Aristocrate Breteuil ; Foulon, qui disait que le peuple pouvait manger de l'herbe !

La Rumeur va donc se lever, au Palais-Royal et dans la vaste France. La pâleur siège sur tous les visages ; tremblement confus, frémissement, grandissant en coups de tonnerre : la Fureur excitée par la Peur.

Mais voyez Camille Desmoulins sortir en courant du Café de Foy, le visage sibyllin, les cheveux au vent, un pistolet dans chaque main ! Il bondit sur une table : les satellites de la Police le surveillent ; ils ne le prendront pas vivant — eux vivants ne le prendront pas vivant. Cette fois, il parle sans bégayer. — Amis, mourrons-nous comme des lièvres traqués ? Comme des moutons poussés dans leur parc, bêlant pour obtenir grâce là où il n'y a point de grâce, mais seulement un couteau aiguisé ? L'heure est venue ; l'heure suprême du Français et de l'Homme, où Oppresseurs et Opprimés vont en finir ensemble ; et le mot est : prompte Mort, ou Délivrance pour toujours. Qu'elle soit la *bienvenue*, pareille heure ! Un seul cri nous convient, me semble-t-il : Aux armes ! Que Paris tout entier, que la France entière, avec la gorge du tourbillon, ne fassent retentir que : Aux armes ! — « Aux armes ! » hurlent en réponse les innombrables voix, comme une seule grande voix, celle d'un Démon hurlant dans l'air ; car tous les visages s'allument de feu, tous les cœurs brûlent jusqu'à la folie. En ces paroles, ou en d'autres plus convenables,¹⁷² Camille évoque-t-il les Puissances élémentaires, dans ce grand moment. — Amis, continue Camille, il nous faut un signe de ralliement ! Des cocardes ; des vertes — couleur de l'espérance ! — Comme un vol de sauterelles, les feuilles vertes des arbres ; les rubans verts des boutiques voisines ; toute chose verte est saisie et transformée en cocarde. Camille descend de sa table, « étouffé sous les embrassements, mouillé de larmes » ; on lui tend un morceau de ruban vert ; il le fixe à son chapeau. Et maintenant, vers la Boutique de figures de Curtius ; vers les Boulevards ; vers les quatre vents ; et point de repos avant que la France soit en feu !

La France, si longtemps secouée et desséchée par les vents, a probablement atteint le degré convenable d'inflammabilité. Quant au pauvre Curtius, qui, on le craint, ne fut peut-être payé qu'imparfaitement, il ne peut dire deux mots au sujet de ses Figures. Le buste de cire de Necker, le buste de cire de d'Orléans, auxiliaires de la France : une multitude mêlée les emporte, couverts de crêpe, comme dans une procession funèbre, ou à la manière de suppliants en appelant au Ciel, à la Terre, jusqu'au Tartare. Pour signe ! Car, avec ses singulières facultés imaginatives, l'homme ne peut faire que peu de chose ou rien sans signes : ainsi

les Turcs regardent la bannière de leur Prophète ; ainsi des Mannequins d'osier ont été brûlés, et le Portrait de Necker figurait naguère en hauteur sur sa perche.

Ainsi marchent-ils, multitude mêlée qui grossit sans cesse ; armée de haches, de bâtons et d'objets divers ; sombre, aux mille bruits, à travers les rues. Que tous les Théâtres se ferment ; que toute danse, sur plancher ou sur le gazon naturel, cesse ! Au lieu d'un Sabbat chrétien et d'une fête de guinguettes, ce sera un Sabbat de Sorciers ; et Paris devenu enragé dansera — avec le Diable pour joueur de flûte !

Cependant Besenval, avec cavalerie et infanterie, se tient sur la place Louis-XV. Des mortels rentrant de promenade, dans le déclin du jour, passent lentement depuis Chaillot ou Passy, après une galanterie et un peu de vin léger, d'un pas plus triste que de coutume. La Procession des Bustes passera-t-elle par là ? La voici ; et voici aussi le prince de Lambesc qui fond sur elle avec ses Royal-Allemand ! Des coups de feu partent, des coups de sabre tombent ; les Bustes sont taillés en pièces — et, hélas, aussi les têtes des hommes. Une Procession sabrée n'a d'autre ressource que d'^{3G044}*exploser* à travers les rues, ruelles et avenues des Tuileries qu'elle trouve, puis de disparaître. Un homme désarmé gît tailladé ; à son uniforme, un Garde française : portez-le — ou portez seulement la nouvelle de sa mort — sanglant et sans vie à sa Caserne, où ses camarades sont encore vivants !

Mais pourquoi, Lambesc victorieux, ne pas maintenant charger à travers le jardin des Tuileries lui-même, où les fugitifs s'évanouissent ? Ne pas montrer aussi aux promeneurs du dimanche comment l'acier étincelle, moucheté de sang, afin qu'on le raconte et que les oreilles des hommes en tintent ? Elles tintèrent, hélas, mais dans le mauvais sens. Dans cette seconde charge, celle des Tuileries, Lambesc victorieux ne réussit qu'à renverser — ne dites pas sabrer, car il frappa du plat de son arme — un homme, pauvre vieux maître d'école qui chancelait là de la manière la plus pacifique ; puis il est chassé par une barricade de chaises, par des volées de « bouteilles et de verres », par des exécutions de basse et de soprano. Métier des plus délicats que celui de dompteur de foule, où le Trop peut être aussi mauvais que le Pas-Assez. Car chacune de ces voix basses, et plus encore chaque voix aiguë, portée vers tous les points de la Ville, ne fait maintenant retentir qu'une indignation délirante ; et fera tout retentir autrement. Le cri Aux armes ! rugit dix fois plus fort ; les clochers, de leur voix métallique de tempête,

grondent au coucher du soleil ; les boutiques d'armuriers sont forcées, pillées ; les rues deviennent une mer d'écume vivante, irritée par tous les vents.

Voilà ce que produisit la charge de Lambesc dans le jardin des Tuileries : aucune terreur salutaire frappant les promeneurs de Chaillot, mais le vaste réveil de la Frénésie et des trois Furies — qui, du reste, ne dormaient pas ! Car elles reposent toujours, ces Euménides souterraines, fabuleuses et pourtant si vraies, dans l'existence la plus terne de l'homme ; et peuvent danser, brandissant leurs torches sombres, secouant leur chevelure de serpents. Lambesc et Royal-Allemand peuvent rentrer à leurs casernes, avec des malédictions pour musique de marche ; puis revenir, pareils à des hommes troublés. Les Gardes françaises vengeurs, jurant, sourcils froncés, sortent de leur Caserne de la Chaussée-d'Antin ; déchargent une volée sur lui — tuant, blessant — à laquelle il ne doit pas répondre, mais poursuivre sa route.¹⁷³

Le conseil n'habite pas sous le chapeau à plumes. Si les Euménides s'éveillent et que Broglie n'a donné aucun ordre, que peut faire un Besenval ? Lorsque les Gardes françaises, avec les volontaires du Palais-Royal, descendent en roulant, avides de vengeance nouvelle, jusqu'à la place Louis-XV, ils n'y trouvent plus ni Besenval, ni Lambesc, ni Royal-Allemand, ni aucun soldat. L'ordre militaire a disparu. Sur le lointain Boulevard oriental de Saint-Antoine, les Chasseurs de Normandie arrivent, poudreux, altérés, après une dure journée de marche ; mais ils ne trouvent aucun quartier-maître, ne voient aucune direction dans cette Ville de confusion ; ils ne peuvent rejoindre Besenval, ne peuvent même découvrir où il se trouve. Normandie doit bivouaquer là, dans sa poussière et sa soif — à moins que quelque patriote ne lui offre un verre de liqueur, avec des conseils.

Des multitudes furieuses entourent l'Hôtel de Ville, criant : Des armes ! Des ordres ! Les Vingt-Six Conseillers municipaux, avec leurs longues robes, ont plongé sous la surface — dans le chaos furieux — et n'en émergeront jamais. Besenval se dégage péniblement vers le Champ-de-Mars ; il doit rester là « dans la plus cruelle incertitude ». Courrier après courrier peut partir au galop vers Versailles ; aucun ne rapporte de réponse, à peine peut-il revenir lui-même. Car toutes les routes sont bloquées par des batteries et des postes, par des flots de voitures arrêtées pour examen : tel fut l'unique ordre de Broglie. L'Œil-de-Bœuf, entendant de loin ce vacarme insensé qui ressemble presque à une invasion, veut avant toute chose conserver sa propre tête entière. Un nouveau Ministère,

n'ayant pour ainsi dire qu'un pied à l'étrier, ne saurait faire de bonds. Paris en folie est entièrement abandonné à lui-même.

Quel Paris lorsque les ténèbres tombèrent ! Une capitale européenne soudain lancée hors de ses anciennes combinaisons et de ses anciens arrangements ; destinée à s'entrechoquer tumultueusement, cherchant des arrangements nouveaux. L'usage et la coutume ne dirigent plus aucun homme ; chaque homme, avec ce qu'il possède d'originalité, doit commencer à penser — ou suivre ceux qui pensent. Sept cent mille individus trouvent soudain tous leurs anciens chemins, leurs anciennes manières d'agir et de décider, disparus sous leurs pieds. Et les voilà qui avancent, dans le fracas et la terreur, ne sachant pas encore s'ils courent, nagent ou volent — tête baissée dans l'Ère nouvelle. Fracas et terreur : d'en haut, Broglie, dieu de la Guerre, menace, préternaturel, avec ses boulets rougis ; et d'en bas, un Monde préternaturel de Brigands menace du poignard et de la torche. La folie gouverne l'heure.

Heureusement, à la place des Vingt-Six engloutis, le Club électoral se rassemble ; il s'est déclaré « Municipalité provisoire ». Le lendemain, il obtiendra du prévôt Flesselles, avec un Échevin ou deux, quelque aide dans plusieurs affaires. Pour le présent, il décrète une chose absolument essentielle : qu'une « Milice parisienne » soit immédiatement enrôlée. Partez, chefs de Districts, travailler à cette grande œuvre ; tandis que nous, ici, en Comité permanent, demeurons vigilants. Que les hommes capables de porter les armes, chacun dans son groupe de rues, fassent veille et garde toute la nuit. Que Paris recherche un peu de sommeil fiévreux, confondu par des rêves de fièvre — de « mouvements violents au Palais-Royal » ; ou qu'il s'éveille par instants en sursaut et regarde au-dehors, palpitant sous son bonnet de nuit, le choc de Patrouilles discordantes, qui ne se comprennent pas ; la lueur des Barrières lointaines montant, trop rouge, vers la voûte de la Nuit.¹⁷⁴

Chapitre V — Donnez-nous des armes

Le lundi, l'immense Ville s'est éveillée — non pour son industrie des jours ouvrables : pour quelle industrie différente ! L'homme de travail est devenu homme de combat ; il n'éprouve plus qu'un seul besoin : des armes. L'industrie de tous les métiers s'est arrêtée — excepté celle du forgeron, qui martèle furieusement des piques ; et, à un faible degré, celle du cuisinier, qui prépare à la hâte quelque nourriture, car *bouche va toujours*. Les femmes aussi cousent des cocardes — non plus vertes, cette couleur étant celle d'Artois et l'Hôtel de Ville ayant dû intervenir ; mais rouges et bleues, nos anciennes couleurs de Paris. Posées bientôt sur un fond de blanc constitutionnel, elles deviendront le fameux TRICOLORE, qui, si la Prophétie ne se trompe pas, « fera le tour du monde ».

Toutes les boutiques, sauf celles des Boulangers et des Marchands de vin, sont fermées : Paris est dans les rues, se précipitant, écumant comme quelque verre de Venise où l'on aurait laissé tomber du poison. Le tocsin, par ordre, sonne follement de tous les clochers. Des armes, Électeurs municipaux ! Toi, Flesselles, avec tes Échevins, donnez-nous des armes ! Flesselles donne ce qu'il peut : promesses trompeuses, peut-être insidieuses, d'armes venant de Charleville ; ordre d'en chercher ici, ordre d'en chercher là. Les nouveaux Municipaux donnent ce qu'ils peuvent : quelque trois cent soixante mauvais fusils, équipement du Guet de la Ville. « Un homme en sabots, sans habit, en saisit aussitôt un et monte la garde. » Et, comme on l'a dit, ordre à tous les Forgerons de faire des piques de toute leur âme.

Les chefs des Districts sont en ardente consultation ; le Patriotisme subalterne erre, égaré, affamé d'armes. Jusqu'ici l'Hôtel de Ville ne possédait que le mince assortiment de mauvais fusils que nous avons vu. Dans ce qu'on appelle l'Arsenal, il n'y a que rouille, débris et salpêtre — dominés en outre par les canons de la Bastille. Le Dépôt de Sa Majesté, ce qu'on nomme le *Garde-Meuble*, est forcé et fouillé : assez de tapisseries et de magnificences, mais peu d'équipement propre au combat ! Il s'y trouve deux canons montés d'argent, antique présent de Sa Majesté de Siam à Louis XIV ; l'épée dorée du bon Henri ; armes et armures de l'ancienne Chevalerie. Tout cela, et ce qui lui ressemble, le Patriotisme nécessaire le saisit avidement, faute de mieux. Les canons siamois roulent vers une mission qui n'était pas prévue pour eux. Parmi les mauvais fusils apparaissent

des lances de tournoi ; le heaume et le haubert des Princes brillent au milieu des têtes mal coiffées — comme en un temps où tous les temps et toutes leurs possessions sont soudain jetés pêle-mêle !

À la Maison de Saint-Lazare, jadis léproserie, maintenant Maison de correction gouvernée par des Prêtres, aucune trace d'armes ; mais, en revanche, du blé, manifestement en quantité coupable. Qu'il sorte, vers le marché, dans cette disette ! — Ciel, faudra-t-il « cinquante-deux charrettes », en longue file, pour le porter jusqu'à la Halle aux Blés ? Vos garde-manger étaient bien garnis, Révérends Pères ; grasses sont vos réserves ; trop généreuses vos caves à vin, comploteurs qui exaspérez les Pauvres, traîtres accapareurs du pain !

En vain proteste-t-on, supplie-t-on à genoux : la Maison de Saint-Lazare contient ce qui ne sort point à force de protestations. Voyez comme, de chaque fenêtre, elle *vomit* : torrents de meubles, de mugissements et de tumulte ; les caves elles-mêmes laissent fuir le vin. Jusqu'à ce que, naturellement, la fumée s'élève — allumée, disent certains, par les Saint-Lazaristes désespérés eux-mêmes, qui ne voyaient pas d'autre délivrance —, et que l'Établissement disparaisse de ce monde dans la flamme. Remarquez pourtant qu'un « voleur » — poussé ou non par les Aristocrates —, surpris là, est « immédiatement pendu ».

Regardez aussi la Prison du Châtelet. La Prison pour dettes de La Force est forcée de l'extérieur ; ceux qui demeuraient en servitude envers les Aristocrates sortent libres. L'apprenant, les Malfaiteurs du Châtelet « arrachent pareillement leur pavé » et prennent l'offensive, avec les meilleures perspectives — si le Patriotisme, passant par là, n'avait « tiré une volée » dans le monde des Criminels et ne l'avait de nouveau écrasé sous les écrouilles. Le Patriotisme ne fraternise pas avec le vol et le crime. Assurément, ce jour-là, le Châtiment, s'il marche encore, talonne le Crime avec d'effroyables souliers de vitesse ! « Quelque vingtaine ou quarantaine » de misérables, trouvés ivres morts dans les caves de Saint-Lazare, sont traînés avec indignation vers la prison ; le Geôlier n'a plus de place ; alors, aucun autre lieu de sûreté ne se présentant, il est écrit : « *On les pendit.* »¹⁷⁵ Le mot est bref ; non sans signification, qu'il soit vrai ou faux.

Dans ces circonstances, l'Aristocrate, le riche non patriote, fait ses malles pour partir. Mais il ne partira point. Une force chaussée de sabots a saisi toutes les Barrières, brûlées ou non ; tout ce qui entre, tout ce qui cherche à sortir, y est arrêté et traîné vers l'Hôtel de Ville : carrosses, tombereaux, argenterie, meubles,

« nombreux sacs de farine », bientôt même « troupeaux et bétail » encombrant la place de Grève.^{176G058}

Ainsi cela rugit, fait rage et brait ; les tambours battent, les clochers sonnent ; les crieurs courent avec leurs clochettes : « Oyez, oyez ! Tous les hommes dans leurs Districts pour être enrôlés ! » Les Districts se sont réunis dans les jardins, les places ouvertes ; ils se rangent en troupes volontaires. Aucun boulet rougi n'est encore tombé du Camp de Besenval ; au contraire, des Déserteurs armés arrivent sans cesse. Bien plus, joie des joies : à deux heures de l'après-midi, les Gardes françaises, ayant reçu l'ordre de partir pour Saint-Denis et l'ayant refusé tout net, sont passés en corps entier ! Fait qui en vaut beaucoup. Trois mille six cents des meilleurs hommes de combat, entièrement équipés ; avec canonniers même, et canons ! Leurs officiers restent seuls debout ; ils n'ont pas même réussi à « enclouer les pièces ». On peut maintenant espérer que les Suisses eux-mêmes, Châteaueux et les autres, éprouveront des doutes sur la bataille.

Notre Milice parisienne — que certains jugent préférable de nommer Garde nationale — prospère autant que le cœur peut le souhaiter. Elle promettait d'être de quarante-huit mille hommes ; dans quelques heures, elle doublera, quadruplera ce nombre : invincible, pourvu seulement que nous ayons des armes !

Mais voyez ces Caisses de Charleville promises, marquées Artillerie ! Voici donc assez d'armes ? — Imaginez le visage vide du Patriotisme lorsqu'il les trouve remplies de haillons, de linge sale, de bouts de chandelles et de morceaux de bois ! Prévôt des Marchands, qu'est-ce donc ? Au Couvent des Chartreux, où nous sommes envoyés munis d'un ordre signé, il n'y a et il n'y eut jamais aucune arme de guerre. Et voici même, dans ce bateau de Seine, soigneusement cachés sous des bâches — si le nez du Patriotisme n'avait pas été des plus fins —, « cinq milliers pesant de poudre » : non point entrant, mais sortant clandestinement ! Que veux-tu, Flesselles ? Jeu délicat que celui qui consiste à nous « amuser ». Le chat joue avec la souris captive ; mais la souris avec le chat enragé — avec le Tigre national enragé ?

Pendant ce temps, frappez plus vite, ô Forgerons aux tabliers noirs, d'un bras robuste et d'un cœur volontaire. Celui-ci, celui-là, tous noircis de la tête aux pieds, font alterner leurs coups de tonnerre, manient le grand marteau de forge jusqu'à ce que l'atelier chancelle et sonne ; tandis que, de temps à autre, au-dessus d'eux, gronde le canon d'alarme — car la Ville possède maintenant de la poudre.

On fabrique des piques : cinquante mille en trente-six heures ; jugez si les Tabliers-Noirs sont demeurés oisifs. Creusez des tranchées, dépavez les rues, vous autres, assidus, hommes et femmes ; tassez la terre dans des barricades de tonneaux, avec à chacune une sentinelle volontaire ; entassez les pierres dans les embrasures de fenêtres et les chambres hautes. Tenez prête la poix brûlante, au moins l'eau bouillante, vieilles femmes débiles, pour la verser et la lancer sur Royal-Allemand avec vos vieux bras maigres : vos malédictions aiguës ne manqueront pas de l'accompagner ! — Les patrouilles de la Garde nationale nouveau-née, portant des torches, parcourent les rues toute cette nuit. Elles seraient autrement désertes, mais toutes les fenêtres sont illuminées par ordre. Étrange spectacle : quelque Cité des Morts éclairée au naphte, où passent çà et là des volées de Fantômes troublés.

Ô pauvres mortels, comme vous rendez cette Terre amère les uns pour les autres ; cette Vie redoutable et merveilleuse, redoutable et horrible ; et Satan possède sa place dans tous les cœurs ! Pareilles agonies, fureurs et lamentations vous avez, et avez eues dans tous les temps — pour que toutes soient ensevelies dans un silence si profond ; et la mer salée n'est pas gonflée de vos larmes.

Grand pourtant est le moment où la nouvelle de la Liberté nous parvient ; où l'âme longtemps asservie, du milieu de ses chaînes et de sa stagnation sordide, se relève, ne fût-ce encore que dans l'aveuglement et l'égarement, et jure par Celui qui la fit qu'elle sera libre ! Libre ? Comprends bien cela : c'est le commandement profond, plus obscur ou plus clair, de tout notre être, d'être libre. La Liberté est l'unique objet — poursuivi avec sagesse ou sans sagesse — de toutes les luttes, de tous les travaux et de toutes les souffrances de l'homme sur cette Terre. Oui, suprême est un tel moment, si tu l'as connu : première vision comme d'un Sinaï ceint de flammes, dans ce Pèlerinage désert qui est le nôtre — et qui, dès lors, ne manque plus de sa colonne de nuée le jour, de sa colonne de feu la nuit ! C'est déjà quelque chose, et même une chose considérable, lorsque les chaînes sont devenues corrosives, empoisonnées, d'être libre « de l'oppression exercée par notre semblable ». En avant, fils affolés de la France, vers ce destin ou vers cet autre ! Autour de vous il n'y a que famine, mensonge, corruption et étreinte glacée de la mort. Là où vous êtes, aucun séjour n'est possible.

L'imagination peut se représenter imparfaitement comment le commandant Besenval, au Champ-de-Mars, a usé ces heures douloureuses : l'Insurrection partout autour ; ses hommes fondant, disparaissant ! De Versailles, aux messages

les plus pressants, aucune réponse ; ou, une seule fois, quelque parole vague, pire qu'aucune réponse. Un Conseil d'Officiers peut seulement décider qu'aucune décision n'est possible : les Colonels lui annoncent « en pleurant » qu'ils ne croient pas que leurs hommes combattront. Cruelle incertitude : le dieu de la Guerre Broglie siège là-bas, inaccessible dans son Olympe ; il ne descend pas vêtu de terreur, ne produit pas sa bouffée de mitraille ; n'envoie aucun ordre.

En vérité, au Château de Versailles, tout paraît mystère ; dans la Ville de Versailles, si nous y étions, tout est rumeur, alarme, indignation. Une auguste Assemblée nationale siège, en apparence menacée de mort ; s'efforçant de défier la mort. Elle a décrété « que Necker emporte avec lui les regrets de la Nation ». Elle a envoyé vers le Château une Députation solennelle, suppliant que ces troupes soient retirées. En vain : Sa Majesté, avec un calme singulier, nous invite plutôt à nous occuper de notre propre devoir, à faire la Constitution ! Les Pandours étrangers et autres chevauchent, piaffent avec des airs de matamores, l'œil probablement tourné vers la Salle des Menus — si les « visages sinistres » qui remplissent toutes les avenues ne les retenaient.¹⁷⁷ Soyez fermes, Sénateurs nationaux, point de mire d'un peuple ferme aux visages sinistres !

Les augustes Sénateurs nationaux décident qu'il y aura au moins Séance permanente jusqu'à la fin de cette affaire. Considérez pourtant que le digne Lafranc de Pompignan, notre nouveau Président, que nous avons nommé successeur de Bailly, est un vieillard fatigué de bien des choses. Il est le frère de ce Pompignan qui méditait lamentablement sur le Livre des *Lamentations* :

Savez-vous pourquoi Jérémie

Se lamentait toute sa vie ?

C'est qu'il prévoyait

Que Pompignan le traduirait !

Le pauvre évêque Pompignan se retire, ayant obtenu Lafayette pour aide ou remplaçant. Celui-ci, comme Vice-Président nocturne, avec une Salle clairsemée et d'humeur inconsolable, siège sans dormir, les lumières non mouchées, attendant ce que les heures apporteront.

Ainsi à Versailles. Mais à Paris, Besenval agité, avant de se retirer pour la nuit, s'est rendu chez le vieux M. de Sombreuil, à l'Hôtel des Invalides tout proche. M. de Sombreuil possède — grand secret — quelque vingt-huit mille fusils déposés

dans ses caves ; mais aucune confiance dans l'humeur de ses Invalides. Ce jour-là, par exemple, il a envoyé vingt de ces hommes dévisser les fusils, de peur que la Sédition ne les saisisse ; mais à peine, en six heures, les vingt ont-ils dévissé vingt platines — vingt chiens de platine : chaque Invalide son chien ! S'ils recevaient l'ordre de tirer, il imagine qu'ils retourneraient leur canon contre lui.

Malheureux vieux gentilshommes militaires, voici votre heure — non celle de la gloire ! Le vieux marquis de Launay lui aussi, de la Bastille, a depuis longtemps relevé ses ponts-levis et « s'est retiré dans son intérieur » ; avec des sentinelles marchant sur ses créneaux, sous le ciel de minuit, très haut au-dessus de la lueur de Paris illuminé. Une Patrouille nationale qui passe par là prend la liberté de tirer sur elles : « sept coups vers minuit », sans résultat.¹⁷⁸ C'était le 13 juillet 1789 ; jour pire, disaient beaucoup, que le précédent 13 juillet, où seule la grêle tomba du Ciel, et non la folie sortie du Tophet, ruinant plus que les récoltes !^{G078}

En ces mêmes jours, comme nous l'apprendra la Chronologie, le vieux et ardent marquis de Mirabeau gît frappé à Argenteuil — non à portée du bruit de ces canons d'alarme ; car lui-même n'y est plus véritablement, seul son corps demeure, sourd et froid pour toujours. Ce fut dans la nuit du samedi que, exhalant ses derniers souffles, il rendit l'esprit — laissant un monde qui n'avait jamais voulu marcher selon son esprit, maintenant rompu, semble-t-il, dans le délire et la *culbute générale*. Que lui importe, partant ailleurs, pour son long voyage ? Le vieux Château Mirabeau se tient silencieux, au loin, sur son rocher escarpé, dans cette « gorge de deux vallées venteuses » ; pâle spectre déclinant d'un Château. Cette immense Émeute du Monde, la France et le Monde lui-même s'effacent aussi, comme une ombre sur la grande mer-miroir immobile ; et tout sera comme Dieu le veut.

Le jeune Mirabeau, le cœur triste — car il aimait ce rude et brave vieux Père —, le cœur triste et occupé de soins funèbres, s'est retiré de l'Histoire publique. La grande crise s'accomplit sans lui.¹⁷⁹

Chapitre VI — Tempête et victoire

Mais, pour ceux qui vivent et qui luttent, un nouveau matin — le Quatorzième — se lève. Sous tous les toits de cette Ville égarée, le nœud d'un drame, non dépourvu de tragique, se presse vers sa résolution. Que d'agitation, de préparatifs, de tremblements et de menaces ; que de larmes tombées de vieux yeux ! Ce jour, mes fils, conduisez-vous en hommes. Par le souvenir des torts faits à vos pères, par l'espérance des droits de vos enfants ! La Tyrannie menace, rouge de colère : aucun secours pour vous, sinon dans vos propres mains droites. Ce jour, il faut agir ou mourir.

Dès la première lumière, un Comité permanent sans sommeil entend le vieux cri, devenu presque frénétique, mutin : Des armes ! Des armes ! Le prévôt Flesselles — et les traîtres qui peuvent se trouver parmi vous — ferait bien de penser aux Caisses de Charleville. Nous sommes cent cinquante mille ; et pas un homme sur trois n'est pourvu seulement d'une pique ! Les armes sont l'unique chose nécessaire : avec elles, nous sommes une Garde nationale invincible, défiant tous les hommes ; sans elles, une populace qu'une bouffée de mitraille dispersera.

Heureusement le mot s'est répandu — car aucun secret ne se conserve — qu'il existe des fusils à l'Hôtel des Invalides. Allons-y : le Procureur du Roi, M. Ethys de Corny, et tout ce que le Comité permanent peut prêter d'autorité iront avec nous. Le Camp de Besenval se trouve là ; peut-être ne tirera-t-il pas sur nous ; s'il nous tue, nous ne ferons que mourir.

Hélas, pauvre Besenval ! Ses troupes fondant de cette façon, il n'a pas la moindre envie de tirer. À cinq heures ce matin, tandis qu'il rêvait, oublieux, à l'École militaire, une « figure » apparut soudain près de son lit : « visage assez beau ; yeux enflammés, parole rapide et brève, air audacieux ». Pareille figure écarta les rideaux de Priam ! Son message et son avertissement furent que toute résistance serait sans espoir ; que, si le sang coulait, malheur à celui qui l'aurait versé. Ainsi parla la figure ; puis elle disparut. « Il y avait dans tout cela une sorte d'éloquence qui frappait. » Besenval reconnaît qu'il aurait dû l'arrêter, mais ne le fit pas.¹⁸⁰ Qui pouvait être cette figure aux yeux enflammés, à la parole rapide et brève ? Besenval le sait, mais ne le dit pas. Camille Desmoulins ? Le marquis Valadi, pythagoricien, enflammé par les « mouvements violents de toute la nuit

au Palais-Royal » ? La Renommée le nomme « le jeune M. Meillar » ;¹⁸¹ puis ferme à jamais les lèvres sur lui.

Quoi qu'il en soit, voyez, vers neuf heures du matin, nos Volontaires nationaux roulant en long et large flot vers le sud-ouest, vers l'Hôtel des Invalides, à la recherche de l'unique chose nécessaire. Le Procureur du Roi, M. Ethys de Corny, et les autorités sont là ; le curé de Saint-Étienne-du-Mont marche, nullement pacifique, à la tête de sa Paroisse militante ; nous voyons marcher en habits rouges les Clercs de la Basoche, devenus Volontaires de la Basoche ; les Volontaires du Palais-Royal : Volontaires nationaux que l'on compte par dizaines de milliers, d'un seul cœur et d'un seul esprit. Les fusils du Roi appartiennent à la Nation ; réfléchis, vieux M. de Sombreuil, à la manière dont, dans cette extrémité, tu les refuseras ! Le vieux M. de Sombreuil voudrait parlementer, envoyer des Courriers ; mais cela ne sert à rien. Les murs sont escaladés, aucun Invalide ne tire ; il faut ouvrir les portes. Le Patriotisme se précipite à l'intérieur, tumultueux, du seuil au faîte, à travers toutes les salles et tous les passages, fouillant avec frénésie pour trouver des armes. Quelle cave, quelle fente lui échappera ? Les armes sont découvertes ; toutes intactes ; couchées et emballées dans la paille — apparemment dans l'intention de les brûler ! Plus vorace que des lions affamés sur une proie morte, la multitude fond sur elles avec fracas et vociférations ; lutte, se précipite, s'agrippe — jusqu'à l'écrasement, la compression, la fracture et la probable extinction du Patriote le plus faible.¹⁸² Ainsi, par le fracas prolongé de cette Musique d'Orchestre assourdissante et parfaitement discordante, la Scène change ; vingt-huit mille fusils suffisants se trouvent sur les épaules d'autant de Gardes nationaux, élevés par là des ténèbres à la lumière de feu.

Que Besenval regarde l'éclat de ces fusils lorsqu'ils passent en étincelant ! Les Gardes françaises, dit-on, ont des canons braqués sur lui, prêts à ouvrir le feu au besoin depuis l'autre rive du Fleuve.¹⁸³ Il demeure assis, immobile ; « étonné », peut-on se flatter, « de la fière contenance des Parisiens ». — Et maintenant, vers la Bastille, intrépides Parisiens ! Là, la mitraille menace encore ; vers elle se dirigent désormais toutes les pensées et tous les pas.

Le vieux de Launay, comme nous l'avons indiqué, « s'est retiré dans son intérieur » peu après minuit, le dimanche. Il y demeure depuis, empêtré, comme tous les gentilshommes militaires de ce temps, dans le plus triste conflit d'incertitudes. L'Hôtel de Ville « l'invite » à admettre des Soldats nationaux —

doux nom pour dire se rendre. D'un autre côté, les ordres de Sa Majesté étaient précis. Sa garnison ne compte que quatre-vingt-deux vieux Invalides, renforcés par trente-deux jeunes Suisses ; ses murs ont bien neuf pieds d'épaisseur, il possède canons et poudre ; mais, hélas, seulement une journée de vivres. La ville aussi est française, et la pauvre garnison en majorité française. Rigoureux vieux de Launay, pense à ce que tu feras !

Toute la matinée, depuis neuf heures, un cri retentit partout : À la Bastille ! Des « députations de citoyens » répétées sont venues, passionnées d'obtenir des armes ; de Launay les a fait repartir par de douces paroles lancées à travers les meurtrières. Vers midi, l'Électeur Thuriot de la Rosière obtient l'entrée ; il trouve de Launay peu disposé à se rendre — disposé plutôt à faire sauter la place. Thuriot monte avec lui sur les créneaux : des amas de pavés, de vieux fers et de projectiles sont entassés ; tous les canons dûment braqués ; dans chaque embrasure un canon — seulement reculé un peu ! Mais au-dehors, vois, ô Thuriot, comme la multitude afflue, jaillissant de toutes les rues ; le tocsin sonnait furieusement, tous les tambours battant la générale ; le faubourg Saint-Antoine roulant tout entier de ce côté, comme un seul homme ! Pareille vision — spectrale et pourtant réelle — tu la contemples, ô Thuriot, depuis ton Mont de Vision : prophétique de quelles autres Phantasmagories et Réalités spectrales aux cris perçants, que tu ne vois pas encore, mais que tu verras ! « *Que voulez-vous ?* » dit de Launay, pâlisant au spectacle, d'un air de reproche, presque de menace. « Monsieur, répond Thuriot, s'élevant au sublime moral, que voulez-vous dire ? Songez que je pourrais nous précipiter *tous deux* de cette hauteur » — cent pieds seulement, sans compter le fossé maçonné ! Sur quoi de Launay se tait.

Thuriot se montre depuis quelque sommet afin de rassurer la multitude devenue soupçonneuse et frémissante ; puis il redescend, se retire avec protestation, adressant aussi un avertissement aux Invalides — sur lesquels il ne produit pourtant qu'une impression mêlée et confuse. Les vieilles têtes ne sont pas des plus claires ; de plus, dit-on, de Launay fut prodigue en boissons — *prodigua des buissons*. Ils pensent ne pas tirer, s'ils ne sont pas attaqués, s'ils peuvent l'éviter ; mais ils devront, dans l'ensemble, se laisser gouverner fortement par les circonstances.

Malheur à toi, de Launay, en pareille heure, si tu ne peux, prenant quelque décision ferme, *gouverner* les circonstances ! Les douces paroles ne suffiront pas ; la dure mitraille est douteuse ; mais flotter entre les deux est indubitablement

fatal. Toujours plus sauvage grossit la marée humaine ; son bourdonnement infini s'élève en imprécations, peut-être en crépitement de tirs isolés — lesquels, sur des murs de neuf pieds, ne produisent aucun effet. Le Pont-levis extérieur avait été abaissé pour Thuriot ; une nouvelle « députation de citoyens » — c'est la troisième et la plus bruyante de toutes — pénètre par là dans la Cour extérieure. Les douces paroles ne suffisant pas à les faire partir, de Launay fait tirer ; relève le Pont-levis. Faible crépitement — mais qui a *allumé* le chaos trop combustible ; qui en a fait un chaos de feu rugissant ! À la vue de son propre sang — car ce crépitement a causé des morts —, l'Insurrection éclate en interminables détonations roulantes de mousqueterie, en égarement, en exécration ; et d'en haut, depuis la Forteresse, qu'un grand canon, chargé de mitraille, gronde une fois pour montrer ce que nous *pourrions* faire. La Bastille est assiégée !

En avant donc, tous Français qui portez un cœur dans le corps ! Rugissez de toutes vos gorges, de cartilage et de métal, Fils de la Liberté ; agitez convulsivement tout ce qui demeure en vous de faculté suprême, âme, corps ou esprit : car voici l'heure ! Frappe, Louis Tournay, charron du Marais, vieux soldat du régiment Dauphiné ; frappe cette chaîne du Pont-levis extérieur, quoique la grêle de feu siffle autour de toi ! Jamais, sur moyeu ou jante, ta hache ne frappa pareil coup. À bas, homme ; à bas dans l'Orcus ! Que tout l'Édifice maudit s'y engloutisse et que la Tyrannie soit avalée pour toujours ! Monté, disent les uns, sur le toit du corps de garde, les autres « sur des baïonnettes plantées dans les joints du mur », Louis Tournay frappe, secondé par le brave Aubin Bonnemère, lui aussi vieux soldat. La chaîne cède, se brise ; l'immense Pont-levis tombe avec un fracas de tonnerre — *avec fracas*. Glorieux ! Et pourtant, hélas, ce ne sont encore que les ouvrages extérieurs. Les Huit Tours sinistres, avec la mousqueterie des Invalides, leurs pavés et leurs bouches à feu, se dressent toujours intactes ; le Fossé baille, infranchissable, revêtu de pierre ; le Pont-levis intérieur nous tourne le *dos*. La Bastille reste à prendre !

Décrire ce Siège de la Bastille — considéré comme l'un des plus importants de l'Histoire — dépasse peut-être le talent des mortels. Si seulement, après des lectures infinies, on pouvait comprendre le plan du bâtiment ! Il existe pourtant une Esplanade ouverte au bout de la rue Saint-Antoine ; des Cours extérieures, Cour Avancée, Cour de l'Orme ; une Porte voûtée — où combat maintenant Louis Tournay ; puis de nouveaux ponts-levis, ponts dormants, bastions de

rempart et les sinistres Huit Tours. Masse labyrinthique, hautement menaçante, composée de tous les âges, depuis vingt ans jusqu'à quatre cent vingt ans — assiégée dans sa dernière heure, comme nous l'avons dit, par le simple Chaos revenu ! Artillerie de tous calibres ; gorges de toutes capacités ; hommes de tous plans, chaque homme son propre ingénieur : rarement, depuis la guerre des Pygmées et des Grues, vit-on chose aussi anormale. Élie, officier à demi-solde, est rentré chez lui chercher un uniforme ; personne ne l'écouterait en habit de couleur. Hulin, autre demi-solde, harangue les Gardes françaises sur la place de Grève. Des Patriotes frénétiques ramassent les grains de mitraille, les portent, encore chauds — ou paraissant tels —, à l'Hôtel de Ville : Paris, vous le voyez, doit être brûlé ! Flesselles est « pâle jusqu'aux lèvres », car le grondement de la multitude devient profond. Paris tout entier a atteint le sommet de sa frénésie, tournoyé en tous sens par la folie panique. À chaque barricade de rue mijote un petit tourbillon, renforçant la barricade puisque Dieu sait ce qui vient ; et tous les petits tourbillons se déversent avec égarement dans le grand Maelström de Feu qui fouette autour de la Bastille.

Ainsi il fouette et rugit. Cholat, marchand de vin, est devenu canonnier improvisé. Voyez Georget, du Service de la Marine, fraîchement arrivé de Brest, servir le canon du Roi de Siam. Singulier, si nous n'étions accoutumés à de telles choses : la nuit dernière, Georget reposait à son auberge ; le canon du Roi de Siam reposait lui aussi, ne sachant rien de *lui*, depuis cent ans. Pourtant, au juste instant, ils se sont rencontrés et tiennent un discours de musique éloquente. Car, apprenant ce qui se préparait, Georget sauta de la Diligence de Brest et courut. Les Gardes françaises viendront aussi, avec véritable artillerie — si seulement les murs n'étaient pas si épais ! Depuis l'Esplanade vers le haut, horizontalement depuis tous les toits et fenêtres voisins, jaillit un déluge irrégulier de mousqueterie — sans effet. Les Invalides se couchent à plat, tirant comparativement à leur aise derrière la pierre ; à peine montrent-ils, par les meurtrières, le bout d'un nez. Nous tombons, frappés ; et ne produisons aucune impression !

Que l'incendie dévore tout ce qui peut brûler ! Les corps de garde brûlent, les réfectoires des Invalides. Un « Perruquier égaré, portant deux torches enflammées », veut mettre le feu « aux salpêtres de l'Arsenal » — si une femme n'était accourue en criant ; si un Patriote possédant quelque teinture de Philosophie naturelle ne lui avait aussitôt coupé le souffle — crosse du mousquet

dans le creux de l'estomac —, renversé les tonneaux et arrêté l'élément dévorant. Une jeune et belle femme, saisie tandis qu'elle fuyait dans ces Cours extérieures et prise faussement pour la fille de Launay, sera brûlée sous les yeux de Launay ; elle gît évanouie sur une paille. Mais un Patriote encore — le brave Aubin Bonnemère, vieux soldat — se précipite et la sauve. On brûle de la paille ; trois charretées amenées là montent en fumée blanche — jusqu'à presque étouffer le Patriotisme lui-même ; si bien qu'Élie, les sourcils roussis, doit retirer une charrette, et Réole, le « gigantesque mercier », une autre. Fumée du Tophet ; confusion de Babel ; bruit de la Fin du Monde !

Le sang coule, aliment d'une folie nouvelle. Les blessés sont portés dans les maisons de la rue Cerisaie ; les mourants laissent leur dernier commandement : ne point céder avant la chute de la Forteresse maudite. Et pourtant, hélas, comment tombera-t-elle ? Les murs sont si épais ! Trois Députations arrivent de l'Hôtel de Ville ; l'abbé Fauchet, qui faisait partie de l'une d'elles, pourra dire avec quel courage presque surhumain de bienveillance.¹⁸⁴ Elles agitent le Drapeau de la Ville sous la Porte voûtée et demeurent là, battant du tambour ; mais sans effet. Dans pareil bruit de Fin du Monde, de Launay ne peut les entendre, n'ose les croire : elles reviennent, justement furieuses, le sifflement du plomb chantant encore dans leurs oreilles. Que faire ? Les Pompiers sont là, lançant avec leurs pompes de l'eau sur les canons des Invalides afin de mouiller les lumières ; ils ne peuvent malheureusement atteindre si haut et ne produisent que des nuages d'embruns. Des individus nourris de savoir classique proposent des *catapultes*. Santerre, le sonore Brasseur du faubourg Saint-Antoine, conseille plutôt d'incendier la place par « un mélange de phosphore et d'huile de térébenthine projeté au moyen de pompes foulantes ». Ô Spinola-Santerre, possèdes-tu le mélange *prêt* ? Chaque homme son propre ingénieur ! Et toujours le déluge de feu ne diminue pas ; des femmes tirent, et des Turcs : au moins une femme — avec son amoureux — et un Turc.¹⁸⁵ Les Gardes françaises sont arrivés : de vrais canons, de vrais canonniers. L'Huissier Maillard est occupé ; Élie le demi-solde, Hulin le demi-solde font rage au milieu des milliers.

Comme la grande Horloge de la Bastille tic-taque — inaudible — dans sa Cour intérieure, à son aise, heure après heure, comme si rien de particulier ne se passait pour elle ni pour le monde ! Elle sonna Une heure lorsque le tir commença ; elle indique maintenant presque Cinq, et toujours le tir ne faiblit

pas. Tout en bas, dans leurs voûtes, les sept Prisonniers entendent un vacarme étouffé, pareil à des tremblements de terre ; leurs Geôliers répondent vaguement.

Malheur à toi, de Launay, avec ta pauvre centaine d'Invalides ! Broglie est loin et ses oreilles sont lourdes ; Besenval entend, mais ne peut envoyer aucun secours. Une pauvre troupe de Hussards s'est glissée, en reconnaissance, avec prudence le long des Quais jusqu'au Pont-Neuf. « Nous sommes venus vous rejoindre », dit le Capitaine, car la foule paraît sans rivage. Un individu nain, à grosse tête, le regard brouillé de fumée, s'avance en traînant les pieds ; il ouvre ses lèvres bleues, car il existe en lui du sens, et croasse : « Descendez donc et rendez vos armes ! » Le Capitaine de Hussards est trop heureux d'être escorté jusqu'aux Barrières et renvoyé sur parole. Qui était cet individu trapu ? Les hommes répondent : M. Marat, auteur de l'excellent et pacifique *Avis au Peuple*. Grand véritablement, ô remarquable Médicastre-à-chiens, est ce jour de ton émergence et de ta nouvelle naissance ; et pourtant, ce même jour dans quatre ans — ! Mais que les rideaux de l'avenir demeurent fermés.

Que fera de Launay ? Une seule chose lui était possible : ce qu'il avait dit qu'il ferait. Imaginez-le assis dès le commencement, une chandelle allumée à portée de main du Magasin à poudre ; immobile comme un ancien Sénateur romain ou un Porte-lampe de bronze ; avertissant froidement Thuriot et tous les hommes, par un léger mouvement des yeux, de sa résolution. Il demeurerait inoffensif tant qu'on ne l'attaquait pas ; mais la Forteresse du Roi, elle, ne pouvait, ne pourrait, ne voudrait, ne devrait en aucune manière être livrée, sauf au Messager du Roi. La vie d'un vieil homme ne vaut rien, pourvu qu'elle soit perdue avec honneur ; mais songez, hurlante *canaille*, à ce qui arrivera lorsqu'une Bastille entière bondira vers le ciel ! Dans cette attitude de statue tenant sa chandelle, de Launay aurait pu, imagine-t-on, abandonner Thuriot, les Clercs rouges de la Basoche, le Curé de Saint-Étienne et tout le ramassis du monde à leurs volontés.

Et pourtant, malgré tout, il ne pouvait le faire. As-tu considéré comme le cœur de chaque homme répond en tremblant aux cœurs de tous les hommes ? As-tu remarqué combien le seul bruit de nombreux hommes est tout-puissant ? Comment leur cri d'indignation paralyse l'âme forte ; comment leur hurlement de mépris la flétrit de douleurs qu'elle ne ressentait pas ? Le chevalier Gluck avouait que la note fondamentale du plus noble passage de l'un de ses plus nobles Opéras était la voix de la Populace entendue à Vienne, criant à son Kaiser : Du pain ! Du pain ! Grande est la voix réunie des hommes, expression de leurs

instincts, qui sont plus vrais que leurs *pensées* : c'est la plus grande chose qu'un homme rencontre parmi les sons et les ombres qui composent ce Monde du Temps. Celui qui peut lui résister possède quelque appui *au-delà* du Temps. De Launay ne le pouvait pas. Égaré, il flotte entre les deux ; espère au milieu du désespoir ; ne rend pas sa Forteresse ; déclare qu'il la fera sauter, saisit des torches pour la faire sauter — et ne la fait pas sauter. Malheureux vieux de Launay, c'est l'agonie de ta Bastille et de toi ! Prison, Métier de geôlier et Geôlier — tous trois, quels qu'ils aient été, doivent finir.

Depuis quatre heures maintenant rugit le Bedlam-du-Monde ; nommez-le la Chimère-du-Monde, soufflant le feu ! Les pauvres Invalides se sont affaissés sous leurs créneaux, ou ne se relèvent qu'avec les mousquets retournés. Ils ont fait un drapeau blanc de serviettes ; ils battent la chamade — ou semblent la battre, car on n'entend rien. Les Suisses eux-mêmes, près de la Herse, paraissent las de tirer, découragés dans le déluge de feu. Une meurtrière du pont-levis s'ouvre, comme si quelqu'un voulait parler. Voyez l'Huissier Maillard, homme aux mille ressources ! Sur sa planche, balancée au-dessus de l'abîme du Fossé de pierre ; planche posée sur le parapet et équilibrée par le poids des Patriotes, il plane en péril : quelle Colombe vers quelle Arche ! Adroitement, Huissier aux mille ressources ! Un homme est déjà tombé et gît fracassé tout au fond contre la maçonnerie. Maillard ne tombe pas ; adroit, infailible, il marche, paume ouverte. Le Suisse tend un papier par sa meurtrière ; l'Huissier le saisit et revient. Conditions de reddition : pardon, immunité pour tous ! Sont-elles acceptées ? — « *Foi d'officier* », répond Hulin le demi-solde — ou Élie le demi-solde, car les hommes ne s'accordent pas là-dessus —, « elles le sont ! » Le pont-levis descend ; Maillard le verrouille une fois en bas ; le déluge vivant se précipite à l'intérieur. La Bastille est tombée ! Victoire ! La Bastille est prise !¹⁸⁶

Chapitre VII — Ce n'est pas une révolte

Pourquoi nous attarder sur ce qui suit ? La *foi d'officier* de Hulin aurait dû être tenue ; elle ne pouvait l'être. Les Suisses sont rangés, déguisés sous des blouses de toile blanche ; les Invalides sans déguisement ; leurs armes toutes empilées contre le mur. La première vague des vainqueurs, ivre d'extase parce que le péril de mort est passé, « leur saute joyeusement au cou ». Mais de nouveaux vainqueurs se précipitent, et toujours de nouveaux, eux aussi dans une extase qui n'est pas entièrement de joie. Comme nous l'avons dit, c'était un déluge vivant, plongeant tête baissée ; si les Gardes françaises, avec leur sang-froid militaire, ne s'étaient « retournés, armes en joue », il se serait précipité lui-même, par centaines ou par milliers, dans le fossé de la Bastille.

Ainsi va-t-il, roulant à travers cours et corridors ; masse incontrôlable, tirant depuis les fenêtres — sur elle-même ; dans la frénésie ardente du triomphe, du deuil et de la vengeance pour ses morts. Les pauvres Invalides seront maltraités. Un Suisse, fuyant sous sa blouse blanche, est repoussé d'un coup mortel. Que tous les prisonniers soient conduits à l'Hôtel de Ville, pour y être jugés ! — Hélas, déjà un pauvre Invalide a la main droite tranchée ; son corps mutilé est traîné jusqu'à la place de Grève et pendu là. Cette même main droite, dit-on, avait détourné de Launay du Magasin à poudre et sauvé Paris.

De Launay, « découvert en habit gris avec un ruban couleur de pavot », veut se tuer avec l'épée de sa canne. Il ira à l'Hôtel de Ville, escorté par Hulin, Maillard et d'autres ; Élie marchant le premier, « le papier de capitulation à la pointe de son épée ». À travers rugissements et malédictions ; bousculades, agrippements, enfin coups ! Votre escorte est repoussée, abattue ; Hulin s'écroule, épuisé, sur un tas de pierres. Misérable de Launay ! Il n'entrera jamais à l'Hôtel de Ville : seule « sa queue de cheveux sanglante, levée dans une main sanglante », y entrera, pour signe. Le tronc ensanglanté gît sur les marches ; la tête s'en va par les rues, sinistre, élevée sur une pique.

Le rigoureux de Launay est mort, criant : « Ô amis, tuez-moi vite ! » Le miséricordieux de Losme doit mourir lui aussi ; quoique la Gratitude l'embrasse en cette heure effroyable et veuille mourir pour lui, cela ne sert à rien. Frères,

vosre colère est cruelle ! Vosre place de Grève est devenue une Gorge de Tigre, pleine de mugissements féroces et de soif de sang. Un autre officier est massacré ; un autre Invalide est pendu au fer d'une Lanterne. Avec difficulté, par une généreuse persévérance, les Gardes françaises sauveront les autres. Le prévôt Flesselles, depuis longtemps frappé de la pâleur de la mort, doit descendre de son siège « pour être jugé au Palais-Royal » — hélas, pour être abattu d'un coup de feu par une main inconnue au détour de la première rue !

Ô soleil du soir de juillet, comme, à cette heure, tes rayons tombent obliques sur les moissonneurs dans les paisibles champs boisés ; sur les vieilles femmes filant dans les chaumières ; sur les navires au loin dans la mer silencieuse ; sur les Bals de l'Orangerie de Versailles, où des Dames du Palais fortement fardées dansent encore avec des Officiers de hussards à double veste — et aussi sur ce porche hurlant de l'Enfer qu'est l'Hôtel de Ville ! La Tour de Babel, avec sa confusion des langues, si l'on n'y ajoutait Bedlam et l'incendie des pensées, n'en serait pas une image. Une forêt infinie d'acier égaré hérissé ses pointes devant le Comité électoral ; elle les dirige en horribles rayons contre telle ou telle poitrine accusée. Les Titans avaient combattu l'Olympe ; et, à peine capables de le croire, ils ont *vaincu* : prodige des prodiges ; délire — comme cela ne pouvait manquer de l'être. Dénonciation, vengeance ; éclat du triomphe sur un fond sombre de terreur : toutes les choses extérieures et intérieures tombées dans un même naufrage général de folie !

Comité électoral ? Quand il posséderait mille gorges d'airain, elles ne suffiraient pas. L'abbé Lefèvre, dans les Voûtes du dessous, est noir comme Vulcain, distribuant ces « cinq milliers pesant de Poudre » ; avec quels périls, depuis quarante-huit heures ! La nuit dernière, un Patriote ivre insistait pour s'asseoir et fumer sur le bord d'un tonneau de poudre ; il fumait là, indépendant du monde — jusqu'à ce que l'Abbé « lui achetât sa pipe pour trois francs » et la jetât au loin.

Élie, dans la grande Salle, sous les yeux du Comité électoral, siège « l'épée nue, courbée en trois endroits » ; le casque bosselé — car il était du Régiment de la Reine, Cavalerie —, l'uniforme déchiré, le visage roussi et sali ; comparable, pensent certains, à « un guerrier antique ». Il juge le peuple ; dresse une liste des

³ Le nom vient de la grève de la Seine, rive plate où l'on déchargeait les marchandises. Le sens moderne de « grève », arrêt collectif du travail, s'est développé plus tard à partir des ouvriers qui se rassemblaient sur cette place pour chercher de l'embauche.

Héros de la Bastille. Ô Amis, ne tachez point de sang les plus verts lauriers jamais remportés dans ce monde : tel est le refrain du chant d'Élie, si seulement on pouvait l'entendre. Courage, Élie ! Courage, Électeurs municipaux ! Le soleil décline ; le besoin de nourriture et celui de raconter les nouvelles apporteront apaisement et dispersion : toutes les choses terrestres doivent finir.

Dans les rues de Paris circulent les Sept Prisonniers de la Bastille, portés sur les épaules ; sept Têtes sur des piques ; les Clefs de la Bastille ; et bien d'autres choses. Voyez aussi les Gardes françaises, avec leur fermeté militaire, rentrer vers leurs Casernes, les Invalides et les Suisses amicalement enfermés au milieu d'un carré creux. Il y a un an et deux mois, ces mêmes hommes se tenaient sans participer, avec Brennus d'Agoust au Palais de Justice, lorsque le Destin atteignit d'Espréménil ; maintenant ils ont participé — et participeront encore. Non plus Gardes françaises désormais, mais Grenadiers du Centre de la Garde nationale : hommes de discipline et d'humeur de fer, non sans une sorte de pensée en eux.

Cependant les pierres de taille de la Bastille continuent de tomber en grondant dans le crépuscule ; ses archives de papier voleront, blanches. Les vieux secrets viennent au jour ; le Désespoir longtemps enseveli trouve une voix. Lisez ce fragment d'une ancienne Lettre :¹⁸⁷ « Si, pour ma consolation, Monseigneur voulait bien m'accorder, pour l'amour de Dieu et de la Très Sainte Trinité, de recevoir des nouvelles de ma chère femme ; ne fût-ce que son nom sur une carte, pour me montrer qu'elle vit encore ! Ce serait la plus grande consolation que je puisse recevoir ; et je bénirais à jamais la grandeur de Monseigneur. » Pauvre Prisonnier, qui te nommes Quéret-Démery et n'as pas d'autre histoire : elle est *morte*, cette chère femme, et toi aussi tu es mort ! Il y a cinquante ans que ton cœur brisé posa cette question ; elle est entendue maintenant pour la première fois — et sera longtemps entendue dans le cœur des hommes.

Mais le crépuscule de juillet s'épaissit ; Paris doit, comme font les enfants malades et toutes les créatures égarées, finir par crier jusqu'à une espèce de sommeil. Les Électeurs municipaux, étonnés de trouver encore leur tête sur leurs épaules, sont rentrés chez eux. Seul Moreau de Saint-Méry, né sous les tropiques et en portant le cœur, d'un jugement des plus froids, demeurera en séance permanente à l'Hôtel de Ville avec deux autres. Paris dort ; la Ville illuminée projette sa lueur vers le ciel. Les Patrouilles s'entrechoquent, sans mot d'ordre commun ; des rumeurs passent ; alarmes de guerre, jusqu'à « quinze mille hommes marchant à travers le faubourg Saint-Antoine » — qui ne le

traversèrent jamais. Jugez du désordre du jour par celui de la nuit : Moreau de Saint-Méry, « avant de se lever de son siège, donna plus de trois mille ordres ».¹⁸⁸ Quelle tête, comparable à la Tête d'airain de frère Bacon ! Tout Paris s'y trouve contenu. La réponse doit être prompte, juste ou fausse ; il n'existe plus dans Paris aucune autre Autorité. Sérieusement, tête très froide et très claire — grâce à laquelle, ô brave Saint-Méry, dans bien des fonctions, depuis auguste Sénateur jusqu'à Commis de marchand, Libraire, Vice-Roi ; dans bien des lieux, de la Virginie à la Sardaigne, tu trouveras toujours, en homme brave, de l'ouvrage.^{189G049}

Besenal a décampé sous le voile du crépuscule, « au milieu d'une grande affluence de peuple » qui ne lui fit aucun mal. Il marche toute la nuit, d'un pas qui faiblit, le long de la rive gauche de la Seine — vers l'espace infini. Besenal lui-même sera rappelé, pour son procès et une difficile absolution. Les troupes de son Roi, son Royal-Allemand, ont quitté Paris pour toujours.

Le Bal et la limonade de Versailles sont achevés ; l'Orangerie est silencieuse, sauf pour les oiseaux de nuit. Dans la Salle des Menus, le vice-président Lafayette, les lumières non mouchées, « quelque cent membres étendus sur les tables autour de lui », demeure assis droit, veillant plus longtemps que la Grande Ourse. Ce jour, une seconde Députation solennelle est allée vers Sa Majesté ; une seconde, puis une troisième — sans effet. Quelle sera l'issue de ces choses ?

À la Cour, tout est mystère, non sans chuchotements de terreur ; quoique vous rêviez de limonade et d'épaulettes, femmes insensées ! Sa Majesté, maintenue dans une heureuse ignorance, rêve peut-être de fusils à deux coups et des Bois de Meudon. Tard dans la nuit, le duc de Liancourt, possédant le droit officiel d'entrer, parvient aux Appartements royaux ; il déploie, avec une clarté pressante et selon sa manière constitutionnelle, la nouvelle de Job. « Mais, dit le pauvre Louis, c'est une révolte ! » — « Sire, répond Liancourt, ce n'est pas une révolte, c'est une révolution. »

Chapitre VIII — Conquérir son Roi

Le lendemain, une quatrième Députation s'apprête à partir pour le Château : d'un caractère plus solennel, pour ne pas dire terrible ; car, outre les « orgies de l'Orangerie », il paraît que « tous les convois de grains sont arrêtés » ; et le tonnerre de Mirabeau n'est pas demeuré silencieux. Cette Députation est sur le point de se mettre en route, lorsque, voyez : Sa Majesté elle-même, accompagnée seulement de ses deux Frères, entre dans la Salle, de la manière la plus paternelle. Elle annonce que les troupes et toutes les causes de mécontentement sont parties ; que désormais il n'existera que confiance, réconciliation, bonne volonté ; ce dont elle « permet et même demande » à l'Assemblée nationale d'assurer Paris en son nom ! Une acclamation, pareille à celle d'hommes soudain délivrés de la mort, lui répond. Toute l'Assemblée se lève spontanément pour raccompagner Sa Majesté ; ses membres « entrelacent leurs bras pour le protéger de l'excessive pression » ; car tout Versailles se presse et crie. Les Musiciens du Château, avec une heureuse promptitude, attaquent *Le Sein de sa famille*. La Reine apparaît au balcon avec son petit garçon et sa petite fille, « les embrassant plusieurs fois » ; d'innombrables vivats se répandent au loin — et voici soudain, pour ainsi dire, un nouveau Ciel-sur-Terre.

Quatre-vingt-huit augustes Sénateurs — Bailly, Lafayette et notre Archevêque repentant parmi eux — prennent les voitures pour Paris avec la grande nouvelle ; des bénédictions sans fin reposent sur leurs têtes. Depuis la place Louis-XV, où ils descendent, jusqu'à l'Hôtel de Ville, ce n'est qu'une mer de cocardes tricolores, de clairs fusils nationaux ; une tempête de hurrahs, de battements de mains, soutenue par les « roulements occasionnels » des tambours. Des harangues d'une ferveur convenable sont prononcées ; surtout par Lally-Tollendal, fils pieux du malheureux Lally assassiné. On force en conséquence sur sa tête une couronne civique — de chêne ou de persil — qu'il transfère de force sur celle de Bailly.

Mais assurément, pour commencer, la Garde nationale doit posséder un Général ! Moreau de Saint-Méry, l'homme des « trois mille ordres », jette un de ses regards significatifs vers le Buste de Lafayette, qui se trouve là depuis la Guerre américaine de la Liberté. Sur quoi Lafayette est nommé par acclamation. Ensuite, à la place du traître — ou quasi-traître — Flesselles, qui fut tué, le président Bailly

deviendra-t-il Prévôt des Marchands ? Non : Maire de Paris ! Qu'il en soit ainsi. *Maire de Paris !* Le maire Bailly, le général Lafayette ; *vive Bailly, vive Lafayette !* La multitude universelle du dehors déchire la voûte du ciel pour confirmer le choix. Et maintenant, enfin, allons à Notre-Dame pour un *Te Deum*.

Vers la cathédrale Notre-Dame marchent en joyeuse procession ces Régénérateurs de la Patrie, à travers un peuple jubilant, fraternellement. L'abbé Lefèvre, toujours noir de ses services auprès de la poudre, marche bras dessus bras dessous avec l'Archevêque en étole blanche. Le pauvre Bailly rencontre les Enfants-Trouvés, envoyés pour se mettre à genoux devant lui, et « pleure ». Le *Te Deum*, officié par notre Archevêque, n'est pas seulement chanté : on le *tire*, avec des cartouches à blanc. Notre joie est aussi illimitée que le malheur qui nous menaçait. Paris, par sa propre pique, son propre mousquet et la valeur de son propre cœur, a vaincu les dieux mêmes de la Guerre — maintenant à la satisfaction de la Majesté elle-même. Un courrier se met en route cette nuit pour Necker : le Ministre du Peuple, rappelé par le Roi, l'Assemblée nationale et la Nation, traversera la France au milieu des cris, au son de la trompette et du tambourin.

Voyant le cours que prennent les choses, Messeigneurs du Triumvirat de Cour, Messieurs du Ministère Broglie mort-né et autres semblables jugent leur propre rôle clair : monter à cheval et partir. En route, Broglie trop fidèles, Polignac et Princes du Sang ; en route pendant qu'il en est encore temps ! Le Palais-Royal, dans ses récents « mouvements violents » de la nuit, n'a-t-il pas fixé un prix déterminé — le lieu du paiement n'étant pas précisé — sur chacune de vos têtes ? Avec des précautions, avec l'aide de pièces d'artillerie et de régiments sur lesquels on peut compter, Messeigneurs atteignent leurs différentes routes entre la nuit du 16 et le matin du 17. Non sans péril ! Le prince de Condé a — ou paraît avoir — « des hommes galopant à toute vitesse » derrière lui, avec l'intention, pense-t-on, de le jeter dans l'Oise à Pont-Sainte-Maxence.¹⁹⁰ Les Polignac voyagent déguisés ; des amis, non des domestiques, sont sur le siège de leur carrosse. Broglie connaît ses propres difficultés à Versailles, ses propres dangers à Metz et Verdun ; il atteint néanmoins Luxembourg sain et sauf et s'y repose.

C'est ce qu'on nomme la Première Émigration, décidée, paraît-il, dans un Conseil de Cour complet, en présence de Sa Majesté — toujours prête, pour la part qui lui revient, à suivre n'importe quel conseil. « Trois Fils de France et

quatre Princes du sang de Saint Louis, dit Weber, ne pouvaient humilier plus efficacement les Bourgeois de Paris qu'en paraissant se retirer par crainte pour leur vie. » Hélas, les Bourgeois de Paris le supportent avec un Stoïcisme inattendu ! L'Homme d'Artois est parti ; mais a-t-il emporté avec lui, par exemple, la Terre d'Artois ? Pas même Bagatelle, la Maison de campagne — qui sera utile comme Taverne ; à peine ses culottes aux quatre valets, abandonnant le Culottier ! Quant au vieux Foulon, on apprend qu'il est mort ; du moins de « somptueuses funérailles » sont-elles célébrées, les Entrepreneurs de pompes funèbres lui rendant honneur si personne d'autre ne le veut. L'intendant Berthier, son gendre, vit encore ; il se cache. Il avait rejoint Besenval ce dimanche des Euménides, paraissant traiter l'affaire avec légèreté ; maintenant il a fui, nul ne sait où.

L'Émigration n'a pas parcouru beaucoup de lieues, le prince de Condé a à peine franchi l'Oise, lorsque Sa Majesté, conformément aux arrangements — car les Émigrants pensaient aussi que cela pourrait être utile —, entreprend une aventure assez hardie : visiter Paris en personne. Avec cent Membres de l'Assemblée ; avec une faible escorte militaire, ou aucune — car il la renvoie au pont de Sèvres —, le pauvre Louis se met en route, laissant un Palais désolé ; une Reine en larmes, le Présent, le Passé et l'Avenir tous si peu amicaux pour elle.

À la Barrière de Passy, le maire Bailly, en grand costume, lui présente les clefs ; lui adresse une harangue dans le style académique ; mentionne que c'est un grand jour ; que, dans le cas d'Henri IV, le Roi avait dû conquérir son Peuple, mais que, dans ce cas plus heureux, le Peuple a conquis son Roi — *a conquis son Roi*. Le Roi si heureusement conquis avance lentement, au milieu d'un peuple d'acier, tout silencieux, ou ne criant que : Vive la Nation ! Il est harangué à l'Hôtel de Ville par Moreau aux trois mille ordres, par le Procureur du Roi M. Ethys de Corny, par Lally-Tollendal et d'autres ; il ne sait qu'en penser ni qu'en dire. Il apprend qu'il est le « Restaurateur de la Liberté française » — ce dont témoignera à tous les hommes une Statue de lui élevée à l'emplacement de la Bastille. Enfin on le montre au Balcon, une cocarde tricolore à son chapeau ; il est maintenant salué par une acclamation véhémence, depuis la Place et la Rue, depuis toutes les fenêtres et tous les toits. Puis il rentre chez lui au milieu de cris joyeux, mêlés et pour ainsi dire mariés : Vive le Roi ! Vive la Nation ! — fatigué, mais sain et sauf.

C'était dimanche lorsque les boulets rougis demeuraient suspendus au-dessus de nous, au milieu de l'air ; nous ne sommes encore que vendredi, et « la Révolution est sanctionnée ». Une auguste Assemblée nationale fera la Constitution ; et ni Pandour étranger, ni Triumvirat domestique avec ses Canons braqués, ni complots de poudre à la Guy Fawkes — car on en parlait aussi —, ni aucune Puissance tyrannique sur la Terre ou sous la Terre ne lui demandera : Que fais-tu ? Ainsi jubile le peuple, maintenant assuré de sa Constitution. Le marquis Saint-Huruge, à l'esprit fêlé, se fait entendre sous les fenêtres du Château, murmurant une pure trahison spéculative.^{191G069}

Chapitre IX — La Lanterne

La Chute de la Bastille, peut-on dire, a ébranlé toute la France jusqu'aux fondations les plus profondes de son existence. La rumeur de ces merveilles vole partout, avec la vitesse naturelle de la Rumeur ; produisant un effet tenu pour préternaturel, donc pour résultat de complots. D'Orléans ou Laclos — Mirabeau même, pourtant peu surchargé d'argent en ce temps — ont-ils envoyé de Paris des Courriers à cheval, galopant « sur tous les rayons », sur toutes les routes, vers tous les points de la France ? C'est un miracle qu'aucun homme pénétrant ne mettra en doute.¹⁹²

Déjà, dans la plupart des Villes, les Comités électoraux se réunissaient afin de regretter Necker par des harangues et des résolutions. Dans plus d'une Ville — Rennes, Caen, Lyon —, un peuple en ébullition le regrettait déjà à coups de pavés et de mousquets. Mais maintenant, à l'entrée de toutes les Villes de France, arrivent, durant ces jours de terreur, des « hommes », comme arrivent les hommes ; même des « hommes à cheval », puisque la Rumeur voyage le plus souvent montée. Ces hommes déclarent, le visage alarmé, que les BRIGANDS arrivent, qu'ils sont tout proches ; puis — poursuivent leur route vers quelque affaire ultérieure, quelle qu'elle soit ! Sur quoi la population entière de la Ville court défensivement aux armes. Peu après, une Pétition est envoyée à l'Assemblée nationale. Dans pareil danger et pareille terreur du danger, on ne peut refuser aux hommes la permission de s'organiser : la population armée devient partout une Garde nationale enrôlée. Ainsi chevauche la Rumeur, lancée sur tous les rayons depuis Paris, avec ce résultat : en quelques jours — certains disent en quelques heures —, la France entière, jusqu'à ses frontières extrêmes, se hérise de baïonnettes. Singulier, mais indéniable — miraculeux ou non !

Ainsi tout liquide chimique, quoique refroidi jusqu'au point de congélation ou bien au-dessous, peut-il demeurer liquide ; puis, au plus léger coup, à la moindre secousse, se précipiter tout entier en glace. Ainsi la France, depuis de longs mois, même des années, a-t-elle été traitée chimiquement, abaissée au-dessous de zéro ; et maintenant, secouée par la Chute d'une Bastille, elle se congèle instantanément en une masse cristallisée d'acier aux arêtes coupantes. *Guai a chi la tocca* : malheur à qui la touche !

À Paris, un Comité électoral, avec un nouveau Maire et un nouveau Général, presse les ouvriers belliqueux de reprendre leurs métiers. Les robustes Dames de la Halle prononcent des harangues de félicitations ; présentent « des bouquets au sanctuaire de sainte Geneviève ». Les hommes non enrôlés déposent leurs armes — moins volontiers qu'on ne le souhaiterait — et reçoivent « neuf francs ». Avec les *Te Deum*, les Visites royales et la Révolution sanctionnée, règne un temps d'alcyon ; temps même d'un éclat préternaturel, l'ouragan ayant soufflé au loin.

Cependant, comme il est naturel, les vagues demeurent hautes ; les roches creuses retiennent leur murmure. Nous ne sommes encore qu'au 22 du mois, à peine plus d'une semaine après la chute de la Bastille, lorsqu'il apparaît soudain que le vieux Foulon^a est vivant ; bien plus, qu'il est ici, dès le matin, dans les rues de Paris : l'extorqueur, le comploteur qui voulait faire manger de l'herbe au peuple, et qui fut menteur dès le commencement ! — Il en est ainsi. Les trompeuses « funérailles somptueuses » — celles d'un domestique mort —, la cachette de Vitry, du côté de Fontainebleau, n'ont pas sauvé ce misérable vieillard. Un domestique ou dépendant encore vivant — car personne n'aime Foulon — l'a trahi auprès du Village. Les paysans impitoyables de Vitry le déterrent ; fondent sur lui comme des chiens de l'Enfer. Vers l'ouest, vieille Infamie ; vers Paris, pour être jugée à l'Hôtel de Ville ! Sa vieille tête, blanchie par soixante-quatorze ans, est nue ; on lui a attaché sur le dos une botte d'herbe emblématique ; une guirlande d'orties et de chardons entoure son cou. Ainsi, conduit par des cordes, aiguillonné par les malédictions et les menaces, doit-il avancer en trébuchant sur ses vieux membres : le plus pitoyable et le moins plaint de tous les vieillards.

Le noir faubourg Saint-Antoine, puis toutes les rues, rassemblent leurs foules à son passage. La place de Grève et la Salle de l'Hôtel de Ville peuvent à peine contenir son escorte et lui. Foulon ne doit pas seulement être jugé justement ; il doit être jugé là où il se trouve, sans aucun délai. Nommez sept juges, Municipaux, ou soixante-dix-sept ; nommez-les vous-mêmes, ou nous les nommerons : mais jugez-le !¹⁹³ La rhétorique électorale, l'éloquence du maire Bailly se dépensent en vain à expliquer la beauté des lenteurs de la Loi. Du retard,

^a La phrase attribuée à Foulon selon laquelle le peuple affamé pourrait manger de l'herbe n'est pas documentée de manière sûre. Elle eut néanmoins une puissance politique réelle comme rumeur, parce qu'elle condensait l'image d'un administrateur indifférent à la faim.

encore du retard ! Voyez, ô Maire du Peuple, le matin s'est usé jusqu'à devenir midi ; et il n'est toujours pas jugé !

Lafayette, mandé avec insistance, arrive et prend la parole : ce Foulon, homme connu, est coupable presque au-delà du doute ; mais ne pourrait-il avoir des complices ? Ne faudrait-il pas pomper adroitement hors de lui la vérité — dans la Prison de l'Abbaye ? Voilà une lumière nouvelle ! Le Sans-culottisme bat des mains ; et, à ces applaudissements, Foulon, dans son empressement — son Destin le voulant ainsi —, bat lui aussi des mains. « Voyez ! Ils se comprennent ! » crie le sombre Sans-culottisme, s'embrasant en fureur de Soupçon. — « Amis, dit une personne bien vêtue qui s'avance, à quoi sert de juger cet homme ? N'est-il pas jugé depuis trente ans ? » Par des hurlements sauvages, le Sans-culottisme le saisit de ses cent mains ; il est emporté à travers la place de Grève vers la Lanterne, le fer de réverbère qui se trouve à l'angle de la rue de la Vannerie ; il supplie amèrement qu'on lui laisse la vie — les vents demeurent sourds. Il faut la troisième corde — car deux se rompent, tandis que sa voix tremblante supplie toujours — pour parvenir seulement à le pendre. Son Corps est traîné par les rues ; sa Tête s'élève sur une pique, la bouche remplie d'herbe, au milieu de bruits venus du Tophet, poussés par un peuple mangeur d'herbe.¹⁹⁴

Assurément, si la Vengeance est « une espèce de Justice », elle en est une espèce « sauvage » ! Ô Sans-culottisme insensé, t'es-tu levé dans tes ténèbres folles, ta suie et tes haillons, de manière inattendue, pareil à Encelade enterré vivant sous sa Trinacrie ? Ceux qui voulaient faire manger l'herbe mangent-ils maintenant l'herbe de *cette* manière ? Après de longues générations gémissant sans voix, ton tour est-il soudain venu ? — À de tels renversements d'abîme, à de si effroyables inversions instantanées du centre de gravité sont exposés tous les Solécismes humains, s'ils le savaient seulement ; d'autant plus exposés qu'ils sont plus faux — et plus lourds du sommet !

Pour ajouter à l'horreur du maire Bailly et de ses Municipaux, on annonce que Berthier^a a lui aussi été arrêté et se trouve en route depuis Compiègne. Berthier, Intendant — disons Leveur d'impôts — de Paris ; sycophante et tyran ; accapareur de grains ; organisateur des Camps contre le peuple ; accusé de bien des choses : n'est-il pas le gendre de Foulon, et par ce seul point coupable de

^a La forme d'autorité moderne est Bertier de Sauvigny. « Berthier », très fréquent dans les récits anciens et chez Carlyle, est conservé dans la traduction lorsqu'il appartient au texte, mais le glossaire-index rétablit la forme historique.

tout ? À pareilles heures surtout, lorsque le Sans-culottisme a goûté le sang ! Les Municipaux frémissants envoient l'un des leurs à sa rencontre, avec des Gardes nationaux à cheval.

À la chute du jour, le misérable Berthier, gardant encore un visage courageux, arrive à la Barrière dans une voiture découverte ; le Municipal à ses côtés ; cinq cents cavaliers, sabres nus ; assez de fantassins désarmés, non sans bruit. Des Placards sont brandis autour de lui ; portant lisiblement son acte d'accusation, tel que le Sans-culottisme le rédige, avec une brièveté non juridique, « en énormes lettres ».¹⁹⁵ Paris est sorti à sa rencontre, battant des mains, ouvrant les fenêtres, dansant et chantant le triomphe à la manière des Furies ! Enfin la Tête de Foulon, elle aussi, vient à sa rencontre sur une pique. Son « regard pouvait bien devenir vitreux », son intelligence l'abandonner à pareil spectacle ! Pourtant, quoi qu'il en soit de sa conscience, ses nerfs sont de fer. À l'Hôtel de Ville, il ne répondra rien. Il dit avoir obéi à des ordres supérieurs ; ils possèdent ses papiers ; qu'ils jugent et décident. Quant à lui, n'ayant pas fermé l'œil depuis deux nuits, il demande avant toute chose à dormir. Sommeil de plomb, misérable Berthier ! Des Gardes se lèvent avec lui et se dirigent vers l'Abbaye. À la porte même de l'Hôtel de Ville, on les saisit ; ils sont jetés de côté comme par un tourbillon de bras fous ; Berthier tourne vers la Lanterne. Il saisit un mousquet ; renverse et frappe, se défendant comme un lion enragé ; il est abattu, foulé aux pieds, pendu, mutilé. Sa Tête elle aussi — même son Cœur — vole au-dessus de la Ville sur une pique.

Horrible dans les Pays qui auraient connu une justice égale ! Moins contraire à la nature dans ceux qui ne l'avaient jamais connue. « *Le sang qui coule est-il donc si pur ?* » demande Barnave, donnant à entendre que la Potence, même par des méthodes irrégulières, possède les siens. Toi-même, ô Lecteur, lorsque tu tourneras cet angle de la rue de la Vannerie et distingueras encore cette même sinistre Console de vieux fer, tu ne manqueras pas de réflexions. « Au-dessus d'une boutique d'épicier », ou autrement ; avec « un buste de Louis XIV dans la niche au-dessous », ou maintenant la niche vide — elle se trouve toujours là, portant toujours sa lumière inefficace d'huile de poisson ; elle a vu des mondes se briser et ne dit rien.

Mais, aux yeux du Patriotisme éclairé, quel nuage d'orage fut-ce là, se formant soudain dans la clarté de ce temps d'alcyon ! Nuage noir de l'Érèbe, révélant une électricité latente sans limites. Le maire Bailly et le général Lafayette donnent leur

démision d'une manière indignée — il faut les flatter afin de les faire revenir. Le nuage disparaît, comme font les nuages d'orage. Le temps d'alcyon revient, mais d'un teint plus gris ; d'un caractère toujours plus manifestement *non surnaturel*.

Ainsi, en tout cas, malgré tous les heurts, la Bastille sera-t-elle abolie de notre Terre ; avec elle le Féodalisme, le Despotisme ; et, espérons-le, la Friponnerie en général, ainsi que tout traitement cruel de l'homme par son frère l'homme. Hélas, la Friponnerie et les traitements cruels ne sont pas si faciles à abolir ! Mais, quant à la Bastille, elle s'enfonce jour après jour, mois après mois ; ses pierres de taille et ses blocs ne cessent de s'écrouler, par ordre exprès de nos Municipaux. Des foules de curieux errent dans ses cavernes ; regardent les squelettes découverts murés, les oubliettes, les cages de fer, les monstrueux blocs de pierre avec leurs chaînes et cadenas. Un jour, nous distinguons Mirabeau parmi eux, avec Dumont de Genève.¹⁹⁶ Ouvriers et spectateurs s'écartent respectueusement devant lui ; jettent sur son chemin des vers et des fleurs ; dans son carrosse, des papiers de la Bastille et des curiosités, avec des vivats.

Des Éditeurs habiles compilent des Livres à partir des Archives de la Bastille, ou de ce qui n'en a pas brûlé. La Clef de cette Tanière de Brigands traversera l'Atlantique et reposera sur la table du vestibule de Washington. La grande Horloge tic-taque maintenant dans l'appartement d'un Horloger patriote particulier ; elle ne mesure plus les heures de la seule pesanteur. La Bastille a disparu — ce que nous appelons disparu : son *corps*, ses pierres de grès, demeurant durant les siècles futurs, par une bienfaisante métamorphose, suspendu au-dessus des eaux de la Seine sous la forme du pont Louis-Seize ;¹⁹⁷ son âme vivant peut-être plus longtemps encore dans la mémoire des hommes.

Jusque-là, augustes Sénateurs, vos Serments du Jeu de Paume, votre inertie et votre élan, votre sagacité et votre obstination nous ont conduits. « Songez pourtant, Messieurs, disait justement le Pétitionnaire, que vous qui fûtes nos sauveurs avez vous-mêmes eu besoin de sauveurs » — les braves Vainqueurs de la Bastille, ouvriers de Paris, plusieurs d'entre eux en situation pécuniaire difficile !¹⁹⁸ Des souscriptions sont ouvertes ; des Listes dressées, plus exactes que celle d'Élie ; des harangues prononcées. Un Corps de Héros de la Bastille, assez complet, parvint à se réunir — comparable aux Argonautes, espérant durer

¹⁹⁶ La démolition fut dirigée par l'entrepreneur Pierre-François Palloy. Des pierres furent vendues ou offertes comme souvenirs et certaines furent employées sur des chantiers publics ; l'idée que la totalité du pont de la Concorde proviendrait de la Bastille simplifie une histoire plus complexe.

comme eux. Mais en guère plus d'un an, le tourbillon des choses les dispersa de nouveau, et ils sombrèrent. Tant de superlatifs suprêmes atteints par l'homme sont suivis de nouveaux plus hauts encore ; et diminuent jusqu'à devenir comparatifs, puis positifs !

Le Siègne de la Bastille — auprès duquel, dans la balance de l'Histoire, la plupart des autres sièges, y compris celui de la Ville de Troie, ne sont que toile d'araignée — coûta, trouvons-nous, parmi les Assiégeants, quelque quatre-vingt-trois tués ou mortellement blessés. Du côté des Assiégés, après tous ces feux de paille, pompes à incendie et déluges de mousqueterie : un seul pauvre Invalide, frappé raide mort — *roide-mort* — sur les créneaux.¹⁹⁹ La Forteresse de la Bastille, comme la Ville de Jéricho, fut renversée par un son miraculeux.

¹⁹⁹ Le chiffre de Carlyle appartient aux premiers décomptes des « vainqueurs de la Bastille ». Les listes modernes varient selon qu'elles incluent les blessés morts ultérieurement ; aucun total ne doit être présenté comme absolument certain.

LIVRE SIXIÈME —
CONSOLIDATION

Chapitre I — Faire la Constitution

Voici peut-être le lieu de fixer un peu plus précisément ce que signifient ces deux mots : Révolution française ; car, à les considérer rigoureusement, ils pourraient avoir autant de sens qu'il existe de personnes pour les prononcer. Toutes choses sont en révolution ; elles changent d'instant en instant, ce qui devient sensible d'époque en époque : dans ce Monde-du-Temps qui est le nôtre, il n'existe proprement rien d'autre que révolution et mutation ; rien même d'autre qui soit concevable. La révolution, réponds-tu, signifie un changement *plus rapide*. Sur quoi il faut encore demander : Rapide à quel point ? À quel degré de vitesse ; dans quels points particuliers de cette course variable, dont la vélocité varie mais qui ne peut s'arrêter avant que le Temps lui-même s'arrête, la révolution commence-t-elle et finit-elle ; cesse-t-elle d'être mutation ordinaire, puis le redevient-elle ? Cela dépendra d'une définition plus ou moins arbitraire.

Pour nous, nous répondrons que Révolution française signifie ici la Rébellion ouverte et violente, puis la Victoire, de l'Anarchie délivrée de prison contre une Autorité corrompue et usée : comment l'Anarchie rompt sa prison ; jaillit du Profond infini et fait rage, incontrôlable, sans mesure, enveloppant un monde ; traversant phase après phase de frénésie fiévreuse — jusqu'à ce que la frénésie se consume elle-même, que les éléments d'un Ordre nouveau qu'elle contenait — puisque toute Force en contient — se développent, et que l'Incontrôlable, sinon remis en prison, soit du moins attelé, ses forces folles amenées à travailler vers leur objet comme des forces saines et réglées. Car, après que Hiérarchies et Dynasties de toute espèce — Théocraties, Aristocraties, Autocraties, Catinocraties — ont gouverné le monde, il était arrêté dans les décrets de la Providence que cette même Anarchie victorieuse, Jacobinisme, Sans-culottisme, Révolution française, Horreurs de la Révolution française, ou quelque autre nom que lui donnent les mortels, aurait son tour. La « colère destructrice » du Sans-culottisme : voilà ce que nous racontons, n'ayant malheureusement aucune voix pour le chanter.

Assurément, grand Phénomène ; bien plus, phénomène *transcendantal*, dépassant toutes les règles et toute expérience ; Phénomène suprême de notre Temps moderne. Car voici que, de la façon la plus inattendue, l'antique Fanatisme revient sous un vêtement neuf, le plus neuf de tous ; miraculeux,

comme l'est tout Fanatisme. Appelons-le le Fanatisme d'« en finir avec les formules », *de humer les formules*. Le monde des formules, le monde *formé* et réglé — ce qu'est nécessairement tout monde habitable — doit haïr comme la mort pareil Fanatisme et se trouver avec lui dans une guerre mortelle. Le monde des formules doit le vaincre ; faute de quoi il doit mourir en l'exécrant, en l'anathématisant ; il ne peut pourtant empêcher qu'il soit et qu'il ait été. Les Anathèmes sont là ; et la Chose miraculeuse est là.

D'où vient-elle ? Où va-t-elle ? Questions ! Lorsque l'âge des Miracles s'était effacé dans le lointain, devenu tradition incroyable ; lorsque même l'âge des Conventions était déjà vieux ; lorsque, depuis de longues générations, l'Existence humaine reposait sur de simples formules creusées par le temps ; lorsqu'il semblait ne plus exister aucune Réalité, mais seulement des Fantômes de réalités, que l'Univers de Dieu fût principalement l'œuvre du Tailleur et du Tapissier, et que les hommes fussent des masques de bougran circulant, inclinant la tête et grimaçant — soudain la Terre s'entrouvre et, parmi la fumée du Tartare et l'éclat d'une lumière farouche, surgit le SANS-CULOTTISME aux mille têtes, soufflant le feu, et demande : Que pensez-vous de moi ? Les masques de bougran peuvent bien sursauter ensemble, frappés de terreur, « en groupes expressifs parfaitement concertés » ! C'est véritablement, mes Amis, une chose des plus singulières, des plus fatales. Que tout ce qui n'est que bougran et fantôme prenne garde : il pourrait lui en cuire ; ici, me semble-t-il, il ne peut demeurer beaucoup plus longtemps. Malheur aussi à plus d'un qui n'est pas tout entier bougran, mais partiellement réel et humain ! L'âge des Miracles est revenu. « Voyez le Phénix-Monde, dans sa consommation par le feu et sa création par le feu ; larges sont ses ailes battantes ; forte est sa mélodie de mort, faite de tonnerres de bataille et de villes qui tombent ; vers le ciel fouette la flamme funéraire, enveloppant toutes choses : c'est la Mort-Naissance d'un Monde ! »

Par là cependant — ainsi que nous le répétons souvent — une bénédiction indicible pourra sembler accessible : à savoir que l'Homme et sa Vie ne reposent plus sur le vide et le Mensonge, mais sur la solidité et quelque espèce de Vérité. Bienvenue à la plus mendicante des vérités, pourvu qu'elle *en soit une*, en échange du plus royal des simulacres ! Toute vérité engendre toujours une vérité nouvelle et meilleure ; ainsi le dur granit lui-même s'émiettera en sol sous les influences bénies du ciel et se couvrira de verdure, de fruits et d'ombrage. Mais quant au Mensonge, qui, de manière inverse, devient toujours plus mensonger, que peut-

il, que doit-il faire sinon mourir lorsqu'il est mûr ; se décomposer, doucement ou même violemment, et retourner à son Père — trop probablement dans les flammes ?

Le Sans-culottisme brûlera beaucoup ; mais ce qui ne peut brûler, il ne le brûlera pas. Ne crains pas le Sans-culottisme ; reconnais-le pour ce qu'il est : fin prodigieuse et inévitable de beaucoup de choses, commencement miraculeux de beaucoup d'autres. Tu peux encore comprendre ceci : lui aussi venait de Dieu ; car n'a-t-il pas *été* ? Depuis les temps anciens, ainsi qu'il est écrit, sont Ses sorties ; dans le grand Profond des choses ; redoutables et merveilleuses aujourd'hui comme au commencement : Il parle aussi dans le tourbillon, et la colère des hommes est amenée à Le louer. — Mais ne tente point de jauger et de mesurer cette Chose sans mesure, d'en « rendre compte » et de la réduire à une formule morte de logique ! Hurle encore moins jusqu'à t'enrouer pour la maudire : cela a déjà été fait dans toute la mesure nécessaire. Fils réellement existant du Temps, *regarde*, avec un intérêt indiciblement multiple, le plus souvent en silence, ce que le Temps a produit ; édifie-toi, instruis-toi, nourris-toi de ce spectacle — ne serait-ce que pour t'amuser et te satisfaire, selon ce qui t'est accordé.

Une autre question se lèvera devant nous à chaque tournant nouveau, exigeant toujours une réponse nouvelle : où se trouve spécialement la Révolution française ? Dans le Palais du Roi, répondent quelques-uns ; dans les manœuvres et mauvais traitements de Sa Majesté ou de la Reine, dans leurs cabales, imbécillités et douleurs — auxquels nous ne répondrons pas. Dans l'Assemblée nationale, répond une vaste multitude mêlée : elle s'assied donc dans la Tribune des Reporters ; et, notant de là quelles Proclamations, quels Actes, Rapports, passes d'armes logiques, quelles explosions d'éloquence parlementaire paraissent remarquables au-dedans, et quels tumultes ou rumeurs de tumulte deviennent audibles au-dehors, produit volume sur volume ; puis, donnant à cela le titre d'*Histoire de la Révolution française*, le publie avec satisfaction. Faire de même, presque sans limite, avec tant de Journaux classés, de *Choix des rapports*, d'*Histoires parlementaires* qu'il en existe — des charges de chevaux —, nous serait facile. Facile, mais inutile. L'Assemblée nationale, désormais nommée Assemblée constituante, suit sa route, faisant la Constitution ; mais la Révolution française suit aussi *la sienne*.

En général, ne pouvons-nous dire que la Révolution française se trouve dans le cœur et dans la tête de tout Français qui parle avec violence, de tout Français

qui pense avec violence ? Comment les Vingt-Cinq Millions de ces hommes, dans leur combinaison embarrassée, agissant et réagissant les uns sur les autres, peuvent donner naissance aux événements ; quel événement devient successivement le cardinal ; de quel point de vue on peut le mieux l'observer : voilà un problème. Problème que la meilleure pénétration, cherchant la lumière à toutes les sources possibles et déplaçant son point de vue partout où une vision, ou seulement une lueur de vision, peut être obtenue, pourra s'employer à résoudre ; et se tenir pour satisfaite si elle le résout d'une façon tolérablement approximative.

Quant à l'Assemblée nationale, dans la mesure où elle domine encore la France, à la façon d'un *Carroccio* porté sur son char — quoique n'étant plus désormais à l'avant-garde —, et fait sonner les signaux de retraite ou d'avance, elle est et demeure une réalité parmi les autres réalités. Mais dans la mesure où elle siège pour faire la Constitution, elle est surtout, d'un autre côté, une chimère et une sottise. Hélas, dans l'édification, fût-elle héroïque, de châteaux de cartes à la Montesquieu-Mably, quand même le monde entier pousserait des cris autour d'eux, quel intérêt peut-il y avoir ? Occupée de cette manière, une auguste Assemblée nationale devient pour nous à peine autre chose qu'un Sanhédrin de pédants — non pas broyeurs de gérondifis, mais d'une espèce non plus féconde ; et ses grands débats, ses récriminations sur les Droits de l'Homme, le Droit de Paix et de Guerre, le *Veto suspensif*, le *Veto absolu*, que sont-ils sinon autant de malédictions de pédants : « Que Dieu vous confonde pour votre *Théorie des verbes irréguliers* ! »

Une Constitution peut être bâtie ; des Constitutions en quantité, à la *Sieyès*. Mais l'effroyable difficulté est d'amener les hommes à venir y vivre ! Si *Sieyès* avait pu tirer du Ciel le tonnerre et l'éclair pour sanctionner sa Constitution, tout eût été bien ; mais sans tonnerre ? À strictement parler, n'est-il pas toujours vrai que, sans quelque sanction céleste de cette espèce, donnée visiblement par le tonnerre ou invisiblement d'une autre manière, aucune Constitution ne peut valoir à la longue beaucoup plus que le papier rebuté sur lequel elle est écrite ? La Constitution, l'ensemble de Lois ou d'Habitudes d'action prescrites sous lesquelles les hommes consentiront à vivre, est celle qui figure leurs Convictions — leur Foi au sujet de cet Univers merveilleux, des droits, des devoirs et des facultés qu'ils y possèdent ; et qui se trouve donc sanctionnée par la Nécessité elle-même, sinon par une Divinité visible, du moins par une invisible.

Les autres lois, dont il existe toujours assez de toutes faites, sont des usurpations : les hommes ne leur obéissent pas ; ils se révoltent contre elles et les abolissent à leur première commodité.

La question des questions serait donc : Qui peut spécialement faire une Constitution pour des révoltés et des abolisseurs ? Celui qui peut représenter la Croyance générale lorsqu'il en existe une ; celui qui peut en communiquer une lorsqu'il n'en existe aucune, comme ici. Homme des plus rares ; toujours, comme aux temps anciens, homme envoyé par Dieu ! Ici cependant, en défaut d'un homme suprême aussi transcendant, le Temps, avec son infinie succession d'hommes simplement supérieurs, chacun apportant sa petite contribution, fait beaucoup. La Force aussi — car, comme l'enseignent les Philosophes antiquaires, le Sceptre royal était dès l'origine quelque chose comme un Marteau destiné à *fendre* les têtes qu'on ne pouvait convaincre — trouvera tout au long quelque chose à faire. Et ainsi, dans une abolition et une réparation perpétuelles, déchirant et raccommodant, avec lutte et discorde, avec le mal présent et l'espérance et l'effort vers le bien futur, la Constitution, comme toutes les choses humaines, doit-elle se bâtir en avançant ; ou bien se défaire et sombrer, comme elle pourra et devra. Ô Sieyès, et vous autres Membres de Comités, et Douze Cents individus mêlés venus de toutes les parties de France ! Quelle est la Croyance de la France — et la vôtre, si vous la connaissiez ? Proprement ceci : qu'il ne doit y avoir aucune Croyance ; que toutes les formules soient avalées. La Constitution qui conviendra à cela ? Hélas, trop clairement : une Non-Constitution, une Anarchie — qui elle aussi, en sa saison, vous sera accordée.

Mais, après tout, que peut faire une malheureuse Assemblée nationale ? Considérez seulement ceci : il existe Douze Cents individus mêlés ; pas une seule unité d'entre eux qui ne possède son propre appareil à penser et son propre appareil à parler ! Dans chaque unité se trouvent quelque croyance et quelque souhait, différents pour chacune : que la France soit régénérée, et aussi que lui, individuellement, la régénère. Douze Cents Forces séparées, attelées pêle-mêle à quelque objet, pêle-mêle à tous ses côtés, et sommées de tirer pour leur vie !

Ou bien est-il dans la nature des Assemblées nationales d'accomplir, avec un travail et un fracas sans fin, le Néant ? Les Gouvernements représentatifs sont-ils, eux aussi, au fond, des Tyrannies ? Disons-nous que les *Tyrans*, les Personnes ambitieuses et querelleuses de tous les coins du pays, se trouvent ainsi rassemblés en un même lieu ; et que là, par motion et contre-motion, jargon et vacarme, ils

s'annulent les uns les autres, comme les fabuleux Chats de Kilkenny, produisant pour résultat net : zéro — tandis que le pays, pendant ce temps, se *gouverne* ou se dirige *lui-même*, par la sagesse, reconnue ou le plus souvent méconnue, qui peut exister dans telle ou telle tête individuelle ? — Ce serait déjà une grande amélioration : car autrefois, avec leurs Factions guelfes et gibelines, leurs Roses rouges et leurs Roses blanches, ils avaient coutume d'annuler le pays entier en même temps. De plus, ils le font maintenant dans une arène beaucoup plus étroite ; à l'intérieur des quatre murs de leur Maison d'Assemblée, et ça et là sur quelque avant-poste de tribune électorale ou de tonneau servant d'estrade ; ils le font avec leurs langues, non avec leurs épées : toutes ces améliorations dans l'art de produire zéro ne sont-elles pas considérables ? Bien plus, certains Continents heureux — tel celui de l'Ouest, avec ses savanes, où quiconque possède quatre membres consentants trouve de la nourriture sous ses pieds et un ciel infini au-dessus de sa tête — peuvent se passer d'être gouvernés. — Questions de Sphinx auxquelles le monde égaré, dans ces mêmes générations, doit répondre ou mourir !

Chapitre II — L'Assemblée constituante

Il est une chose à laquelle une Assemblée élue de Douze Cents membres est propre : détruire. Ce qui n'est, en vérité, qu'un exercice plus décidé de son talent naturel pour ne Rien Faire. Ne faites rien ; continuez seulement à vous agiter, à débattre : les choses se détruiront d'elles-mêmes.

Ainsi en fut-il, et non autrement, d'une auguste Assemblée nationale. Elle prit le nom de *Constituante*, comme si sa mission et sa fonction avaient été de construire, de bâtir ; ce qu'elle s'efforça d'ailleurs de faire de toute son âme. Pourtant, dans les destinées, dans la nature des choses, se trouvait pour elle précisément la fonction la plus opposée de toutes. Singuliers Évangiles auxquels les hommes peuvent croire — même l'Évangile selon Jean-Jacques ! C'était la Foi fixe de ces Députés nationaux, comme de tous les Français pensants, que la Constitution pouvait être *faite* ; qu'ils étaient appelés, là et alors, à la faire. Avec quelle ténacité de vieux Hébreux ou de Musulmans ismaélites ce Peuple par ailleurs léger et incrédule persista-t-il dans ce *Credo quia impossibile* ; affronta-t-il par lui le monde armé ; devint-il fanatique, même héroïque, et accomplit-il des exploits ! La Constitution de l'Assemblée constituante, ainsi que plusieurs autres, survivra, puisqu'elle fut imprimée et non manuscrite, aux générations futures, comme document instructif, presque incroyable, du Temps : tableau le plus significatif de la France alors existante ; ou, au moins, tableau du tableau que ces hommes s'en faisaient.

Mais, en vérité et sérieusement, que pouvait faire l'Assemblée nationale ? La chose à *faire* était réellement, comme ils le disaient, de régénérer la France ; d'abolir l'ancienne France et d'en créer une nouvelle. Paisiblement ou par force, par concession ou par violence, cela, par la Loi de Nature, était devenu inévitable. Le degré de violence dépendait de la sagesse de ceux qui présidaient à l'opération. Avec une sagesse parfaite de la part de l'Assemblée nationale, tout eût été différent ; mais qu'il eût pu, d'une manière quelconque, être pacifique — et non sanglant et convulsif — peut encore faire question.

Accordons cependant que cette Assemblée constituante continue jusqu'au bout d'être quelque chose. Avec un soupir, elle se voit sans cesse arrachée à sa tâche infinie et divine — perfectionner la « Théorie des verbes irréguliers » — pour des tâches terrestres et finies, lesquelles possèdent encore quelque

signification pour nous. Cette Assemblée nationale est le point de mire de la France révolutionnaire. Tout le travail du Gouvernement est tombé dans ses mains ou sous son contrôle ; tous les hommes se tournent vers elle pour être guidés. Au milieu de cette immense Révolte de Vingt-Cinq Millions, elle plane toujours en hauteur, *Carroccio* ou Bannière de bataille, poussant et poussée, de la manière la plus confuse ; si elle ne peut donner beaucoup de direction, elle paraîtra du moins en donner quelque peu. Elle émet bon nombre de Proclamations pacificatrices, avec plus ou moins de résultat. Elle autorise l'enrôlement des Gardes nationales — de peur que les Brigands ne viennent nous dévorer et moissonner les récoltes encore vertes. Elle envoie des missions pour calmer les « effervescences » ; pour délivrer les hommes de la Lanterne. Elle peut écouter les Adresses de félicitations qui arrivent chaque jour par sacs entiers, la plupart dans le ton du roi Cambyse ; ainsi que les Pétitions et plaintes de tous les mortels, afin que la plainte de chaque mortel, si elle ne peut être réparée, puisse au moins s'entendre se plaindre. Pour le reste, une auguste Assemblée nationale peut produire de l'Éloquence parlementaire et nommer des Comités. Comités de Constitution, de Rapports, de Recherches, et de beaucoup d'autres choses : lesquels produisent à leur tour des montagnes de Papier imprimé ; matière d'une nouvelle Éloquence parlementaire, par explosions ou par abondantes inondations à cours régulier. Et ainsi, du tourbillon de déchets où toutes choses tournent et se broient, des Lois organiques — ou leur ressemblance — émergent lentement.

Après des débats sans fin, nous obtenons les Droits de l'Homme, couchés par écrit et promulgués : véritable fondement de papier de toutes les Constitutions de papier. Négligeant, crient les adversaires, de déclarer les Devoirs de l'Homme ! Oubliant, répondons-nous, de déterminer les Pouvoirs de l'Homme — l'une des omissions les plus fatales ! Parfois même, comme le Quatre Août, notre Assemblée nationale, soudain embrasée par un enthousiasme presque préternaturel, expédiera en une nuit des masses entières de travail. Nuit mémorable, ce Quatre Août : Dignitaires temporels et spirituels ; Pairs, Archevêques, Présidents de Parlement, chacun surpassant l'autre en dévouement patriotique, viennent successivement jeter leurs possessions — devenues intenables — sur « l'autel de la Patrie ». Sous des vivats toujours plus forts — car, en vérité, c'était aussi « après dîner » —, ils abolissent Dîmes, Droits seigneuriaux, Gabelle, conservation excessive du Gibier ; bien plus, Privilège,

Immunité, Féodalisme, racines et branches ; puis désignent un *Te Deum* pour célébrer le tout ; et finalement se dispersent vers trois heures du matin, frappant les étoiles de leurs têtes sublimes. Telle fut, imprévue mais à jamais mémorable, la nuit du Quatre Août 1789. Miraculeuse, ou semi-miraculeuse, pensent certains. Nouvelle Nuit de Pentecôte, dirons-nous, façonnée selon le Temps nouveau et la nouvelle Église de Jean-Jacques Rousseau ? Elle eut ses causes ; elle eut aussi ses effets.^{G067}

De cette manière travaillent les Députés nationaux ; perfectionnant leur Théorie des verbes irréguliers ; gouvernant la France et gouvernés par elle ; avec fatigue et bruit — tranchant d'anciens liens devenus intolérables, et, pour les nouveaux, filant assidûment des cordes de sable. Que leurs travaux fussent Néant ou Quelque chose, les yeux de toute la France étant fixés sur eux avec révérence, l'Histoire ne peut jamais les perdre longtemps tout à fait de vue.

Pour le présent, si nous jetons un regard dans leur Salle d'Assemblée, nous la trouverons, comme il est naturel, « des plus irrégulières ». Jusqu'à « cent membres sont debout à la fois » ; aucune règle pour présenter les motions, ou seulement les commencements d'une règle ; la Galerie des Spectateurs autorisée à applaudir, même à siffler ;²⁰⁰ le Président, nommé tous les quinze jours, ne levant souvent aucune tête sereine au-dessus des vagues. Néanmoins, comme dans toutes les Assemblées humaines, le semblable commence à se ranger avec le semblable ; la règle éternelle, *Ubi homines sunt modi sunt*, se vérifie. Les rudiments des Méthodes se découvrent ; les rudiments des Partis. Il existe un Côté droit, *Côté Droit*, un Côté gauche, *Côté Gauche* ; assis à la droite ou à la gauche de M. le Président : le Côté droit, conservateur ; le Côté gauche, destructeur. Entre les deux se trouve le Constitutionnalisme anglomane, ou Royalisme à deux Chambres, avec ses Mounier, ses Lally — penchant rapidement vers le néant.

Au premier rang du Côté droit plaide et pérorait Cazalès, capitaine de Dragons, éloquent, d'une ferveur douce ; gagnant pour lui-même l'ombre d'un nom. Là aussi tempête Mirabeau-Tonneau, le Jeune Mirabeau, non sans esprit. Le sombre d'Espréménil ne fait que renifler et lancer des exclamations ; il *pourrait*, pense-t-on tendrement, abattre Mirabeau l'Aîné lui-même, s'il voulait seulement essayer²⁰¹ — ce qu'il ne fait pas. Enfin, et le plus grand, voyez un moment l'abbé Maury : ses yeux jésuitiques, son impassible visage d'airain, « image de tous les péchés capitaux ». Indomptable, inextinguible, il combat par

une rhétorique jésuitique ; avec les poumons et le cœur les plus résistants ; pour le Trône, surtout pour l'Autel et les Dîmes. Si bien qu'une voix aiguë s'écrie un jour depuis la Galerie : « Messieurs du Clergé, vous *devez* être rasés ; si vous remuez trop, vous vous ferez couper. »²⁰²

Le Côté gauche se nomme aussi Côté d'Orléans ; et parfois, par dérision, le Palais-Royal. Et pourtant, tout est si confus, si réel-imaginaire que, comme le disait Mirabeau, « il est douteux que d'Orléans lui-même appartienne à ce même Parti d'Orléans ». Ce qu'on peut savoir et voir, c'est que son visage de lune rayonne de ce point de l'espace. Là siège également Robespierre vert-de-mer, jetant son faible poids avec décision, sans effet encore. Puritain maigre, sec, Précisien : il voudrait en finir avec les formules ; pourtant il vit, se meut et possède son être tout entier dans des formules d'une autre espèce. « *Peuple* — telle devrait être, selon Robespierre, la méthode royale de promulguer les lois —, *Peuple, voici la Loi que j'ai faite pour toi ; l'acceptes-tu ?* » Le Côté droit, le Centre et le Côté gauche répondent par un rire inextinguible.²⁰³ Pourtant les hommes perspicaces discernent que le Vert-de-mer pourrait aller loin par hasard : « Cet homme, observe Mirabeau, fera quelque chose ; il croit chaque mot qu'il prononce. »

L'abbé Sieyès est occupé au pur travail constitutionnel ; où, malheureusement, ses compagnons de travail sont moins flexibles qu'ils ne devraient l'être envers celui qui a achevé la Science politique. Courage néanmoins, Sieyès ! Quelque vingt mois de travail héroïque, de contradiction venue des stupides, et la Constitution sera bâtie ; sa pierre suprême sera posée au milieu des cris — disons plutôt son papier suprême, car tout cela n'est que Papier ; et *toi*, tu y auras fait tout ce que la Terre ou le Ciel pouvait réclamer : ton maximum. Remarquez aussi ce Trio, mémorable pour plusieurs raisons, ne serait-ce que parce que son histoire tient dans une épigramme : « Tout ce que ces Trois entreprennent, dit-on, Duport le pense, Barnave le dit, Lameth le fait. »²⁰⁴

Mais le royal Mirabeau ? Visible entre tous les partis, élevé au-dessus et au-delà de tous, cet homme grandit de plus en plus. Comme nous le répétons souvent, il possède un *œil*, il est une réalité ; les autres sont des formules et des *lunettes*. Dans le Transitoire, il discernera le Permanent ; il trouvera quelque sol ferme même au milieu des Tourbillons de Papier. Sa renommée s'est répandue dans tous les pays ; elle réjouit avant sa mort le cœur même du vieux et acariâtre Ami des Hommes. Jusqu'aux Postillons des auberges ont entendu parler de Mirabeau : lorsqu'un Voyageur impatient se plaint que l'attelage est insuffisant,

son Postillon répond : « Oui, Monsieur, les chevaux de limon sont faibles ; mais mon *mirabeau* — mon cheval principal —, voyez-vous, est bon : *mais mon mirabeau est excellent*. »²⁰⁵

Et maintenant, Lecteur, tu quitteras cette bruyante Discordance qu'est l'Assemblée nationale ; non, si tu possèdes un esprit humain, sans pitié. Douze Cents hommes tes frères se trouvent là, au centre de Vingt-Cinq Millions ; combattant si farouchement le Destin et se combattant les uns les autres ; consumant leur vie, comme font la plupart des fils d'Adam, pour ce qui ne leur profite point. Bien plus, dans l'ensemble, on reconnaît encore que tout cela est fort *ennuyeux*. « Ennuyeux comme l'Assemblée d'aujourd'hui », disait quelqu'un. « Pourquoi dater ? » répondit Mirabeau.

Considère qu'ils sont Douze Cents ; qu'ils ne se contentent pas de parler, mais qu'ils *lisent* leurs discours ; qu'ils empruntent et volent même des discours pour les lire ! Avec Douze Cents orateurs abondants et leur Déluge de Noé de lieux communs vociférés, le silence inaccessible peut bien paraître l'unique bénédiction de la Vie. Mais imagine Douze Cents pamphlétaires débitant sans cesse leurs pamphlets — et personne pour les bâillonner ! Les arrangements ne paraissent pas davantage parfaits, comme ils le sont au Congrès américain. Aucun Sénateur n'a ici son propre Pupitre ni son Journal ; il n'est pas fait la plus petite provision de Tabac, encore moins de Pipes. La Conversation elle-même doit s'effectuer à voix basse, sous des interruptions continuelles ; seules les « notes au crayon » circulent librement, « en nombre incroyable jusqu'au pied même de la tribune ». ²⁰⁶ — Voilà ce qu'est le travail de régénérer une Nation ; de perfectionner sa Théorie des verbes irréguliers !

Chapitre III — La Culbute générale

De la Cour du Roi, pour le présent, il n'y a presque rien à dire. Silencieuses, désertes sont ces salles ; la Royauté languit, abandonnée de son dieu de la Guerre et de toutes ses espérances, jusqu'à ce que l'Œil-de-Bœuf se rallie de nouveau. Le sceptre a quitté le roi Louis ; il est passé aux *Salles des Menus*, à l'Hôtel de Ville de Paris, ou l'on ne sait où. Durant les journées de juillet, lorsque toutes les oreilles étaient encore assourdies par le fracas de la Bastille et que Ministres et Princes étaient dispersés aux quatre vents, il semblait que jusqu'aux Valets eussent l'ouïe devenue lourde. Besenval, fuyant lui aussi vers l'Espace infini mais planant encore quelque peu autour de Versailles, s'adressait personnellement à Sa Majesté pour obtenir un Ordre concernant des chevaux de poste ; lorsque, voyez, « le Valet de service se place familièrement entre Sa Majesté et moi », tendant son cou de fripon pour apprendre de quoi il s'agissait ! Sa Majesté, soudain en colère, se retourna vivement et voulut saisir les pincettes : « Je l'en empêchai doucement ; il me serra la main avec reconnaissance, et je remarquai des larmes dans ses yeux. »²⁰⁷

Pauvre Roi ; car les Rois de France sont aussi des hommes ! Louis XIV lui-même saisit un jour les pincettes et frappa même avec elles ; mais alors c'était Louvois, et dame de Maintenon accourut. — La Reine demeure assise, en larmes, dans ses appartements intérieurs, entourée de faibles femmes. Elle est « au comble de l'impopularité » ; universellement regardée comme le mauvais génie de la France. Ses amis, ses conseillers familiers ont tous fui — et fui, assurément, pour la plus insensée des entreprises. Le Château Polignac fronce toujours les sourcils du haut de son rocher cubique, « hardi et énorme », parmi les campagnes fleuries et les montagnes bleues qui ceignent l'Auvergne ;²⁰⁸ mais aucun duc, aucune duchesse de Polignac ne regarde plus de ses fenêtres. Ils ont fui ; ils ont « rencontré Necker à Bâle » ; ils ne reviendront pas. Que la France vît ses Nobles résister à l'Irrésistible et à l'Inévitable avec le visage d'hommes en colère était malheureux, non inattendu. Mais avec le visage et l'entendement d'enfants boudeurs ? Voilà ce qui leur fut particulier. Ils ne comprenaient rien ; ils ne voulaient rien comprendre. À cette heure même, un nouveau Polignac, premier-né de ces Deux, n'est-il pas assis, méditatif, au château de Ham,²⁰⁹ dans

un étonnement dont il ne se remettra jamais — le plus confus des mortels existants ?

Le roi Louis possède son nouveau Ministère : pures Popularités ; le vieux Président Pompignan ; Necker revenant en triomphe ; et autres semblables.²¹⁰ Mais à quoi cela lui servira-t-il ? Comme nous l'avons dit, le sceptre — sauf le sceptre de bois doré — est parti ailleurs. Volonté, détermination n'habitent point cet homme ; seulement l'innocence, l'indolence ; la dépendance envers toutes les personnes sauf lui-même, envers toutes les circonstances sauf celles dont il devrait être le maître. Voilà combien Versailles et son travail sont intérieurement troublés. Beau, vu de loin ; resplendissant comme un Soleil. Vu de près, simple Atmosphère solaire cachant les ténèbres, fermentation confuse de ruine !

Mais, dans toute la France, se poursuit la plus indiscutable « destruction des formules » ; transaction des réalités qui en découlent. Tant de millions de personnes, toutes entravées et presque étranglées par les formules, dont la Vie pourtant — du moins sa digestion et sa faim — était assez réelle ! Le Ciel a enfin envoyé une moisson abondante ; mais à quoi sert-elle au pauvre homme lorsque la Terre, avec ses formules, s'interpose ? L'Industrie, en ces temps d'Insurrection, doit nécessairement dormir ; le capital, selon l'usage, ne circule pas, mais stagne avec crainte dans les recoins. Le pauvre homme manque de travail, donc d'argent ; et quand même il aurait de l'argent, il ne peut acheter du pain. Que ce soit complot des Aristocrates, complot de d'Orléans ; Brigands, terreur préternaturelle et fracas de l'arc d'argent de Phébus Apollon — il suffit : les marchés manquent de grain et n'abondent qu'en tumulte. Les Fermiers paraissent lents à battre leur blé — soit qu'ils soient « soudoyés », soit qu'ils n'aient besoin d'aucune récompense, les prix montant toujours et le fermage lui-même devenant peut-être moins pressant. Les arrêtés municipaux — « Avec tant de mesures de froment, vous vendrez tant de mesures de seigle » — et autres semblables n'améliorent pas beaucoup les choses. Des Dragons, sabres nus, sont rangés entre les sacs de grain ; souvent plus nombreux que les sacs.²¹¹ Les Émeutes de farine abondent ; elles deviennent des émeutes d'une espèce toujours plus sombre.

La famine était connue auparavant parmi le Commun français ; connue, familière. Ne les avons-nous pas vus, en 1775, présenter, dans leurs visages jaunes, leur misère et leurs haillons, leur Pétition de Grièfs — et recevoir pour réponse une Potence toute neuve haute de quarante pieds ? Faim et Ténèbres pendant de

longues années ! Regarde cette émeute parisienne plus ancienne, lorsqu'un Grand Personnage, usé par la débauche, passait pour avoir besoin de bains de sang ; lorsque des Mères en vêtements usés, mais portant encore sous eux des cœurs vivants, « remplissaient les places publiques » de leurs cris sauvages de Rachel — apaisés eux aussi par la Potence. Vingt années auparavant, l'Ami des Hommes — prêchant aux sourds — décrivait les Paysans du Limousin comme portant un air accablé de douleur, un air au-delà de la plainte, « comme si l'oppression des grands était semblable à la grêle et au tonnerre, chose irrémédiable, ordonnance de la Nature ». ²¹² Et maintenant, si, dans quelque grande heure, le choc d'une Bastille qui tombe vous réveillait ; s'il apparaissait que ce n'est que l'ordonnance de l'Art, remédiable, réversible !

Ou le Lecteur a-t-il oublié ce « déluge de sauvages » qui, sous les yeux du même Ami des Hommes, descendit des montagnes du Mont-d'Or ? Visages hâves aux longs cheveux ; silhouettes décharnées dans leurs hauts sabots ; jupes de laine, ceintures de cuir garnies de clous de cuivre ! Ils se balançaient d'un pied sur l'autre et marquaient aussi la mesure de leurs coudes, tandis que la querelle et la bataille — qui ne tardèrent pas à commencer — se poursuivaient ; criant farouchement ; les visages maigres déformés jusqu'à ressembler à un rire cruel. Car ils étaient obscurcis et endurcis : depuis longtemps la proie des employés de l'accise et du fisc ; des « commis au froid jet de plume ». C'était la prophétie fixe de notre vieux Marquis, à laquelle nul ne voulait prêter l'oreille : « pareil Gouvernement à colin-maillard, trébuchant trop loin, finirait par la Culbute générale — *la Culbute Générale* ! »

Nul ne voulait écouter ; chacun suivait sa route irréflechie — et le Temps et le Destin poursuivaient aussi la leur. Le Gouvernement à colin-maillard, trébuchant en avant, a atteint le précipice qui l'attendait. La morne Corvée, poussée par des commis au froid et lâche jet de plume, a été poussée — jusqu'à une Communion des Forçats du labeur ! Car voici encore que sont venues les nouvelles les plus étranges, les plus confuses : par les Journaux de Paris aux ailes de papier ; ou, chose plus prodigieuse encore, là où il n'existe aucun Journal, ²¹³ par la rumeur et la conjecture : l'Oppression n'est *pas* inévitable ; une Bastille est à terre, la Constitution presque prête ! Cette Constitution, si elle est quelque chose et non rien, que peut-elle être sinon du pain à manger ?

Le Voyageur, « montant une côte à pied, bride en main », rejoint « une pauvre femme » ; image, comme tant d'autres, du labeur et de la disette ;

« paraissant avoir soixante ans, quoique n'en ayant pas encore vingt-huit ». Son pauvre homme et elle ont sept enfants ; une ferme, avec une vache qui aide à faire la soupe des enfants ; un petit cheval aussi, ou bidet. Ils ont des fermages et des redevances ; des Poules à payer à ce Seigneur, des Sacs d'avoine à cet autre ; les impôts du Roi, les travaux obligatoires, les impôts de l'Église, assez d'impôts — et ils jugent les temps inexprimables. Elle a entendu dire que, quelque part, de quelque manière, quelque chose doit être fait pour les pauvres : « Dieu veuille que ce soit bientôt ; car les droits et les impôts nous écrasent ! »²¹⁴

De belles prophéties sont prononcées, mais elles ne s'accomplissent pas. Il y a eu des Notables, des Assemblées, des renvois et des retours. Intrigues et manœuvres ; éloquence parlementaire et argumentation, Grec rencontrant Grec dans les hauts lieux — tout cela dure depuis longtemps ; pourtant le pain ne vient toujours pas. La moisson est coupée et engrangée ; pourtant nous n'avons toujours pas de pain. Poussée par le désespoir et par l'espérance, que peut faire la Corvée sinon se lever, comme il avait été prédit, et produire la Culbute générale ?

Imagine donc quelque Cinq Millions de figures maigres à l'âge adulte, avec leurs visages hâves ; dans leurs jupes de laine, leurs ceintures de cuir cloutées de cuivre, leurs hauts sabots — se levant pour demander, dans un rugissement de forêt, à leurs Classes supérieures lavées, après de longs siècles jamais révisés, cette question virtuelle : Comment nous avez-vous traités ? Comment nous avez-vous instruits, nourris, conduits, tandis que nous travaillions pour vous ? La réponse se lit en flammes sur le ciel nocturne de l'été. *Voilà* la nourriture et la direction que nous avons reçues de vous : VIDE — dans la poche, l'estomac, la tête et le cœur. Voyez, il n'y a *rien en nous* ; rien que ce que la Nature donne à ses enfants sauvages du désert : Férocité et Appétit ; Force fondée sur la Faim. Avez-vous inscrit parmi vos Droits de l'Homme que l'homme ne devait pas mourir de faim tant qu'il existait du pain moissonné par lui ? Cela appartient aux Pouvoirs de l'Homme.

Soixante-douze Châteaux ont flambé dans le seul Mâconnais et le Beaujolais : là paraît être le centre de la conflagration ; mais elle s'est répandue dans le Dauphiné, l'Alsace, le Lyonnais ; tout le Sud-Est est en feu. Dans tout le Nord, de Rouen à Metz, le désordre se promène : les contrebandiers du sel marchent ouvertement en bandes armées ; les Barrières des villes sont brûlées ; percepteurs des péages, collecteurs d'impôts, personnes officielles sont mis en fuite. « On pensait, dit Young, que le peuple se révolterait de faim » ; et nous voyons qu'il

l'a fait. Des Va-nu-pieds désespérés, rôdant depuis longtemps sans but, trouvant maintenant l'espérance dans le désespoir lui-même, forment partout un noyau. Ils sonnent la cloche de l'église comme tocsin ; et la Paroisse entière sort pour l'œuvre.²¹⁵ Férocité, atrocité ; faim et vengeance : œuvre telle qu'on peut l'imaginer !^{G036}

Il va mal maintenant pour le Seigneur qui, par exemple, « a muré l'unique Fontaine de la Commune » ; qui a chevauché fièrement sur son charrier et ses parchemins ; qui a conservé le Gibier non avec sagesse, mais trop bien. Les Églises aussi et les Chanoines sont pillés sans miséricorde — eux qui ont tondu le troupeau de trop près en oubliant de le nourrir. Malheur au pays sur lequel le Sans-culottisme, dans son jour de vengeance, marche à pas pesants — chaussé de sabots ! Les Seigneurs de haute naissance, avec leurs délicates femmes et leurs petits enfants, durent « fuir à demi nus » sous le couvert de la nuit ; heureux d'échapper aux flammes, et à pire encore. On les rencontre aux tables d'hôte des auberges, faisant de sages ou de folles réflexions sur la « destruction du rang » ; ne sachant où aller.²¹⁶ Le métayer trouvera commode de payer son fermage avec lenteur. Quant au Collecteur d'impôts, qui a longtemps chassé comme un bipède de proie, il peut maintenant être chassé comme tel. L'Échiquier de Sa Majesté ne « comblera pas le Déficit » cette saison : beaucoup se figurent qu'une Majesté patriote, Restauratrice de la Liberté française, a aboli la plupart des impôts, quoiqu'à des fins privées certains hommes en gardent le secret.

Où cela finira-t-il ? Dans l'Abîme, peut-on prophétiser ; vers lequel toutes les Illusions voyagent à tout instant, et où celle-ci est maintenant arrivée. Car s'il existe une Foi ancienne, c'est bien celle-ci, que nous répétons souvent : aucun Mensonge ne peut vivre éternellement. La Vérité elle-même doit, de temps à autre, changer de vêtement et renaître. Mais tous les Mensonges portent inscrite contre eux leur sentence de mort, jusque dans la Chancellerie du Ciel ; et, lentement ou rapidement, avancent sans cesse vers leur heure. « Le signe qu'un Grand Seigneur est propriétaire, dit le véhément et franc Arthur Young, ce sont les terres incultes, les ^{G001} *landes*, les déserts, les bruyères. Allez à sa résidence : vous la trouverez au milieu d'une forêt peuplée de cerfs, de sangliers et de loups. Les champs offrent le spectacle d'une gestion pitoyable, comme les maisons celui de la misère. Voir tant de millions de mains qui voudraient travailler, toutes oisives et affamées ! Oh, si j'étais législateur de France pour un seul jour, je ferais encore

sauter ces grands seigneurs ! »²¹⁷ Ô Arthur, tu les vois maintenant véritablement *sauter* — vas-tu te plaindre encore de cela ?

Cela dura durant de longues années et des générations ; mais l'heure vint. Cerveille-de-plume, qu'aucun raisonnement, aucune supplication ne pouvait toucher, devait être éclairée par l'éclat du brandon : il ne restait que cette méthode. Considère-la, regarde-la ! La veuve ramasse des orties pour le dîner de ses enfants ; un Seigneur parfumé, languissant délicatement dans l'Œil-de-Bœuf, possède une alchimie qui lui permet d'extraire d'elle la troisième ortie et de la nommer Fermage et Loi : pareil arrangement doit finir. Le doit-il ? Mais, ô, quelle fin effroyable que *celle-ci* ! Que ceux auxquels Dieu, dans sa grande miséricorde, a accordé le temps et l'espace, en préparent une autre, plus douce.

Certains s'étonnent que les Seigneurs n'aient rien fait pour se secourir eux-mêmes : se réunir et s'armer, par exemple ; car ils étaient « cent cinquante mille », tous assez violents. Malheureusement, cent cinquante mille hommes dispersés dans de vastes Provinces, séparés par leur mutuelle mauvaise volonté, ne peuvent s'unir. Les plus hauts Seigneurs, comme nous l'avons vu, avaient déjà émigré — afin de faire rougir la France. Les armes ne sont plus désormais la propriété particulière des Seigneurs, mais celle de tout mortel qui possède dix shillings pour acheter un fusil d'occasion.

De plus, ces Paysans affamés n'ont pas quatre pattes ni des griffes qui permettraient de les maintenir éternellement sous le joug de cette manière. Ils ne sont même pas de couleur noire : ils sont simplement des Seigneurs non lavés ; et le Seigneur lui aussi possède des entrailles humaines ! — Les Seigneurs firent ce qu'ils purent : ils s'enrôlèrent dans les Gardes nationales ; ils s'enfuirent en poussant des cris et se plainquirent au Ciel et à la Terre. Un Seigneur, le fameux Memmay de Quincey près de Vesoul, invita tous les paysans de son voisinage à un banquet ; fit sauter avec de la poudre son Château et ses convives ; puis disparut instantanément — nul ne sait encore où.²¹⁸ Quelque six années plus tard, il revint et démontra que c'était un accident.

Les autorités ne sont pas non plus inactives ; quoique, par malheur, toutes les Autorités — Municipalités et autres — se trouvent dans un état incertain de transition, se régénérant de l'ancien Monarchique au nouveau Démocratique ; aucun Fonctionnaire ne sachant encore clairement ce qu'il est. Néanmoins les Maires anciens ou nouveaux rassemblent Maréchaussées, Gardes nationales, Troupes de ligne ; la justice, de l'espèce la plus sommaire, ne manque pas. Le

Comité électoral de Mâcon, quoique simple Comité, va jusqu'à pendre, pour son propre compte, jusqu'à vingt hommes. Le Prévôt du Dauphiné traverse le pays « avec une colonne mobile », avec Recors et cordes de potence ; car tout arbre peut servir de potence et suspendre son coupable — ou ses « treize » coupables.

Malheureux pays ! Comme l'or et le vert si beaux de l'Année mûre et lumineuse sont défigurés par une horrible noirceur : cendres noires des Châteaux, corps noirs des Hommes pendus ! L'Industrie y a cessé ; on n'y entend plus le marteau et la scie, mais le tocsin et le tambour d'alarme. Le sceptre est parti, *où* nul ne le sait — se brisant lui-même en morceaux : ici impuissant, là tyrannique. Les Gardes nationales sont inhabiles, leur but douteux ; les Soldats inclinent à la mutinerie : danger qu'ils se querellent ; danger qu'ils *s'accordent*. Strasbourg a vu des émeutes : un Hôtel de Ville mis en lambeaux, ses archives blanches dispersées au vent ; des soldats ivres embrassant des citoyens ivres durant trois jours, et le maire Dietrich et le maréchal Rochambeau réduits presque au désespoir.²¹⁹

Au milieu de tous ces phénomènes, on voit, dans son passage triomphal, « escorté » — à Belfort, par exemple — « par cinquante Cavaliers nationaux et toute la musique militaire de la place », M. Necker revenant de Bâle ! Glorieux comme le midi, quoique le pauvre Necker lui-même devine en partie où cela conduit.²²⁰ Un jour suprême et culminant à l'Hôtel de Ville de Paris : vivats immortels ; femme et fille agenouillées publiquement pour lui baiser la main ; grâce de Besenval accordée — puis révoquée avant le coucher du soleil. Un jour suprême ; puis des jours plus bas, toujours plus bas, jusqu'au plus bas ! Telle est la magie d'un nom — et du besoin d'un nom. Pareil au Casque enchanté de Mambrino, indispensable à la victoire, arrive ce « Sauveur de la France », crié, cymbalé par le monde ; hélas, si vite *désenchanté*, honteusement jeté par-dessus les lices comme le Bassin d'un Barbier ! Gibbon « souhaiterait le montrer » dans cet état de Bassin de Barbier éjecté à tout homme solide qui voudrait faire brûler son âme jusqu'à devenir un *caput mortuum* par l'Ambition, couronnée ou déçue.²²¹

Ajoutons une petite phase encore, et pas davantage : comment, durant les mois d'automne, notre Arthur au caractère vif fut « tourmenté depuis plusieurs jours » par des balles, grains de plomb et chevrotines qui « entraient cinq ou six fois dans ma chaise ou sifflaient autour de mes oreilles » ; toute la populace du

pays étant sortie tuer le gibier !²²² Il en est véritablement ainsi. Sur les falaises de Douvres, sur toutes les Marches de France, apparaissent cet automne deux Signes sur la Terre : vols émigrants de Seigneurs français ; vols émigrants, ailés, du Gibier français ! La Conservation du Gibier sur cette Terre est achevée, peut-on dire — ou presque achevée ; achevée pour les Temps sans fin. Le rôle qu'elle avait à jouer dans l'Histoire de la Civilisation est joué : *plaudite ; exeat !*

C'est ainsi que le Sans-culottisme flambe, éclairant bien des choses ; produisant, entre autres, comme nous l'avons vu, cette Nuit de Pentecôte semi-miraculeuse du Quatre Août dans l'Assemblée nationale — semi-miraculeuse, mais possédant ses causes et ses effets. Le Féodalisme est frappé à mort ; non seulement sur le parchemin et par l'encre, mais en réalité, par le feu — disons, par auto-combustion. Cette conflagration du Sud-Est s'abaissera ; elle se dispersera vers l'Ouest ou ailleurs : elle ne s'éteindra pas avant que tout le *combustible* soit consommé.

Chapitre IV — À la queue

Si nous regardons maintenant Paris, une chose est trop manifeste : les boutiques des Boulangers ont obtenu leurs Queues, leurs longues files d'acheteurs rangés l'un derrière l'autre, afin que le premier arrivé soit le premier servi — quand la boutique ouvrira ! Cette attente à la queue, qu'on n'avait plus vue depuis les premiers jours de juillet, reparait en août. Avec le temps, nous la verrons perfectionnée par la pratique jusqu'à presque devenir un art ; et l'art — ou quasi-art — de faire la queue deviendra l'un des caractères du Peuple parisien, le distinguant de tous les autres Peuples quels qu'ils soient.

Mais considère, tandis que le travail lui-même est si rare, comment un homme doit non seulement gagner de l'argent, mais attendre — si sa femme est trop faible pour patienter et lutter — des demi-journées dans la Queue, jusqu'à ce qu'il puisse l'échanger contre du mauvais pain, cher ! Des querelles, allant parfois jusqu'au sang et aux coups, doivent naître dans ces Queues exaspérées. Ou, s'il n'y a point de querelle, ce n'est qu'un seul *Pange Lingua* accordé de plainte contre les Puissances existantes. La France a commencé son long Cours de Faim, plus instructif et plus productif que les Cours académiques, qui se prolongera durant quelque sept années des plus ardues. Comme Jean-Paul le dit de sa propre Vie : « l'affaire d'Avoir Faim s'élèvera à une grande hauteur ».

Ou considère, par un étrange contraste, les Cérémonies jubilaires ; car, en général, l'aspect de Paris présente ces deux traits : cérémonies de jubilé et rareté des vivres. Assez de Processions marchent en fête : Jeunes Femmes ornées, chamarrées, leurs rubans tous tricolores, avançant au son des chants et du tambourin vers le Sanctuaire de sainte Geneviève, afin de la remercier de la chute de la Bastille. Les Hommes forts de la Halle et les Femmes fortes ne manquent pas d'apporter leurs bouquets et leurs discours. L'abbé Fauchet, célèbre dans ces travaux — car l'abbé Lefèvre ne pouvait que distribuer de la poudre —, bénit l'étoffe tricolore destinée à la Garde nationale et en fait un Drapeau national tricolore ; victorieux, ou destiné à l'être, dans la cause de la liberté civile et religieuse à travers le monde. Fauchet, disons-nous, est l'homme des *Te Deum* et des Consécrations publiques ; auxquels, comme dans ce cas du Drapeau, notre Garde nationale « répondra par des volées de mousqueterie », quoique l'on soit

dans une Église, dans une Cathédrale ;²²³ remplissant Notre-Dame du plus bruyant Amen fuligineux, significatif de plusieurs choses.

Dans l'ensemble, nous dirons que notre nouveau Maire Bailly, notre nouveau Commandant Lafayette — nommé aussi Scipion l'Américain — ont acheté cher leur avancement. Bailly roule dans un carrosse d'apparat doré, avec gardes chamarrés et magnificence ; Camille Desmoulins et d'autres reniflent contre lui à ce propos. Scipion enfourche le « cheval blanc » et ondule sous les plumes civiques aux yeux de toute la France. Aucun des deux cependant n'accomplit cela pour rien ; mais, en vérité, à un prix exorbitant. À ce prix : nourrir Paris et l'empêcher de se battre. Sur les fonds de la Ville, quelque dix-sept mille misérables entièrement dépourvus de ressources sont employés à creuser sur Montmartre, pour dix pence par jour, qui leur achètent, au prix du marché, presque deux livres de mauvais pain ; ils paraissent fort jaunes lorsque Lafayette vient les haranguer. L'Hôtel de Ville est en travail, nuit et jour ; il doit enfanter du Pain, une Constitution municipale, des règlements de toute sorte, des freins pour la Presse sans-culottique ; par-dessus tout, du Pain, du Pain.

Les Pourvoyeurs rôdent au loin dans la campagne avec l'appétit des lions ; découvrent le grain caché, achètent le grain visible ; par des moyens doux ou violents, il leur faut et leur faudra trouver du grain. Tâche des plus ingrates ; si difficile, si dangereuse — même si un homme y gagnait quelque bagatelle ! Le 19 août, il existe de la nourriture pour un seul jour.²²⁴ On se plaint que les vivres sont gâtés et produisent un effet sur les intestins : non du blé, mais du plâtre ! Une Proclamation de l'Hôtel de Ville vous avertit de ne point tenir compte de cet effet intestinal, non plus que de « la cuisson de la gorge et du palais », ou même de les considérer comme purgatifs et bienfaisants. Le Maire de Saint-Denis — son pain était si noir — a été pendu par une population dyspeptique à la Lanterne de cette ville. Des Gardes nationaux protègent le Marché au Blé de Paris : dix suffisent d'abord ; puis il en faut six cents.²²⁵ Vous êtes bien occupés, Bailly, Brissot de Warville, Condorcet et vous autres !

Car, ainsi que nous venons de l'indiquer, il faut aussi faire une Constitution municipale. Les anciens Électeurs de la Bastille, après quelque dix jours passés à psalmodier sur leur glorieuse victoire, commencèrent à entendre demander, d'un ton atrabilaire : Qui vous a placés là ? Ils durent donc céder la place — non sans plaintes, ni grondements audibles des deux côtés — à un Corps nouveau, plus vaste, spécialement élu pour ce poste. Ce Corps nouveau, augmenté, modifié,

puis fixé définitivement au nombre de Trois Cents, sous le titre de Représentants de la Commune, siège maintenant là ; dûment réparti en Comités ; travaillant assidûment à une Constitution dans tous les moments où il ne cherche pas de farine.

Et quelle Constitution ! Presque miraculeuse : une Constitution qui doit « consolider la Révolution » ! La Révolution est donc achevée ? Le maire Bailly et tous les respectables amis de la Liberté voudraient bien le croire. Votre Révolution, pareille à une gelée suffisamment *bouillie*, n'a plus qu'à être versée dans les *moules* de la Constitution et s'y « consolider » ? Encore faudrait-il qu'elle réussît à *refroidir* — ce dernier point étant précisément la chose douteuse, ou même non douteuse !

Malheureux amis de la Liberté, consolidant une Révolution ! Ils doivent demeurer assis à l'ouvrage, leur pavillon dressé sur le Chaos même ; entre deux mondes ennemis, le Monde supérieur de la Cour et le Monde inférieur du Sans-culottisme ; battus par l'un et par l'autre, travaillant péniblement, dangereusement — accomplissant, avec une triste exactitude littérale, l'impossible.

Chapitre V — Le Quatrième État

Le Pamphlétisme ouvre toujours plus large sa gorge abyssale — pour ne plus jamais la refermer. Nos Philosophes, il est vrai, se retirent plutôt ; à la manière de Marmontel, « dégoûté dès le premier jour ». L'abbé Raynal, devenu gris et tranquille dans sa demeure marseillaise, se satisfait peu de cette œuvre ; le dernier acte littéraire de l'homme sera encore un acte de rébellion : une indignée *Lettre à l'Assemblée constituante*, à laquelle on répondra par « l'ordre du jour ». Le Philosophe Morellet fronce lui aussi des sourcils mécontents ; ses bénéfices sont en effet menacés par ce Quatre Août : les choses vont clairement trop loin. Comme il est étonnant que ces « figures hâves en jupes de laine » ne veuillent pas se contenter, comme nous, de la Spéculation et de l'Analyse victorieuse !

Hélas, oui : la Spéculation, le Philosophisme, jadis ornement et richesse du salon, va maintenant se monnayer en simples Propositions pratiques et circuler universellement dans les rues et sur les grandes routes — avec des résultats ! Un Quatrième État, composé d'Éditeurs capables, surgit ; croît et se multiplie ; irrépressible, incalculable. Nouveaux Imprimeurs, nouveaux Journaux, et toujours de nouveaux — tant le monde éprouve de démangeaisons —, que nos Trois Cents les freinent et les consolident comme ils pourront ! Loustalot, sous l'aile de Prudhomme, Imprimeur lourdement tonitruant, rédige chaque semaine ses *Révolutions de Paris*, d'une manière âcre et emphatique. Âcre, corrosif comme l'esprit de prunelle et le vitriol, est Marat, l'*Ami du peuple* ; déjà frappé par ce fait que l'Assemblée nationale, si pleine d'Aristocrates, « ne peut rien faire », sinon se dissoudre et laisser place à une meilleure ; que les Représentants de l'Hôtel de Ville ne sont guère autre chose que bavards et imbéciles, sinon même fripons. Cet homme est pauvre ; sordide, habitant les mansardes ; homme déplaisant aux sens, au-dehors comme au-dedans ; homme interdit — et devenu fanatique, possédé d'une idée fixe. Cruel *lusus* de la Nature ! Ô pauvre Marat, la Nature t'a-t-elle, par jeu cruel, pétri de ses *restes*, de quelque argile de rebut mêlée ; puis jeté dehors comme une marâtre, Distraction dans ce Dix-Huitième Siècle distrait ? Une tâche t'y est assignée ; tu l'accompliras. Les Trois Cents ont convoqué Marat et le convoqueront encore ; mais toujours il croasse une réponse suffisante ; toujours il les défiera ou leur échappera ; il ne supportera aucun bâillon.

Carra, « ex-secrétaire d'un Hospodar décapité », puis d'un Cardinal au Collier ; lui aussi pamphlétaire, Aventurier dans bien des scènes et des pays — se rapproche de Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, et propose, l'écume aux lèvres, des *Annales patriotiques*. Le *Moniteur* poursuit sa route prospère ; Barrère « pleure » sur le Papier, encore loyal ; Rivarol et Royou ne demeurent pas oisifs. L'abîme appelle l'abîme : votre *Domine Salvum Fac Regem* éveillera un *Pange Lingua* ; à côté d'un *Ami du peuple*, il existe un Journal ami du Roi, l'*Ami du Roi*. Camille Desmoulins s'est nommé lui-même Procureur général de la Lanterne, Avocat général du fer de réverbère ; il plaide sans atrocité sous un titre atroce, rédigeant chaque semaine ses brillantes *Révolutions de France et de Brabant*. Brillantes, disons-nous : car si, dans l'épais brouillard du Journalisme, avec ses lourds tonnerres, sa fureur fixe ou vagabonde, un rayon de génie te salue, sois certain qu'il est de Camille. La chose qu'il enseigne, Camille la pare de son doigt léger ; une clarté douce, inattendue, joue au milieu d'horribles confusions ; souvent la parole de Camille mérite d'être lue quand celle de nul autre ne le mérite. Douteux Camille, comme tu étincelles d'une lumière déchuë, rebelle, mais encore à demi céleste — telle la lumière de l'étoile sur le front de Lucifer ! Fils du Matin, dans quels temps, dans quelles terres es-tu tombé !

Mais il existe du bien en toutes choses — quoique non du bien pour « consolider les Révolutions ». Mille chargements de chariots de cette matière de Pamphlets et de Journaux pourrissent lentement dans les Bibliothèques publiques de notre Europe. Arrachés au grand gouffre, comme des huîtres par les plongeurs bibliomanes en quête de perles, ils doivent d'abord *pourrir* là ; puis ce qui était perle chez Camille ou chez d'autres pourra apparaître comme tel et continuer d'exister comme tel.

La parole publique n'a pas davantage décliné, quoique Lafayette et ses Patrouilles la regardent d'un œil sombre. Toujours bruyant est le Palais-Royal, plus bruyant encore le Café de Foy ; tel mélange de Citoyens et de Citoyennes y circule. « De temps à autre, selon Camille, quelques Citoyens emploient la liberté de la *presse* à des fins particulières ; si bien que tel ou tel Patriote se trouve privé de sa montre ou de son mouchoir de poche ! » Mais, pour le reste, selon Camille, rien ne peut donner une image plus vivante du Forum romain. « Un Patriote propose sa motion ; si elle rencontre des soutiens, on le fait monter sur une chaise et parler. S'il est applaudi, il prospère et rédige ; s'il est sifflé, il s'en va. » Ainsi circulent-ils et pérorent-ils. Le grand et hirsute marquis de Saint-

Huruge, homme qui a subi des pertes et les a méritées, se montre éminent et se fait entendre. Le « mugissement » caractérise sa voix, semblable à celle d'un Taureau de Basan ; voix qui couvre toutes les voix et fait souvent bondir le cœur des hommes. Fêlée ou à demi fêlée est la tête de ce grand Marquis ; non fêlés sont ses poumons ; le fêlé et le non-fêlé lui serviront également.

Considère encore que chacun des Quarante-Huit Districts possède son propre Comité ; parlant, proposant sans relâche ; aidant à chercher le grain, à chercher une Constitution ; retenant et aiguillonnant les pauvres Trois Cents de l'Hôtel de Ville. Danton, avec une « voix qui se réverbère sous les coupoles », est Président du District des Cordeliers, déjà devenu une Terre de Gessen du Patriotisme. Indépendamment des « dix-sept mille misérables sans ressources creusant à Montmartre » — dont la plupart, en vérité, ont reçu des laissez-passer et été renvoyés dans l'Espace « avec quatre shillings » —, il existe une grève, ou union, de Domestiques sans place, qui se réunissent pour parler en public ; puis une grève des Tailleurs, car eux aussi feront grève et parleront ; puis encore une grève des Compagnons Cordonniers ; une grève des Apothicaires : tant le pain est cher.²²⁶ Tous ceux-là, ayant cessé le travail, doivent parler ; généralement sous le dais du ciel ouvert ; et voter des résolutions — Lafayette et ses Patrouilles les observant avec soupçon depuis le lointain.

Malheureux mortels : pareils tiraillements, pareils efforts, pareille manière de s'étrangler les uns les autres pour partager, d'une façon qui ne soit pas intolérable, le Bonheur commun de l'homme sur cette Terre — lorsque le lot entier à partager est un tel « festin de *coquilles* » ! Diligents sont les Trois Cents ; nul n'égale Scipion l'Américain dans le maniement des foules. Mais assurément toutes ces choses annoncent mal la consolidation d'une Révolution.

PARIS-VERSAILLES - LES JOURNÉES DES 5 ET 6 OCTOBRE 1789

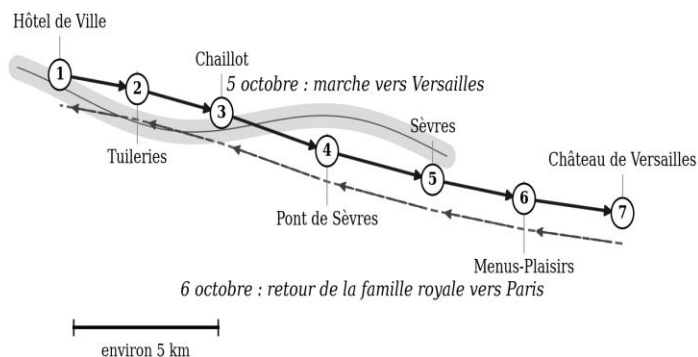


Schéma établi pour la présente édition. Le tracé indique l'axe général de la route ; les positions sont simplifiées afin de rendre lisible la progression du récit.

Carte 3. Paris-Versailles, 5-6 octobre 1789 : axe général de la marche et du retour. Cartographie originale : Éditions Skandalon, d'après des documents d'époque libres de droits.

LIVRE SEPTIÈME —
L'INSURRECTION DES FEMMES

Chapitre I — Patrouillotisme

Non, mes Amis, cette Révolution n'est pas de l'espèce qui se consolide. Les incendies, les fièvres, les graines semées, les mélanges chimiques, les hommes, les événements — toutes les incarnations de la Force qui travaillent dans ce miraculeux Complexe de Forces nommé Univers — ne continuent-ils pas à *croître*, à travers leurs phases et développements naturels, chacun selon son espèce ; à atteindre leur hauteur, leur déclin visible ; enfin à sombrer, disparaître et subir ce que nous appelons *mourir* ? Tout croît ; il n'existe rien qui ne croisse et ne lance ses pousses dans son expansion particulière — une fois qu'on lui a permis de germer. Remarque encore que chaque chose croît avec une rapidité proportionnée, en général, à la folie et à la maladie qui se trouvent en elle : croissance lente et régulière, quoique elle aussi finisse dans la mort, voilà ce que nous nommons santé et raison.

Un Sans-culottisme qui a renversé des Bastilles, qui possède maintenant pique et mousquet, qui s'en va brûlant des Châteaux, votant des résolutions et haranguant sous les toits et sous le ciel, peut être dit avoir germé ; et, par loi de Nature, il doit croître. À juger de sa folie, de sa maladie, comme de celles du sol et de l'élément où il vit, on pourrait s'attendre à ce que sa rapidité et sa monstruosité fussent extrêmes.

Bien des choses aussi, surtout les choses malades, croissent par poussées et par accès. Le premier grand Accès, la première poussée du Sans-culottisme fut Paris conquérant son Roi ; car la figure de rhétorique de Bailly n'était que trop tristement réelle. Le Roi est conquis ; il circule librement sur parole ; à condition, dirons-nous, d'une conduite absolument bonne — ce qui, dans ces circonstances, signifiera malheureusement aucune conduite du tout. Position entièrement intenable que celle de la Majesté placée sous condition de bonne conduite ! Hélas, n'est-il pas naturel que tout ce qui vit essaie de continuer à vivre ? Dès lors la conduite de Sa Majesté deviendra bientôt répréhensible ; et le second grand Accès du Sans-culottisme, celui qui le mettra en détention, ne saurait être éloigné.

Necker, dans l'Assemblée nationale, gémit comme à l'ordinaire au sujet de son Déficit : Barrières et Douanes brûlées ; le Collecteur d'impôts chassé, et non plus chasseur ; l'Échiquier de Sa Majesté presque vide. Le remède est un Emprunt

de trente millions ; puis, à des conditions plus séduisantes encore, un Emprunt de quatre-vingts millions : ni l'un ni l'autre, malheureusement, les Agioteurs n'osent les prêter. L'Agioteur n'a point de patrie, sinon sa propre mare noire d'Agio.

Et pourtant, en ces jours-là, pour les hommes qui possèdent une patrie, quel feu de patriotisme brûle dans bien des cœurs, pénétrant jusqu'à la bourse même ! Dès le 7 août, un *Don patriotique*, « don patriotique de bijoux en quantité considérable », fut solennellement offert par certaines Parisiennes ; solennellement accepté, avec mention honorable. Aussitôt le monde entier entreprend de les imiter et de les surpasser. Des Dons patriotiques, toujours accompagnés d'une éloquence héroïque à laquelle le Président doit répondre et que l'Assemblée doit écouter, affluent de près et de loin : en nombre tel que la mention honorable ne peut plus se faire que par « listes publiées à des époques déterminées ». Chacun donne ce qu'il peut : les cordonniers eux-mêmes se sont conduits avec magnificence ; un propriétaire terrien donne une forêt ; la société élégante abandonne ses boucles de souliers et adopte avec entrain les rubans. Des femmes malheureuses donnent ce qu'elles « ont amassé dans l'amour ».²²⁷ L'odeur de tout argent, comme pensait Vespasien, est bonne.

Beau, mais insuffisant ! Il faut « inviter » le Clergé à faire fondre son argenterie superflue — à la Monnaie royale. Bien plus, finalement, une Contribution patriotique, de l'espèce contraignante, doit être décidée, quoiqu'à regret : que le quart de votre revenu annuel déclaré soit, cette seule fois, versé ; ainsi l'Assemblée nationale pourra-t-elle faire la Constitution, au moins sans être distraite par l'insolvabilité. Leurs propres traitements, fixés le 17 août, ne sont que de dix-huit francs par jour pour chacun ; mais le Service public doit posséder des nerfs, doit posséder de l'argent. Apaiser le Déficit ; non le « combler », l'étouffer — si vous ou quelque mortel le pouviez ! Car, en outre, comme on entendit Mirabeau le dire : « C'est le Déficit qui nous sauve. »

Vers la fin d'août, notre Assemblée nationale, dans ses travaux constitutionnels, est arrivée jusqu'à la question du Veto : la Majesté aura-t-elle un Veto sur les Décrets nationaux, ou n'en aura-t-elle pas ? Quels discours furent prononcés au-dedans et au-dehors ; logique claire, logique passionnée aussi ; imprécations, menaces — heureusement parties, pour la plupart, aux Limbes ! Par le cerveau fêlé et les poumons non fêlés de Saint-Huruge, le Palais-Royal remugit le Veto. Le Journalisme s'affaire, la France retentit de Veto. « Je

n'oublierai jamais, dit Dumont, un de ces jours où je me rendais à Paris avec Mirabeau, la foule que nous trouvâmes attendant sa voiture près de la boutique du libraire Le Jay. Ils se jetèrent devant lui, le conjurant, les larmes aux yeux, de ne pas souffrir le *Veto absolu*. Ils étaient en délire : "Monsieur le Comte, vous êtes le père du peuple ; vous devez nous sauver ; vous devez nous défendre contre ces scélérats qui ramènent le Despotisme. Si le Roi obtient ce Veto, à quoi sert l'Assemblée nationale ? Nous sommes esclaves, tout est fini." »²²⁸ Amis, si le ciel tombe, on attrapera des alouettes ! Mirabeau, ajoute Dumont, excellait dans ces occasions : il répondait vaguement, avec une imperturbabilité patricienne, et ne s'engageait à rien.

Des Députations vont à l'Hôtel de Ville ; des Lettres anonymes sont envoyées aux Aristocrates de l'Assemblée nationale, les menaçant que quinze mille, parfois soixante mille hommes « marcheront vous illuminer ». Les Districts de Paris s'agitent ; des Pétitions se signent : Saint-Huruge part du Palais-Royal, escorté de quinze cents individus, pour aller pétitionner en personne. Résolu, ou paraissant tel, est le grand Marquis hirsute ; résolu aussi le Café de Foy : mais résolu également le Commandant général Lafayette. Toutes les rues sont occupées par des Patrouilles : Saint-Huruge est arrêté à la Barrière des Bons-Hommes ; il peut mugir comme les taureaux de Basan, mais il lui faut absolument revenir. Les frères du Palais-Royal « circulent toute la nuit » et présentent des motions sous le dais du ciel, tous les Cafés étant fermés. Néanmoins Lafayette et l'Hôtel de Ville l'emportent : Saint-Huruge est jeté en prison ; le *Veto absolu* s'accommode en *Veto suspensif*, prohibition non pour toujours, mais pour une durée déterminée ; et cette clameur de damnation se taira, comme les autres.

Jusque-là la Consolidation a prospéré, quoique difficilement ; réprimant le Monde inférieur du Sans-culottisme ; et la Constitution se fera. Difficilement : parmi les jubilés et la disette ; les Dons patriotiques, les Queues des Boulangers ; les Harangues de l'abbé Fauchet, avec leur *Amen* de mousqueterie en peloton ! Scipion l'Américain a mérité les remerciements de l'Assemblée nationale et de la France. On lui offre traitements et émoluments, en proportion généreuse ; traitements et émoluments que lui, avide d'une félicité bien différente de l'argent, refuse sans hésitation, à sa chevaleresque manière.

Pour l'homme du peuple parisien, cependant, une chose demeure inconcevable : maintenant que la Bastille est abattue et la Liberté française restaurée, comment le grain peut-il rester si cher ? Nos Droits de l'Homme sont

votés, le Féodalisme et toute Tyrannie abolis ; pourtant, voyez, nous demeurons *à la queue* ! Sont-ce les accapareurs aristocrates ; une Cour toujours acharnée à intriguer ? Quelque chose est pourri, quelque part.

Et pourtant, hélas, que faire ? Lafayette, avec ses Patrouilles, interdit tout, jusqu'à la plainte. Saint-Huruge et d'autres héros du *Veto* demeurent en détention. Marat, l'Ami du Peuple, fut saisi ; les Imprimeurs des Journaux patriotiques sont enchaînés et interdits ; les Crieurs eux-mêmes ne peuvent crier sans licence et sans insignes de plomb. Les Gardes nationaux bleus dissipent sans pitié tous les groupes ; ils fouillent, baïonnettes couchées, le Palais-Royal lui-même. Passe à tes affaires dans la rue Taranne : la Patrouille, présentant sa baïonnette, crie : « À gauche ! » Tourne dans la rue Saint-Benoît : elle crie : « À droite ! » Un Patriote judicieux — Camille Desmoulins, en cette occasion — est forcé, pour avoir la paix, de prendre le ruisseau.

Ô Peuple aux longues souffrances, notre glorieuse Révolution s'évapore en cérémonies tricolores et en harangues de compliments ! De ces dernières, comme Loustalot le calcule avec aigreur, « plus de deux mille ont été prononcées durant le dernier mois, dans le seul Hôtel de Ville ».²²⁹ Et nos bouches, que le pain ne remplit pas, doivent être fermées sous peine de châtiment ? Le Caricaturiste promulgue son Tableau emblématique : Le Patrouillotisme chassant le Patriotisme^{G056}. Patrouilles impitoyables ; longues harangues superfinies ; rares miches mal cuites, plus semblables à des briques de Bath passées au four — et qui produisent un effet sur les intestins ! Où cela finira-t-il ? Dans la consolidation ?

Chapitre II — Ô Richard, ô mon Roi

Car, hélas, l'Hôtel de Ville lui-même n'est pas sans inquiétude. Jusqu'ici, le Monde inférieur du Sans-culottisme a été comprimé : mais le Monde supérieur de la Cour ? Certains symptômes montrent que l'Œil-de-Bœuf se rallie.

Plus d'une fois, dans le Sanhédrin de l'Hôtel de Ville ; assez souvent dans ces franches Queues de Boulangers, un souhait s'est fait entendre : Ah ! que notre Restaurateur de la Liberté française fût ici ; qu'il pût voir de ses propres yeux, et non par les yeux trompeurs des Reines et des Cabales, et que son cœur réellement bon fût éclairé ! Car le mensonge l'environne toujours ; des ducs de Guiche intrigants, avec des Gardes du Corps ; des éclaireurs de Bouillé ; une nouvelle envolée d'intrigants, maintenant que l'ancienne a fui. Que signifie autrement cette arrivée du Régiment de Flandre, entrant à Versailles, dit-on, le 23 septembre, avec deux pièces de canon ? La Garde nationale de Versailles ne montait-elle pas la garde au Château ? N'y avait-il pas les Suisses ; les Cent-Suisses ; les Gardes du Corps, ainsi nommés ? Bien plus, il semble que le nombre des Gardes du Corps de service ait été doublé par une manœuvre : le nouveau bataillon de relève est arrivé à son heure ; mais l'ancien, une fois relevé, ne *part pas* !

En vérité, dans les Cercles supérieurs les mieux informés, circule un murmure — ou un signe de tête plus gros de présages encore qu'un murmure — : Sa Majesté fuirait vers Metz ; un Engagement, par lequel on promet de la soutenir dans cette entreprise, aurait été signé par la Noblesse et le Clergé, au nombre incroyable de trente, voire soixante mille. Lafayette le murmure froidement et l'affirme froidement au comte d'Estaing, à table ; et d'Estaing, l'un des hommes les plus braves, tremble jusqu'aux moelles, de peur qu'un laquais ne l'ait entendu ; puis se retourne, pensif et sans sommeil, toute la nuit.²³⁰ Le Régiment de Flandre, comme nous l'avons dit, est clairement arrivé. Sa Majesté, assure-t-on, hésite à sanctionner le Quatre Août ; elle fait sur les Droits de l'Homme eux-mêmes des observations d'une froideur inquiétante ! Pareillement, toutes les personnes — les Queues des Boulangers elles-mêmes — ne peuvent-elles distinguer dans les rues de Paris le nombre le plus étonnant d'Officiers en congé, de Croix de Saint-Louis et autres figures semblables ? Certains en comptent « de mille à douze cents ». Officiers de tous les uniformes ;

même un uniforme qu'aucun œil n'avait vu jusque-là : vert à parements rouges ! La cocarde tricolore n'est pas toujours visible : mais que peuvent, au nom du Ciel, annoncer ces cocardes *noires* portées par certains ?

La faim aiguise tout, surtout le Soupçon et l'Indignation. Les Réalités elles-mêmes, dans ce Paris, sont devenues irréelles : préternaturelles. Des Fantômes traversent encore une fois le cerveau de la France affamée. Ô traînards, ô lâches, crient des voix aiguës depuis les Queues, si vous aviez des cœurs d'hommes, vous prendriez vos piques et vos vieux fusils d'occasion, et vous iriez voir de quoi il retourne ; vous ne laisseriez pas vos femmes et vos filles mourir de faim, être assassinées, et pis encore ! — Paix, femmes ! Le cœur de l'homme est amer et lourd ; le Patriotisme, chassé par le Patrouillotisme, ne sait que résoudre.

La vérité est que l'Œil-de-Boeuf s'est rallié, jusqu'à un certain point inconnu. Œil-de-Boeuf changé : avec les Gardes nationaux de Versailles, sous leurs cocardes tricolores, qui y font leur service ; avec une Cour tout entière flamboyante de tricolore ! Et pourtant, même autour d'une Cour tricolore, les hommes peuvent se rallier. Cœurs loyaux, Seigneurs consumés, ralliez-vous autour de votre Reine ! Avec des souhaits, qui produiront des espérances ; lesquelles produiront des tentatives !

Car, en vérité, la conservation de soi étant une telle loi de Nature, que peut faire une Cour ralliée sinon tenter et entreprendre — ou, si vous préférez, *conspirer* — avec la sagesse et la non-sagesse qu'elle possède ? Ils fuiront, escortés, vers Metz, où commande le brave Bouillé ; ils lèveront l'Étendard royal : les signatures de l'Engagement deviendront des hommes armés. Si seulement le Roi n'était pas si languide ! Leur Engagement, s'il fut réellement signé, dut l'être à son insu. — Malheureux Roi, il ne possède qu'une seule résolution : ne point avoir de guerre civile. Pour le reste, il chasse toujours, ayant cessé de faire des serrures ; il somnole encore et digère ; argile entre les mains du potier. Il lui en coûtera dans un monde où tout s'aide soi-même ; où, ainsi qu'il est écrit, « celui qui n'est pas marteau doit être enclume » ; où « l'hysope même qui pousse dans la fente du mur y croît parce que l'Univers entier n'a pu empêcher sa croissance » !

Mais quant à cette arrivée du Régiment de Flandre, ne peut-on objecter qu'il existait des Pétitions de Saint-Huruge et de continuelles Émeutes de farine ? Des Soldats non débauchés, qu'il y ait complot ou seulement éléments obscurs de complot, sont toujours utiles. La Municipalité de Versailles — ancienne et monarchique, non encore refondue en démocratique — n'a-t-elle pas

immédiatement appuyé la proposition ? Bien plus, la Garde nationale de Versailles elle-même, lassée de son service continuel au Château, n'y fit pas d'objection ; seul le Drapier Lecointre, devenu maintenant major Lecointre, secoua la tête. — Oui, Amis, il était assurément naturel de faire venir le Régiment de Flandre, puisqu'on le pouvait. Naturel qu'à la vue des baudriers militaires le cœur de l'Œil-de-Bœuf rallié reprît vie ; que Dames d'honneur et gentilshommes d'honneur adressassent des paroles consolantes aux défenseurs à épauettes, et les uns aux autres. Naturel également, simple courtoisie commune, que les Gardes du Corps, Régiment de Gentilshommes, invitassent leurs frères de Flandre à un Dîner de bienvenue ! — Pareille invitation, dans les derniers jours de septembre, est donnée et acceptée.

Les Dîners sont définis comme « l'acte *ultime* de communion » : les hommes qui ne peuvent communier sur rien d'autre peuvent sympathiquement manger ensemble ; ils peuvent encore s'élever à quelque chaleur fraternelle au-dessus de la nourriture et du vin. Le dîner est fixé au jeudi premier octobre ; il devrait produire un bel effet. En outre, puisque ce Dîner risque d'être assez vaste et que même les Sous-Officiers et les simples soldats pourront être introduits pour voir et entendre, ne pourrait-on obtenir pour cet objet l'Appartement de l'Opéra de Sa Majesté, demeuré tout à fait silencieux depuis la visite de l'empereur Joseph ? — La Salle de l'Opéra est accordée ; le Salon d'Hercule servira de salon de réception. Non seulement les Officiers de Flandre, mais ceux des Suisses, des Cent-Suisses, même de la Garde nationale de Versailles — ceux d'entre eux qui possèdent quelque loyauté — festoieront : ce sera un Repas comme il en existe peu.

Supposez maintenant la partie solide de ce Repas consommée ; et la première bouteille achevée. Supposez bus les toasts loyaux accoutumés ; la santé du Roi, celle de la Reine au milieu de vivats assourdissants ; celle de la Nation « omise », ou même « rejetée ». Supposez le champagne coulant ; les paroles rendues vaillantes par le pot, la musique instrumentale ; les têtes vides et emplumées devenant toujours plus bruyantes par leur propre vide et par le bruit les unes des autres ! On dit à Sa Majesté, qui paraît ce soir-là inhabituellement triste — Sa Majesté masculine étant assise, engourdie par la chasse du jour —, que ce spectacle la réjouirait. Voyez ! Elle entre, sortant de ses Appartements comme la Lune des nuages, cette plus belle et plus malheureuse Reine des Cœurs ; l'Époux royal à son côté, le jeune Dauphin dans ses bras ! Elle descend des Loges, parmi

l'éclat et les acclamations ; fait le tour des Tables en reine ; gracieusement escortée, saluant avec grâce ; le regard plein de douleur, mais aussi de gratitude et de hardiesse, l'espérance de la France sur son sein de mère ! Et maintenant, tandis que la musique attaque : *Ô Richard, ô mon Roi, l'univers t'abandonne* — quel homme pourrait ne pas s'élever aux hauteurs de la pitié et de la valeur loyale ? Comment de jeunes Enseignes à tête emplumée pourraient-ils ne pas témoigner de l'état de vacuité battue par la tempête où ils se trouvent : par des cocardes blanches des Bourbons, que de beaux doigts leur remettent ; par des épées agitées, tirées pour boire à la santé de la Reine ; par des cocardes nationales foulées aux pieds ; par l'escalade des Loges, d'où pourraient venir des murmures intrus ; par vocifération, trépignement, bruit, fureur et distraction, au-dedans comme au-dehors ? Jusqu'à ce que le champagne et la danse sauvage accomplissent leur œuvre ; et que tous reposent, silencieux, à l'horizontale, dormant passivement avec des rêves de récompense guerrière !

Repas naturel dans les temps ordinaires, repas inoffensif : maintenant fatal, comme celui de Thyeste ; comme celui des Fils de Job, lorsqu'un vent violent frappa les quatre coins de leur maison de festin ! Pauvre Marie-Antoinette, si mal conseillée ; avec la véhémence d'une femme, non la prévoyance d'une souveraine ! C'était si naturel, et pourtant si imprudent. Le lendemain, dans un discours public de cérémonie, Sa Majesté se déclare « enchantée du jeu ».

Le cœur de l'Œil-de-Bœuf s'échauffe jusqu'à l'espérance ; jusqu'à une hardiesse prématurée. Des Dames d'honneur ralliées, servies par des Abbés, cousent des « cocardes blanches » ; les distribuent, avec des paroles, avec des regards, à des jeunes gens à épauettes ; lesquels, en retour, peuvent baiser, non sans ferveur, les beaux doigts qui les cousent. Capitaines de cavalerie et d'infanterie parquent avec « d'énormes cocardes blanches » ; bien plus, un Capitaine de la Garde nationale de Versailles en a monté une semblable, tant les paroles et les regards furent ensorcelants, et il a mis de côté sa tricolore ! Le major Lecointre peut bien secouer la tête d'un air sévère et prononcer des paroles audibles de ressentiment. Mais voici qu'un ferrailleur, portant une énorme cocarde blanche, surprend les paroles du Major ; l'invite avec insolence, une première fois, puis ailleurs une seconde, à se rétracter ; faute de quoi, à se battre en duel. Ce dernier exploit, le major Lecointre déclare qu'il ne l'accomplira point, du moins selon aucune loi connue de l'escrime ; qu'il saura néanmoins, selon la simple loi de Nature, à coups de dague et de lame, « exterminer » tout

« vil gladiateur » qui insulterait sa personne ou la Nation. Sur quoi — car le Major tire réellement son instrument — « on les sépare », et aucune gorge n'est tranchée.²³¹

Chapitre III — Cocardes noires

Mais imaginez quel effet ce Repas de Thyeste et ce piétinement de la Cocarde nationale durent produire dans la *Salle des Menus* ; dans les Queues affamées des Boulangers à Paris ! Bien plus, pareils Repas de Thyeste semblent continuer. Flandre a donné son Contre-Dîner aux Suisses et aux Cent-Suisses ; puis, le samedi, il y en eut un autre.

Oui, ici chez nous règne la famine ; mais là-bas, à Versailles, il y a de la nourriture — assez et davantage ! Le Patriotisme demeure à la queue, grelottant et frappé de faim, insulté par le Patrouillotisme ; tandis que des Aristocrates altérés de sang, échauffés par l'excès de bonne chère, foulent aux pieds la Cocarde nationale. L'atrocité peut-elle être vraie ? Regardez donc : uniformes verts à parements rouges ; cocardes noires — couleur de la Nuit ! Devons-nous subir l'assaut militaire et mourir aussi de faim ? Car voici que le Bateau de blé de Corbeil, qui venait deux fois par jour avec sa farine au plâtre de Paris, ne vient plus qu'une fois. Et l'Hôtel de Ville est sourd ; et les hommes sont traînants et lâches ! — Au Café de Foy, ce samedi soir, apparaît une chose nouvelle, non la dernière de son espèce : une femme parlant en public. Son pauvre homme, dit-elle, a été réduit au silence par son District ; leurs Présidents et leurs Fonctionnaires ne lui permettaient pas de parler. C'est pourquoi elle parlera ici de sa voix aiguë ; dénonçant, tant que le souffle lui durera, le Bateau de Corbeil, le pain au plâtre de Paris, les sacrilèges dîners de l'Opéra, les uniformes verts, les Aristocrates pirates et leurs cocardes noires !^{G016}

Vraiment, il est temps que disparaissent au moins les cocardes noires. Le Patrouillotisme lui-même ne les protégera pas. Bien plus, l'irritable « M. Tassin », à la parade des Tuileries le dimanche matin, oublie toute règle militaire nationale ; jaillit hors des rangs, arrache une cocarde noire qui parade là d'un air sinistre et la foule furieusement dans le sol de France. Le Patrouillotisme lui-même n'est pas sans colère comprimée. Les Districts commencent aussi à s'agiter ; la voix du président Danton se répercute dans les Cordeliers ; Marat, l'Ami du Peuple, a volé jusqu'à Versailles puis est revenu — oiseau noir, non de l'espèce des alcyons !²³²

Ainsi le Patriote rencontre le Patriote en promenade, ce dimanche, et voit sa sombre inquiétude reflétée sur le visage d'un autre. Des groupes, malgré le

Patrouillotisme, moins vigilant qu'à l'ordinaire, flottent et délibèrent : groupes sur les Ponts, sur les Quais, dans les Cafés patriotiques. Et chaque fois qu'une cocarde noire apparaît, s'élève le grondement et l'aboïement à mille voix : « À bas ! » Toutes les cocardes noires sont arrachées sans pitié. Un individu ramasse la sienne ; la baise, tente de la refixer ; mais « cent cannes s'élèvent dans l'air », et il renonce. Pis encore arrive à un autre individu, condamné par un *Plébiscite* improvisé à la Lanterne ; sauvé avec peine par quelque Corps de Garde actif. — Lafayette voit les signes d'une effervescence ; il double ses Patrouilles, double sa diligence, afin de la prévenir. Ainsi passe le dimanche 4 octobre 1789.

Sombre est le cœur masculin, comprimé par le Patrouillotisme ; véhément le cœur féminin, impossible à réprimer. La femme qui parlait en public au Palais-Royal n'était pas la seule à parler. Les hommes ignorent ce qu'est un garde-manger lorsqu'il se vide ; seules les mères de famille le savent. Ô femmes, épouses d'hommes qui calculent seulement et n'agissent point ! Le Patrouillotisme est fort ; mais la Mort par la famine et l'assaut militaire est plus forte. Le Patrouillotisme réprime le Patriotisme masculin : mais le Patriotisme féminin ? Des Gardes nommés Nationaux enfonceront-ils leurs baïonnettes dans la poitrine des femmes ? Pareille pensée — ou plutôt obscure matière brute et sans forme d'une pensée — fermente universellement sous le bonnet féminin ; et, dès la première aube, au moindre signe, elle explosera.

Chapitre IV — Les Ménades

Si Voltaire, un jour d'humeur atrabilaire, demanda à ses compatriotes : « Mais vous, *Welches*, qu'avez-vous inventé ? », ils peuvent maintenant répondre : l'Art de l'Insurrection. C'était un art nécessaire dans ces derniers temps singuliers ; un art auquel la nature française, si pleine de véhémence, si exempte de profondeur, était peut-être la mieux appropriée de toutes.

À quelle hauteur, on peut bien dire à quelle perfection, cette branche de l'industrie humaine fut-elle portée par la France durant le dernier demi-siècle ! L'Insurrection, que Lafayette jugeait peut-être « le plus sacré des devoirs », compte maintenant, pour le Peuple français, parmi les devoirs qu'il sait accomplir. Les autres foules sont des masses obtuses ; elles roulent en avant avec une ténacité obtuse et féroce, une chaleur obtuse et féroce, mais ne lancent en chemin aucun éclair de génie. La foule française, au contraire, figure parmi les phénomènes les plus vivants de notre monde. Si rapide, si audacieuse ; si clairvoyante, inventive, prompte à saisir l'instant ; animée de vie jusqu'au bout des doigts ! Ce talent, ne posséderait-elle aucun autre, de se ranger spontanément à la queue distingue, comme nous l'avons dit, le Peuple français de tous les Peuples anciens et modernes.

Que le Lecteur avoue aussi que, tout bien pesé, peu d'Apparitions terrestres valent peut-être mieux d'être considérées que les foules. La foule est une véritable irruption de la Nature ; sortie du plus profond de la Nature, ou communiquant avec lui. Lorsque tant de choses grincent et grimacent comme des Formalités sans vie, et que, sous le bougran rigide, on ne sent battre aucun cœur, voici de nouveau, sinon ailleurs du moins ici, Sincérité et Réalité. Frémis devant elle ; hurle même, si tu le dois ; néanmoins considère-la. Quel Complexe de Forces humaines et d'Individualités lancé au-dehors, dans son humeur transcendante, pour agir et réagir sur les circonstances et les unes sur les autres ; pour accomplir tout ce qu'il porte en lui d'accomplir ! Ce qu'elles feront, nul homme ne le sait ; elles-mêmes moins que tous. C'est le plus inflammable et le plus démesuré des Feux d'artifice, qui s'engendre et se consume lui-même. À travers quelles phases, jusqu'à quelle étendue, avec quels résultats il brûlera, Philosophie et Perspicacité le conjecturent en vain.

« L'Homme, a-t-on écrit, intéresse éternellement l'homme ; bien plus, à proprement parler, rien d'autre n'est intéressant. » Sous cette lumière, ne discernons-nous pas pourquoi la plupart des Batailles sont devenues si ennuyeuses ? Les Batailles, dans ces âges, se traitent par mécanisme ; avec le plus faible développement possible de l'individualité ou de la spontanéité humaine : les hommes meurent même maintenant, et se tuent les uns les autres, d'une manière artificielle. Les Batailles, depuis le temps d'Homère où elles étaient des Foules combattantes, ont pour la plupart cessé de mériter d'être regardées, lues ou gardées en mémoire. Combien de Batailles sanglantes et fastidieuses l'Histoire s'efforce-t-elle de représenter, voire de chanter d'une voix enrouée — et elle omettrait ou glisserait négligemment sur cette unique Insurrection des femmes ?

Une pensée, ou l'obscur matière brute d'une pensée, fermentait toute la nuit, universellement dans la tête féminine, et pouvait exploser. Dans la mansarde sordide, le lundi matin, la Maternité s'éveille et entend les enfants pleurer pour du pain. La Maternité doit sortir dans les rues, vers les marchés aux herbes et les Queues des Boulangers ; elle y rencontre la Maternité frappée de faim, sympathique, exaspérante. Ô femmes malheureuses que nous sommes ! Mais au lieu des Queues des Boulangers, pourquoi ne pas marcher vers les palais des Aristocrates, racine du mal ? *Allons !* Assemblons-nous. À l'Hôtel de Ville ; à Versailles ; à la Lanterne !

Dans l'un des Corps de Garde du quartier Saint-Eustache, « une jeune femme » saisit un tambour — car comment les Gardes nationaux tireraient-ils sur des femmes, sur une jeune femme ? La jeune femme saisit le tambour ; part en le battant, « poussant des cris relatifs à la disette des grains ». Descendez, ô mères ; descendez, vous les Judith, vers la nourriture et la vengeance ! — Toutes les femmes s'assemblent et partent ; des foules prennent d'assaut tous les escaliers, forcent toutes les femmes à sortir : la Force insurrectionnelle féminine ressemble, selon Camille, à la Force navale anglaise ; il y a une universelle « presse des femmes ». Robustes Dames de la Halle, minces Couturières, diligentes, levées dès l'aube ; antique Virginité trotinant vers matines ; Servante avec son balai matinal : toutes doivent partir. Levez-vous, ô femmes ; les hommes traînants n'agiront pas ; ils disent que nous pouvons agir nous-mêmes !

Ainsi, pareille à la rupture des neiges sur les montagnes — chaque escalier étant un ruisseau fondu —, elle déferle, tumultueuse, poussant des cris sauvages, vers l'Hôtel de Ville. Tumultueuse, avec ou sans musique de tambour : car le

faubourg Saint-Antoine lui aussi a retroussé sa robe ; avec manches de balai, chenets et même vieux pistolets rouillés — sans munitions —, il s'écoule en avant. Le bruit en vole, à la vitesse du son, jusqu'aux Barrières les plus éloignées. À sept heures, en ce cru matin d'octobre, cinquième jour du mois, l'Hôtel de Ville verra des merveilles. Bien plus, comme le hasard le veut, un groupe masculin s'y trouve déjà ; aggloméré en tumulte autour de quelque Patrouille nationale et d'un Boulanger saisi pour faux poids. Ils sont là ; ils ont même abaissé la corde de la Lanterne. De sorte que les Fonctionnaires doivent faire sortir clandestinement le Boulanger aux poids trop légers par les portes de derrière, et même envoyer « dans tous les Districts » demander davantage de force.

Grandiose, dit Camille, était le spectacle de tant de Judith — huit à dix mille en tout — se précipitant pour rechercher la racine du mal ! Il ne devait pas être sans effroi : burlesque et terrible, impossible à gouverner. À pareille heure, les Trois Cents veilleurs ne sont pas encore levés : seulement quelques Clercs, une Compagnie de Gardes nationaux et M. de Gouvion, le Major général. Gouvion a combattu en Amérique pour la cause de la Liberté civile ; homme qui ne manque pas de cœur, mais manque de tête. Pour le moment il se trouve dans son cabinet de derrière, apaisant l'Huissier Maillard, sergent de la Bastille, venu, comme tant d'autres, avec des « représentations ». L'apaisement n'est pas encore achevé lorsque nos Judith arrivent.

Les Gardes nationaux se forment sur les escaliers extérieurs, baïonnettes couchées ; les dix mille Judith montent, irrésistibles ; avec adjurations, les mains étendues — uniquement pour parler au Maire. L'arrière les pousse ; bien plus, depuis des mains masculines à l'arrière, les pierres volent déjà. Les Gardes nationaux doivent faire l'une de deux choses : balayer la place de Grève au canon, ou s'ouvrir à droite et à gauche. Ils s'ouvrent ; le déluge vivant se précipite à l'intérieur. À travers toutes les salles et tous les cabinets, jusqu'au plus haut beffroi : affamé ; cherchant des armes, cherchant les Maires, cherchant justice. Cependant les plus présentables parlent avec bonté aux Clercs ; exposent la misère de ces pauvres femmes ; également leurs infirmités, dont certaines sont même d'une espèce intéressante.²³³

Le pauvre M. de Gouvion est sans ressources dans cette extrémité : homme désarmé, troublé, qui se suicidera un jour. Quel bonheur pour lui que l'Huissier Maillard, l'homme aux mille ressources, se trouvât là à cet instant, quoique occupé à faire des représentations ! Retourne en volant, Maillard aux

mille ressources ; cherche la Compagnie de la Bastille ; et reviens vite avec elle — surtout avec ta propre tête ingénieuse ! Car voici que les Judith ne trouvent ni Maire ni Municipal ; à peine, dans le plus haut beffroi, découvrent-elles le pauvre abbé Lefèvre, distributeur de la Poudre. Faute de mieux, elles le suspendent là ; dans la pâle lumière du matin ; au-dessus de tout Paris, qui nage dans ses yeux défaillants : fin horrible ? Non : la corde se rompit, comme le faisaient souvent les cordes françaises ; ou bien une Amazone la coupa. L'abbé Lefèvre tombe d'une vingtaine de pieds, rebondissant parmi les plombs ; et vit encore de longues années, quoiqu'il garde toujours « un tremblement dans les membres ».²³⁴

Et maintenant les portes volent sous les hachettes ; les Judith ont forcé l'Arsenal ; saisi fusils et canons, trois sacs d'argent, des monceaux de papiers ; les torches flambent. Dans quelques minutes, notre brave Hôtel de Ville, qui date d'Henri IV, avec tout ce qu'il contient, sera en flammes !

Chapitre V — L’Huissier Maillard

En flammes, véritablement — si l’Huissier Maillard, prompt des pieds et fertile de tête, n’était revenu !

Maillard, de sa propre initiative — car Gouvion et les autres ne voulurent même pas lui donner leur sanction —, saisit un tambour ; descend les marches du Porche, ran-tan, frappant sec, faisant rouler bien haut sa Marche des Gueux : À Versailles ! Allons, à Versailles ! Comme on frappe sur une marmite ou une bassinoire lorsqu’il faut mettre en ruche des abeilles femelles irritées, ou disons des guêpes désespérées en plein vol, et que les insectes désespérés entendent ce bruit et s’amassent autour de lui — simplement autour d’une direction là où il n’en existait aucune —, ainsi nos Ménades s’amassent maintenant autour de Maillard aux mille ressources, Huissier à cheval du Châtelet. La hache s’arrête, levée ; l’abbé Lefèvre reste à demi pendu ; du beffroi jusqu’en bas, tout se vomit au-dehors. Quel est ce ran-tan ? Stanislas Maillard, héros de la Bastille, nous conduira-t-il à Versailles ? Joie à toi, Maillard ; tu es béni entre tous les Huissiers à cheval ! En route donc, en route !

Les canons saisis sont attelés à des chevaux de charrette également saisis. La demoiselle Théroigne¹, aux boucles brunes, pique et casque, y siège en canonnière, « l’œil fier et le beau visage serein » ; comparable, pensent certains, à la Pucelle d’Orléans, rappelant même « l’idée de Pallas Athéna ».²³⁵ Maillard — car son tambour roule toujours — est, par une acclamation qui déchire les cieux, reconnu Général. Maillard hâte la marche languissante. Maillard, battant le rythme d’un ran-tan aigu tout le long des Quais, conduit en avant, non sans peine, son armée de Ménades. Pareille armée ne marcha point en silence ! Le batelier s’arrête sur le Fleuve ; tous les charretiers et cochers s’enfuient ; les hommes regardent aux fenêtres — non les femmes, de peur d’être pressées. Spectacle des spectacles : des Bacchantes dans ces derniers Âges formalisés ! Henri de bronze regarde depuis son Pont-Neuf ; le Louvre monarchique, les Tuileries médicéennes voient un jour qu’ils n’avaient jamais vu.

¹ La présence de Théroigne à la tête de la marche partie de Paris le 5 octobre est aujourd’hui très contestée. Elle se trouvait vraisemblablement déjà à Versailles et nia elle-même avoir conduit la marche. Carlyle suit ici une légende spectaculaire du XIXe siècle.

Et maintenant Maillard a conduit ses Ménades dans les Champs-Élysées — Champs du Tartare, plutôt —, et l'Hôtel de Ville n'a presque rien souffert. Portes brisées ; un abbé Lefèvre qui ne distribuera plus jamais de poudre ; trois sacs d'argent, dont la plus grande partie — car le Sans-culottisme, quoique affamé, n'est pas sans honneur — sera rendue :²³⁶ voilà tout le dommage. Grand Maillard ! Autour de son tambour se forme un petit noyau d'Ordre ; mais ses lisières fluctuent comme l'Océan devenu fou : la Canaille masculine et féminine afflue vers lui depuis les quatre vents ; aucune direction n'existe, sinon dans son unique tête et ses deux baguettes de tambour.

Ô Maillard, depuis que la Guerre existe, quel Général d'une Force eut jamais devant lui une tâche comme la tienne aujourd'hui ? Gautier Sans-Avoir touche encore le cœur sensible : mais Gautier possédait une sanction ; de l'espace pour se retourner ; et ses Croisés étaient du sexe masculin. Toi, aujourd'hui, désavoué du Ciel et de la Terre, tu es Général de Ménades. Leur frénésie inarticulée, tu dois sur-le-champ la traduire en paroles articulées, en actions qui ne soient pas frénétiques. Échoue d'un côté ou de l'autre ! La Fonctionnarité procédurière, avec ses peines et ses codes, attend devant toi ; derrière, les Ménades tempêtent. Si de telles femmes tranchèrent la tête mélodieuse d'Orphée et la jetèrent dans les eaux du Pénée, que ne peuvent-elles faire de toi — toi qui n'es que rythmique, sans autre musique qu'un tambour de peau de mouton ? — Maillard n'échoua point. Remarquable Maillard, si la renommée n'était un accident et l'Histoire une distillation de la Rumeur, combien tu serais remarquable !

Dans les Champs-Élysées, il y a pause et fluctuation ; mais, pour Maillard, point de retour. Il persuade ses Ménades, qui réclament les armes et l'Arsenal, qu'il n'existe aucune arme dans l'Arsenal ; qu'une attitude désarmée et une pétition à l'Assemblée nationale vaudront mieux. Il nomme à la hâte, ou sanctionne, des Générales, des Capitaines de dizaines et de cinquantaines ; puis, dans l'ordre le plus flottant qui soit, au rythme de quelque « huit tambours » — ayant déposé le sien —, les Volontaires de la Bastille fermant la marche, il reprend la route.

Chaillot, qui fournit aussitôt des miches cuites, n'est pas pillé ; les Manufactures de Sèvres ne sont pas brisées. Les vieilles arches du pont de Sèvres résonnent sous les pieds des Ménades ; la Seine jaillit et poursuit son murmure éternel ; Paris lance derrière nous le grondement du tocsin et du tambour d'alarme — inaudibles pour le moment au milieu des armées aux cris perçants et

du clapotement de la pluie. Vers Meudon, vers Saint-Cloud, des deux côtés, leur nouvelle s'est répandue ; ce soir, les foyers auront un sujet de conversation. La presse des femmes continue toujours, car c'est la cause de toutes les Filles d'Ève, mères présentes ou futures. Nulle Dame en carrosse, si violentes que soient ses crises de nerfs, ne peut éviter de descendre dans la route boueuse, avec ses souliers de soie, et de marcher.²³⁷ Ainsi, dans le sauvage temps d'octobre, pareil à un sauvage vol de cigognes sans ailes, elles traversent les campagnes stupéfaites. Elles arrêtent toutes sortes de voyageurs ; surtout ceux qui viennent de Paris, voyageurs ou courriers. Le député Le Chapelier, dans son élégant costume, regarde avec stupeur depuis son élégant véhicule, à travers ses lunettes, inquiet pour sa vie ; il déclare avec empressement qu'il est le Député patriote Le Chapelier, même l'ancien Président Le Chapelier, qui présida durant la Nuit de Pentecôte et fut membre originel du Club breton. Aussitôt « s'élève un immense cri de : Vive Le Chapelier ! et plusieurs personnes armées bondissent devant et derrière pour lui servir d'escorte ».²³⁸

Néanmoins, des nouvelles, des dépêches de Lafayette ou le vague bruit de la Rumeur ont traversé par les chemins de côté. Dans l'Assemblée nationale, tandis que tous discutent avec ardeur l'ordre du jour ; regrettent qu'il se tienne des Repas antinationaux dans les Salles d'Opéra ; que Sa Majesté hésite encore à accepter les Droits de l'Homme et leur suspende des conditions et des peut-être — Mirabeau s'approche du Président, qui se trouve être l'expérimenté Mounier, et articule à mi-voix, dans le registre grave : « Mounier, Paris marche sur nous. » — « Peut-être ; je n'en sais rien ! » — « Que vous le croyiez ou non ne me regarde pas ; mais Paris, vous dis-je, marche sur nous. Tombez soudain malade ; passez au Château ; dites-le-leur. Il n'y a pas un moment à perdre. » — « Paris marche sur nous ? répond Mounier d'un accent atrabilaire. Eh bien, tant mieux ! Nous serons plus tôt en République. » Mirabeau le quitte comme on quitte un Président expérimenté qui avance les yeux bandés dans des eaux profondes ; et l'ordre du jour continue comme auparavant.

Oui, Paris marche sur nous — et plus que les femmes de Paris ! À peine Maillard était-il parti que le message de M. de Gouvion à tous les Districts, avec le tocsin et la générale battue de cette manière, commença à produire son effet. Des Gardes nationaux armés de tous les Districts ; surtout les Grenadiers du Centre, qui sont nos anciens Gardes françaises, arrivent rapidement les uns après les autres sur la place de Grève. Un « peuple immense » s'y trouve ; Saint-

Antoine, avec sa pique et son fusil rouillé, s'y presse tout entier, qu'on le veuille ou non. Les Grenadiers du Centre sont accueillis par des vivats : « Ce ne sont pas des vivats qu'il nous faut, répondent-ils sombrement ; la Nation a été insultée ; aux armes, et venez avec nous recevoir des ordres ! » Ah, le vent souffle-t-il ainsi ? Patriotisme et Patrouillotisme ne font plus qu'un !

Les Trois Cents se sont assemblés ; « tous les Comités sont en activité ». Lafayette dicte des dépêches pour Versailles lorsqu'une Députation des Grenadiers du Centre se présente devant lui. La Députation fait le salut militaire et parle ainsi, non sans quelque pensée : « Mon Général, nous sommes députés par les Six Compagnies de Grenadiers. Nous ne vous croyons pas traître, mais nous croyons que le Gouvernement vous trahit ; il est temps que cela finisse. Nous ne pouvons tourner nos baïonnettes contre des femmes qui nous crient qu'elles ont faim. Le peuple est misérable, la source du mal est à Versailles : il faut aller chercher le Roi et l'amener à Paris. Il faut exterminer le Régiment de Flandre et les Gardes du Corps qui ont osé fouler aux pieds la Cocarde nationale. Si le Roi est trop faible pour porter sa couronne, qu'il la dépose. Vous couronnerez son Fils, vous nommerez un Conseil de Régence ; et tout ira mieux. »²³⁹ Un étonnement plein de reproche se peint sur le visage de Lafayette ; il s'exprime par ses lèvres éloquentes et chevaleresques — en vain. « Mon Général, nous verserions pour vous la dernière goutte de notre sang ; mais la racine du mal est à Versailles ; il faut aller chercher le Roi et l'amener à Paris ; tout le peuple le veut. »

Mon Général descend sur l'escalier extérieur et harangue : encore une fois en vain. « À Versailles ! À Versailles ! » Le maire Bailly, mandé à travers des flots de Sans-culottisme, tente depuis son carrosse d'apparat doré une éloquence académique ; il n'obtient que d'infinis cris rauques : « Du pain ! À Versailles ! » — puis se rétracte volontiers à l'intérieur. Lafayette monte le cheval blanc ; de nouveau harangue et reharangue : avec éloquence, fermeté, démonstration indignée ; avec tout, sauf la persuasion. « À Versailles ! À Versailles ! » Cela dure ainsi d'heure en heure, pendant une demi-journée.

Le grand Scipion l'Américain ne peut rien faire ; pas même s'échapper. « Morbleu, mon Général, crient les Grenadiers en serrant leurs rangs lorsque le cheval blanc fait mine d'aller de ce côté, vous ne nous quitterez pas, vous resterez avec nous ! » Conjoncture périlleuse : le maire Bailly et les Municipaux siègent en tremblant au-dedans ; Mon Général est prisonnier au-dehors. La place de Grève, avec ses trente mille Réguliers, tout son irrégulier Saint-Antoine et Saint-

Marceau, n'est qu'une masse menaçante d'acier clair ou rouillé ; tous les cœurs, d'une sombre fixité, attachés à un seul objet. Sombres et fixes sont tous les cœurs ; aucun n'est tranquille — sinon peut-être celui du cheval blanc, qui gratte le sol, le cou arqué, mâchant paisiblement son mors, comme si aucun Monde avec ses Dynasties et ses Ères ne s'effondrait maintenant. Le jour bruineux incline vers l'ouest ; le cri demeure : « À Versailles ! »

Bien plus, des cris tout à fait sinistres arrivent maintenant de loin ; rauques, se répercutant en longs murmures creux, avec des syllabes trop semblables à celles de « Lanterne ! » Ou bien le Sans-culottisme irrégulier pourrait partir de lui-même, avec des piques, même avec des canons. L'inflexible Scipion finit par demander aux Municipaux, par un aide de camp, s'il peut partir ou non. Une Lettre lui est tendue par-dessus les têtes armées ; soixante mille visages lancent fixement leurs éclairs vers le sien ; le silence se fait, aucune poitrine ne respire jusqu'à ce qu'il ait lu. Par le Ciel, il pâlit soudain ! Les Municipaux permettent-ils ? « Permettent et même ordonnent » — puisqu'il ne peut faire autrement. Un fracas d'approbation déchire le firmament. À vos rangs donc ; marchons !

Il est, selon notre calcul, près de trois heures de l'après-midi. Les Gardes nationaux indignés dîneront cette fois dans leur havresac : qu'ils aient mangé ou non, ils marchent d'un seul cœur. Paris ouvre toutes ses fenêtres, bat des mains lorsque passent les Vengeurs, au pas, avec leurs tambours stridents et leurs chalemies ; puis elle demeurera pensive, inquiète, et passera une nuit presque sans sommeil.²⁴⁰ Sur le cheval blanc, Lafayette, aussi lentement que possible, allant et venant, haranguant éloquentement parmi les rangs, roule en avant avec ses trente mille hommes. Saint-Antoine, avec pique et canon, l'a précédé ; une multitude mêlée, armée de tout et de rien, plane sur ses flancs et ses lisières ; la campagne s'arrête encore une fois, bouche bée : Paris marche sur nous.

Chapitre VI — Vers Versailles

Car, en vérité, vers ce même moment, Maillard a arrêté ses Ménades ruisselantes sur la dernière hauteur ; et maintenant Versailles, le Château de Versailles et, au loin, l'héritage de la Royauté s'ouvrent au regard émerveillé. Très loin sur la droite, au-dessus de Marly et de Saint-Germain-en-Laye ; tournant vers Rambouillet, sur la gauche : tout est beau, doucement niché, comme attristé sous le temps humide et sombre ! Et tout près devant nous se trouve Versailles, la Nouvelle et la Vieille ; avec entre elles cette large Avenue de Versailles chargée de feuillage — majestueuse, feuillue, large de trois cents pieds, disent les hommes, avec quatre Rangées d'Ormes ; puis le Château de Versailles, se terminant en Parcs royaux et Lieux de plaisance, petits lacs miroitants, berceaux, Labyrinthes, Ménagerie, Grand et Petit Trianon. Demeures aux hautes tours, lieux feuillus et agréables où habitent les dieux de ce monde inférieur : d'où pourtant le noir Souci ne peut être exclu ; vers lesquels la Faim des Ménades avance en cet instant, armée de thyrses-piques !

Oui, là-bas, Mesdames, où notre droite Avenue feuillue, rejointe — vous le voyez — par deux Avenues sœurs, feuillues elles aussi, venues de cette main et de l'autre, s'élargit en Place royale et en Avant-Cour du Palais ; là-bas se trouve la Salle des Menus. Là siège une auguste Assemblée qui régénère la France. Avant-Cour, Grande Cour, Cour de Marbre, Cour se rétrécissant en Cour : vous pouvez les distinguer ensuite, ou les imaginer. Sur le bord extrême de la dernière, ce dôme de verre qui scintille visiblement comme une étoile d'espérance est — l'Œil-de-Bœuf ! Là-bas, ou nulle part au monde, se cuit notre pain. Mais, ô Mesdames, une chose ne serait-elle pas bonne : que nos canons, avec la demoiselle Théroigne et tout l'appareil de guerre, soient placés à l'arrière ? La soumission sied aux pétitionnaires d'une Assemblée nationale ; nous sommes étrangères à Versailles — d'où viennent, trop audiblement, les sons du tocsin et de la générale ! Il serait bon aussi de prendre, si possible, un visage joyeux, cachant nos douleurs ; même de chanter. La Douleur, plainte par les Cieux, est odieuse, suspecte à la Terre. — Ainsi conseille Maillard aux mille ressources, haranguant ses Ménades sur les hauteurs proches de Versailles.²⁴¹

Les dispositions de l'habile Maillard sont exécutées. Les Insurgées ruisselantes avancent dans l'Avenue « en trois colonnes », entre les quatre rangées d'Ormes ;

chantant *Henri Quatre*, avec la mélodie dont elles sont capables, et criant : « Vive le Roi ! » Versailles, quoique les rangées d'Ormes dégouttent de pluie, se presse des deux côtés et répond : « Vivent nos Parisiennes ! »

Des estafettes, des éclaireurs sont partis vers Paris à mesure que la Rumeur s'épaississait : grâce à quoi Sa Majesté, partie tirer dans les Bois de Meudon, a été heureusement découverte et ramenée ; et la générale et le tocsin mis en branle. Les Gardes du Corps sont déjà rangés devant les Grilles du Palais ; ils regardent l'Avenue de Versailles d'un air sombre, dans leurs culottes de peau mouillées. Flandre est là aussi, repentant du Repas de l'Opéra. Des Dragons à pied s'y trouvent également. Enfin le major Lecointre et ce qu'il a pu rassembler de la Garde nationale de Versailles ; quoique, remarquons-le, notre Colonel, ce même comte d'Estaing privé de sommeil, ne donnant ni ordre ni munitions, ait disparu de la manière la plus inconvenante — on le suppose dans l'Œil-de-Bœuf. Des Suisses en habit rouge se tiennent à l'intérieur des Grilles, sous les armes. Là aussi, dans leur salle intérieure, « tous les Ministres », Saint-Priest, Pompignan-la-Lamentation et les autres, se sont réunis autour de M. Necker : ils siègent là avec lui, le visage vide, attendant ce que l'heure apportera.

Le président Mounier, quoiqu'il ait répondu à Mirabeau par un « tant mieux » et affecté de mépriser l'affaire, avait ses propres pressentiments. Assurément, durant ces quatre longues heures, il ne s'est pas reposé sur des roses ! L'ordre du jour avance : une Députation à Sa Majesté semble convenable, afin qu'il lui plaise d'accorder « l'Acceptation pure et simple » à nos Articles constitutionnels ; l'« Acceptation mêlée et conditionnelle », avec ses éventualités, ne satisfait ni les dieux ni les hommes.

Cela est clair. Et pourtant il existe davantage, que nul homme ne prononce, que tous comprennent maintenant obscurément. Inquiétude et distraction se lisent sur chaque visage ; les Membres chuchotent, vont et viennent avec malaise : l'ordre du jour n'est manifestement pas le besoin du jour. Jusqu'à ce qu'enfin, depuis les grilles extérieures, s'entendent froissement, heurts, vacarme aigu et dispute, étouffés par les murailles — témoignant que l'heure est venue ! On entend maintenant se précipiter et se comprimer ; puis entre l'Huissier Maillard, avec une Députation de Quinze Femmes boueuses et ruisselantes — ayant, par une industrie incroyable et l'aide de tous les massiers, persuadé les autres d'attendre dehors. L'Assemblée nationale regardera donc maintenant sa tâche auguste directement en face : le Constitutionnalisme régénérateur possède

devant lui, en chair et en os, un Sans-culottisme non régénéré qui crie : « Du pain ! Du pain ! »

Maillard aux mille ressources, traduisant la frénésie en articulation, réprimant d'une main, remontrant de l'autre, fait de son mieux ; et, véritablement, quoique non élevé dans l'art de parler en public, il s'en tire assez bien. Dans l'actuelle et effroyable rareté des grains, une Députation de Citoyennes est sortie de Paris pour présenter une pétition, ainsi que l'auguste Assemblée peut le constater. Les complots des Aristocrates sont trop évidents dans cette affaire : par exemple, un meunier a été soudoyé « par un billet de deux cents livres » afin de ne pas moudre — son nom est inconnu de l'Huissier, mais le fait peut être prouvé, du moins ne saurait être mis en doute. En outre, il semble que la Cocarde nationale ait été foulée aux pieds ; il existe aussi, ou il existait, des Cocardes noires. Toutes choses que l'auguste Assemblée nationale, espérance de la France, ne prendra-t-elle pas dans son immédiate et sage considération ?

Et la Faim des Ménades, impressionnable, criant : « Cocardes noires ! », criant : « Du pain ! Du pain ! », ajoute à sa manière : « Ne le fera-t-elle pas ? » — Oui, Messieurs, si une Députation à Sa Majesté, pour obtenir « l'Acceptation pure et simple », paraissait convenable, combien davantage maintenant pour « la situation affligeante de Paris », pour calmer cette effervescence ! Le président Mounier, avec une Députation rapidement formée, où nous remarquons la respectable figure du docteur Guillotin, se met aussitôt en marche. Le Vice-Président continuera l'ordre du jour ; l'Huissier Maillard restera auprès de lui pour contenir les femmes. Il est quatre heures de l'après-midi le plus misérable lorsque Mounier sort.

Ô expérimenté Mounier, quel après-midi — le dernier de ton existence politique ! Il aurait mieux valu « tomber soudain malade » lorsqu'il en était encore temps. Car voici que l'Esplanade, dans toute son étendue, est couverte de groupes de Femmes sordides et ruisselantes ; de Canaille masculine aux cheveux pendants, armée de haches, de piques rouillées, de vieux mousquets, de gourdins ferrés — bâtons terminés par des couteaux ou des lames d'épée, espèce de serpe improvisée —, et qui n'exprime rien d'autre que la révolte affamée. La pluie tombe à verse ; les Gardes du Corps caracolent à travers les groupes « au milieu des sifflets », irritant et agitant ce qui ne se disperse ici que pour se reformer là.

D'innombrables femmes sordides assiègent le Président et la Députation ; elles exigent de partir avec lui. Sa Majesté elle-même, regardant par la fenêtre, n'a-

t-elle pas envoyé demander ce que nous voulions ? « Du pain et parler au Roi » : telle fut la réponse. Douze femmes sont ajoutées à grand bruit à la Députation ; elles marchent avec elle à travers l'Esplanade, entre les groupes dispersés, les Gardes du Corps qui caracolent et la pluie battante.

Le président Mounier, augmenté à l'improviste de Douze Femmes, copieusement escorté par la Faim et la Canaille, est lui-même pris pour un groupe : lui et ses Femmes sont dispersés par les caracoleurs ; ils se rallient avec peine dans la boue.²⁴² Enfin les Grilles s'ouvrent : la Députation obtient accès, avec les Douze Femmes ; parmi ces dernières, Cinq verront même le visage de Sa Majesté. Que le Ménadisme mouillé attende leur retour avec les meilleurs sentiments dont il soit capable.

Chapitre VII — À Versailles

Mais déjà Pallas Athéna — sous la forme de la demoiselle Théroigne — s'occupe de Flandre et des Dragons démontés. Elle et les femmes les plus propres à cette œuvre passent dans les rangs ; parlent avec une gravité plaisante ; serrent les rudes cavaliers sur leur poitrine patriote ; abaissent spontons et mousquetons sous la pression de bras doux. Un homme digne du nom d'homme pourrait-il attaquer des femmes patriotes mourant de faim ?

On lit que Théroigne possédait des sacs d'argent qu'elle distribuait dans Flandre : fournis par qui ? Hélas, avec des sacs d'argent on s'assied rarement sur des canons insurrectionnels. Royalisme calomnieux ! Théroigne ne possédait que les revenus limités de sa profession de femme malheureuse ; point d'argent, mais des boucles brunes, la figure d'une Déesse païenne, une langue et un cœur éloquents.

Cependant Saint-Antoine, par groupes et par troupes, arrive sans cesse ; trempé, sombre, avec des piques et des serpes improvisées ; poussé jusque-là par l'idée fixe populaire. Tant de figures hérissées conduites ici de cette manière : figures venues accomplir elles-mêmes ne sachant quoi ; figures venues voir la chose s'accomplir ! Distinguée entre toutes, quelle est cette silhouette décharnée, portant une cuirasse de plomb — quoique petite — ,²⁴³ hérissée de cheveux roux grisonnants, même d'une longue barbe couleur de tuile ? C'est Jourdan, marchand de mulets malhonnête ; marchand désormais sans commerce, Mannequin de Peintre ayant fait l'école buissonnière aujourd'hui. Les nécessités de l'Art expliquent sa longue barbe couleur de tuile ; d'où vient sa cuirasse de plomb — à moins qu'il n'ait été quelque Colporteur autorisé par un insigne de plomb — demeurera peut-être à jamais un Problème historique. Nous distinguons un autre Saül parmi le peuple : le « Père Adam », ainsi que les groupes le nomment ; mieux connu de nous comme le marquis Saint-Huruge à la voix de taureau, héros du Veto, homme qui a subi des pertes et les a méritées. Le grand Marquis, relâché depuis quelques jours des Limbes, observe en péripatéticien cette scène sous son parapluie, non sans intérêt. Toutes ces personnes et ces choses, lancées ensemble comme nous le voyons : Pallas Athéna occupée avec Flandre ; Gardes nationaux patriotes de Versailles, à court de munitions, abandonnés par leur colonel d'Estaing et commandés par leur major

Lecointre ; puis Gardes du Corps caracolant, aigris, découragés, leurs culottes de peau trempées ; et enfin cette mer coulante de Misère indignée — ne peuvent-elles faire naître des événements ?

Voici pourtant que les Douze Députées reviennent du Château. Sans le président Mounier, il est vrai ; mais rayonnantes de joie, criant : « Vive le Roi et sa Maison ! » Les nouvelles sont donc bonnes, Mesdames ? Les meilleures ! Cinq d'entre nous furent admises dans les splendeurs intérieures, jusqu'à la Présence royale. Cette mince jeune fille, « Louison Chabray, ouvrière en sculpture, âgée de dix-sept ans seulement », la plus avenante et la plus assurée, nous l'avions nommée oratrice. Sa Majesté ne montra envers elle, comme envers nous toutes, que bonté. Bien plus, lorsque Louison, lui parlant, fut près de s'évanouir, il la prit dans ses bras royaux et dit galamment : « Elle en valait bien la peine. » Considérez, ô femmes, quel Roi ! Ses paroles n'étaient que consolation : on enverra des vivres à Paris s'il existe des vivres dans le monde ; les grains circuleront libres comme l'air ; les meuniers moudront — ou pis leur adviendra — tant que leurs meules dureront ; et rien ne restera mauvais que le Restaurateur de la Liberté française puisse redresser.

Bonnes nouvelles ; mais, pour des Ménades trempées, trop incroyables ! Il n'existe donc aucune preuve ? Des paroles de consolation ne sont que des paroles ; elles ne nourriront rien. Ô peuple malheureux, trahi par les Aristocrates qui corrompent jusqu'à tes messagères ! Dans les bras royaux, mademoiselle Louison ? Dans ses bras ? Petite effrontée, digne d'un nom — qui restera sans nom ! Oui, ta peau est douce ; la nôtre est rendue rude par l'épreuve, et bien trempée à attendre ici sous la pluie. Tu n'as point d'enfants affamés chez toi ; seulement des poupées d'albâtre qui ne pleurent pas ! La traîtresse ! À la Lanterne ! — Ainsi la pauvre Louison Chabray, sans que ses affirmations ni ses cris lui servent, mince et belle jeune fille récemment dans les bras de la Royauté, a une jarrettière autour du cou, des Amazones furieuses à chaque extrémité, et va périr de cette manière — lorsque deux Gardes du Corps arrivent au galop, dispersent les femmes avec indignation et la sauvent. Les Douze discréditées retournent en hâte au Château pour obtenir une « réponse par écrit ».

Mais voici un nouvel essaim de Ménades, ayant à sa tête « M. Brunout, Volontaire de la Bastille », commandant recruté de force. Elles aussi avanceront jusqu'à la Grille de la Grande Cour et verront ce qui se passe. La patience humaine, dans des culottes de peau trempées, possède ses limites. Le lieutenant

des Gardes du Corps, M. de Savonnières, laisse un instant son humeur, si longtemps provoquée et contenue, s'abandonner. Non seulement il disperse ces dernières Ménades ; mais il caracole autour de M. Brunout, commandant forcé, le frappe — ou brandit contre lui son sabre avec indignation —, y trouve un grand soulagement et finit même par le poursuivre. Brunout s'enfuit avec agilité, quoique en pirouettant, et désormais l'épée également tirée. À cette vision de colère et de victoire, deux autres Gardes du Corps — car la colère est contagieuse, et si consolante pour des Gardes longtemps contenus — s'abandonnent pareillement ; donnent la chasse, sabre brandi, décrivant dans l'air d'horribles cercles. De sorte que le pauvre Brunout n'a d'autre ressource que de battre en retraite avec une agilité accélérée, à travers rang après rang ; tel un Parthe, parant tout en fuyant ; surtout criant de tous ses poumons : « On nous laisse assassiner ! »

Honte ! Trois contre un ! Des grondements sortent des rangs de Lecoindre ; puis des mugissements ; enfin des coups de feu. Le bras de Savonnières est levé pour frapper : la balle d'un mousquet versaillais le fracasse ; le sabre brandi tombe en tintant, inoffensif. Brunout est sauvé, ce duel bien terminé ; mais le hurlement sauvage de la guerre se met à siffler de toutes parts !

Les Amazones reculent ; Saint-Antoine a pointé son canon — chargé de mitraille — ; trois fois on applique la torche allumée, qui trois fois refuse de prendre, tant les lumières sont trempées ; et des voix crient : « Arrêtez, il n'est pas temps encore ! »²⁴⁴ Messieurs des Gardes du Corps, vous aviez ordre de ne pas tirer ; néanmoins deux d'entre vous boitent à pied et un cheval de guerre gît mort. Ne serait-il pas bon de reculer hors de portée ; puis finalement de défiler vers l'intérieur ? Si, durant cette retraite, un mousqueton ou deux partaient tout seuls contre ces boutiquiers armés qui huent et chantent comme des coqs, qui pourrait s'en étonner ? Vos énormes cocardes blanches pendent souillées ; plutôt au Ciel qu'elles fussent échangées contre des tricolores ! Vos culottes de peau sont mouillées, vos cœurs lourds. Allez, et ne revenez pas !

Les Gardes du Corps se retirent en file, comme nous l'indiquons ; donnant et recevant des coups de feu sans verser de sang vivant, laissant une indignation sans limites. À trois reprises environ, dans le crépuscule épaissi, on les entrevoit à telle ou telle Porte : toujours salués par des exécutions, par le sifflement du plomb. Qu'un Garde du Corps montre seulement le visage, la Canaille le poursuit — par exemple le pauvre « M. de Moucheton de la Compagnie

écossaise », propriétaire du cheval tué —, et il faut le faire sortir clandestinement sous la protection de Capitaines versaillais. Ou bien de vieux fusils rouillés crachent après lui et mettent en pièces son chapeau. À la fin, par Ordre supérieur, les Gardes du Corps, sauf les quelques hommes de service immédiat, disparaissent ; ou, pour ainsi dire, s'éclipsent ; et marchent sous le couvert de la nuit vers Rambouillet.²⁴⁵

Remarquons aussi que les Versaillais possèdent désormais des munitions. Tout l'après-midi, le Fonctionnaire chargé de les fournir n'en avait pu découvrir ; jusqu'à ce que, dans ces instants si critiques, un Sous-Lieutenant patriote lui plaçât un pistolet contre l'oreille et le priât de bien vouloir en trouver — ce qu'il réussit aussitôt à faire. Pareillement Flandre, désarmé par Pallas Athéna, déclare ouvertement qu'il ne combattrait point les citoyens ; et, en signe de paix, il a échangé des cartouches avec les Versaillais.

Le Sans-culottisme ne se trouve plus désormais que parmi des amis et peut « circuler librement » ; indigné contre les Gardes du Corps — et se plaignant aussi considérablement de la faim.

Chapitre VIII — Le Repas égal

Mais pourquoi Mounier tarde-t-il ; pourquoi ne revient-il pas avec sa Députation ? Il est six heures, sept heures ; et toujours point de Mounier, point d'Acceptation pure et simple.

Et voici que les Ménades ruisselantes, non plus en députation mais en masse, ont pénétré dans l'Assemblée — interrompant de la manière la plus honteuse la parole publique et l'ordre du jour. Ni Maillard ni le Vice-Président ne peuvent les contenir, sinon dans de vastes limites ; pas même, sauf durant quelques minutes, la voix de lion de Mirabeau, quoiqu'elles l'applaudissent. À chaque instant elles interrompent la régénération de la France par des cris : « Du pain ; pas tant de longs discours ! » — Tant ces pauvres créatures étaient insensibles aux explosions de l'éloquence parlementaire !

On apprend aussi que les Carrosses royaux sont attelés, comme pour Metz. Des carrosses, royaux ou non, se sont véritablement montrés aux Portes de derrière. Ils ont même produit — ou cité — un ordre écrit de notre Municipalité versaillaise, monarchique et non démocratique. Cependant les Patrouilles de Versailles les ont repoussés à l'intérieur, comme le vigilant Lecointre leur avait strictement ordonné de le faire.

Homme véritablement occupé que le major Lecointre en ces heures ! Le colonel d'Estaing s'attarde, invisible, dans l'Œil-de-Bœuf ; invisible, ou, durant quelques instants, plus douteusement *visible* encore. Une Municipalité trop loyale exige également surveillance : aucun ordre civil ou militaire n'est pris au sujet de ces mille choses ! Lecointre est à l'Hôtel de Ville de Versailles ; il est à la Grille de la Grande Cour, conversant avec les Suisses et les Gardes du Corps. Il est dans les rangs de Flandre ; il est ici, il est là : appliqué à empêcher le sang de couler ; à empêcher la Famille royale de fuir vers Metz ; les Ménades de piller Versailles.

À la chute de la nuit, nous le voyons s'avancer vers ces groupes armés de Saint-Antoine, qui planent d'un air trop sinistre près de la Salle des Menus. Ils le reçoivent en demi-cercle ; douze orateurs derrière des canons, des torches allumées à la main, les bouches des canons tournées vers Lecointre : tableau digne de Salvator Rosa ! Il demande, dans un langage mesuré mais courageux, ce qu'ils veulent spécialement obtenir par ce voyage à Versailles. Les douze orateurs

répondent, en peu de paroles qui contiennent beaucoup : « Du pain, et la fin des affaires. » Quand les *affaires* finiront, aucun major Lecointre ni aucun mortel ne saurait le dire ; mais, quant au pain, il demande : Combien êtes-vous ? Il apprend qu'ils sont six cents, qu'une miche par personne suffira ; et part au galop vers la Municipalité pour obtenir six cents miches.

Ces miches, pourtant, une Municipalité d'humeur monarchique refuse de les donner. Elle donnera plutôt deux tonnes de riz — si vous pouviez seulement savoir s'il faut le faire cuire ou le servir cru. Bien plus, lorsque cette offre est acceptée, les Municipaux ont disparu : ils ont plongé sous la surface, comme les Vingt-Six Longues-Robes de Paris ; et, sans laisser la moindre trace de riz, cuit ou cru, ils disparaissent ainsi de l'Histoire !

Le riz ne vient pas ; notre espérance de nourriture est trompée ; même notre espérance de vengeance. M. de Moucheton, de la Compagnie écossaise, comme nous l'avons dit, n'a-t-il pas été clandestinement soustrait ? Faute de tout cela, il ne reste que le cheval de guerre tué de M. de Moucheton, gisant là sur l'Esplanade. Saint-Antoine, frustré et affamé, fond sur le cheval mort ; l'écorche ; le fait rôtir avec le combustible qu'on peut trouver — palissades, grilles, bois transportable —, non sans pousser des cris. Puis, à la manière des anciens Héros grecs, « ils portèrent les mains vers le repas délicatement préparé », tel qu'il était.²⁴⁶ Le reste de la Canaille rôde en tous sens, cherchant ce qu'elle pourra dévorer. Flandre se retirera dans ses casernes ; Lecointre aussi avec ses Versaillais — sauf les Patrouilles vigilantes, chargées d'être doublement vigilantes.

Ainsi tombent les ombres de la Nuit, battue de vent et de pluie ; tous les chemins s'obscurcissent. Nuit la plus étrange jamais vue dans ces régions — peut-être depuis la Saint-Barthélemy, lorsque Versailles, comme l'écrit Bassompierre, n'était qu'un « chétif château ». Ô qu'une Lyre d'Orphée vienne contraindre par le toucher de ses cordes mélodieuses ces masses devenues folles et les ramener à l'Ordre ! Car ici tout semble s'être disjoint, dans une vaste dislocation béante. Le plus haut, comme dans la chute précipitée d'un Monde, est entré en contact avec le plus bas : la Canaille de France assiégeant la Royauté de France ; des « bâtons ferrés » levés autour du diadème, non pour le garder ! Avec les dénonciations des Gardes du Corps antinationaux et sanguinaires, on entend de sombres grondements contre un Nom de Reine.

La Cour siège tremblante, impuissante ; elle varie avec l'humeur variable de l'Esplanade, avec la couleur variable des rumeurs venues de Paris. Rumeurs qui se pressent, tantôt de paix, tantôt de guerre. Necker et tous les Ministres consultent ; pour un résultat vide. L'Œil-de-Boeuf n'est qu'une tempête de murmures : Nous fuirons vers Metz ; nous ne fuirons pas. Les Carrosses royaux essaient de nouveau de sortir — seulement pour faire l'épreuve ; ils sont de nouveau repoussés par les Patrouilles de Lecointre. En six heures, rien n'a été résolu ; pas même l'Acceptation pure et simple.

En six heures ? Hélas, celui qui, dans de telles circonstances, ne peut se résoudre en six minutes peut renoncer à l'entreprise : le Destin a déjà résolu pour lui. Le Ménadisme et le Sans-culottisme, pendant ce temps, délibèrent avec l'Assemblée nationale ; ils y deviennent toujours plus tumultueux. Mounier ne revient pas ; l'Autorité ne se montre nulle part : l'Autorité de la France réside pour le moment dans Lecointre et l'Huissier Maillard. — Voici donc l'abomination de la désolation, venue soudainement, quoique depuis longtemps annoncée comme inévitable ! Pour les aveugles, toutes choses sont soudaines. La Misère qui, durant de longs siècles, n'eut ni porte-parole ni secours sera maintenant son propre secours et parlera elle-même. Son dialecte, l'un des plus rudes, ne pouvait être autre : le voici.

À huit heures revient dans notre Assemblée non la Députation, mais le docteur Guillotin, annonçant qu'elle reviendra ; et qu'il existe aussi quelque espérance de l'Acceptation pure et simple. Il apporte lui-même une Lettre royale qui autorise et ordonne la plus libre « circulation des grains ». Lettre royale que le Ménadisme applaudit de tout son cœur. Conformément à elle, l'Assemblée adopte aussitôt un Décret ; reçu lui aussi par des applaudissements frénétiques de Ménades. Seulement, une auguste Assemblée ne pourrait-elle en outre fixer « le prix du pain à huit sous la demi-quarantaine ; celui de la viande à six sous la livre » — ce qui paraît un taux équitable ? Pareille motion est présentée maintenant par « une multitude d'hommes et de femmes », impossible à réprimer par l'Huissier Maillard ; une auguste Assemblée l'entend présenter. L'Huissier Maillard lui-même ne conserve pas toujours une parfaite mesure dans son langage ; mais, si on le réprimande, il peut justement s'excuser par la singularité des circonstances.²⁴⁷

Mais enfin, ce Décret étant dûment adopté, le désordre continuant, les Membres se dissolvant, aucun président Mounier ne revenant — que peut faire

le Vice-Président sinon se dissoudre à son tour ? L'Assemblée fond sous pareille pression et tombe en déliquescence ; ou, comme on le dit officiellement, s'ajourne. Maillard est envoyé à Paris, le « Décret concernant les Grains » dans sa poche ; lui et quelques femmes dans des carrosses appartenant au Roi. C'est de ce côté que la mince Louison Chabray est déjà partie, avec cette « réponse écrite » que les Douze Députées étaient retournées chercher. Mince sylphide, elle s'est mise en route à travers la campagne noire et boueuse ; elle a beaucoup à raconter, ses pauvres nerfs étant si agités ; et elle voyage, comme aujourd'hui toutes les personnes sur cette route, avec une extrême lenteur. Le président Mounier n'est pas revenu, ni l'Acceptation pure et simple ; quoique six heures et leurs événements soient venus ; quoique courrier après courrier annonce que Lafayette arrive. Arrive-t-il avec la guerre ou la paix ? Il est temps que le Château se décide lui aussi pour une chose ou pour l'autre ; que le Château montre également qu'il est vivant, s'il veut continuer à vivre !

Victorieux, joyeux après tant de retard, Mounier arrive enfin, apportant avec lui l'Acceptation si péniblement obtenue — laquelle, hélas, possède maintenant peu de valeur. Imaginez la surprise de Mounier en trouvant son Sénat, qu'il espérait charmer par l'Acceptation pure et simple, entièrement disparu, et à sa place un Sénat de Ménades ! Comme le Singe d'Érasme imitait, avec une éclisse de bois, Érasme en train de se raser, ainsi ces Amazones tiennent-elles, dans une majesté parodique, quelque confuse contrefaçon d'Assemblée nationale. Elles présentent des motions ; prononcent des discours ; adoptent des décrets — produisant au moins des éclats de rire. Toutes les galeries et tous les bancs sont remplis ; une robuste Dame de la Halle siège dans le fauteuil de Mounier. Non sans difficulté, Mounier, aidé des massiers et de paroles persuasives, parvient jusqu'à la Présidente féminine. Avant d'abdiquer, la Robuste Dame signifie que, pour commencer, elle-même et tout son sénat masculin et féminin — car qu'était un cheval rôti parmi tant de personnes ? — souffrent considérablement de la faim.

L'expérimenté Mounier, dans ces circonstances, prend une double résolution : rappeler les Membres de l'Assemblée au son du tambour ; et procurer des vivres. De rapides messagers volent vers tous les boulangers, cuisiniers, pâtisseries, marchands de vin et restaurateurs ; les tambours battent à travers toutes les rues, accompagnés d'une proclamation aiguë. Ils viennent : les Membres de l'Assemblée viennent ; mieux encore, les provisions viennent. Sur

des plateaux et des brouettes arrivent ces dernières : miches, vin, grande réserve de saucisses. Les paniers nourriciers circulent harmonieusement le long des bancs ; et, selon le Père de l'Épopée, « aucune âme ne manqua d'une juste part du festin » — *daïtos eisês*, un Repas égal — chose hautement désirable en cet instant.²⁴⁸

Peu à peu une centaine environ de Membres de l'Assemblée parviennent à se glisser autour du fauteuil de Mounier, le Ménadisme leur faisant quelque place ; ils écoutent l'Acceptation pure et simple ; puis commencent l'ordre de la nuit : la « discussion du Code pénal ». Tous les bancs sont encombrés ; dans les galeries obscures, plus obscures encore sous les têtes non lavées, brille une étrange « coruscation » — celle des serpes improvisées.²⁴⁹ Il y a exactement cinq mois aujourd'hui que ces mêmes galeries étaient remplies de Beauté empanachée et chargée de bijoux, répandant de lumineuses influences ; et maintenant ? Voilà jusqu'où nous sommes parvenus dans la régénération de la France. Il me semble que les douleurs de l'enfantement sont des plus aiguës ! — Le Ménadisme ne se laisse pas empêcher d'intervenir : il demande « À quoi sert le Code pénal ? Ce qu'il nous faut, c'est du Pain. » Mirabeau se retourne avec une réprimande à voix de lion ; le Ménadisme l'applaudit — puis recommence.

Ainsi, mâchant de coriaces saucisses et discutant le Code pénal, rendent-ils la nuit hideuse. Quelle sera l'issue ? Lafayette et ses trente mille hommes doivent arriver d'abord. Lui, qui ne peut plus être loin, tous l'attendent comme le messager du Destin.

Chapitre IX — Lafayette

Vers minuit, des lumières flambent sur la hauteur : les lumières de Lafayette ! Le roulement de ses tambours remonte l'Avenue de Versailles. Avec la paix ou avec la guerre ? Patience, Amis ! Avec ni l'une ni l'autre. Lafayette est arrivé, mais non encore la catastrophe.

Il s'est arrêté et a harangué si souvent durant la marche ; il a mis neuf heures à parcourir quatre lieues. À Montreuil, tout près de Versailles, l'Armée entière dut faire halte ; et, la main droite levée dans l'obscurité de la Nuit, sous ce ciel qui verse ses eaux, jurer solennellement de respecter la Demeure du Roi ; d'être fidèle au Roi et à l'Assemblée nationale. La rage a été refoulée hors de vue par la lenteur de la marche ; la soif de vengeance éteinte dans la fatigue et les vêtements détrempés. Flandre est de nouveau rangé sous les armes ; mais Flandre, devenu si patriote, n'a plus besoin d'être « exterminé ». Les Bataillons épuisés s'arrêtent dans l'Avenue : pour le moment, ils ne désirent rien autant qu'un abri et du repos.

Inquiet siège le président Mounier ; inquiet le Château. Un message arrive du Château : M. Mounier voudrait-il bien y revenir rapidement avec une nouvelle Députation, et au moins unir nos deux inquiétudes ? L'inquiet Mounier, de son côté, fait prévenir le Général que Sa Majesté a daigné nous accorder l'Acception pure et simple. Le Général, avec une petite avant-garde, répond en passant ; adresse vaguement quelques paroles polies au Président national ; ne jette qu'un regard sur cette Assemblée nationale aux formes si mêlées ; puis poursuit vers le Château. Deux Municipaux de Paris sont avec lui, choisis parmi les Trois Cents pour cette mission. Il obtient l'entrée par les Grilles fermées à clef et à cadenas, entre sentinelles et huissiers, jusqu'aux appartements royaux.

La Cour, hommes et femmes, se presse sur son passage afin de lire son arrêt sur son visage, lequel montre, disent les Historiens, un mélange « de douleur, de ferveur et de valeur » singulier à contempler.²⁵⁰ Le Roi, avec Monsieur, les Ministres et les Maréchaux, l'attend. Il « est venu », dans son style chevaleresque et élevé, « offrir sa tête pour la sûreté de celle de Sa Majesté ». Les deux Municipaux exposent le désir de Paris : quatre choses, d'une teneur tout à fait pacifique. Premièrement, que l'honneur de garder la personne sacrée du Roi soit confié à des Gardes nationaux patriotes — disons les Grenadiers du Centre, qui,

comme Gardes françaises, possédaient jadis ce privilège. Deuxièmement, que l'on obtienne des vivres, si cela est possible. Troisièmement, que les Prisons, toutes encombrées de délinquants politiques, reçoivent des Juges. Quatrièmement, qu'il plaise à Sa Majesté de venir habiter Paris. À ces quatre souhaits, sauf au quatrième, Sa Majesté répond promptement Oui ; ou peut presque dire qu'elle y a déjà répondu. Au quatrième, elle ne peut répondre que Oui ou Non ; elle répondrait si volontiers Oui et Non ! — Mais, dans tous les cas, leurs dispositions ne sont-elles pas, grâce au Ciel, entièrement pacifiques ? Il reste du temps pour délibérer. Le plus fort du danger paraît passé !

Lafayette et d'Estaing règlent les postes. Les Grenadiers du Centre occuperont le Corps de Garde qui était autrefois le leur comme Gardes françaises — car, en vérité, les Gardes du Corps, derniers occupants si mal avisés, sont pour la plupart partis à Rambouillet. Voilà l'ordre de cette nuit ; à chaque nuit suffit son mal. Sur quoi Lafayette et les deux Municipaux, avec une haute chevalerie, prennent congé.

L'entretien fut si bref que Mounier et sa Députation n'étaient pas encore arrivés. Si bref et si satisfaisant ! Une pierre roule hors de chaque cœur. Les belles Dames du Palais déclarent publiquement que ce Lafayette, tout détestable qu'il soit, est cette fois leur sauveur. Même les antiques et aigres Tantes l'admettent ; les Tantes du Roi, l'antique Graille et sa Confrérie, que nous connaissons de jadis. On a souvent entendu la reine Marie-Antoinette dire la même chose. Seule parmi toutes les femmes et tous les hommes, elle porta ce jour-là un visage de courage, de haute sérénité et de résolution. Seule elle vit clairement ce qu'elle entendait faire ; et la Fille de Thérèse ose faire ce qu'elle entend, toute la France la menacerait-elle : demeurer là où sont ses enfants, là où est son mari.

Vers trois heures du matin, toutes choses sont réglées : les postes établis, les Grenadiers du Centre installés dans leur ancien Corps de Garde et harangués ; les Suisses et les rares Gardes du Corps restants harangués. Les Bataillons parisiens épuisés, confiés à « l'hospitalité de Versailles », dorment dans des lits disponibles, des casernes disponibles, des cafés, des églises vides. Une troupe d'entre eux, se rendant à l'église Saint-Louis, réveilla le pauvre Weber, qui faisait des rêves troublés rue Sartory. Weber a gardé toute la journée sa poche de gilet pleine de balles : « deux cents balles et deux poires à poudre ! » Car les gilets étaient alors de véritables gilets, avec des pans descendant jusqu'à mi-cuisse. Tant de balles durant tout le jour, sans aucune occasion de les employer : il se retourne

maintenant, maudissant les brigands déloyaux ; jure une prière ou deux, puis se rendort immédiatement.

Enfin, l'Assemblée nationale est haranguée ; sur quoi, à la motion de Mirabeau, elle interrompt le Code pénal et se sépare pour cette nuit. Le Ménadisme, le Sans-culottisme se sont tapies dans les Corps de Garde, les casernes de Flandre, à la lumière d'un feu joyeux ; faute de cela, dans les églises, les bureaux, les guérites — partout où la misère trouve une tanière. La Journée troublée a crié jusqu'au repos ; aucune vie n'est encore perdue, sinon celle d'un cheval de guerre. Le Chaos insurrectionnel dort autour du Palais, comme l'Océan autour d'une Cloche de plongée — aucune fissure ne s'étant encore ouverte.

Un profond sommeil est tombé sans distinction sur les hauts et les bas ; suspendant presque toutes choses, même la colère et la famine. Les Ténèbres couvrent la Terre. Mais très loin au nord-est, Paris lance sa grande lueur jaune, profondément dans la Nuit noire et mouillée. Car tout y est illuminé comme durant les anciennes Nuits de juillet ; les rues désertes par crainte de la guerre ; les Municipaux tous éveillés ; les Patrouilles interpellant d'un rauque : « Qui vive ? » Là, comme nous le découvrons, notre pauvre et mince Louison Chabray, tous ses pauvres nerfs encore frémissants, arrive vers cette heure même. Là l'Huissier Maillard arrivera une heure plus tard, « vers quatre heures du matin ». Ils rapportent successivement à l'Hôtel de Ville éveillé les consolations qu'ils peuvent rapporter ; lesquelles, avec l'aube, de grandes Affiches rassurantes communiqueront à tous les hommes.

Lafayette, à l'Hôtel de Noailles, non loin du Château, ayant fini de haranguer, siège en conseil avec ses Officiers. À cinq heures, le meilleur avis unanime est qu'un homme ainsi ballotté et épuisé durant vingt-quatre heures et davantage se jette sur un lit et cherche quelque repos.

Ainsi s'est achevé le Premier Acte de l'Insurrection des femmes. Comment tournera-t-elle demain ? Le lendemain, comme toujours, appartient aux Destins ! Mais Sa Majesté, peut-on espérer, consentira à venir honorablement à Paris ; dans tous les cas, elle peut visiter Paris. Les Gardes du Corps antinationaux, ici et ailleurs, doivent prêter le Serment national ; faire réparation au Tricolore ; Flandre jurera. Il peut y avoir beaucoup de serments ; il y aura infailliblement beaucoup de discours publics : et ainsi, parmi harangues et vœux, l'affaire pourra-t-elle, de quelque élégante manière, s'achever.

Ou bien, hélas, ne sera-t-elle pas tout autrement, sans élégance : consentement non honorable, mais arraché, ignominieux ? Le Chaos sans limites de l'Insurrection presse en dormant autour du Palais, comme l'Océan autour d'une Cloche de plongée ; il peut pénétrer par n'importe quelle fissure. Que cette masse insurrectionnelle accumulée trouve seulement une entrée ! Ce sera l'irruption infinie de l'eau ; ou plutôt d'un fluide inflammable, qui s'allume de lui-même — par exemple cette « huile de térébenthine et de phosphore », fluide connu de Spinola Santerre !

Chapitre X — Les Grandes Entrées

L'aube terne d'un nouveau matin, brumeuse et froide, venait à peine de se lever sur Versailles lorsqu'il plut au Destin qu'un Garde du Corps regardât par une fenêtre, dans l'aile droite du Château, afin de voir quelles perspectives offraient le Ciel et la Terre. La Canaille masculine et féminine rôde sous ses yeux. Son estomac à jeun est, non sans cause, aigri ; peut-être ne peut-il retenir une malédiction passagère contre elle ; moins encore s'empêcher de répondre à celles qu'on lui adresse.

Les mauvaises paroles engendrent de pires paroles, jusqu'à ce que vienne la pire ; puis l'acte mauvais. Le Garde du Corps maudisseur, recevant — comme il était trop inévitable — une meilleure malédiction que celle qu'il avait donnée, chargea-t-il son mousqueton, menaçait-il de tirer, tira-t-il véritablement ? Sage qui saurait ! On l'affirme ; sans nous convaincre. Quoi qu'il en soit, la Canaille menacée, hennissant de mépris, ébranle toutes les Grilles : la fermeture de l'une — certains écrivent que ce n'était qu'une chaîne — cède ; la Canaille entre dans la Grande Cour, hennissant plus haut encore.

Le Garde du Corps maudisseur, et d'autres Gardes du Corps avec lui, font maintenant feu ; le bras d'un homme est fracassé. Lecointre déposera²⁵¹ que « le sieur Cardaine, Garde national sans armes, fut poignardé ». Mais voyez, de manière trop certaine, le pauvre Jérôme L'Héritier, lui aussi Garde national désarmé, « ébéniste, fils d'un sellier de Paris », portant encore au menton le duvet de la jeunesse : il chancelle, frappé à mort ; tombe sur le pavé, l'arrosant de son sang et de sa cervelle ! — Alleleu ! Plus sauvage qu'une veillée irlandaise s'élève le hurlement : pitié et vengeance infinie. En quelques instants, la Grille de la Cour intérieure et la plus intime, nommée Cour de Marbre, est elle aussi forcée ou surprise et brisée : la Cour de Marbre déborde à son tour. Par le Grand Escalier, par tous les escaliers et toutes les entrées, se précipite le Déluge vivant ! Deshuttes et Varigny, les deux Gardes du Corps en sentinelle, sont renversés, massacrés sous cent piques. Des femmes saisissent leurs coutelas, ou toute arme disponible, et donnent l'assaut en Ménades ; d'autres soulèvent le cadavre de Jérôme abattu, le déposent sur les marches de Marbre : là, le visage livide et la tête fracassée, muets à jamais, *parleront*.

Malheur désormais à tous les Gardes du Corps : pour eux, point de miséricorde ! Miomandre de Sainte-Marie adresse de douces paroles, sur le Grand Escalier, « descendant quatre marches », à la tornade rugissante. Ses camarades le saisissent par les basques et les ceintures, littéralement dans les mâchoires de la Destruction, puis referment brutalement leur Porte. Elle aussi ne tiendra que quelques instants ; ses panneaux éclatent comme des tessons. Les barricades ne servent à rien : fuyez vite, Gardes du Corps ; l'Insurrection enragée, pareille à la Chasse infernale, rugit sur vos talons !

Les Gardes du Corps frappés de terreur fuient, verrouillant et barricadant ; elle les poursuit. Vers où ? De salle en salle : hélas, à présent ! vers la Suite des Appartements de la Reine, dans la chambre la plus éloignée de laquelle la Reine dort encore. Cinq sentinelles traversent en courant cette longue Suite ; elles arrivent dans l'Antichambre et frappent avec violence : « Sauvez la Reine ! » Des femmes tremblantes tombent à leurs pieds en pleurant ; elles reçoivent cette réponse : « Oui, nous mourrons ; sauvez, vous, la Reine ! »

Ne tremblez pas, femmes, mais hâtez-vous : voici qu'une autre voix crie au loin derrière la porte la plus extérieure : « Sauvez la Reine ! » puis la porte se ferme. C'est la voix du brave Miomandre qui lance ce second avertissement. Il a traversé en tempête une mort imminente pour le donner ; il affronte la mort imminente après l'avoir donné. Le brave Tardivet du Repaire, animé du même service désespéré, fut renversé sous les piques ; ses camarades le ramenèrent à peine vivant. Miomandre et Tardivet : que les noms de ces deux Gardes du Corps, comme doivent vivre les noms des hommes braves, vivent longtemps.

Les Dames d'honneur tremblantes, dont l'une aperçut au loin Miomandre en même temps qu'elle l'entendait, enveloppent la Reine à la hâte — non de robes d'État. Elle fuit pour sa vie, traverse l'Œil-de-Bœuf, contre la porte principale duquel l'Insurrection frappe également. La voici dans l'Appartement du Roi, dans les bras du Roi ; elle serre ses enfants parmi quelques fidèles. Ce cœur impérial fond en larmes de mère : « Ô mes amis, sauvez-moi et mes enfants ! » Le fracas des haches insurrectionnelles se fait entendre à travers l'Œil-de-Bœuf. Quelle heure !

Oui, Amis : heure hideuse et effroyable ; honteuse également pour les Gouvernés et le Gouvernant ; heure où Gouvernés et Gouvernant attestent ignominieusement que leur relation est terminée. La Rage, qui fermentait depuis vingt-quatre heures dans vingt mille cœurs, a pris feu : le cadavre de Jérôme, la

cervelle fracassée, gît là comme un charbon ardent. C'est, comme nous l'avons dit, l'Élément infini faisant irruption ; déferlant sauvagement à travers tous les corridors et tous les conduits.

Cependant les pauvres Gardes du Corps ont été pour la plupart pourchassés jusque dans l'Œil-de-Bœuf. Ils peuvent y mourir, sur le seuil du Roi ; ils peuvent peu de chose pour le défendre. Ils entassent des *tabourets* — sièges d'honneur —, des bancs et tout objet mobile contre la porte, sur laquelle tonne la hache de l'Insurrection. — Mais le brave Miomandre a-t-il donc péri devant la porte de la Reine ? Non : fracassé, tailladé, lacéré, laissé pour mort, il a néanmoins rampé jusque-là ; et il vivra, honoré par la France loyale. Remarquez aussi, en contradiction directe avec beaucoup de choses dites et chantées, que l'Insurrection ne brisa *pas* la porte qu'il avait défendue ; elle se précipita ailleurs, cherchant de nouveaux Gardes du Corps.²⁵²

Pauvres Gardes du Corps, avec leur Repas d'Opéra à la Thyeste ! Heureusement pour eux, l'Insurrection ne possède que piques et haches, aucun véritable outil de siège. Elle secoue et tonne. Doivent-ils tous périr misérablement, et la Royauté avec eux ? Deshutes et Varigny, massacrés lors de la première irruption, ont été décapités dans la Cour de Marbre, sacrifice aux mânes de Jérôme. Jourdan à la barbe couleur de tuile accomplit volontiers cet office et demanda s'il n'y en avait pas d'autres. On conduit un autre captif autour du cadavre, parmi des hurlements scandés : Jourdan ne va-t-il pas retrousser encore ses manches ?

Toujours plus forte l'Insurrection fait rage au-dedans, pillant lorsqu'elle ne peut tuer ; toujours plus fort elle tonne contre l'Œil-de-Bœuf. Qu'est-ce qui peut encore l'empêcher d'y entrer ? — Soudain elle cesse ; les coups ont cessé ! Course sauvage ; les cris s'éloignent ; le silence vient, ou le pas régulier d'une troupe ; puis on frappe amicalement : « Nous sommes les Grenadiers du Centre, anciens Gardes françaises. Ouvrez-nous, Messieurs des Gardes du Corps ; nous n'avons pas oublié comment vous nous avez sauvés à Fontenoy ! »²⁵³ La porte s'ouvre ; le capitaine Gondran et les Grenadiers du Centre entrent. Il y a des embrassements militaires ; soudaine délivrance de la mort vers la vie.

Étranges Fils d'Adam ! C'était pour « exterminer » ces Gardes du Corps que les Grenadiers du Centre avaient quitté leur demeure ; et maintenant ils se précipitent pour les sauver de l'extermination. Le souvenir du péril commun, de l'ancien secours, fait fondre le rude cœur ; poitrine s'étreint à poitrine, non dans

la guerre. Le Roi se montre un instant à la porte de son Appartement : « Ne faites pas de mal à mes Gardes ! » — « Soyons frères ! » crie le capitaine Gondran ; puis il repart en courant, baïonnettes couchées, pour balayer le Palais.

Lafayette aussi arrive maintenant, soudain éveillé — non du sommeil, car ses yeux ne s'étaient pas encore fermés —, avec une éloquence populaire passionnée et le prompt mot de commandement militaire. Les Gardes nationaux, soudain réveillés par le son de la trompette et du tambour d'alarme, arrivent de toutes parts. La mêlée de mort cesse : la première flamme de l'Insurrection, léchant le ciel, est amortie ; elle brûle encore, non éteinte, mais sans flamme, comme font les charbons calcinés — et elle n'est pas impossible à éteindre. Les Appartements du Roi sont en sûreté. Ministres, Fonctionnaires et même quelques Députés nationaux loyaux se rassemblent autour de Leurs Majestés. La consternation, avec sanglots et confusion, se déposera peu à peu en plan et en conseil — bons ou mauvais.

Mais jetez maintenant un regard, un seul instant, depuis les fenêtres royales ! Une mer rugissante de têtes humaines inonde les deux Cours, se soulève contre toutes les entrées : femmes Ménades ; hommes furieux, ivres de vengeance, d'amour du dommage, d'amour du pillage ! La Canaille a glissé son museau hors de la muselière ; elle aboie maintenant de trois gorges, comme le Chien de l'Érèbe. Quatorze Gardes du Corps sont blessés ; deux massacrés et, comme nous l'avons vu, décapités ; Jourdan demandant : « Valait-il la peine de venir si loin pour deux ? » Malheureux Deshuttet et Varigny ! Leur sort fut assurément triste. Précipités si soudainement dans l'abîme ; comme des hommes que le vaste tonnerre de l'Avalanche des montagnes — éveillée non par eux, mais au loin par d'autres — arrache soudain au sommeil ! Lorsque l'Horloge du Château sonna pour la dernière fois, ils marchaient tous deux avec langueur, le mousqueton posé ; souhaitant surtout que sonnât l'heure suivante. Elle a sonné, inaudible pour eux. Leurs troncs gisent mutilés ; leurs têtes paradent, « sur des piques de douze pieds », dans les rues de Versailles ; vers midi elles atteindront les Barrières de Paris — contradiction trop atroce aux grandes Affiches rassurantes qu'on y a placardées !

L'autre Garde du Corps captif tourne toujours autour du cadavre de Jérôme, au milieu de cris de guerre indiens ; Barbe-de-Tuille ensanglanté, manches retroussées, brandissant sa hache sanglante — lorsque Gondran et les Grenadiers apparaissent. « Camarades, allez-vous voir massacrer un homme de sang-

froid ? » — « Arrière, bouchers ! » répondent-ils ; et le pauvre Garde du Corps est libre. Gondran court, Gardes et Capitaines courent ; ils fouillent tous les corridors, dispersent Canaille et Pillage, nettoient le Palais. Les débris du carnage sont emportés ; le corps de Jérôme à l'Hôtel de Ville pour enquête. Le feu de l'Insurrection se trouve toujours davantage amorti, réduit à une chaleur mesurable, gouvernable.^{G003}

Des choses transcendantes de toutes les espèces, comme dans l'explosion générale d'une Passion innombrable, s'entassent pêle-mêle : le burlesque, même le ridicule, avec l'horrible. Très loin au-dessus de la mer ondoyante des têtes, on voit la Canaille caracoler sur des chevaux des Écuries royales. Ce sont les Pillards ; car le Patriotisme est toujours infecté d'une proportion de simples voleurs et de scélérats. Gondran leur arracha leur proie dans le Château ; sur quoi ils se précipitèrent aux Écuries et y prirent monture. Mais les généreux coursiers de Diomède, selon Weber, dédaignèrent pareille charge de fripons ; levant leurs talons royaux, ils en projetèrent bientôt la plus grande partie, par courbes paraboliques, à distance, parmi des éclats de rire — puis furent repris. Les Gardes nationaux à cheval s'assurèrent du reste.

Voici maintenant le dernier et touchant vacillement de l'Étiquette. Elle ne sombre pas ici, dans ce naufrage cimmérien du Monde, sans un signe — comme le grillon domestique pourrait encore chanter au milieu de la Trompette du Jugement. « Monsieur, dit quelque Maître des cérémonies — souhaitons que ce fût de Brézé —, lorsque Lafayette, dans ces instants effroyables, se précipitait vers les Appartements royaux intérieurs, Monsieur, le Roi vous accorde les Grandes Entrées » — ne jugeant pas commode de les lui refuser !²⁵⁴

Chapitre XI — De Versailles

Cependant la Garde nationale parisienne, tout entière sous les armes, a nettoyé le Palais et occupe même les espaces extérieurs les plus proches ; repoussant le Patriotisme mêlé, pour la plus grande part, dans la Grande Cour, voire jusque dans l'Avant-Cour.

Les Gardes du Corps, vous pouvez le voir, ont maintenant véritablement « arboré la Cocarde nationale ». Ils s'avancent vers les fenêtres ou les balcons, le chapeau levé à la main, sur chaque chapeau une énorme tricolore ; ils jettent leurs baudriers par-dessus la balustrade en signe de reddition et crient : « Vive la Nation ! » Comment le cœur généreux pourrait-il répondre autrement que : « Vive le Roi ! Vivent les Gardes du Corps ! » Sa Majesté elle-même est apparue avec Lafayette au balcon ; elle réparait : « Vive le Roi ! » l'accueille de toutes les gorges. Mais d'une gorge aussi s'élève : « Le Roi à Paris ! »

Sa Majesté la Reine, sur demande, se montre également, quoique non sans péril. Elle paraît au balcon avec son petit garçon et sa petite fille. « Point d'enfants ! » crient les voix. Elle repousse doucement ses enfants et reste seule, les mains sereinement croisées sur sa poitrine. « S'il faut mourir, avait-elle dit, je le ferai. » Cette sérénité héroïque produit son effet. Lafayette, avec un esprit prompt, dans sa manière chevaleresque et élevée, prend cette belle main de reine ; s'agenouille respectueusement et la baise : sur quoi le peuple crie « Vive la Reine ! » Néanmoins le pauvre Weber « vit » — ou crut voir, car à peine le tiers des expériences du pauvre Weber, durant de tels jours hystériques, supporte-t-il l'examen — « l'un de ces brigands coucher son mousquet sur Sa Majesté », avec ou sans intention de tirer ; car un autre brigand « l'abattit avec colère ».

Ainsi tous, la Reine elle-même, même le Capitaine des Gardes du Corps, sont devenus Nationaux ! Le Capitaine des Gardes du Corps paraît maintenant avec Lafayette. Sur le chapeau du repentant se trouve une tricolore énorme, grande comme une soupière ou un tournesol, visible depuis l'extrémité de l'Avant-Cour. Il prête d'une voix forte le Serment national, levant son chapeau ; à cette vue, toute l'armée élève ses bonnets au bout des baïonnettes, avec des cris. Douce est la réconciliation au cœur de l'homme. Lafayette a fait jurer Flandre ; il fait jurer les Gardes du Corps restants, en bas dans la Cour de Marbre ; le peuple les serre dans ses bras : Ô mes frères, pourquoi nous forceriez-vous à vous tuer ?

Voyez : il y a de la joie à votre sujet, comme au retour des fils prodigues ! — Les pauvres Gardes du Corps, maintenant Nationaux et tricolores, échangent bonnets, échangent armes ; il y aura paix et fraternité. Et toujours : « Vive le Roi ! » ; mais aussi : « Le Roi à Paris ! », non plus d'une seule gorge, mais de toutes les gorges comme une seule, car tel est le souhait du cœur de tous les mortels.

Oui, le Roi à Paris : quoi d'autre ? Les Ministres peuvent consulter, les Députés nationaux secouer la tête ; il n'existe plus aucune autre possibilité. Vous l'avez forcé à partir volontairement. « À une heure ! » Lafayette en donne l'assurance à haute voix ; et l'Insurrection universelle, par un cri démesuré et la décharge de toutes les armes à feu — claires ou rouillées, grandes ou petites — qu'elle possède, lui signifie son acceptation. Quel bruit, entendu à plusieurs lieues : glas du Destin ! — Ce bruit lui aussi roule au loin et entre dans le Silence des Âges. Depuis lors, le Château de Versailles se tient vide et muet ; ses vastes Cours couvertes d'herbe répondent à la houe du désherbeur. Temps et générations roulent dans leur confus Courant du Golfe ; les bâtiments, comme leurs bâtisseurs, possèdent leur destin.

Jusqu'à une heure, donc, trois parties — Assemblée nationale, Canaille nationale, Royauté nationale — seront assez occupées. La Canaille se réjouit ; les femmes se parent de tricolore. Bien plus, Paris maternelle a envoyé à ses Vengeurs assez de « charretées de miches » ; on les accueille par des cris, on les consomme avec reconnaissance. Les Vengeurs, en retour, cherchent les réserves de grain ; les chargent dans cinquante chariots, afin qu'un Roi national, probable précurseur de tous les bienfaits, soit au moins l'évident porteur de l'abondance.

Ainsi le Sans-culottisme a fait prisonnier son Roi, révoquant sa parole. La Monarchie est tombée — et pas même honorablement : non, ignominieusement. Elle a lutté, il est vrai, souvent ; mais d'une lutte imprudente, gaspillant sa force en accès et en paroxysmes ; à chaque paroxysme nouveau, défaite plus pitoyablement que le précédent. Ainsi la bouffée de mitraille de Broglie, qui aurait pu être quelque chose, s'est-elle réduite au courage de pot d'un Repas de l'Opéra et à *Ô Richard, ô mon Roi*. Cela, nous le verrons, se réduira encore à une Conspiration de Favras, affaire réglée par la pendaison d'un seul Chevalier.

Pauvre Monarchie ! Mais quelle autre chose que la plus ignoble défaite peut attendre l'homme qui veut, et pourtant ne veut pas ? Apparemment, le Roi

possède un droit, qu'il peut soutenir comme tel jusqu'à la mort devant Dieu et les hommes ; ou bien il ne possède aucun droit. Apparemment l'un ou l'autre — s'il pouvait seulement savoir lequel ! Que le Ciel ait pitié de lui ! Si Louis était sage, il abdiquerait aujourd'hui. — N'est-il pas étrange que si peu de Rois abdiquent et qu'aucun, à notre connaissance, n'ait jamais été connu pour se suicider ? Frédéric-Guillaume Ier de Prusse seul essaya ; et l'on coupa la corde.²⁵⁵

Quant à l'Assemblée nationale, qui décrète ce matin qu'elle « est inséparable de Sa Majesté » et le suivra à Paris, une chose peut être remarquée : son extrême manque de santé corporelle. Après le Quatorze Juillet, une certaine maladie se montrait déjà parmi les honorables Membres ; tant d'entre eux demandaient des passeports pour raison de santé. Mais, durant les jours qui suivent maintenant, il règne une véritable épizootie : le président Mounier, Lally-Tollendal, Clermont-Tonnerre et tous les Royalistes constitutionnels à Deux Chambres ont besoin de changer d'air — comme la plupart des Royalistes sans Chambre l'avaient fait auparavant.

Car, en vérité, voici venue la Seconde Émigration, des plus vastes parmi les Députés des Communes, la Noblesse et le Clergé ; si bien que « pour la seule Suisse, il en part soixante mille ». Ils reviendront au jour des comptes ! Oui, et recevront un accueil brûlant. — Mais Émigration sur Émigration est la particularité de la France. L'une suit l'autre ; fondée sur une crainte raisonnable, une espérance déraisonnable, et largement aussi sur une bouderie enfantine. Les hauts planeurs sont partis les premiers ; maintenant les planeurs plus bas ; et toujours les plus bas descendront jusqu'aux rampants. Par quoi, cependant, notre Assemblée nationale ne pourra-t-elle faire d'autant plus commodément la Constitution, puisque vos Anglomanes à Deux Chambres se trouvent tous en sûreté, loin sur des rivages étrangers ? L'abbé Maury est saisi et renvoyé ; lui, dur comme du cuir tanné, avec l'éloquent capitaine Cazalès et quelques autres, tiendra encore un an.

Mais voici qu'entre-temps une question se pose : Philippe d'Orléans fut-il vu ce jour-là « dans le Bois de Boulogne, en surtout gris », attendant sous le feuillage humide et flétri ce que la journée produirait ? Hélas, oui : son Eidôlon y fut vu — dans le cerveau de Weber et d'autres semblables. Le Châtelet fera une vaste enquête, examinera cent soixante-dix témoins, et le député Chabroud publiera son Rapport ; sans rien révéler de plus.²⁵⁶ Qu'est-ce donc qui causa ces deux Journées d'Octobre sans pareilles ? Car assurément aucune représentation si

dramatique ne se joua jamais sans Dramaturge et Machiniste. Le Polichinelle de bois n'apparaît pas à la lumière du jour avec ses douleurs domestiques si l'on ne tire pas le fil : comment les foules humaines le pourraient-elles ? N'était-ce pas d'Orléans, avec Laclos, le marquis de Sillery, Mirabeau et les fils de la confusion, espérant pousser le Roi vers Metz et recueillir le butin ? Ou bien, tout au contraire, n'était-ce pas l'Œil-de-Bœuf, le colonel de Guiche des Gardes du Corps, le ministre Saint-Priest et les Loyalistes de haut vol, espérant eux aussi pousser le Roi vers Metz et tenter l'épreuve par l'épée de la guerre civile ? Le bon marquis de Toulangeon, Historien et Député, se voit contraint d'admettre que ce furent *les deux*.²⁵⁷

Hélas, mes Amis, l'incrédulité crédule est une étrange chose. Mais lorsqu'une Nation entière est frappée de Soupçon et voit un miracle dramatique jusque dans le fonctionnement des sucs gastriques, quel secours existe-t-il ? Pareille Nation est déjà un simple faisceau hypocondriaque de maladies ; presque changée en verre ; atrabilaire, décadente — et elle souffrira des crises. Le Soupçon n'est-il pas lui-même la seule chose à soupçonner, comme Montaigne ne craignait que la peur ?

Maintenant toutefois la courte heure a sonné. Sa Majesté se trouve dans son carrosse, avec la Reine, sa sœur Élisabeth et les deux Enfants royaux. Il faudra encore une heure entière avant que l'infinie Procession puisse se ranger et se mettre en mouvement. Le temps est sombre et bruineux ; l'esprit confus ; le bruit immense.

Notre monde a vu bon nombre de marches processionnelles : triomphes et ovations romains, fracas de cymbales cabiriques, voyages royaux, funérailles irlandaises. Mais il restait à voir cette Monarchie française marchant vers son lit. Longue de plusieurs lieues, d'une largeur qui se perd dans l'indéterminé — car toute la campagne voisine se presse pour voir. Lente ; stagnant comme un Lac sans rivage, mais avec un bruit de Niagara, de Babel et de Bedlam. Éclaboussures, piétinements ; hourras, vacarme, volées de mousquets : le plus véritable fragment de Chaos vu dans ces derniers Âges ! Jusqu'à ce qu'elle se déverse lentement, dans le crépuscule épaissi, au sein de Paris qui l'attend, entre deux rangées de visages depuis Passy jusqu'à l'Hôtel de Ville.

Considérez : à l'avant-garde, les troupes nationales avec leurs trains d'artillerie ; piqueurs et piqueuses montés sur des canons, sur des charrettes, des fiacres, ou marchant à pied ; trépignant, couverts de rubans tricolores de la tête

aux pieds ; des miches fichées au bout des baïonnettes, des branches vertes dans les canons des fusils.²⁵⁸ Puis, comme corps principal, « cinquante charretées de grain », prêtées, pour la paix, par les réserves de Versailles. Derrière viennent des traînards des Gardes du Corps, tous humiliés, coiffés de bonnets de Grenadiers. Tout près après eux vient le Carrosse royal ; viennent les Carrosses royaux, car cent Députés nationaux s'y trouvent également, parmi lesquels Mirabeau — dont les remarques ne nous sont pas transmises. Enfin, pêle-mêle, comme arrière-garde : Flandre, Suisses, Cent-Suisses, autres Gardes du Corps, Brigands, tous ceux qui n'ont pu passer devant. Entre et parmi toutes ces masses coule sans limites Saint-Antoine, et la Cohorte des Ménades. Ménades surtout autour du Carrosse royal ; y trépignant, couvertes de tricolore ; chantant des « chansons allusives » ; montrant d'une main le Carrosse royal que visent les allusions, et de l'autre les Chariots de vivres, avec ces paroles : « Courage, Amis ! Le pain ne nous manquera plus ; nous vous amenons le Boulanger, la Boulangère et le petit Mitron. »²⁵⁹

La journée mouillée souille le tricolore, mais la joie ne peut s'éteindre. Tout n'est-il pas bien maintenant ? « Ah, Madame, notre bonne Reine, disaient certaines de ces Femmes fortes quelques jours auparavant, ah, Madame, notre bonne Reine, ne soyez plus traître, et nous vous aimerons toutes ! » Le pauvre Weber avançait en éclaboussant, près du Carrosse royal, la larme à l'œil : « Leurs Majestés me firent l'honneur » — ou je crus qu'elles me le faisaient — « de témoigner de temps à autre, par des haussements d'épaules, par des regards levés vers le Ciel, les émotions qu'elles ressentaient. » Ainsi, pareille à une frêle coquille de noix, flotte la Chaloupe royale, sans gouvernail, sur les noirs déluges de la Canaille.

Mercier, avec son imprécision coutumière, estime la Procession et ceux qui l'accompagnent à deux cent mille. Il dit que ce fut un seul Haha sans limites et sans articulation — Rire-du-Monde transcendant, comparable aux Saturnales des Anciens. Pourquoi pas ? Ici aussi, comme nous l'avons dit, la Nature humaine redevient humaine ; qu'il en frémissse, celui qui possède l'humeur frémissante : pourtant, voyez, elle est humaine. Elle a « avalé toutes les formules » ; elle trépigne ainsi. Pour cette raison, ceux qui collectionnent Vases et Antiques, avec des figures de Bacchantes dansantes « dans des attitudes sauvages et presque impossibles », pourront la regarder avec quelque intérêt.^{G063}

Ainsi toutefois le Chaos en marche lente, ou les modernes Saturnales des Anciens, est arrivé à la Barrière ; il doit s'arrêter pour être harangué par le maire Bailly. Puis il lui faut avancer lourdement entre les deux rangées de visages, dans le Haha transcendant qui fouette le ciel, deux heures encore, vers l'Hôtel de Ville. Là, il sera de nouveau harangué par plusieurs personnes ; entre autres par Moreau de Saint-Méry, Moreau aux Trois Mille Ordres, maintenant Député national de Saint-Domingue. À toutes ces paroles, le pauvre Louis — qui parut « éprouver une légère émotion » en entrant dans cet Hôtel de Ville — ne peut répondre que ceci : il « vient avec plaisir, avec confiance parmi son peuple ». Le maire Bailly, le rapportant, oublie « avec confiance » ; et la pauvre Reine dit avec empressement : « Ajoutez : avec confiance. » — « Messieurs, répond Bailly, vous êtes plus heureux que si je ne l'avais pas oublié. »

Enfin le Roi est montré sur un balcon supérieur, aux flambeaux, avec une énorme tricolore à son chapeau. « Et tout le peuple, dit Weber, se prit par les mains, pensant que *maintenant* l'Ère nouvelle était assurément née. » Ce n'est guère avant onze heures du soir que la Royauté peut atteindre son Palais des Tuileries, vide et abandonné depuis longtemps, pour y loger quelque peu à la manière de comédiens ambulants. Nous sommes le mardi 6 octobre 1789.

Le pauvre Louis doit encore faire deux autres Processions parisiennes : l'une, comme celle-ci, ridicule et ignominieuse ; l'autre ni ridicule ni ignominieuse, mais grave — bien plus, sublime.

FIN DU PREMIER VOLUME

GLOSSAIRE-INDEX DES PERSONNES, DES LIEUX ET DES MOTS DE CARLYLE

On a le droit de ne pas savoir lorsqu'on apprend. Ce glossaire-index réunit les personnes, les lieux et les inventions verbales qui peuvent arrêter la lecture. Chaque entrée raconte une trajectoire, indique le rôle qu'elle joue chez Carlyle et distingue, lorsque cela est nécessaire, le fait établi, la rumeur et la mise en scène littéraire.

Le numéro précédé de G est stable dans ce volume. Les principales occurrences sont données par livre et chapitre. Les renvois numériques de Carlyle et les notes alphabétiques de l'édition suivent un autre système.

G001 — Arthur Young (1741-1820)

Agronome et grand voyageur anglais, Arthur Young parcourt la France à la veille de la Révolution avec l'œil d'un homme qui sait regarder un champ, un fermage et un repas. Il note les prix, l'état des routes, les cultures, mais surtout les visages : femmes épuisées avant trente ans, paysans écrasés d'impôts, terres mal exploitées autour de châteaux fastueux. Carlyle l'utilise comme un témoin venu du dehors, moins facile à soupçonner de propagande française. Young n'est pourtant pas un révolutionnaire : il admire l'ordre, la propriété, l'amélioration agricole et s'effraie bientôt des violences. C'est précisément ce mélange qui rend son témoignage précieux. Il aide à comprendre que la Révolution ne naît pas seulement des livres et des discours, mais d'une campagne où le travail produit trop peu de sécurité et beaucoup trop de dépendance.

Dans ce volume : Livre VI, chap. III

G002 — Bailly, Jean Sylvain (1736-1793)

Avant d'être maire de Paris, Bailly est un savant : astronome, historien de l'astronomie, membre de plusieurs académies. En 1789, il préside les députés du Tiers, prononce le Serment du Jeu de Paume et devient le premier maire de la capitale. Son prestige vient de cette alliance entre science, dignité et modération. Carlyle aime pourtant montrer combien l'homme des étoiles se trouve mal préparé à gouverner la rue. Bailly veut rendre la Révolution raisonnable, ordonnée, municipale ; il doit nourrir Paris, contenir les foules et servir une monarchie qu'il espère réformer. Après la fusillade du Champ-de-Mars en 1791, son nom devient odieux aux plus radicaux. Retiré de la vie publique, il est arrêté puis guillotiné en 1793. Son histoire est celle d'un honnête homme dépassé par la fonction qu'il a acceptée.

Dans ce volume : Livre II, chap. VI ; Livre IV, chap. III ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VIII ; Livre V, chap. IX ; passim

G003 — Barbe-de-Tuile

Surnom carlyléen de l'abbé Maury, dont la chevelure rousse, la voix sonore et la résistance opiniâtre fournissent à l'écrivain une silhouette immédiatement visible. Le mot n'est pas une traduction neutre d'un nom propre : c'est un costume verbal. Il réduit d'abord l'orateur à une apparence presque comique, puis lui rend une énergie animale et polémique. Chez Carlyle, le sobriquet est une manière de juger et de mémoriser en même temps. Il rappelle que les acteurs de la Révolution entrent souvent dans le récit comme au théâtre, précédés par une démarche, une couleur, un tic ou une voix.

Dans ce volume : Livre VII, chap. X

G004 — Barnave, Antoine (1761-1793)

Jeune avocat de Grenoble, Barnave arrive aux États généraux avec la réputation d'un orateur vif et une expérience précoce des conflits du Dauphiné. Il devient l'une des voix les plus brillantes du côté gauche, puis forme avec Duport et Alexandre de Lameth un trio influent. En 1789, il parle le langage de la rupture ; plus tard, après la fuite de Varennes, il mesure le danger d'une République et cherche à sauver une monarchie constitutionnelle. Cette évolution n'est pas nécessairement une trahison : elle montre un révolutionnaire qui découvre que détruire l'ancien ordre est plus simple que stabiliser le nouveau. Sa correspondance secrète avec la famille royale le condamnera. Emprisonné, il est guillotiné en 1793. Chez Carlyle, Barnave appartient à cette génération très jeune qui prétend mettre au monde une nation avant d'avoir eu le temps de vieillir.

Dans ce volume : Livre III, chap. VIII ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. III ; Livre V, chap. IX ; Livre VI, chap. II

G005 — La Bastille

Forteresse médiévale de l'est parisien, la Bastille sert à la fois de prison d'État, de dépôt d'armes et de symbole du pouvoir arbitraire. Le 14 juillet 1789, elle ne renferme que sept prisonniers ; la foule vient surtout chercher la poudre nécessaire aux fusils pris aux Invalides. Sa garnison est faible, mais ses murs et ses canons rendent l'assaut meurtrier. Le nombre exact des assaillants tués varie selon les listes et les méthodes : Carlyle en compte environ quatre-vingt-trois, tandis que des décomptes modernes retiennent souvent un peu plus de quatre-vingt-dix morts ou blessés mortellement. La victoire vaut moins par son intérêt militaire que par son effet politique. Le gouverneur de Launay est tué, la forteresse démolie, ses pierres transformées en souvenirs ou réemployées, notamment au pont de la Concorde. Chez Carlyle, la Bastille est un bâtiment réel, mais aussi une prison mentale : lorsqu'elle tombe, les hommes découvrent qu'un ordre réputé immuable pouvait être renversé.

Dans ce volume : Livre II, chap. I ; Livre II, chap. VIII ; Livre III, chap. I ; Livre III, chap. VIII ; Livre IV, chap. III ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. I ; passim

G006 — Bertier de Sauvigny, Louis Bénigne François (1737-1789)

Intendant de Paris et gendre de Foulon, Louis Bénigne François Bertier de Sauvigny — souvent écrit « Berthier » dans les récits du XIXe siècle, y compris chez Carlyle — incarne aux yeux de la foule tout ce que l'administration royale a de lointain, fiscal et impitoyable. Il organise effectivement des approvisionnements et participe aux préparatifs militaires autour de Paris ; la rumeur transforme ces fonctions en preuve d'un complot destiné à affamer ou à écraser le peuple. Arrêté à Compiègne, ramené à Paris le 22 juillet 1789, il rencontre en chemin la tête de son beau-père portée sur une pique. À l'Hôtel de Ville, aucune procédure ne peut plus le protéger : il est saisi, tué et mutilé. Carlyle raconte cette mort comme une scène où justice populaire, vengeance et panique ne se distinguent plus. Retenir Bertier, c'est comprendre comment un administrateur devient en quelques heures le visage unique de milliers de souffrances anonymes.

Dans ce volume : Livre III, chap. II ; Livre V, chap. VIII ; Livre V, chap. IX

G007 — Besenval, Pierre Victor de (1721-1791)

Officier suisse au service de la France, homme de cour et mémorialiste, Besenval commande les troupes de Paris et de l'Île-de-France au début de l'été 1789. Il n'est ni un grand stratège ni un conspirateur tout-puissant : plutôt un militaire expérimenté pris entre des ordres confus, des soldats hésitants et une Cour incapable de décider. Carlyle le suit parce qu'il se trouve au point où la force royale devrait agir — et ne peut plus. Il comprend que les Gardes françaises ne tireront pas volontiers sur le peuple et avertit Versailles, sans obtenir de ligne claire. Après la prise de la Bastille, il fuit, est arrêté, jugé puis acquitté. Ses mémoires sont une source majeure de Carlyle. Besenval permet de voir l'effondrement de l'autorité depuis l'intérieur : non comme un plan, mais comme une série d'ordres qui n'arrivent pas, de régiments qui doutent et de responsables qui se renvoient la décision.

Dans ce volume : Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre III, chap. I ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. V ; Livre III, chap. VII ; Livre III, chap. VIII ; passim

G008 — Bouillé, François Claude Amour de (1739-1800)

Soldat énergique, gouverneur des Trois-Évêchés et commandant dans l'Est, Bouillé est l'un des rares officiers auxquels la famille royale croit encore pouvoir se fier. Il a réprimé avec fermeté une révolte militaire à Nancy en 1790, ce qui le rend héroïque pour les royalistes et détestable pour les patriotes. Dans le premier volume, son nom apparaît surtout comme une direction possible : Metz, l'Est, l'armée fidèle, la sortie hors de Paris. Plus tard, il organise le dispositif qui doit protéger la fuite de Louis XVI en juin 1791 ; l'échec de Varennes ruine le projet. Bouillé émigre et combat la Révolution depuis l'étranger. Son histoire aide à comprendre pourquoi la Cour rêve de partir : elle ne cherche pas seulement un refuge, mais un endroit où l'autorité royale pourrait retrouver des soldats obéissants, des frontières proches et la possibilité de négocier en position de force.

Dans ce volume : Livre II, chap. V ; Livre VII, chap. II

G009 — Broglie, Victor-François, duc de (1718-1804)

Maréchal de France, vétéran prestigieux des guerres du XVIII^e siècle, Broglie est appelé au ministère de la Guerre dans les journées critiques de juillet 1789. Pour la Cour, son nom signifie discipline, métier militaire et possibilité d'en finir vite avec l'agitation. Carlyle le transforme en « dieu de la Guerre », non pour célébrer sa puissance, mais pour montrer son caractère presque mythique et parfaitement inutile. Des régiments étrangers convergent, des canons sont disposés, mais la volonté politique manque et les soldats eux-mêmes ne sont plus des instruments de métal. Après la chute de la Bastille, Broglie émigre et sert la cause monarchique hors de France. Son rôle est bref, mais décisif comme symbole : l'Ancien Régime possède encore des uniformes, des grades et des pièces d'artillerie ; il ne possède plus la certitude morale qui permet de les employer.

Dans ce volume : Livre III, chap. VIII ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. III ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. VIII ; passim

G010 — Calonne, Charles-Alexandre de (1734-1802)

Brillant, aimable, dépensier et sûr de son intelligence, Calonne devient contrôleur général des finances en 1783. Il comprend que l'État ne peut plus vivre d'emprunts et d'expédients : il propose un impôt territorial plus égal, des assemblées provinciales et la suppression de certains obstacles économiques. Le paradoxe est cruel : pour sauver la monarchie, il faut toucher aux privilèges qui la soutiennent. Calonne convoque l'Assemblée des notables de 1787 en pensant obtenir son approbation ; les notables refusent, demandent des comptes et contribuent à sa chute. Il est renvoyé, puis émigre. Carlyle aime en lui le financier virtuose qui fait danser les chiffres au bord du gouffre. Calonne n'est pas seulement un symbole de légèreté : il voit assez clairement la maladie, mais il n'a ni le crédit politique ni le temps nécessaire pour imposer le traitement.

Dans ce volume : Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. V ; Livre IV, chap. I ; Livre IV, chap. IV

G011 — Camille Desmoulins (1760-1794)

Avocat sans clientèle, journaliste de génie et ancien condisciple de Robespierre, Camille Desmoulins entre dans l'histoire le 12 juillet 1789, lorsqu'il monte sur une table du Palais-Royal et appelle la foule aux armes. Il bégayait dans la conversation ; l'urgence lui donne soudain une voix. Ses journaux mêlent plaisanterie, érudition, cruauté et grâce : Carlyle le reconnaît comme l'un des rares écrivains vraiment vivants de la Révolution. Camille est aussi un homme d'amitié, lié à Danton, marié à Lucile, capable d'enthousiasme puis de remords. En 1793-1794, il réclame la clémence et attaque la Terreur dans *Le Vieux Cordelier*. Robespierre ne le sauve pas : il est guillotiné avec Danton en avril 1794, Lucile quelques jours plus tard. Son éclat tient à cette fragilité même : une parole légère au milieu de forces qui ne pardonnent pas.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. VI ; Livre VI, chap. IV ; Livre VI, chap. V ; Livre VII, chap. I

G012 — Le Champ-de-Mars

Grande plaine d'exercice militaire située à l'ouest de Paris, devant l'École militaire, le Champ-de-Mars offre l'espace nécessaire aux manœuvres, aux camps et bientôt aux cérémonies de masse. En juillet 1789, Besenval y rassemble des troupes sans parvenir à reprendre le contrôle de la capitale. En 1790, le lieu devient le théâtre de la Fête de la Fédération, immense mise en scène d'unité nationale autour du Roi, de l'Assemblée et de la Garde nationale. Un an plus tard, la même plaine accueille une pétition républicaine après la fuite de Varennes ; Bailly proclame la loi martiale et la Garde nationale de Lafayette tire sur la foule. Le Champ-de-Mars change alors de sens : de terrain militaire à autel civique, puis à lieu de rupture sanglante. Il montre combien les espaces révolutionnaires peuvent conserver leur forme tout en changeant brutalement de mémoire.

Dans ce volume : Livre V, chap. III ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. V

G013 — Choiseul, Étienne François, duc de (1719-1785)

Grand ministre de Louis XV, Choiseul domine la politique française dans les années 1760. Il conduit les affaires étrangères, la guerre et la marine, favorise le rapprochement avec l'Autriche et participe au mariage du futur Louis XVI avec Marie-Antoinette. Il représente un Ancien Régime encore capable de projets vastes, mais aussi les réseaux de cour, les clientèles et les haines de factions. Son conflit avec la favorite Madame du Barry contribue à sa disgrâce en 1770. Retiré à Chanteloup, il demeure longtemps un centre d'opposition mondaine. Carlyle l'évoque dans le monde de Louis XV comme un ministre puissant emporté par les jeux de la faveur. Le retenir permet de comprendre que la cour n'est jamais un bloc : elle est faite de partis qui se combattent, et dont les victoires privées peuvent modifier la politique d'un royaume.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. III

G014 — Lecointre, Laurent (1742-1805)

Drapier de Versailles, puis officier de la Garde nationale, Lecointre appartient à cette bourgeoisie active que la Révolution transforme soudain en autorité publique. Pendant les journées des 5 et 6 octobre, il court d'un poste à l'autre, cherche des munitions, empêche les carrosses royaux de partir, négocie avec les gardes et tente de contenir les violences. Carlyle le montre presque partout à la fois, non comme un grand théoricien, mais comme l'homme pratique qui maintient encore quelques articulations dans une ville désorganisée. Plus tard député à la Convention, Lecointre vote la mort de Louis XVI et attaque Robespierre avant Thermidor, puis les anciens terroristes. Son parcours est moins célèbre que celui des grands orateurs, mais il rappelle que les révolutions dépendent aussi de commerçants devenus commandants, capables de prendre une décision locale pendant que les ministres hésitent.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV ; Livre VII, chap. II ; Livre VII, chap. VI ; Livre VII, chap. VII ; Livre VII, chap. VIII ; Livre VII, chap. X

G015 — Condorcet, Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de (1743-1794)

Mathématicien, académicien et philosophe, Condorcet croit que la raison, l'éducation et les institutions peuvent rendre l'humanité plus libre. Il défend l'égalité civile des protestants et des juifs, combat l'esclavage et imagine une instruction publique ouverte aux deux sexes. En 1789, il appartient au monde des savants devenus acteurs politiques et journalistes. Plus tard député, proche des Girondins, il propose un projet de constitution et s'oppose à la condamnation sommaire de Louis XVI. Proscrit sous la Terreur, il se cache plusieurs mois, écrit son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, puis est arrêté et meurt en prison en 1794. Chez Carlyle, Condorcet appartient au « papier » éclairé : il incarne la confiance magnifique — et vulnérable — dans la possibilité de calculer le progrès.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV ; Livre VI, chap. IV

G016 — Corbeil

Ville de la Seine en amont de Paris, Corbeil est un nœud essentiel de l'approvisionnement en grains. Ses moulins et ses bateaux relient les campagnes productrices à une capitale qui consomme chaque jour d'immenses quantités de pain. Dans les mois de 1789, le « bateau de Corbeil » devient presque un personnage : s'il tarde, s'il ne vient qu'une fois au lieu de deux, le soupçon s'enflamme. Un simple problème de transport, de marché ou de récolte peut être interprété comme un complot aristocratique. Corbeil rappelle donc que la Révolution parisienne dépend d'une géographie très matérielle : rivières, moulins, entrepôts, boulangers et horaires. Les grands principes ne nourrissent personne si les sacs n'arrivent pas. Chez Carlyle, la distance entre Corbeil et Paris est courte ; politiquement, elle peut devenir l'abîme entre la promesse de liberté et la persistance de la faim.

Dans ce volume : Livre VII, chap. III

G017 — D'Espréménil, Jean-Jacques Duval (1745-1794)

Magistrat du Parlement de Paris, d'Espréménil devient célèbre en 1788 par son opposition aux réformes autoritaires de la monarchie. Arrêté au palais de justice après une scène spectaculaire, il apparaît d'abord comme un héros de la résistance au despotisme. Mais cette popularité repose sur une ambiguïté : il défend surtout les droits du Parlement et les privilèges traditionnels, non une démocratie nouvelle. Lorsque la Révolution attaque l'ordre social qu'il voulait préserver, il passe au camp conservateur avec une ardeur de converti. Carlyle le surnomme volontiers « Crispin-Catiline » et souligne son instabilité théâtrale. Député de la noblesse, il émigre, revient, est arrêté et guillotiné en 1794. Son parcours enseigne qu'on peut lutter contre le pouvoir royal sans vouloir donner le pouvoir au peuple — et découvrir trop tard que les deux combats ne sont pas les mêmes.

Dans ce volume : mention indirecte ou périphérique.

G018 — Danton, Georges-Jacques (1759-1794)

Avocat du quartier des Cordeliers, massif, sonore, marqué par la petite vérole, Danton semble fait pour la parole publique et les heures d'urgence. En 1789, il n'est encore qu'une présence qui monte : président de district, organisateur, homme capable de parler à une foule sans cesser de lui ressembler. Il jouera un rôle majeur en 1792, après la chute de la monarchie, comme ministre de la Justice et figure de la défense nationale. Il participe au gouvernement révolutionnaire, puis souhaite ralentir la Terreur. Cette inflexion le perd : accusé de corruption et d'indulgence, il est guillotiné en avril 1794. Carlyle le voit comme une énergie d'Hercule, rude, parfois trouble, mais profondément humaine. Danton se retient par une formule : il n'est pas l'homme d'un système ; il est l'homme que les circonstances appellent quand il faut décider vite et parler assez fort pour que tous entendent.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV ; Livre VI, chap. V ; Livre VII, chap. III

G019 — Du Barry, Jeanne Bécu, comtesse (1743-1793)

Née dans un milieu modeste, devenue courtisane puis dernière favorite officielle de Louis XV, Madame du Barry concentre sur elle les haines morales et politiques de la fin du règne. Elle n'exerce pas seule le pouvoir, mais sa présence révèle un système où l'accès au roi, les faveurs et les rivalités personnelles comptent autant que les institutions. Choiseul tombe en partie parce qu'il lui est hostile ; Maupeou et d'autres trouvent en elle un appui. Carlyle forge autour d'elle un royaume satirique, le « Du-Barryaume », qui désigne moins une femme qu'un monde de luxe, d'intrigue et de décomposition. Après 1774, elle se retire à Louveciennes. Accusée d'avoir aidé les émigrés et dissimulé des biens, elle est guillotinée en 1793. Son destin passe du sommet de la faveur à la solitude de l'échafaud.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV

G020 — Du-Barryaume

Royaume moral et politique de Madame du Barry : non pas un territoire réel, mais le monde de faveur, de luxe, de dépendance et de fausse majesté qui entoure la dernière favorite de Louis XV. Le suffixe transforme un nom en régime. Carlyle peut ainsi faire sentir qu'une cour entière s'est organisée autour d'un caprice devenu institution. Le mot est grotesque, mais son jugement est grave : lorsqu'un ordre politique ne sait plus distinguer la fonction publique de l'appétit privé, il devient un théâtre où la frivolité possède des conséquences nationales.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre II, chap. I

G021 — Le faubourg Saint-Antoine

À l'est de Paris, au-delà de l'ancienne porte Saint-Antoine et près de la Bastille, ce faubourg rassemble artisans, ouvriers, ateliers du meuble, manufactures et une population mobile. Les privilèges accordés à certains métiers y ont favorisé une forte activité artisanale ; les inégalités, le prix du pain et l'instabilité du travail y rendent aussi la tension très vive. L'émeute Réveillon d'avril 1789 y éclate ; le 14 juillet, le faubourg fournit une grande part de l'énergie qui assiège la Bastille. En octobre, ses hommes et ses femmes marchent encore vers Versailles. Carlyle personnifie souvent Saint-Antoine comme un géant sombre qui se lève, roule et rugit. Il ne faut pas y voir une armée homogène : maîtres, compagnons, journaliers et marginaux n'ont pas les mêmes intérêts. Mais le quartier donne à la colère parisienne une base sociale, des bras, des outils et une proximité immédiate avec la forteresse.

Dans ce volume : Livre IV, chap. II ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. VII ; Livre V, chap. IX ; Livre VII, chap. IV

G022 — Le faubourg Saint-Marcel — ou Saint-Marceau

Au sud-est de Paris, autour de la Bièvre et de la route d'Italie, le faubourg Saint-Marcel — souvent nommé Saint-Marceau dans les textes du temps — est un quartier populaire de tanneurs, teinturiers, ouvriers et petites industries. Moins célèbre que Saint-Antoine, il partage pourtant sa pauvreté, ses solidarités de voisinage et sa capacité d'intervention collective. Carlyle l'associe aux forces irrégulières qui affluent vers l'Hôtel de Ville ou Versailles. La Bièvre, utilisée par les métiers polluants, donne au quartier une géographie de travail rude, loin des promenades élégantes. Saint-Marcel aide à corriger une image trop étroite de la Révolution parisienne : elle ne sort pas d'un seul faubourg. Plusieurs périphéries urbaines, où l'on vit près des ateliers, des barrières fiscales et des routes, convergent vers le centre politique. Le nom ancien garde aussi le son d'un Paris disparu sous les transformations du XIXe siècle.

Dans ce volume : mention indirecte ou périphérique.

G023 — Lafayette, Gilbert du Motier, marquis de (1757-1834)

Héros français de la guerre d'Indépendance américaine, Lafayette arrive en 1789 entouré d'un immense prestige. Il incarne la liberté constitutionnelle, le modèle de Washington et l'espoir d'une révolution sans guerre civile. Commandant de la Garde nationale parisienne, il doit accomplir l'impossible : protéger le Roi, satisfaire l'Assemblée, nourrir la ville et retenir les foules. Carlyle admire sa droiture mais raille son héroïsme d'une seule idée, trop élégant pour le chaos qu'il affronte. Les journées d'Octobre le montrent à la fois entraîné par ses propres soldats et sauveur momentané de la famille royale. Après la fusillade du Champ-de-Mars, il perd la confiance populaire. Il fuit en 1792, est emprisonné par les puissances européennes, puis revient. En 1830 encore, il aide à installer Louis-Philippe : toujours entre révolution et ordre.

Dans ce volume : Livre II, chap. V ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. VIII ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VII ; Livre V, chap. VIII ; passim

G024 — Foulon de Doué, Joseph François (1715-1789)

Ancien administrateur des finances et conseiller du pouvoir, Joseph François Foulon de Doué devient, dans l'été 1789, le type même du riche serviteur de l'État supposé indifférent à la faim populaire. La foule lui attribue la phrase selon laquelle le peuple pourrait manger de l'herbe ; aucune preuve solide n'établit qu'il l'ait réellement prononcée. La légende compte pourtant historiquement, parce qu'elle explique la botte de foin attachée à son dos et l'herbe placée dans sa bouche après sa mort. Caché près de Fontainebleau, il est découvert, conduit à Paris le 22 juillet 1789, arraché à toute procédure régulière, pendu puis décapité. Carlyle raconte cette vengeance comme le retour brutal de souffrances longtemps sans voix. Retenir Foulon, c'est donc retenir deux histoires à la fois : celle d'un administrateur réel et celle d'un monstre politique fabriqué par la rumeur, plus puissant dans la rue que l'homme documenté.

Dans ce volume : mention indirecte ou périphérique.

G025 — Grégoire, Henri (1750-1831)

Curé de campagne lorrain, Henri Grégoire rejoint le Tiers État en 1789 avec une partie du bas clergé. Il devient l'une des figures les plus constantes de l'égalité civique : défenseur des juifs, adversaire de l'esclavage, partisan de l'instruction et de l'intégration des citoyens noirs. Évêque constitutionnel de Blois, il reste prêtre tout en soutenant la République, position rare qui lui vaut l'hostilité des royalistes comme de nombreux déchristianisateurs. Il participe à la suppression de la monarchie mais refuse la violence irrégulière et le vandalisme, mot qu'il contribue à populariser pour dénoncer la destruction du patrimoine. Chez Carlyle, Grégoire apparaît d'abord comme l'un de ces curés qui font basculer le Clergé vers les Communes. Il montre que la Révolution religieuse ne se réduit pas à la haine de la religion : elle peut aussi naître d'une conscience chrétienne de l'égalité.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. I

G026 — Grenoble

Ville du Dauphiné entourée de montagnes, Grenoble devient en 1788 l'un des laboratoires de la Révolution. Lorsque le pouvoir veut réduire les Parlements, les magistrats grenoblois résistent et la population intervient. Le 7 juin, lors de la Journée des Tuiles, des habitants montés sur les toits lancent des tuiles contre les soldats. L'événement n'est pas encore une révolution démocratique : bourgeois, magistrats et peuple défendent des causes qui ne coïncident pas entièrement. Mais il oblige à convoquer l'assemblée de Vizille, où l'on réclame les États généraux et le doublement du Tiers. Mounier et Barnave viennent de ce contexte. Grenoble montre que 1789 n'est pas uniquement produit par Paris : les provinces ont déjà inventé leurs alliances, leurs émeutes et leurs formes de représentation. La montagne n'isole pas la ville ; elle encadre une scène où la vieille opposition parlementaire devient mouvement national.

Dans ce volume : Livre III, chap. VI ; Livre III, chap. VIII ; Livre IV, chap. II

G027 — Guillotin, Joseph-Ignace (1738-1814)

Médecin et député de Paris, Guillotin est un réformateur prudent, préoccupé d'hygiène, de santé publique et d'égalité devant la loi. Il propose que tous les condamnés à mort, nobles ou roturiers, soient exécutés par un procédé mécanique rapide, afin de supprimer les supplices et les différences de traitement. Il ne construit pas lui-même la machine : le mécanisme est mis au point sous l'autorité du chirurgien Antoine Louis et fabriqué par Tobias Schmidt. Pourtant le nom populaire de « guillotine » s'attache à lui pour toujours, à son grand déplaisir. Carlyle savoure cette ironie : un homme respectable devient le spectre éponyme d'une époque sanglante. Guillotin survit à la Révolution et meurt de mort naturelle. Son histoire rappelle qu'une invention destinée à humaniser la peine peut être engloutie par l'usage politique que l'histoire en fait.

Dans ce volume : Livre I, chap. IV ; Livre II, chap. VIII ; Livre III, chap. VIII ; Livre IV, chap. II ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. II ; Livre VII, chap. VI ; Livre VII, chap. VIII

G028 — L'Hôtel de Ville de Paris

Maison commune de la capitale, située sur la place de Grève, l'Hôtel de Ville devient en juillet 1789 le centre improvisé d'un pouvoir nouveau. Les électeurs de Paris, réunis pour choisir les députés, s'y transforment en municipalité provisoire. On y cherche des armes, on y distribue de la poudre, on y signe des milliers d'ordres, on y juge ou tente de juger les prisonniers amenés par la foule. Bailly y devient maire, Lafayette commandant de la Garde nationale. Le bâtiment est donc à la fois administration, refuge, tribunal, scène de harangues et cible d'insurrection. Les femmes l'envahissent le 5 octobre avant de partir pour Versailles. Carlyle y fait converger le pouvoir officiel et le chaos populaire, séparés par quelques portes et quelques escaliers. L'Hôtel de Ville représente la naissance difficile d'une souveraineté municipale : elle parle au nom de Paris tout en découvrant que Paris peut entrer sans permission.

Dans ce volume : Livre II, chap. V ; Livre V, chap. III ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. VII ; Livre V, chap. VIII ; Livre V, chap. IX ; passim

G029 — L'Hôtel des Invalides

Fondé par Louis XIV pour accueillir les soldats blessés ou âgés, l'Hôtel des Invalides associe hospice, caserne, église et dépôt militaire. Le 14 juillet 1789, les Parisiens savent qu'on y conserve des milliers de fusils. Le gouverneur de Sombreuil hésite ; les Invalides chargés de rendre les armes inutilisables travaillent avec une lenteur significative. La foule envahit finalement le complexe et s'empare d'environ vingt-huit mille fusils, presque sans combat. Ces armes permettent ensuite de marcher vers la Bastille, où se trouve la poudre. L'épisode montre la désagrégation de l'obéissance : les vieux soldats ne veulent pas tirer sur la population et l'autorité n'ose pas les y contraindre. Les Invalides, monument de la monarchie militaire, deviennent ainsi l'arsenal de l'insurrection. La coupole dorée demeure au-dessus de Paris, mais le contenu politique du lieu a changé en quelques heures.

Dans ce volume : Livre III, chap. IX ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. VII

G030 — Le Jeu de Paume de Versailles

Cette salle destinée au jeu de paume devient le 20 juin 1789 un sanctuaire politique par accident. Trouvant la Salle des Menus fermée pour les préparatifs d'une séance royale, les députés du Tiers cherchent un lieu où se réunir. Dans cet espace nu, entourés de spectateurs, ils jurent de ne pas se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France. Le Serment du Jeu de Paume transforme une exclusion matérielle en acte de souveraineté. Ce qui devait disperser l'Assemblée la rend plus unie et plus visible. Le lieu reste modeste : pas de trône, peu de mobilier, des murs simples. C'est précisément cette pauvreté qui nourrit sa puissance symbolique. Chez Carlyle, les charpentiers et l'huissier de Brézé produisent involontairement la scène fondatrice qu'ils voulaient éviter. Le Jeu de Paume rappelle que l'histoire choisit parfois ses monuments parmi les solutions de secours.

Dans ce volume : mention indirecte ou périphérique.

G031 — Lally-Tollendal, Trophime-Gérard de (1751-1830)

Fils du comte de Lally, officier exécuté en 1766 après la perte des établissements français en Inde, Lally-Tollendal consacre une partie de sa vie à réhabiliter la mémoire paternelle. Élu député de la noblesse en 1789, il soutient d'abord les réformes et rejoint le Tiers. Mais il souhaite une monarchie constitutionnelle à l'anglaise, avec deux chambres et un pouvoir royal réel. Les journées d'Octobre lui paraissent annoncer la domination de la rue : il démissionne et émigre. Carlyle le montre éloquent, sensible, volontiers théâtral, couronné civiquement puis vite repoussé vers la marge par l'accélération des événements. Il revient sous la Restauration et devient pair de France. Lally-Tollendal représente ces libéraux de 1789 qui veulent abolir l'arbitraire sans abolir l'aristocratie, et découvrent que la Révolution choisit un chemin plus radical.

Dans ce volume : Livre III, chap. V ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. VIII ; Livre VI, chap. II ; Livre VII, chap. XI

G032 — Loménie de Brienne, Étienne Charles de (1727-1794)

Archevêque cultivé, proche des philosophes et longtemps considéré comme un possible grand ministre, Loménie de Brienne succède à Calonne en 1787. Il hérite d'un État presque insolvable et tente d'imposer des réformes fiscales, d'obtenir des emprunts et de réduire la résistance des Parlements. Il promet les États généraux tout en essayant de retarder le moment où ils deviendront nécessaires. Carlyle suit avec une ironie sombre ses édits, ses foudres et ses complots : chaque expédient destiné à gagner du temps accélère la crise. Brienne démissionne en août 1788, reçoit le chapeau de cardinal et se retire. Il prête ensuite serment à la Constitution civile du clergé, mais est arrêté sous la Terreur et meurt en 1794. Son échec montre qu'une intelligence réelle ne suffit pas lorsqu'elle sert une structure qui ne peut plus payer, convaincre ni commander.

Dans ce volume : Livre II, chap. III ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. VII ; Livre III, chap. VIII

G033 — Louis XIV (1638-1715)

Le « Roi-Soleil » n'agit pas directement dans ce volume, mais son ombre couvre tout Versailles. Il a construit la monarchie de cour, fixé la noblesse autour de sa personne, agrandi le palais et donné à l'État une majesté qui survit longtemps à sa puissance réelle. Sous lui, le cérémonial, l'armée et l'administration semblent encore converger vers un centre. En 1789, les formes demeurent : appartements, entrées, gardes, titres, gestes réglés. Mais l'énergie qui les animait s'est retirée. Carlyle fait de Louis XIV une mesure du déclin : ce qui fut autrefois autorité vivante est devenu décor, habitude et poids financier. Retenir son nom permet de lire Versailles non comme un palais seulement, mais comme une machine politique conçue un siècle plus tôt et arrivée au moment où ses roues tournent encore sans entraîner le pays.

Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre II, chap. IV ; Livre III, chap. I ; Livre III, chap. VI ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. IX ; Livre VI, chap. III

G034 — Louis XV (1710-1774)

Arrière-petit-fils de Louis XIV, roi à cinq ans, Louis XV commence son règne entouré d'affection et reçoit le surnom de « Bien-Aimé ». Cette popularité s'use sous l'effet des guerres, des scandales de cour, des difficultés financières et d'un sentiment croissant d'éloignement. Carlyle ouvre son récit sur sa vieillesse, la favorite Madame du Barry, les factions et la petite vérole qui l'emporte en 1774. Le portrait est volontairement cruel : le roi devient le centre presque vide d'un monde poli, brillant et moralement épuisé. Pourtant Louis XV n'est pas seulement un symbole. Son règne transmet à son successeur une monarchie encore prestigieuse, mais endettée, contestée et mal réconciliée avec ses propres élites. Sa mort est le seuil du livre : l'Ancien Régime ne disparaît pas avec lui, mais il perd son dernier long passé vécu.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre II, chap. V ; Livre III, chap. VI

G035 — Louis XVI (1754-1793)

Louis XVI est intelligent dans certains domaines, consciencieux, amateur de chasse, de géographie et de serrurerie ; il veut souvent le bien, mais transforme rarement ce désir en décision stable. Devenu roi en 1774, il rappelle les Parlements, choisit puis abandonne Turgot, soutient la guerre d'Amérique et voit la dette devenir ingouvernable. En 1789, chaque parti espère encore l'utiliser ou le sauver. Carlyle éprouve pour lui une pitié sévère : l'homme est honnête, la fonction exige une volonté qu'il n'a pas. Il accepte, refuse, temporise, cède après avoir résisté et résiste après avoir cédé. Les journées d'Octobre l'amènent de Versailles à Paris, prisonnier sans que le mot soit encore prononcé. Il tentera de fuir en 1791, sera détrôné en 1792 et guillotiné en 1793. Son drame est celui d'un roi devenu spectateur de sa propre royauté.

Dans ce volume : Livre III, chap. VI

G036 — Le Mâconnais et le Beaujolais

Régions viticoles et rurales situées au nord de Lyon, le Mâconnais et le Beaujolais deviennent durant l'été 1789 l'un des foyers de la Grande Peur et de l'attaque des châteaux. Les paysans s'en prennent aux terriers, aux archives seigneuriales, aux droits féodaux et parfois aux bâtiments eux-mêmes. Carlyle évoque des dizaines de châteaux incendiés : l'exactitude des chiffres importe moins que l'ampleur du phénomène. Le feu vise souvent les papiers qui donnent une forme juridique aux redevances. Ce n'est donc pas seulement une explosion aveugle ; c'est une guerre contre les preuves écrites de la dépendance, à laquelle se mêlent pillage et vengeance. Les nouvelles de ces violences contribuent à la Nuit du 4 Août, quand l'Assemblée abolit les privilèges. Ces campagnes montrent comment une peur de brigands imaginaires peut conduire à la destruction très réelle d'un ordre seigneurial.

Dans ce volume : Livre VI, chap. III

G037 — Maillard, Stanislas-Marie (1763-1794)

Huissier au Châtelet, Maillard apparaît dans plusieurs journées décisives : prise de la Bastille, marche des femmes sur Versailles, puis massacres de Septembre. Carlyle l'appelle « aux mille ressources » parce qu'il sait, mieux que les grands hommes officiels, donner une direction momentanée à une foule. Le 5 octobre 1789, son tambour détourne les femmes de l'incendie de l'Hôtel de Ville et les entraîne vers Versailles ; il traduit leurs cris en pétition devant l'Assemblée. Cette capacité n'en fait pas un héros sans ombre. En septembre 1792, il préside ou organise des jugements improvisés à la prison de l'Abbaye. Arrêté ensuite, il meurt en 1794. Maillard est une figure essentielle de l'apprentissage révolutionnaire : il ne commande pas parce qu'une institution l'a nommé, mais parce qu'au milieu du désordre il sait produire une route, une phrase et un rythme.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre II, chap. II ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. VII ; Livre VI, chap. III ; Livre VII, chap. IV ; Livre VII, chap. V ; passim

G038 — Marat, Jean-Paul (1743-1793)

Médecin, expérimentateur scientifique, journaliste et polémiste, Marat vit dans la pauvreté et le conflit. Son journal, *L'Ami du peuple*, dénonce sans relâche les ministres, les députés, les généraux et les complots qu'il croit voir partout. Sa suspicion n'est pas une simple pose : elle organise entièrement sa vision du monde. Carlyle le décrit avec répulsion et fascination, corps malade, langage corrosif, volonté presque indestructible. En 1789, il est encore une voix pourchassée, cachée dans les mansardes ou les caves, mais déjà capable de transformer chaque hésitation en trahison. Député à la Convention, proche des sans-culottes, il contribue à la chute des Girondins. Charlotte Corday l'assassine dans son bain en juillet 1793. Son image devient aussitôt celle d'un martyr révolutionnaire. Marat oblige à comprendre la force politique d'une parole qui promet de nommer tous les ennemis.

Dans ce volume : Livre II, chap. VI ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. VI ; Livre VI, chap. V ; Livre VII, chap. I ; Livre VII, chap. III

G039 — Marie-Antoinette (1755-1793)

Fille de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, mariée au futur Louis XVI à quatorze ans, Marie-Antoinette arrive en France comme un instrument d'alliance et devient bientôt un objet de fascination, de désir et de haine. Ses dépenses, ses amitiés et son goût de l'intimité sont grossis par les pamphlets jusqu'à former le personnage de « l'Autrichienne », supposée gouverner chaque complot. Carlyle critique son imprudence politique, mais reconnaît sa présence, son courage et sa fidélité aux siens. Aux journées d'Octobre, elle affronte seule le balcon, après avoir éloigné ses enfants. Conduite à Paris, elle devient le centre d'une monarchie captive. Après la chute du trône, elle est emprisonnée, séparée de ses enfants, jugée et guillotinée en octobre 1793. Son histoire montre comment une personne réelle peut être recouverte par un mythe hostile plus puissant que toute défense.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV ; Livre VII, chap. II ; Livre VII, chap. IX

G040 — Marseille

Grand port méditerranéen, Marseille possède une tradition municipale forte, un commerce international, des tensions sociales et une population prompte à s'armer. En 1789, Mirabeau y est élu en même temps qu'à Aix, signe de sa popularité provençale. La ville organise tôt une garde citoyenne et intervient dans les luttes politiques régionales. Plus tard, ses volontaires marcheront vers Paris en chantant le morceau composé par Rouget de Lisle à Strasbourg : ce Chant de guerre pour l'armée du Rhin deviendra La Marseillaise. Dans le premier volume, Marseille est surtout l'un des lieux où la Révolution provinciale se montre active avant que Paris n'absorbe toute l'attention. Elle rappelle l'échelle maritime de la France, les circulations d'hommes et d'idées, et la puissance politique des villes de commerce. Marseille n'est pas une périphérie : elle est une autre capitale possible de l'énergie révolutionnaire.

Dans ce volume : Livre IV, chap. II ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. III

G041 — Maupeou, René Nicolas de (1714-1792)

Chancelier de France, Maupeou mène en 1771 une réforme spectaculaire contre les Parlements, qui bloquent l'autorité royale tout en défendant leurs privilèges. Il exile les magistrats récalcitrants et crée de nouvelles cours. Ses adversaires dénoncent un despotisme ; ses défenseurs y voient une tentative de moderniser la justice et de libérer la monarchie d'une opposition corporative. À l'avènement de Louis XVI, les anciens Parlements sont rappelés et Maupeou renvoyé. Il aurait alors résumé la situation avec amertume : le roi voulait perdre sa couronne. Carlyle regarde cet épisode comme une occasion manquée ou, du moins, comme une preuve que l'Ancien Régime ne sait pas soutenir ses propres décisions. Maupeou disparaît ensuite de la scène politique et meurt en 1792. Son nom aide à comprendre pourquoi les Parlements furent d'abord populaires : ils semblaient les victimes d'un pouvoir arbitraire avant de révéler leurs propres limites.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre II, chap. I ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. VIII ; Livre III, chap. I ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. VII

G042 — Maurepas, Jean-Frédéric Phélypeaux, comte de (1701-1781)

Vieux ministre rappelé au pouvoir par Louis XVI en 1774, Maurepas devient le conseiller principal du jeune roi. Spirituel, expérimenté, prudent jusqu'à la manœuvre, il connaît parfaitement la cour et beaucoup moins la profondeur de la crise. Il soutient d'abord Turgot, puis contribue à son renvoi lorsque les réformes menacent trop d'intérêts et que la résistance devient dangereuse. Il accueille Necker, le contient et laisse les décisions se faire ou se défaire selon les rapports de force. Carlyle voit en lui un vieillard aimable qui gouverne par équilibre, plaisanterie et temporisation. Cette méthode peut fonctionner dans un monde stable ; elle devient désastreuse quand il faudrait choisir. Maurepas meurt en 1781, avant l'effondrement, mais son influence a façonné les premières années du règne. Il incarne le dernier art de cour appliqué à une situation qui demande déjà autre chose.

Dans ce volume : Livre II, chap. I ; Livre II, chap. III ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. V ; Livre III, chap. I

G043 — Maury, Jean-Sifrein, abbé puis cardinal (1746-1817)

Fils d'un cordonnier du Vivarais, Maury s'élève par le talent oratoire, l'Église et les lettres. Député du clergé en 1789, il devient l'un des défenseurs les plus brillants de la monarchie, des biens ecclésiastiques et de l'ordre traditionnel. Son visage assuré, sa mémoire et son art de retourner un argument lui permettent de tenir tête à une Assemblée souvent hostile. Carlyle le traite en sophiste admirablement résistant, ravaudeur de vieux cuir politique : image injuste peut-être, mais très parlante. Maury sait que la bataille est presque perdue et la livre pourtant. Il émigre, se rapproche de Rome, devient cardinal, puis connaît des difficultés pour avoir rallié Napoléon. Son parcours rappelle que la contre-révolution n'est pas seulement faite de nobles silencieux : elle possède aussi des hommes venus de bas, capables d'éloquence, d'ambition et d'une étonnante endurance.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV ; Livre VI, chap. II ; Livre VII, chap. XI

G044 — Lambesc, Charles-Eugène de Lorraine, prince de (1751-1825)

Prince lorrain et officier de cavalerie, Lambesc commande le Royal-Allemand en juillet 1789. Le 12 juillet, sur la place Louis-XV et dans le jardin des Tuileries, ses cavaliers dispersent la foule ; un vieil homme est renversé, des sabres brillent, des coups partent. Les faits exacts sont moins simples que la rumeur : Lambesc frappe probablement du plat de son sabre, mais Paris retient l'image d'une cavalerie étrangère chargeant des promeneurs et des patriotes. Cette image suffit à accélérer l'armement de la ville. Il émigre et sert ensuite l'Autriche. Chez Carlyle, Lambesc est moins un personnage développé qu'une étincelle : un officier accomplit une opération de maintien de l'ordre, et son geste devient la preuve que la Cour veut noyer Paris dans le sang. La Révolution se nourrit aussi de ce passage brutal entre l'événement et son récit.

Dans ce volume : Livre V, chap. IV

G045 — Metz

Ville fortifiée de l'Est, proche des frontières et placée dans une région de garnisons, Metz représente pour la Cour une issue possible hors de l'étau parisien. Le marquis de Bouillé commande dans cette zone et passe pour capable de maintenir la discipline militaire. En 1789, la rumeur prête plusieurs fois à la famille royale le projet de fuir vers Metz : y rejoindre des troupes fidèles, se placer à distance de l'Assemblée et retrouver une liberté de négociation. Le plan reste alors une possibilité plus qu'une opération. Il annonce pourtant la logique qui mènera à la fuite de Varennes en 1791, dirigée vers l'Est et le dispositif de Bouillé. Chez Carlyle, « Metz » est moins une ville décrite qu'un mot chargé de menace. Il signifie que la monarchie pourrait quitter la scène parisienne et revenir avec des soldats, transformant la crise constitutionnelle en guerre civile.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre III, chap. II ; Livre V, chap. VIII ; Livre VI, chap. III ; Livre VII, chap. II ; Livre VII, chap. VIII ; passim

G046 — Mirabeau, Gabriel Honoré Riqueti, comte de (1749-1791)

Mirabeau possède une vie avant 1789 assez vaste pour remplir plusieurs romans : conflits avec son père, lettres de cachet, prisons, amours scandaleuses, procès, voyages, dettes et livres écrits à toute vitesse. Élu du Tiers en Provence, il devient à l'Assemblée l'orateur capable de donner une forme politique à l'énergie de la Révolution. Carlyle le place au-dessus des partis parce qu'il voit, veut et parle avec une force que les autres n'ont pas. Mirabeau souhaite une monarchie constitutionnelle énergique ; il finit par conseiller secrètement la Cour, contre de l'argent, sans cesser de croire qu'il sauve la Révolution autant que le Roi. Il meurt en avril 1791, au sommet de sa gloire. Ses funérailles sont nationales ; sa correspondance secrète le fera plus tard chasser du Panthéon. Il est l'homme immense dont l'absence devient aussitôt un événement.

Dans ce volume : Livre II, chap. II ; Livre II, chap. III ; Livre II, chap. VIII ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. VI ; Livre IV, chap. I ; Livre IV, chap. II ; Livre IV, chap. IV ; passim

G047 — Mirabeau, Victor Riqueti, marquis de (1715-1789)

Père du grand orateur, Victor Riqueti se fait connaître comme économiste et auteur de L'Ami des hommes. Il appartient au courant physiocratique, croit à l'agriculture, à l'ordre naturel et à la réforme du royaume. Dans sa famille pourtant, cet ami de l'humanité gouverne en despote. Son conflit avec Gabriel est interminable : lettres de cachet, prisons, procès, humiliations et une affection violente qui survit à tout. Carlyle aime cette contradiction presque biblique entre deux lions de la même race. Le vieux marquis meurt en juillet 1789, au moment même où Paris se soulève ; son fils s'absente un instant de l'histoire publique pour les funérailles. Cette figure rappelle qu'avant d'être un homme politique, Mirabeau est le produit d'une guerre familiale, d'une éducation par la contrainte et d'un besoin démesuré de conquérir sa propre liberté.

Dans ce volume : Livre II, chap. III ; Livre IV, chap. IV

G048 — Lamoignon, Chrétien François de (1735-1789)

Garde des sceaux sous Loménie de Brienne, Lamoignon tente en 1788 de réorganiser la justice et de réduire le pouvoir politique des Parlements. Les réformes créent de nouvelles cours et prétendent moderniser l'appareil judiciaire ; elles sont reçues comme un coup d'État contre les magistrats. Lamoignon devient donc le visage juridique de l'autoritarisme royal, tandis que les Parlements retrouvent une popularité qu'ils perdront presque aussitôt. Après la chute de Brienne, il quitte le pouvoir. Il meurt en 1789 d'un coup de fusil, accident ou suicide : l'incertitude demeure et Carlyle la conserve. Son histoire est celle d'une réforme peut-être nécessaire, entreprise sans confiance et au mauvais moment. Dans un régime épuisé, même une rationalisation peut paraître une violence, surtout lorsqu'elle vient d'en haut et ferme les voies habituelles de résistance.

Dans ce volume : Livre III, chap. I ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. VI ; Livre III, chap. VII ; Livre III, chap. VIII ; Livre III, chap. IX

G049 — Moreau de Saint-Méry, Médéric Louis Élie (1750-1819)

Juriste né à la Martinique, spécialiste du monde colonial et futur auteur d'importantes descriptions de Saint-Domingue, Moreau de Saint-Méry se trouve en 1789 parmi les électeurs parisiens devenus municipalité provisoire. Pendant les nuits de juillet, il reste à l'Hôtel de Ville et signe, dit-on, des milliers d'ordres : Carlyle admire cette tête froide capable de répondre sans cesse au milieu du chaos. Député de la Martinique, il défend ensuite des positions coloniales complexes, souvent hostiles à l'égalité immédiate des libres de couleur. Proscrit sous la Terreur, il émigre aux États-Unis, devient libraire à Philadelphie, puis revient sous le Consulat. Son parcours relie la Révolution parisienne à l'Atlantique colonial, dimension souvent oubliée. Moreau n'est pas seulement « l'homme aux trois mille ordres » : il est aussi un savant du droit colonial pris dans les contradictions de la liberté universelle.

Dans ce volume : Livre V, chap. VII ; Livre V, chap. VIII ; Livre VII, chap. XI

G050 — Mounier, Jean-Joseph (1758-1806)

Avocat de Grenoble, acteur majeur de la Journée des Tuiles et de l'assemblée de Vizille, Mounier arrive en 1789 avec une expérience politique rare. Il joue un rôle décisif dans le Serment du Jeu de Paume et défend une monarchie constitutionnelle inspirée du modèle britannique : deux chambres, un roi doté d'un vrai veto, des libertés garanties. Président de l'Assemblée pendant les journées d'Octobre, il se rend au Château pour obtenir l'acceptation des textes constitutionnels tandis que les femmes envahissent la salle. L'événement détruit sa confiance dans la Révolution. Il démissionne, se retire dans le Dauphiné puis émigre. Carlyle le respecte comme homme expérimenté, mais souligne son incapacité à comprendre assez vite que l'ordre du jour a cessé d'être le besoin du jour. Mounier représente la révolution libérale emportée par la révolution populaire.

Dans ce volume : Livre III, chap. VIII ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. II ; Livre VI, chap. II ; Livre VII, chap. V ; Livre VII, chap. VI ; Livre VII, chap. VII ; passim

G051 — Necker, Jacques (1732-1804)

Banquier genevois devenu ministre des finances, Necker acquiert une popularité exceptionnelle en publiant le Compte rendu au roi, qui prétend montrer les finances de la monarchie avec une transparence nouvelle. Il finance la guerre d'Amérique par l'emprunt et cherche à réformer sans attaquer de front tous les privilèges. Renvoyé, rappelé, renvoyé encore le 11 juillet 1789, il devient malgré lui le symbole du ministre du peuple. Son départ déclenche l'explosion parisienne ; son retour est un triomphe. Pourtant sa magie s'use vite : le déficit demeure, les emprunts échouent et son langage prudent paraît faible dans une révolution accélérée. Il quitte définitivement le pouvoir en 1790. Carlyle le traite avec une ironie insistante, mais Necker n'est pas un simple vaniteux : il incarne la tentative de sauver le crédit de l'État par la confiance publique, alors que la politique détruit chaque jour cette confiance.

Dans ce volume : Livre II, chap. V ; Livre II, chap. VIII ; Livre III, chap. I ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. VIII ; Livre III, chap. IX ; Livre IV, chap. I ; passim

G052 — Notre-Dame de Paris

Cathédrale de l'île de la Cité, Notre-Dame demeure un lieu religieux, mais la Révolution l'utilise très tôt comme scène civique. On y chante des Te Deum pour célébrer la prise de la Bastille, la réconciliation du Roi et de Paris, ou d'autres victoires publiques. Les armes peuvent répondre à la liturgie par des salves de mousqueterie, produisant l'« Amen fuligineux » de Carlyle. Cette superposition dit le passage d'un sacré à l'autre : la Nation ne supprime pas immédiatement les formes chrétiennes, elle les remplit d'un contenu politique nouveau. Plus tard, la cathédrale deviendra Temple de la Raison, puis retrouvera le culte catholique. Dans ce volume, elle accueille encore archevêques, processions et prières, mais elle appartient déjà à la ville révolutionnaire. Notre-Dame montre que les édifices anciens peuvent servir de théâtre à des croyances qui changent plus vite que leurs pierres.

Dans ce volume : mention indirecte ou périphérique.

G053 — Orléans, Louis-Philippe-Joseph, duc d' (1747-1793)

Cousin du Roi, immensément riche, propriétaire du Palais-Royal, le duc d'Orléans devient le réceptacle de toutes les hypothèses. Libéral par goût, rival de la Cour, il laisse ses jardins ouverts au public et soutient des candidats du Tiers. Beaucoup imaginent qu'il finance les foules, prépare une régence ou rêve de la couronne. Les preuves sont bien plus faibles que la rumeur. En 1792, il prend le nom de Philippe Égalité ; député à la Convention, il vote la mort de Louis XVI. Cette rupture ne le sauve pas : suspect comme prince, il est guillotiné en 1793. Carlyle souligne son caractère flottant, somnolent, entraîné vers le chaos plus qu'il ne le dirige. Orléans est important moins pour ce qu'il commande réellement que pour le vide politique qu'on remplit de son nom : toute révolution aime imaginer un machiniste caché derrière le spectacle.

Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre II, chap. VI ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. VI ; Livre III, chap. VII ; Livre III, chap. IX ; passim

G054 — Le Palais-Royal

Résidence des Orléans au cœur de Paris, le Palais-Royal est entouré de jardins, de galeries, de cafés, de boutiques et de lieux de spectacle. Le duc d'Orléans laisse cet espace largement ouvert, et la police royale y intervient plus difficilement. En 1789, il devient un forum permanent : on y lit les journaux, prononce des motions, signe des pétitions, échange des rumeurs et choisit parfois une direction d'action. Camille Desmoulins y appelle aux armes le 12 juillet. Les bustes de Necker et d'Orléans en sortent en procession. Carlyle y voit un « Satan chez soi », bruyant, inventif et impossible à bâillonner. Le Palais-Royal n'est pas seulement un décor de café : c'est une machine de communication avant les réseaux modernes, où la parole passe immédiatement de la table à la foule et de la foule aux rues. Il fabrique la vitesse politique de Paris.

Dans ce volume : Livre II, chap. VI ; Livre IV, chap. I ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. III ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. VII ; passim

G055 — Paris

Paris compte probablement autour de six cent mille habitants en 1789, selon les limites et les méthodes de calcul ; les estimations contemporaines ne permettent pas une précision moderne. C'est une capitale de cour, d'administration, d'artisanat, d'imprimerie et de consommation, dépendante chaque jour de convois de grains, d'une police fragile et d'un système fiscal visible aux barrières. Ses quartiers ne forment pas un peuple unique : bourgeois électeurs, artisans, domestiques, ouvriers, soldats, journalistes et pauvres y vivent des expériences différentes. Pourtant les crises les mettent en mouvement ensemble. Carlyle traite souvent Paris comme un personnage : il s'éveille, rugit, s'arme, marche et réclame du pain. La ville produit de nouvelles institutions — Commune, Garde nationale, districts — tout en débordant constamment ceux qui prétendent la gouverner. Comprendre Paris, c'est suivre à la fois la circulation des nouvelles, des foules et de la farine.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre II, chap. I ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. V ; Livre II, chap. VI ; Livre II, chap. VIII ; passim

G056 — Patrouillotisme

Création formée sur « patrouille » et « patriotisme ». Le mot désigne la ferveur civique qui s'exerce en rondes, en mots de passe, en uniformes improvisés et en arrestations soupçonneuses. Carlyle ne nie pas la nécessité de protéger Paris ; il saisit le moment où le patriotisme devient une activité, un rôle et parfois une manie. Le néologisme porte ensemble l'enthousiasme et le ridicule. Il montre comment une ville qui ne fait plus confiance à l'ancienne police invente sa propre vigilance — avec du courage, de l'ostentation et le risque permanent de prendre la peur pour une preuve.

Dans ce volume : Livre VII, chap. I ; Livre VII, chap. II ; Livre VII, chap. III ; Livre VII, chap. V

G057 — Pétion de Villeneuve, Jérôme (1756-1794)

Avocat de Chartres, député du Tiers, Pétion se fait connaître par son républicanisme croissant, sa popularité et une assurance tranquille que Carlyle juge presque inaltérable. Après 1789, il devient président de l'Assemblée constituante puis maire de Paris, succédant à Bailly. Il accompagne le retour de la famille royale après Varennes et participe à l'affaiblissement de la monarchie. Proche des Girondins, il entre ensuite en conflit avec la Montagne. Proscrit après la chute de son parti en 1793, il se cache dans le Sud-Ouest ; son corps est retrouvé en 1794, probablement après un suicide. Dans le premier volume, il n'est encore qu'un jeune député parmi d'autres, mais sa présence annonce la génération qui transformera la réforme monarchique en République. Pétion rappelle combien les réputations de 1789 peuvent s'élever très vite, puis disparaître dans la guerre des factions.

Dans ce volume : mention indirecte ou périphérique.

G058 — La place de Grève

Vaste place devant l'Hôtel de Ville, au bord de la Seine, la place de Grève tire son nom de la grève, c'est-à-dire de la rive plate et sablonneuse où l'on débarquait des marchandises. Les travailleurs sans emploi s'y rassemblaient aussi dans l'espoir d'être embauchés ; c'est par cette histoire que le mot « grève » a plus tard pris son sens moderne d'arrêt collectif du travail, et non parce que la place aurait d'abord été un lieu de grève au sens actuel. Depuis longtemps, elle est également un lieu d'exécution publique. En 1789, elle devient l'antichambre du nouveau pouvoir municipal et le théâtre de la violence populaire : prisonniers, têtes, armes, canons et pétitions y convergent. Foulon et Bertier sont livrés à la foule dans cet espace ou à proximité. Carlyle en fait une « Gorge de Tigre », formule qui rend la pression de milliers de corps et de voix. La place montre comment un ancien décor de justice royale peut être repris par ceux qui en furent longtemps les spectateurs.

Dans ce volume : Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. VII ; Livre V, chap. IX ; Livre VII, chap. IV ; Livre VII, chap. V

G059 — Pompadour, Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de (1721-1764)

Madame de Pompadour n'est plus vivante lorsque commence le récit, mais son nom résume une époque du règne de Louis XV. Issue de la bourgeoisie financière, cultivée, protectrice des arts et des philosophes, elle devient favorite officielle puis amie politique du Roi. Elle soutient des ministres, intervient dans les nominations et participe au grand renversement diplomatique qui rapproche la France de l'Autriche. Ses adversaires lui attribuent volontiers les défaites et les dépenses du royaume. Carlyle transforme le « Pompadourisme » en signe d'un gouvernement par la faveur et le salon. Ce portrait est satirique, mais la réalité est plus riche : Pompadour possède du goût, du travail et une vraie influence. Son importance tient à ce qu'elle rend visible la porosité entre intimité royale et décision d'État, dans un régime où l'accès à la personne du Roi constitue déjà une institution.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre V, chap. III

G060 — Le Pont-Neuf

Malgré son nom, le Pont-Neuf est le plus ancien grand pont de pierre encore debout à Paris. Il traverse la Seine à la pointe de l'île de la Cité et porte la statue équestre d'Henri IV, roi populaire dans la mémoire du XVIII^e siècle. Parce qu'il n'est pas bordé de maisons, il offre un espace ouvert, visible, propice aux attroupements et aux spectacles politiques. En 1788, des mannequins de ministres y sont brûlés au pied du « bon Henri » ; les passants et les carrosses sont contraints de saluer la statue et de crier des mots d'ordre. Le Pont-Neuf relie donc physiquement plusieurs quartiers et symboliquement le présent révolutionnaire à une monarchie rêvée comme plus proche du peuple. Chez Carlyle, le bronze d'Henri regarde passer les foules, témoin silencieux d'un Paris qui utilise les monuments royaux pour juger les rois vivants.

Dans ce volume : Livre III, chap. IX ; Livre V, chap. VI ; Livre VII, chap. V

G061 — Rennes

Capitale de la Bretagne, Rennes concentre en 1788-1789 le conflit entre la noblesse provinciale, le Parlement et le Tiers. La question des États généraux y rencontre des privilèges bretons jalousement défendus. Des affrontements éclatent entre jeunes nobles et étudiants ou bourgeois patriotes ; la jeunesse de Nantes et d'Angers se mobilise, tandis que des femmes adressent des encouragements publics aux volontaires. Carlyle évoque les gentilshommes réunis en armes au couvent des Cordeliers, puis forcés de céder devant une mobilisation plus large. Rennes montre que les identités provinciales ne s'opposent pas simplement à Paris : elles se divisent elles-mêmes entre ordres, villes et générations. Le conflit breton fournit à la Révolution des cadres, des clubs et des hommes qui joueront bientôt un rôle national. Le futur « club breton » de Versailles, ancêtre des Jacobins, porte la trace de cette origine.

Dans ce volume : Livre III, chap. VI ; Livre III, chap. VIII ; Livre IV, chap. II ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. IX

G062 — Réveillon, Jean-Baptiste (1725-1811)

Fabricant de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, Jean-Baptiste Réveillon est un entrepreneur parti de peu, employant plusieurs centaines d'ouvriers dans une manufacture réputée. En avril 1789, une phrase qui lui est attribuée sur le salaire nécessaire à l'ouvrier est comprise comme un projet de baisse des salaires. Des foules attaquent sa maison et sa manufacture ; la troupe tire. Le nombre des morts est l'un des points les plus incertains de 1789 : les témoignages contemporains et les historiens proposent des chiffres qui vont de quelques dizaines à plusieurs centaines. Carlyle retient une estimation très élevée, qu'il ne faut pas lire comme un décompte assuré. Réveillon se réfugie à la Bastille, puis poursuit son activité avant de quitter la France. Son histoire montre comment une parole déformée, la faim et la peur du chômage peuvent convertir un patron connu du quartier en cible d'une colère qui le dépasse.

Dans ce volume : Livre II, chap. VI ; Livre IV, chap. III ; Livre V, chap. III

G063 — Rire-du-Monde

Nom donné par Carlyle à ce rire collectif qui poursuit les institutions et les hommes devenus incapables d'inspirer la croyance. Ce n'est pas la simple gaieté d'une foule : c'est une force historique. Une autorité peut survivre à la haine ; elle résiste moins facilement au ridicule, parce que le rire révèle que ses symboles ne sont plus pris au sérieux. Le Rire-du-Monde appartient à la famille des grandes personnifications carlyléennes. Il traverse les chansons, les pamphlets et les gestes de rue avant de devenir l'un des bruits annonçant la chute de l'ordre ancien.

Dans ce volume : Livre VII, chap. XI

G064 — Robespierre, Maximilien (1758-1794)

Avocat d'Arras, ancien élève de Louis-le-Grand, Robespierre arrive aux États généraux presque inconnu. Il parle souvent, avec une voix peu imposante, pour les droits politiques, l'égalité, la liberté de la presse et contre la peine de mort. Carlyle le présente comme mince, vert de mer, tout entier composé de formules, mais remarque déjà sa force singulière : il croit ce qu'il dit. Cette cohérence fera de lui une figure centrale des Jacobins. Après 1792, il participe au gouvernement révolutionnaire et défend la Terreur comme instrument de salut public et de vertu. Renversé le 9 Thermidor, il est guillotiné le lendemain, en juillet 1794. Le Robespierre du premier volume n'est pas encore l'Incorruptible redouté ; c'est un député laborieux que l'on écoute peu. Le glossaire doit préserver cette distance : les monstres de l'histoire commencent souvent comme des hommes obscurs dans une salle bruyante.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. I ; Livre VI, chap. II

G065 — La Rochefoucauld-Liancourt, François Alexandre Frédéric, duc de (1747-1827)

Grand seigneur libéral, philanthrope et réformateur, Liancourt s'intéresse aux techniques agricoles, à l'éducation professionnelle et à l'amélioration sociale. Député de la noblesse, il soutient les changements de 1789 sans renoncer à la monarchie. Sa place dans la mémoire révolutionnaire tient surtout à la nuit du 14 juillet : il informe Louis XVI de la prise de la Bastille. Le Roi demande si c'est une révolte ; Liancourt répond que c'est une révolution. La phrase est devenue l'un des seuils symboliques de l'époque. Plus tard, il émigre, voyage en Amérique et revient en France, poursuivant ses œuvres éducatives. Chez Carlyle, il est un messager lucide dans un palais encore protégé par l'ignorance. Il ne crée pas l'événement ; il lui donne son nom juste, au moment où le vieux vocabulaire du pouvoir ne suffit plus.

Dans ce volume : mention indirecte ou périphérique.

G066 — Roi-Ne-Fait-Rien

Épithète forgée pour Louis XVI. Elle ne signifie pas que le roi soit littéralement inactif : il lit, chasse, hésite, signe, retire et recommence. Elle désigne une incapacité plus profonde à transformer une décision en acte politique durable. Carlyle condense ainsi tout un diagnostic dans un nom de conte ou de farce. Le monarque possède encore la couronne, les ministres et les soldats ; pourtant la volonté qui devrait relier ces instruments manque sans cesse. Le sobriquet est cruel, mais il explique pourquoi l'ancienne majesté peut rester debout tout en ayant déjà cessé de gouverner.

Dans ce volume : Livre I, chap. IV

G067 — Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778)

Écrivain genevois, musicien, philosophe et autobiographe, Rousseau meurt avant la Révolution mais devient l'un de ses grands interlocuteurs invisibles. Le Contrat social affirme que la souveraineté appartient au peuple et que la loi doit exprimer la volonté générale. Émile repense l'éducation ; les Confessions donnent une valeur nouvelle à la singularité du moi. Les révolutionnaires lisent Rousseau de façons contradictoires : certains y trouvent la démocratie directe, d'autres la vertu civique, la religion naturelle ou le soupçon envers la société corrompue. Carlyle parle souvent de « l'Évangile selon Jean-Jacques » avec admiration et ironie. Il lui reproche surtout d'offrir des formules abstraites à des hommes qui devront gouverner un monde matériel. Rousseau est donc moins une cause unique qu'une langue commune : il fournit des mots à l'espérance, au fanatisme et au désir de recommencer l'histoire.

Dans ce volume : Livre VI, chap. II

G068 — Les Tuileries

Le palais et le jardin des Tuileries s'étendent à l'ouest du Louvre, entre la Seine et la rue de Rivoli actuelle. En juillet 1789, le jardin est encore une promenade élégante ; la charge du prince de Lambesc y transforme chaises, bouteilles et promeneurs en éléments d'une bataille politique. Après les journées d'Octobre, la famille royale s'installe dans le palais, vide depuis longtemps : Versailles est abandonné, et la monarchie vit désormais au cœur de Paris, surveillée par la ville. Les Tuileries deviendront ensuite le lieu de la fuite préparée, des manifestations et de l'assaut du 10 août 1792. Dans ce premier volume, elles marquent déjà le passage d'un espace de loisir à une résidence-prison. Carlyle y conduit le Roi à la fin, « comme des comédiens ambulants », formule qui dit la perte de toute installation naturelle et de toute majesté stable.

Dans ce volume : Livre II, chap. VI ; Livre III, chap. VIII ; Livre V, chap. IV ; Livre VII, chap. III ; Livre VII, chap. V ; Livre VII, chap. XI

G069 — Saint-Huruge, Amédée-Victor de La Fage, marquis de (1738-1801)

Aristocrate bourguignon ruiné, emprisonné à plusieurs reprises sous l'Ancien Régime et devenu orateur populaire, Amédée-Victor de La Fage, marquis de Saint-Huruge, appartient aux figures les plus sonores du Palais-Royal. Sa voix, sa haute taille et sa réputation d'homme persécuté lui donnent une autorité théâtrale. En août 1789, il tente de conduire une pétition contre le veto royal et se heurte aux patrouilles de Lafayette ; Carlyle en fait le héros aux poumons intacts et à la tête fêlée. Le personnage ne disparaît pas après 1789 : arrêté comme suspect sous la Terreur, il devient après Thermidor l'un des animateurs de la jeunesse dorée hostile aux Jacobins. Son histoire brouille les étiquettes simples. Noble et agitateur, victime de l'arbitraire et partisan de violences politiques, il change de camp avec les phases de la Révolution sans perdre son goût de la scène.

Dans ce volume : Livre V, chap. VIII ; Livre VI, chap. V ; Livre VII, chap. I ; Livre VII, chap. II ; Livre VII, chap. VII

G070 — La Salle des Menus-Plaisirs

À Versailles, l'administration des Menus-Plaisirs de la Maison du Roi organise cérémonies, décors et spectacles. Une grande salle y est aménagée pour l'ouverture des États généraux en mai 1789. Elle doit contenir les trois ordres, le trône, les galeries et toute la hiérarchie visible du royaume. Très vite, elle devient le lieu où cette hiérarchie se défait : le Tiers attend, refuse la séparation, se proclame Assemblée nationale et affronte les injonctions royales. Fermée le 20 juin, elle provoque indirectement le Serment du Jeu de Paume. Plus tard, les femmes y envahissent les bancs et discutent le Code pénal en mangeant des saucisses. Le nom même devient ironique : la salle des « plaisirs » royaux accueille la destruction du pouvoir qui les ordonnait. Chez Carlyle, c'est le grand laboratoire où les formes cérémonielles sont occupées par des forces qu'elles ne peuvent contenir.

Dans ce volume : Livre IV, chap. III ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VII ; Livre VII, chap. III ; Livre VII, chap. VI ; Livre VII, chap. VIII

G071 — Santerre, Antoine Joseph (1752-1809)

Brasseur prospère du faubourg Saint-Antoine, Santerre devient l'un des chefs naturels de ce quartier populaire. Sa taille, sa voix et sa position d'employeur le rendent visible dans les journées révolutionnaires. En juillet 1789, il participe à l'armement de Paris et au siège de la Bastille ; Carlyle le montre proposant des procédés d'incendie aussi audacieux qu'improvisés. Plus tard commandant de la Garde nationale parisienne, il accompagne Louis XVI à l'échafaud en janvier 1793. Il tente ensuite une carrière militaire en Vendée, sans grand succès, est emprisonné sous la Terreur puis libéré. Santerre n'est ni simple héros populaire ni caricature de brasseur sonore. Il représente la puissance sociale du faubourg : un homme installé, proche des ouvriers, capable de convertir son atelier, ses relations et sa voix en autorité politique.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. VI ; Livre VII, chap. IX

G072 — Sèvres

Entre Paris et Versailles, sur la route qui franchit la Seine, Sèvres est un passage obligé des marches politiques. La ville est connue pour sa manufacture de porcelaine, protégée par la monarchie et associée au luxe de cour. Le pont de Sèvres devient en juillet un point militaire où des canons peuvent couper la circulation entre la capitale et le Château. Le 5 octobre, les femmes puis la Garde nationale le traversent sous la pluie en allant vers Versailles. Carlyle souligne que les manufactures ne sont pas détruites : le mouvement possède une direction précise, malgré son désordre. Sèvres est donc un seuil. En le franchissant, Paris quitte son territoire immédiat et entre dans l'espace royal. La porcelaine fragile, les arches du pont, les colonnes de femmes et les soldats offrent aussi une image presque trop parfaite d'un Ancien Régime délicat traversé par une force populaire lourde et mouillée.

Dans ce volume : Livre V, chap. III ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. VIII ; Livre VII, chap. V

G073 — Sieyès, Emmanuel-Joseph (1748-1836)

Prêtre sans vocation pastorale marquée, lecteur méthodique et constructeur de systèmes, Sieyès devient célèbre en 1789 par une brochure de quelques pages : Qu'est-ce que le Tiers État ? Tout ; qu'a-t-il été ? Rien ; que demande-t-il ? À devenir quelque chose. La formule donne au Tiers une identité nationale et transforme une catégorie juridique en sujet politique. À l'Assemblée, Sieyès travaille aux constitutions avec la certitude d'avoir compris la science du gouvernement. Carlyle admire la netteté de son intelligence mais se moque des édifices de papier qui s'effondrent avant le retrait des échafaudages. Sieyès traverse pourtant la Révolution avec une remarquable capacité de survie. Après le Directoire, il participe au coup d'État du 18 Brumaire, pensant utiliser Bonaparte ; c'est Bonaparte qui l'utilise. Son histoire est celle d'une idée extraordinairement efficace et d'un homme toujours plus prudent que ses propres créations.

Dans ce volume : Livre IV, chap. I ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. II ; Livre VI, chap. I ; Livre VI, chap. II

G074 — Staël, Germaine de (1766-1817)

Fille de Jacques Necker, Germaine de Staël grandit au centre d'un monde où les finances, la philosophie, la littérature et la politique se rencontrent. En 1789, elle est encore une très jeune baronne, observatrice passionnée de la scène publique. Carlyle l'imagine à une fenêtre lors de la procession des États généraux, voyant dans son père la figure principale du jour. Elle deviendra l'une des grandes écrivaines européennes, romancière, essayiste et animatrice d'un réseau intellectuel opposé à Napoléon. Son œuvre réfléchit à la liberté, aux passions, aux nations et à la littérature allemande. Elle connaît l'exil et les routes de l'Europe. Dans ce volume, elle permet d'apercevoir la Révolution depuis un balcon féminin, cultivé et familial : non encore comme un système, mais comme une promesse immense dont le père aimé semble détenir la clef.

Dans ce volume : Livre II, chap. V ; Livre IV, chap. IV

G075 — Talleyrand-Périgord, Charles-Maurice de (1754-1838)

Né dans une grande famille mais boiteux, destiné à l'Église plutôt qu'à l'armée, Talleyrand devient évêque d'Autun et député du clergé. En 1789, il participe aux réformes et propose de mettre les biens de l'Église à la disposition de la Nation. Il célèbre la messe de la Fédération en 1790, quitte ensuite l'état ecclésiastique et traverse presque tous les régimes : Révolution, Directoire, Consulat, Empire, Restauration et monarchie de Juillet. Ministre des relations extérieures, négociateur au congrès de Vienne, il transforme l'adaptation en art politique. Carlyle le regarde comme une énigme : homme vivant dans le mensonge sans être simplement un menteur. Ce jugement sévère saisit une part de son talent. Talleyrand ne croit pas aux formules durables ; il croit aux rapports de force, aux intérêts et au moment où il faut changer de position pour rester capable d'agir.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV

G076 — Théroigne de Méricourt, Anne-Josèphe Terwagne (1762-1817)

Née dans la principauté de Liège sous le nom d'Anne-Josèphe Terwagne, Théroigne adopte un nom francisé et se rend visible dans les tribunes politiques de 1789, souvent vêtue en amazone. La presse royaliste fabrique très tôt autour d'elle une héroïne sanguinaire : cavalière, meneuse de foules, combattante de la Bastille et chef de la marche d'Octobre. Cette image est séduisante, et Carlyle l'exploite pleinement ; elle est aussi largement légendaire. Théroigne a elle-même nié avoir pris part à la prise de la Bastille et à la marche partie de Paris le 5 octobre ; elle se trouvait probablement déjà à Versailles. Son véritable engagement n'en est pas moins remarquable : clubs, discours, revendication du droit des femmes à intervenir dans la cité et à porter les armes. En 1793, des militantes jacobines la fouettent publiquement. Sa santé mentale s'effondre ensuite ; elle meurt à la Salpêtrière en 1817. Sa vie oblige à distinguer la femme, son personnage politique et la légende écrite sur son corps.

Dans ce volume : mention indirecte ou périphérique.

G077 — Turgot, Anne Robert Jacques (1727-1781)

Intendant du Limousin puis contrôleur général des finances de Louis XVI, Turgot est l'un des réformateurs les plus cohérents de la fin de l'Ancien Régime. Il veut libérer le commerce des grains, supprimer les corvées, réduire les dépenses et ouvrir les métiers en abolissant les corporations. Son programme attaque des intérêts puissants et demande au Roi une constance que celui-ci ne possède pas. Les mauvaises récoltes et les émeutes de la « guerre des farines » rendent ses réformes impopulaires ; la Cour et les privilégiés se liguent contre lui. Il est renvoyé en 1776. Carlyle voit en lui une possibilité perdue : l'homme qui aurait peut-être pu conduire une transformation avant que la transformation ne devienne révolution. Turgot n'aurait pas à lui seul sauvé la monarchie, mais son échec révèle combien tôt les choix essentiels furent reculés.

Dans ce volume : Livre II, chap. I ; Livre II, chap. II ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. V ; Livre II, chap. VI ; Livre II, chap. VIII ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; passim

G078 — Launay, Bernard-René Jourdan de (1740-1789)

Gouverneur de la Bastille, de Launay commande le 14 juillet 1789 une forteresse impressionnante mais mal préparée à un véritable siège : peu de vivres, une petite garnison d'Invalides et de Suisses, des ordres incertains. Il hésite entre négocier, résister et faire sauter la place. Cette hésitation est fatale. Après plusieurs heures de combat, il capitule sous promesse de vie sauve ; conduit vers l'Hôtel de Ville, il est arraché à son escorte et tué, sa tête portée sur une pique. Carlyle ne le transforme ni en monstre ni en martyr parfait. Il voit un homme rigide, incapable de choisir à temps entre deux décisions extrêmes. De Launay incarne la Bastille elle-même : redoutable de loin, fragile lorsqu'on l'approche, chargée d'un passé immense et pourtant abandonnée par le pouvoir qui l'a bâtie.

Dans ce volume : Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. VII

G079 — Versailles

Versailles est à la fois une ville, un palais et un système politique. Louis XIV y a fixé la Cour ; les ministères, les gardes, les appartements et le cérémonial y entourent la personne royale. En 1789, les États généraux s’y réunissent parce que la monarchie veut garder la représentation nationale près d’elle. Le résultat est inverse : députés, journalistes, femmes de Paris et Gardes nationaux envahissent peu à peu l’espace royal. Les grandes avenues, les cours successives et les grilles donnent aux journées d’Octobre une géographie dramatique. Versailles est proche de Paris — quelques lieues — mais séparé par un monde social. Le 6 octobre, cette séparation disparaît : le Roi, la Reine et l’Assemblée partent pour la capitale. Carlyle laisse le Château vide, ses cours promises à l’herbe. Le départ n’est pas seulement un déménagement ; c’est la fin de la monarchie comme pouvoir installé hors de la ville qu’elle gouverne.

Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre II, chap. I ; Livre II, chap. II ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. V ; Livre III, chap. III ; passim

G080 — Voltaire, François-Marie Arouet (1694-1778)

Poète, dramaturge, historien, polémiste et immense entrepreneur de sa propre célébrité, Voltaire incarne le XVIII^e siècle combattant le fanatisme, l’intolérance et l’arbitraire judiciaire. Il défend Calas, Sirven et d’autres victimes, popularise la science de Newton et transforme l’ironie en arme européenne. Il n’est pas démocrate au sens révolutionnaire : il préfère souvent un pouvoir éclairé à la souveraineté populaire. Pourtant son œuvre a appris à plusieurs générations à rire des autorités qui se prétendent sacrées. Carlyle l’admire comme démolisseur et le juge incapable de fournir une foi nouvelle. Voltaire meurt en 1778, onze ans avant la Bastille, mais son retour triomphal à Paris puis le transfert de ses cendres au Panthéon en 1791 montrent sa place dans l’imaginaire révolutionnaire. Il a ouvert des portes que d’autres franchiront beaucoup plus loin que lui.

Dans ce volume : Livre II, chap. I ; Livre II, chap. IV ; Livre III, chap. III ; Livre IV, chap. IV ; Livre VII, chap. IV

G081 — L'Œil-de-Bœuf

L'Œil-de-Bœuf est d'abord une fenêtre ovale et un salon du château de Versailles, près des appartements royaux. Par métonymie, le nom désigne chez Carlyle tout le monde de la Cour : courtisans, dames, ministres, chuchotements, cabales et décisions qui ne se décident jamais. L'expression est parfaite parce qu'elle associe regard et enfermement. La Cour croit observer la France ; elle ne voit souvent qu'elle-même, à travers un cadre étroit. Les nouvelles y arrivent filtrées, transformées en murmures, en signes de tête et en projets contradictoires. Pendant les journées d'Octobre, l'Œil-de-Bœuf devient aussi un espace matériel menacé par les haches de l'insurrection. Ce qui était le centre du regard royal se trouve regardé, assiégé et traversé. Retenir ce lieu aide à comprendre la géographie mentale de Carlyle : Paris est la rue et le mouvement ; l'Œil-de-Bœuf, le monde clos où l'on temporise.

Dans ce volume : Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre II, chap. I ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. V ; Livre III, chap. I ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; passim

NOTES DE CARLYLE

Les appels chiffrés en exposant appartiennent à Carlyle. Les titres et références sont conservés dans leur forme historique ; les commentaires rédigés en anglais ont été traduits.

1. *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France* (Paris, 1775), p. 701.
2. *Mémoires de M. le Baron Besenval* (Paris, 1805), ii. 59-90.
3. Arthur Young, *Travels during the years 1787-88-89* (Bury St. Edmunds, 1792), i. 44.
4. *La Vie et les Mémoires du Général Dumouriez* (Paris, 1822), i. 141.
5. *Besenval, Mémoires*, ii. 21.
6. Dulaure, *Histoire de Paris* (Paris, 1824), vii. 328.
7. *Mémoires sur la Vie privée de Marie-Antoinette*, par Madame Campan (Paris, 1826), i. 12.
8. *Histoire de la Révolution Française*, par Deux Amis de la Liberté (Paris, 1792), ii. 212.
9. Lacretelle, *Histoire de France pendant le XVIIIe Siècle* (Paris, 1819), i. 271.
10. Dulaure, vii. 261.
11. Lacretelle, iii. 175.
12. Chesterfield, *Letters*, 25 décembre 1753.
13. Dulaure (viii. 217) ; Besenval, etc.
14. Campan, i. 11-36.
15. Besenval, i. 199.
16. Campan, iii. 39.
17. *Journal de Madame de Hausset*, p. 293, etc.
18. Campan, i. 197.
19. Gregorius Turonensis, *Histor.* lib. iv. cap. 21.
20. Besenval, i. 159-172. Genlis; Duc de Levis, etc.
21. Weber, *Mémoires concernant Marie-Antoinette* (London, 1809), i. 22.
22. On hésite à troubler la belle « bougie » théâtrale que Madame Campan (i, 79) allume en cette occasion et souffle au moment de la mort. Quelles bougies pouvaient être allumées ou soufflées dans un établissement aussi vaste que Versailles, nul homme, à cette distance, ne voudrait l'affirmer ; mais comme il était deux heures d'un après-midi de mai, et que ces Écuries royales devaient se trouver à cinq ou six cents yards de la chambre du malade, la « bougie » menace de s'éteindre malgré nous. Elle continue pourtant de brûler — dans l'imagination de Madame Campan ; et jette de la lumière sur bien des passages de ses *Mémoires*.

23. Lettre de Turgot : Condorcet, *Vie de Turgot* (*Œuvres de Condorcet*, t. v), p. 67. La lettre est datée du 24 août 1774.
24. Campan, i. 125.
25. Ib. i. 100-151. Weber, i. 11-50.
26. Besenval, ii. 282-330.
27. Mercier, *Nouveau Paris*, iii. 147.
28. A.D. 1834.
29. Lacrosette, France pendant le XVIIIe Siècle, ii. 455 ; Biographie universelle, article « Turgot » (par Durozoir).
30. *Mémoires de Mirabeau*, écrits par Lui-même, par son Père, son Oncle et son Fils Adoptif (Paris, 34-5), ii. 186.
31. Boissy d'Anglas, *Vie de Malesherbes*, i. 15-22.
32. In May, 1776.
33. February, 1778.
34. 1773-1776. Voir *Œuvres de Beaumarchais*, où on les trouve, avec leur histoire.
35. 1777; Deane somewhat earlier: Franklin remained till 1785.
36. 27th July, 1778.
37. 9th and 12th April, 1782.
38. August 1st, 1785.
39. *Annual Register* (Dodsley's), xxv. 258-267. September, October, 1782.
40. Gibbon's *Letters*: date, 16th June, 1777, etc.
41. Till May, 1781.
42. Mercier, *Tableau de Paris*, ii. 51. Louvet, *Roman de Faublas*, etc.
43. Adelung, *Geschichte der Menschlichen Narrheit*, § Dodd.
44. 1781-82. (Dulaure, viii. 423.)
45. 5th June, 1783.
46. October and November, 1783.
47. Lacrosette, XVIIIe Siècle, iii. 258.
48. August, 1784.
49. Fils Adoptif, *Mémoires de Mirabeau*, iv. 325.
50. Besenval, iii. 255-58.
51. Besenval, iii. 216.
52. Fils Adoptif, *Mémoires de Mirabeau*, t. iv. livv. 4 et 5.
53. *Biographie Universelle*, § Calonne (by Guizot).
54. Lacrosette, iii. 286. Montgaillard, i. 347.

55. Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau* (Paris, 1832), p. 20.
56. Besenval, iii. 196.
57. Besenval, iii. 203.
58. Republished in the *Musée de la Caricature* (Paris, 1834).
59. Besenval, iii. 209.
60. Ib. iii. 211.
61. Besenval, iii. 225.
62. Ib. iii. 224.
63. Montgaillard, *Histoire de France*, i. 410-17.
64. Besenval, iii. 220.
65. Montgaillard, i. 360.
66. Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 21.
67. Toulangeon, *Histoire de France depuis la Révolution de 1789* (Paris, 1803), i. app. 4.
68. A. Lameth, *Histoire de l'Assemblée Constituante* (Int. 73).
69. *Abrégé Chronologique*, p. 975.
70. 9th May, 1766: *Biographie Universelle*, § Lally.
71. Montgaillard, i. 369. Besenval, etc.
72. Montgaillard, i. 373.
73. Fils Adoptif, *Mirabeau*, iv. l. 5.
74. October, 1787. Montgaillard, i. 374. Besenval, iii. 283.
75. Dulaure, vi. 306.
76. Besenval, iii. 309.
77. Weber, i. 266.
78. Besenval, iii. 264.
79. *Mémoires justificatifs de la Comtesse de Lamotte* (London, 1788). *Vie de Jeanne de St. Remi, Comtesse de Lamotte*, etc. Voir *Diamond Necklace* (ut suprà).
80. Lacreteille, iii. 343. Montgaillard, etc.
81. Besenval, iii. 317.
82. Montgaillard, i. 405.
83. Weber, i. 276.
84. Weber, i. 283.
85. Besenval, iii. 355.
86. Toulangeon, i. App. 20.
87. Montgaillard, i. 404.
88. Weber, i. 299-303.

89. A. F. de Bertrand-Moleville, *Mémoires Particuliers* (Paris, 1816), I. ch. i. Marmontel, *Mémoires*, iv. 27.
90. Montgaillard, i. 308.
91. Besenval, iii. 348.
92. *La Cour Plénière*, héroï-tragi-comédie en trois actes et en prose ; jouée le 14 juillet 1788, par une société d'amateurs dans un château aux environs de Versailles ; par M. l'abbé de Vermond, lecteur de la Reine : à Bâville (maison de campagne de Lamoignon), et se trouve à Paris, chez la Veuve Liberté, à l'enseigne de la Révolution, 1788. — *La Passion, la Mort et la Résurrection du Peuple* : Imprimé à Jérusalem, etc. — Voir Montgaillard, i. 407.
93. Weber, i. 275.
94. Lameth, *Assemb. Const.* (Introd.) p. 87.
95. Montgaillard, i. 424.
96. Voir *Mémoires de Morellet*.
97. Marmontel, iv. 30.
98. Campan, iii. 104, 111.
99. Besenval, iii. 360.
100. Weber, i. 339.
101. Weber, i. 341.
102. Besenval, iii. 366.
103. Weber, i. 342.
104. *Histoire Parlementaire de la Revolution Française; ou Journal des Assemblées Nationales depuis 1789* (Paris, 1833 et seq.), i. 253. Lameth, *Assemblée Constituante*, i. (Introd.) p. 89.
105. *Histoire de la Révolution*, par Deux Amis de la Liberté, i. 50.
106. *Histoire de la Révolution*, par Deux Amis de la Liberté, i. 58.
107. Montgaillard, i. 461.
108. Weber, i. 347.
109. Ibid. i. 360.
110. *Mémoire sur les Etats-Généraux*. Voir Montgaillard, i. 457-9.
111. *Délibérations à prendre pour les Assemblées des Bailliages*.
112. *Mémoire présenté au Roi*, par Monseigneur comte d'Artois, M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon, M. le duc d'Enghien et M. le prince de Conti. (Reproduit dans *Hist. Parl.*, i, 256.)
113. Marmontel, *Mémoires* (London, 1805), iv. 33. *Hist. Parl.* etc.
114. *Rapport fait au Roi dans son Conseil, le 27 Décembre 1788*.

115. 5th July; 8th August; 23rd September, etc.
116. *Règlement du Roi pour la Convocation des Etats-Généraux à Versailles*. (Reprinted, wrong dated, in *Histoire Parlementaire*, i. 262.)
117. *Règlement du Roi* (dans l'*Histoire parlementaire*, citée plus haut, i. 267-307).
118. Bailly, *Mémoires*, i. 336.
119. *Protestation et Arrêté des Jeunes Gens de la Ville de Nantes, du 28 janvier 1789, avant leur départ pour Rennes. Arrêté des Jeunes Gens de la Ville d'Angers, du 4 février 1789. Arrêté des Mères, Sœurs, Épouses et Amantes des Jeunes Citoyens d'Angers, du 6 février 1789*. (Réimprimé dans *Histoire Parlementaire*, i, 290-293.)
120. *Hist. Parl.* i. 287. *Deux Amis de la Liberté*, i. 105-128.
121. *Fils Adoptif*, v. 256.
122. *Mémoires de Mirabeau*, v. 307.
123. Marat, *Ami-du-Peuple* Newspaper (in *Histoire Parlementaire*, ii. 103), etc.
124. *Deux Amis de la Liberté*, i. 141.
125. Lacretelle, XVIIIe Siècle, ii. 155.
126. Besenval, iii. 385, etc.
127. Besenval, iii. 385-8.
128. *Evènements qui se sont passés sous mes yeux pendant la Révolution Française*, par A. H. Dampmartin (Berlin, 1799), i. 25-27.
129. Besenval, iii. 389.
130. Madame de Staël, *Considérations sur la Révolution Française* (London, 1818), i. 114-191.
131. *Founders of the French Republic* (London, 1798), § Valadi.
132. Voir De Staël, *Considérations* (ii. 142); Barbaroux, *Mémoires*, etc.
133. *Histoire Parlementaire*, i. 335.
134. *Actes des Apôtres* (by Peltier and others); *Almanach du Père Gérard* (by Collot d'Herbois) etc.
135. *Moniteur* Newspaper, of December 1st, 1789 (in *Histoire Parlementaire*).
136. Bouillé, *Mémoires sur la Révolution Française* (London, 1797), i. 68.
137. Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 64.
138. A.D. 1834.
139. *Hist. Parl.* i. 322-27.
140. Mercier, *Nouveau Paris*.
141. *Histoire Parlementaire* (i. 356). Mercier, *Nouveau Paris*, etc.
142. Reported Debates, 6th May to 1st June, 1789 in *Histoire Parlementaire*, i. 379-422.
143. *Moniteur* (in *Histoire Parlementaire*, i. 405).

144. *Histoire Parlementaire*, i. 429.
145. Arthur Young, *Travels*, i. 104.
146. Bailly, *Mémoires*, i. 114.
147. *Histoire Parlementaire*, i. 413.
148. Debates, 1st to 17th June 1789 (in *Histoire Parlementaire*, i. 422-478).
149. Bailly, *Mémoires*, i. 185-206.
150. Voir Arthur Young (*Travels*, i. 115-118); A. Lameth, etc.
151. Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, c. 4.
152. *Histoire Parlementaire*, i. 13.
153. *Moniteur (Hist. Parl. ii. 22.)*.
154. Montgaillard, ii. 38.
155. *Histoire Parlementaire*, ii. 26.
156. Bailly, i. 217.
157. *Histoire Parlementaire*, ii. 23.
158. Montgaillard, ii. 47.
159. Arthur Young, i. 119.
160. A. Lameth, *Assemblée Constituante*, i. 41.
161. Besenval, iii. 398.
162. Mercier, *Tableau de Paris*, vi. 22.
163. *Histoire Parlementaire*.
164. *Dictionnaire des Hommes Marquans*, Londres (Paris), 1800, ii. 198.
165. Besenval, iii. 394-6.
166. *Histoire Parlementaire*, ii. 32.
167. Dusaulx, *Prise de la Bastille (Collection des Mémoires*, par Berville et Barrière, Paris, 1821), p. 269.
168. *Avis au Peuple, ou les Ministres dévoilés*, 1st July, 1789 in *Histoire Parlementaire*, ii. 37.
169. Besenval, iii. 411.
170. *Histoire Parlementaire*, ii. 81.
171. Ibid.
172. *Vieux Cordelier*, par Camille Desmoulins, No. 5 (reprinted in *Collection des Mémoires*, par Baudouin Frères, Paris, 1825), p. 81.
173. Weber, ii. 75-91.
174. *Deux Amis*, i. 267-306.
175. *Histoire Parlementaire*, ii. 96.
176. Dusaulx, *Prise de la Bastille*, p. 20.

177. Voir Lameth; Ferrieres, etc.
178. *Deux Amis de la Liberté*, i. 312.
179. Fils Adoptif, *Mirabeau*, vi. l. 1.
180. Besenval, iii. 414.
181. *Tableaux de la Révolution, Prise de la Bastille* (recueil in-folio d'images et de portraits, accompagné de texte, pas toujours sans intérêt ; une partie serait de Chamfort).
182. *Deux Amis*, i. 302.
183. Besenval, iii. 416.
184. Fauchet's *Narrative* (*Deux Amis*, i. 324.).
185. *Deux Amis* (i. 319); Dusaulx, etc.
186. *Histoire de la Révolution*, par Deux Amis de la Liberté, i. 267-306; Besenval, iii. 410-434; Dusaulx, *Prise de la Bastille*, 291-301. Bailly, *Mémoires* (*Collection de Berville et Barrière*), i. 322 et seqq.
187. *Dated*, à la Bastille, 7 Octobre, 1752; signed Queret-Demery. *Bastille Dévoilée*, in Linguet, *Mémoires sur la Bastille* (Paris, 1821), p. 199.
188. Dusaulx.
189. *Biographie Universelle*, § Moreau Saint-Méry (by Fournier-Pescay).
190. Weber, ii. 126.
191. Campan, ii. 46-64.
192. Toulangeon, (i. 95); Weber, etc.
193. *Histoire Parlementaire*, ii. 146-9.
194. *Deux Amis de la Liberté*, ii. 60-6.
195. « *Il a volé le Roi et la France.* » « Il dévorait la substance du Peuple. » « Il était l'esclave des riches et le tyran des pauvres. » « Il buvait le sang de la veuve et de l'orphelin. » « Il trahissait sa patrie. » Voir *Deux Amis*, ii, 67-73.
196. Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 305.
197. Dulaure: *Histoire de Paris*, viii. 434.
198. Moniteur: *Séance du Samedi 18 Juillet 1789* in *Histoire Parlementaire*, ii. 137.
199. Dusaulx: *Prise de la Bastille*, p. 447, etc.
200. Arthur Young, i. 111.
201. *Biographie Universelle*, § D'Espréménil (by Beaulieu).
202. *Dictionnaire des Hommes Marquans*, ii. 519.
203. *Moniteur*, No. 67 (in *Hist. Parl.*).
204. Voir Toulangeon, i. c. 3.
205. Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 255.
206. Voir Dumont (pp. 159-67); Arthur Young, etc.

207. Besenval, iii. 419.
208. Arthur Young, i. 165.
209. A.D. 1835.
210. Montgaillard, ii. 108.
211. Arthur Young, i. 129, etc.
212. Fils Adoptif: *Mémoires de Mirabeau*, i. 364-394.
213. Voir Arthur Young, i. 137, 150, etc.
214. Ibid. i. 134.
215. Voir *Hist. Parl.* ii. 243-6.
216. Voir Young, i. 149, etc.
217. Arthur Young, i. 12, 48, 84, etc.
218. *Hist. Parl.* ii. 161.
219. Arthur Young, i. 141.—Dampmartin: *Evénemens qui se sont passés sous mes yeux*, i. 105-127.
220. *Biographie Universelle*, § Necker (by Lally-Tollendal).
221. Gibbon's *Letters*.
222. Young, i. 176.
223. Voir *Hist. Parl.* iii. 20; Mercier, *Nouveau Paris*, etc.
224. Voir Bailly, *Mémoires*, ii. 137-409.
225. *Hist. Parl.* ii. 421.
226. *Histoire Parlementaire*, ii. 359, 417, 423.
227. *Histoire Parlementaire*, ii. 427.
228. *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 156.
229. *Révolutions de Paris Newspaper* (cited in *Histoire Parlementaire*, ii. 357).
230. *Brouillon de Lettre de M. d'Estaing à la Reine* in *Histoire Parlementaire*, iii. 24.
231. *Moniteur* (in *Histoire Parlementaire*, iii. 59); *Deux Amis* (iii. 128-141); Campan (ii. 70-85), etc.
232. Camille's Newspaper, *Révolutions de Paris et de Brabant* in *Histoire Parlementaire*, iii. 108.
233. *Deux Amis*, iii. 141-166.
234. Dusaulx, *Prise de la Bastille* (note, p. 281.).
235. *Deux Amis*, iii. 157.
236. *Hist. Parl.* iii. 310.
237. *Deux Amis*, iii. 159.
238. Ibid. iii. 177; *Dictionnaire des Hommes Marquans*, ii. 379.

239. *Deux Amis*, iii. 161.
240. *Deux Amis*, iii. 165.
241. Voir *Hist. Parl.* iii. 70-117; *Deux Amis*, iii. 166-177, etc.
242. Mounier, *Exposé Justificatif* (cited in *Deux Amis*, iii. 185).
243. Voir Weber, ii. 185-231.
244. *Deux Amis*, iii. 192-201.
245. Weber, ubi supra.
246. Weber, *Deux Amis*, etc.
247. *Moniteur* (in *Hist. Parl.* ii. 105).
248. *Deux Amis*, iii. 208.
249. *Courier de Provence* (Mirabeau's Newspaper), No. 50, p. 19.
250. *Mémoire de M. le Comte de Lally-Tollendal* (Janvier 1790), p. 161-165.
251. *Déposition de Lecointre* (in *Hist. Parl.* iii. 111-115.)
252. Campan, ii. 75-87.
253. Toulangeon, i. 144.
254. Toulangeon, 1 App. 120.
255. Rumeur calomnieuse, depuis longtemps en circulation dans des véhicules peu sûrs (*Edinburgh Review* sur les *Mémoires de Bastille*, par exemple), au sujet de Friedrich Wilhelm et de ses façons d'agir, alors si mystérieuses et miraculeuses pour beaucoup ; il n'y a pas le moindre mot de vrai. (*Note de 1858.*)
256. *Rapport de Chabroud* (*Moniteur*, du 31 December, 1789).
257. Toulangeon, i. 150.
258. Mercier, *Nouveau Paris*, iii. 21.
259. Toulangeon, i. 134-161 ; *Deux Amis* (iii, chap. 9) ; etc., etc.

PRINCIPES DE CONTRÔLE ÉDITORIAL

Les corrections historiques immédiates apparaissent en notes alphabétiques au bas des pages. Elles distinguent explicitement l'erreur, l'incertitude documentaire, la rumeur et la reconstruction littéraire.

Les chiffres de foule et de victimes sont conservés lorsqu'ils appartiennent au récit de Carlyle, mais ils ne sont pas transformés en certitudes modernes. Les mémoires qu'il utilise — Besenval, Campan, Weber, les Deux Amis de la Liberté et d'autres — sont lus comme des témoignages situés, souvent rédigés après les événements.

Deux anomalies de ponctuation du texte anglais transmis, dans les notes 13 et 117, ont été régularisées dans la présente édition. Les formes modernes des noms sont données dans le glossaire-index, même lorsque la traduction conserve une graphie historique du texte de Carlyle.

Le contrôle a été conduit à partir de l'édition de 1837, des éditions revues du vivant de Carlyle, de ses sources citées, des catalogues d'autorité de la Bibliothèque nationale de France et de travaux historiques modernes. L'appareil ne prétend pas remplacer une édition critique exhaustive de toutes les sources de Carlyle.

THOMAS CARLYLE

TOME I — LA BASTILLE

Un monde peut-il s'effondrer en une journée ?

En 1789, la France a faim. La cour hésite, les ministres tombent, les discours se multiplient et l'autorité royale se vide de sa substance. Dans les rues de Paris, une force longtemps ignorée découvre soudain qu'elle peut agir.

Thomas Carlyle ne raconte pas la Révolution depuis le calme des bibliothèques. Il la fait surgir sous nos yeux : les cloches sonnent, les foules avancent, les rumeurs galopent, les députés tremblent. Le grotesque se mêle au sublime, la farce à la tragédie, la faim à l'espérance.

Dans ce premier volume, l'Ancien Régime ne tombe pas parce qu'une théorie l'a condamné, mais parce qu'il ne sait plus pourquoi il devrait tenir.

Épopée historique, méditation politique et formidable roman des foules, *La Bastille* restitue l'instant où l'histoire cesse de tourner sur elle-même et s'ouvre, avec effroi, à la terrible possibilité d'un commencement.

Nouvelle traduction française, accompagnée de notes et d'un glossaire.

éditions Skandalon

